





31-A-33

BIBLIOTECA PROVINCIALE		
Armadio XXX		6 Palchetto
Num.° d'ordine 7		

17. 2

31-A-33

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
1944
NAPOLI

VITT. EM. III

B. Sw. II 1944

**SYSTÈME
UNIVERSEL.**

611209

SYSTÈME UNIVERSEL,

PAR H. AZAÏS.

QUATRIÈME PARTIE.

APPLICATION de la Cause universelle à la formation
et aux mouvemens des Idées.

TOME SECOND.

UNITÉ, SIMPLICITÉ, VÉRITÉ.



PARIS,

LEBLANC, Impr.-Libr., Abbaye St.-Germain-des-Prés, n.º 1 ;

GARNERY, Libraire, rue de Seine, n.º 6 ;

LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n.º 8,
et rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n.º 17.

AVIGNON,

Fa. SEGUIN aîné, Imprimeur-Libraire, rue Bouquerie, n.º 7.

~~~~~  
1812.



# SYSTÈME UNIVERSEL.

~~~~~  
SUITE 
DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE XVI.

*De l'Instinct, et à ce sujet, de l'Ame
des Animaux.*

LES mouvemens des êtres organisés peuvent être généralement divisés en deux ordres, les mouvemens d'*instinct*, et les mouvemens d'*intelligence*.

Les premiers sont ceux qui s'opèrent par l'action immédiate des puissances universelles, sans intervention d'idées. Les mouvemens d'*intelligence* sont ceux qui s'opèrent à la suite des mouvemens imprimés aux idées.

On voit ainsi que les êtres organisés sont d'autant plus réduits aux mouvemens d'*instinct*

qu'ils ont moins d'idées, et que dans ceux qui, comme l'homme, ont beaucoup d'idées, il y a cependant un grand nombre de mouvemens qui ne sont que des mouvemens d'instinct.

L'enfant qui vient de naître n'a point encore d'idées; jusques au temps où il en acquiert, toutes ses opérations sont uniquement et immédiatement déterminées par les puissances universelles; et lorsque l'enfant commence à acquérir des idées, elles sont si faibles, si légères, que leur intervention, dans les mouvemens extérieurs, n'est d'abord que très-rare, très-faible, très-légère; cette intervention devient chaque jour plus puissante, mais jamais elle ne devient générale; le temps n'arrive jamais où le mouvement d'une idée, ou de plusieurs idées, soit nécessaire à la production de tous les mouvemens extérieurs. L'homme qui fait un faux pas, et qui, à l'instant même, dispose son corps de manière à prévenir sa chute, obéit immédiatement aux puissances universelles; nous l'avons montré en détaillant les causes des mouvemens musculaires.

On peut voir, en suivant le traité de physiologie, quels sont, en nous, les mouvemens de pur instinct, d'après la définition que nous venons d'en donner; mais n'oublions pas que nos idées entrent en mouvement, non-seulement lorsqu'elles y sont excitées par le mou-

vement de nouvelles idées , qui , introduites à l'instant même par le canal des sens , viennent les chercher , et s'unir à elles ; c'est encore très-fréquemment en l'absence des objets , et dans le repos de nos organes , que nos idées se meuvent , et c'est alors d'après l'impulsion que leur donnent des fluides très-expansifs , qui , en ce moment , pénètrent jusques dans le sein de l'âme. Nos mouvemens extérieurs sont alors des mouvemens d'intelligence.

L'instinct décroît dans l'homme , comme l'intelligence augmente , parce que , lorsque l'intelligence augmente , c'est à l'aide d'une quantité continuellement croissante de fluide sensible qui se porte vers le siège des idées ; l'intervention des idées , dans les mouvemens extérieurs , devient progressivement plus fréquente et plus puissante.

Tous les mouvemens organiques , tels que la circulation du sang , la respiration , la digestion des alimens , l'expulsion des substances superflues , peuvent être considérés comme des mouvemens d'instinct , et ils s'exécutent sans intervention d'idées , parce qu'ils ont précédé la naissance des idées ; ils sont , pour nous , d'une nécessité première et constante. Mais , les mouvemens des idées peuvent , selon leur vivacité et leur étendue , influencer sur les mouvemens organiques , c'est-à-dire , les accélérer

ou les suspendre ; c'est ce que nous verrons avec détail lorsque nous traiterons des effets des passions. En ce moment, observons seulement que l'influence du mouvement des idées sur certains mouvemens organiques, à force de se répéter, a fini par les soumettre, jusques à un certain point, à l'action de la volonté. La respiration, par exemple, est une fonction essentiellement continue ; mais, lorsque nous voulons écouter attentivement des sons qui nous intéressent, ou respirer, à longs traits, des odeurs qui nous plaisent, nous avons besoin de ralentir le jeu des poumons. Nous avons besoin, au contraire, de le hâter, de le forcer, lorsque nous voulons repousser vivement une odeur désagréable. Ce besoin, excité dès notre enfance et fréquemment répété, a fait que le centre sensible s'est mis en communication immédiate avec les muscles inspireurs, par le moyen des filets nerveux qu'il leur a adressés, et qui se sont unis aux filets nerveux simplement organiques, c'est-à-dire, émanés du cordon sympathique, ou des tubercules dont le centre sensible est environné. Il n'en a pas été ainsi du cœur et de l'estomac. Il ne se présente jamais, pour nous, des circonstances telles que nous ayons l'idée, le besoin, de suspendre ou de presser l'action de ces deux organes ; aussi ils ont resté réduits aux nerfs organiques ; et

il faut des mouvemens universels dans le système organique , pour que leurs fonctions éprouvent du retardement ou de l'accélération.

L'acte principal et universel de l'instinct , dans les êtres animés , est de défendre leur vie , de veiller à sa conservation ; c'est le fluide sensible qui résiste à la compression extrême par laquelle il deviendrait immobile , ou à l'expansion extrême par laquelle il scrait dissipé ; dans chacun de ces deux cas , c'est l'une des deux puissances qui réagit contre la domination de l'autre ; si l'une quelconque des deux puissances devient dominante au dernier degré , les fonctions de l'instinct sont terminées , puisque la vie est achevée.

L'instinct comprenant toutes les opérations simplement organiques des êtres vivans , on peut dire que c'est l'instinct qui fait tous les mouvemens des plantes , qui dirige , en elles , le choix des alimens , qui exerce , par elles , toutes les fonctions qui les reproduisent. Nous avons vu , dans le traité de physiologie végétale , que toutes ces fonctions dépendent de l'action immédiate des deux puissances universelles. Les plantes sont absolument sans idées ; elles n'ont point d'âme.

Examinons maintenant ce qu'il y a d'intel-

lectuel dans la nature des animaux , et tâchons de fixer ce qui distingue , en eux , les mouvemens d'instinct des mouvemens d'intelligence.

On ne saurait refuser une âme , une intelligence , à de nombreuses espèces d'animaux , intelligence graduée selon leur perfection relative. Il est vraisemblable que la vie des zoophytes , généralement de tous les vers , et peut-être de presque tous les insectes , est de pure contractilité , et que leurs opérations , semblables à celles des plantes , sont uniquement des opérations d'instinct ; mais tous les animaux des classes plus élevées possèdent évidemment une vie intellectuelle , c'est-à-dire que , par le canal de leurs sens , ils reçoivent des idées , que ces idées se combinent , d'une certaine manière , jusques à un certain degré , et que ces idées , en contact avec leur fluide sensible , et en mouvement par l'expansion vitale , déterminent ensuite des actes extérieurs qui leur sont correspondans.

L'homme n'agit pas autrement , en exerçant son industrie. Mais parmi les hommes , il y a une grande variété d'industrie ; ce qui tient à deux causes ; les idées reçues dans le centre sensible des divers individus , y arrivent en espèces diverses , s'y combinent diversement , et le système musculaire , mis en action par les

idées, est disposé diversement dans les divers individus. Tel imagine très-bien ce qui doit être exécuté ; tel autre imagine moins bien, exécute mieux. L'homme qui a le génie de la mécanique est celui dont les moyens d'imaginer, et les moyens d'exécuter, sont parfaits, chacun dans leur genre, et s'accordent d'une manière parfaite.

Tous les animaux, dont la sensibilité est marquée, sont nécessairement mécaniciens, parce que tous ont plus ou moins d'ouvrages à faire, soit pour assurer leur subsistance, soit pour conserver leur individu, soit pour propager et conserver leur espèce. Il est, pour l'homme, un ordre d'idées et de travaux mécaniques qui naissent uniquement de besoins semblables ; et l'on voit que les hommes qui ne connaissent pas d'autres besoins, ni conséquemment d'autres sources de mouvemens et d'idées, font, tous, les mêmes choses, à peu près de la même manière, semblables aux enfans qui, tous, têtent de la même manière le sein maternel.

Mais l'homme est susceptible d'avancement, de perfection, parce qu'il est susceptible de recevoir un très grand nombre d'idées qui ne se rapportent pas directement à ses besoins premiers ou absolus ; c'est ce qui le distingue essentiellement des animaux. L'homme est détec-

miné , par ses idées , à une variété presque infinie de mouvemens extérieurs , parce qu'il est capable d'acquérir des idées dont la diversité est presque infinie. Les idées reçues par chaque individu se combinent , en lui , d'une manière qui n'est jamais exactement la même que celle de tout autre ; dans l'individu le mieux organisé , elles se combinent de la manière la plus avantageuse ; et cet individu le mieux organisé est celui qui profite de toutes les idées de ses contemporains , de ses prédécesseurs , se les incorpore , les analyse , les recompose , de manière à sentir , en lui-même , des idées composées plus riches , plus fécondes , plus parfaites , que ne pouvaient l'être les idées même qu'il a reçues. Lorsque ensuite il donne une expression extérieure à ces idées , cette expression ne peut manquer d'avoir un caractère de richesse , de perfection , d'étendue , que n'avait pas l'expression des idées antérieures. Voilà pourquoi les résultats de l'industrie et de la pensée de l'homme se perfectionnent sans cesse , tandis que les résultats de l'industrie animale demeurent toujours les mêmes. Les idées des animaux se composent jusques à un certain degré , c'est-à-dire , que la puissance de gravitation moléculaire unit , entre elles , celles qui sont le plus ressemblantes ; mais cet ouvrage est bientôt fait , et il ne se refait pas ; l'organisation des

animaux est telle que, même les plus intelligens, ne peuvent recevoir qu'un très-petit nombre d'idées, parce que, dès le principe, leur centre sensible n'a reçu qu'une très-faible capacité; et la même cause qui, dès le premier instant de leur existence, a fait que leur centre sensible a été d'une capacité très-faible, a fait, en se continuant pendant le cours de leur vie, que les substances expansives, habituellement produites en eux, n'ont pénétré que très-faiblement, et en très-petite quantité, dans le sein de leur âme; elles ont été détournées vers d'autres organes; ainsi leurs idées, en très-petit nombre, habituellement livrées à la supériorité très-prononcée de l'action compressive, non agitées par les instrumens de l'expansion vitale, ne se sont point analysées pour se recomposer ensuite sous des rapports plus avantageux; les animaux, même les plus intelligens, n'ont pu acquérir qu'un petit nombre d'idées exemplaires du genre le plus simple; ils n'ont pu acquérir d'idées générales.

Observons maintenant les résultats de l'industrie animale, et entrons, à ce sujet, dans quelques détails.

Les instrumens de l'industrie animale sont diversement disposés dans chaque animal; ces instrumens, lorsqu'ils sont mis en œuvre par

les idées , le sont conformément à leur composition , à leur force , à leur adresse ; il est même une grande partie de l'ouvrage animal qui est faite par ces instrumens , sans détermination de l'idée , uniquement par l'effet du besoin que l'expansion vitale donne à ces instrumens de se mouvoir , d'agir , de dépenser , en agissant , les principes qui les animent. Les idées naissent ensuite par la vue ou le contact de ces ouvrages , et elles déterminent , à leur tour , d'autres mouvemens.

Par exemple , il est vraisemblable qu'une femelle d'oiseau qui ne sait point qu'elle doit pondre , qui n'a jamais été témoin d'un acte semblable , et qui en aurait été témoin sans être en état d'en rien conclure , parce que ses idées ne s'analysent pas , il est vraisemblable , dis-je , que cette femelle d'oiseau construit un nid , parce que , à l'époque où elle est préparée à devenir féconde , elle éprouve , dans ses pates , dans sa tête , dans tout son corps , une réplétion de principes qui a besoin d'être évacuée , ce qu'elle ne peut faire qu'en exerçant vivement tout son corps ; et elle ne peut se procurer ce vif exercice que conformément à la disposition , à la force , à l'adresse des diverses parties de son corps. À l'époque de la ponte , un ouvrage se trouve fait , ouvrage très-commode par sa forme , très-agréable par sa

composition ; cette femelle a besoin d'un lieu où elle soit à son aise , à l'abri , en repos ; elle voit le lieu qu'elle a disposé ; elle en reçoit l'idée ; elle en a reçu l'idée successivement , et avec une répétition progressive , pendant tout le temps qu'elle a mis à le faire ; il y a alors du rapport entre cet ouvrage , ou l'idée qu'il donne , et le besoin qui la presse , besoin d'instinct qui , comme tous ceux de l'homme et des animaux intelligens , est source de mouvemens et de desirs. L'oiseau s'établit au sein de son ouvrage , et y dépose son œuf.

Un oiseau , le coucou , qui dépose ses œufs dans des nids qu'il n'a point faits , et qui lui-même ne fait point de nid , confirme l'explication précédente. Cet oiseau n'a pas besoin de faire un nid ; son tempérament n'exige pas de lui qu'il se livre à cet exercice ; mais , au temps marqué , il a besoin d'un lieu commode où il puisse déposer tranquillement ses œufs ; il a vu des nids dans ses courses ; l'idée de ces ouvrages qu'il a vus s'est trouvée en rapport avec le besoin de pondre , avec le besoin des mouvemens que cette opération exige ; il s'est emparé de ces nids. Tous les oiseaux ne construisent pas des nids ; la poule ne demande qu'un endroit un peu abrité ; elle revient tous les jours au même endroit tant qu'elle n'en est point détournée par une cause étrangère. L'autruche

ne demande qu'un peu de sable ; le pigeon se plaît dans les nids que l'homme a construits pour lui.

On connaît un animal , le bernard-l'hermite , à qui son organisation ne donne point la faculté de construire lui-même sa demeure ; mais elle lui donne le besoin d'en avoir une , pour se défendre sans doute contre le froid ou contre ses ennemis ; et ce besoin , même celui de se défendre contre ses ennemis , est l'un des produits de l'instinct , comme nous le dirons tout à l'heure ; si , à l'instant du besoin , une coquille se trouve auprès de cet animal , s'il entre en contact avec elle , si ce contact détermine , entre elle et lui , un mouvement d'affinité réciproque , il s'attache à la coquille , il se loge dans son sein , afin d'en être touché le plus possible ; c'est ainsi qu'il satisfait , par un simple mouvement d'affinité , ce besoin d'asile qui lui est donné par l'instinct de conservation. Il est vraisemblable qu'à la faveur de sa retraite , des principes organisateurs s'élaborent en lui , et s'accumulent jusques à la surabondance ; car , au bout d'un certain temps , il paraît être trop à la gêne dans la coquille qui le renferme ; il en sort ordinairement , et c'est sans doute par un mouvement que l'expansion provoque. Bientôt , il s'enferme dans une nouvelle coquille ; lors-

qu'il a dissipé les principes qui s'étaient accumulés dans son sein, il rentre alors sous la domination de la puissance d'affinité, qui l'attache à une nouvelle demeure. Si j'explique ainsi, par la simple action des deux puissances universelles, les procédés de cet animal, si je ne leur donne point une explication analogue à celle que j'ai donnée tout à l'heure aux procédés d'un oiseau qui semble agir de la même manière, c'est que je suis porté à croire que, généralement, tous les vers sont dépourvus d'idées, et que leurs opérations sont dues uniquement à l'instinct.

Les travaux des abeilles, et ceux des castors, sont les plus intéressans de ceux que les animaux exécutent; je pense que leurs ouvrages, surtout ceux des abeilles, ne sont cependant que de simples produits de l'instinct. En effet, les abeilles ouvrières ne travaillent plus aussitôt que l'essaim est privé de la reine. N'est-on pas autorisé à en conclure que la présence de la reine excite, dans ces abeilles, un besoin de tempérament, que le travail de faire des alvéoles soulage naturellement? Il est vraisemblable qu'une communication, une pénétration réciproque et plus ou moins profonde, d'élémens inapercevables, a lieu entre les abeilles et la mère, lorsque celle-ci est présente;

ces communications cessent pendant son absence , et les besoins qui en dépendent ne sont plus excités.

Ou voit de même que les castors perdent toute vivacité , toute intelligence , toute industrie , lorsqu'ils sont isolés ; il est donc vraisemblable que , lorsqu'ils sont réunis , il se fait , en chacun d'eux , un changement réel de tempérament et de dispositions intérieures , par l'effet de la pénétration réciproque des émanations organiques que chacun projette. L'animal , dans cet état , n'est pas seulement un castor semblable à celui qui est réduit à la solitude ; c'est un animal intérieurement ému , agité , par une expansion plus vive ; il faut qu'il agisse , et il agit conformément à la disposition , la force , l'adresse des instrumens qu'il a reçus. Au terme de son ouvrage , il a besoin de repos , d'asile ; le mouvement intime qui l'agitait est calmé ; il a dissipé , par le travail , les principes dont la surabondance le pressait ; il est maintenant excité par un autre genre d'émotion interne ; le besoin de se donner une famille se fait sentir ; et ce besoin invite bien des êtres animés à choisir l'ombre et la retraite ; cette demeure sombre et retirée se trouve faite par lui-même ; elle est sous ses yeux ; il en prend l'idée ; il l'a prise pendant tout le temps qu'il la construisait ; elle est à

sa portée ; il s'y établit ; son espèce s'y propage ; il s'y repose.

Telles sont les premières idées que je crois pouvoir présenter sur l'ouvrage du castor ; j'en ai emprunté quelques-unes de Charles Bonnet. Le castor fait sa demeure par le besoin qu'il a de travailler, sans prévoir quel sera son usage.

De même la reine abeille excite, par sa présence, les abeilles ouvrières à construire des alvéoles, sans prévoir l'usage qu'elle fera elle-même de ce travail ; mais son tempérament ; dans le temps qui prépare sa fécondité, lui donne le besoin de s'agiter en présence des abeilles ouvrières ; le moment de la ponte arrive ; la reine abeille voit des cellules qui sont en rapport avec le nouveau besoin qui la presse ; elle dépose ses œufs dans ces cellules, il est possible qu'à cette époque de la ponte, elle soit uniquement déterminée par la puissance d'affinité à porter son corps vers des cellules dont la substance et la forme sont convenables à sa propre forme et à sa substance ; cependant il est possible aussi que les abeilles soient susceptibles d'acquérir des idées, et que ce mouvement de la reine vers chaque cellule, mouvement semblable à celui de l'oiseau vers son nid, et du castor vers sa demeure, soit un mouvement d'intelligence.

Nous venons d'expliquer l'ouvrage des castors , en le prenant dans son ensemble ; mais nous ne l'avons point expliqué dans toutes ses circonstances ; et il en est quelques-unes de très-remarquables. Les castors ne bâtissent point une digue lorsqu'ils établissent leur demeure au bord d'un lac ; ils n'en ont pas besoin ; les eaux d'un lac n'éprouvent point des alternatives fréquentes et subites d'élévation et d'abaissement. Les castors , en construisant une digue sur une rivière dont la largeur est quelquefois de quatre-vingts et cent pieds , semblent suivre un dessin , et prendre des précautions très-ingénieuses. On dit qu'ils transportent des arbres , les taillent , les mettent à leur place ; qu'ils maçonnent les intervalles , qu'ils ménagent des écluses proportionnées à l'abondance ordinaire du courant¹ , et que lorsqu'un accident fait une brèche à leur ouvrage , ils la réparent promptement et convenablement ; de tels procédés présentent un appareil de réflexion ; et la faculté de réflexion ne peut être désunie de la faculté de prévoyance. Faudrait-il donc admettre que les castors se communiquent leurs idées , et les projets ou desirs qu'elles font naître ? C'est ce que je ne saurais croire. Les hommes sont les seuls êtres animés qui puissent ajouter à leurs propres idées celles de leurs semblables , s'enrichir mutuellement

par cette communication , et concerter des projets qui leur soient communs. C'est parce qu'ils ont cette faculté que leur industrie se perfectionne sans cesse ; et c'est aussi pour la cause même qui leur donne cette faculté , qu'ils se parlent les uns aux autres , que leur principal langage est une langue ; chacun des animaux , même les plus intelligens , n'a qu'un langage individuel. Les animaux qui pourraient parvenir à se communiquer leurs idées par des signes visibles , parviendraient encore plus aisément à se les communiquer par le langage oral ; dans tous les êtres animés pourvus d'un organe de la voix , cet organe est celui dont le jeu est le plus prompt et le plus facile.

On peut dire conséquemment que puisque les castors ne se parlent point les uns aux autres , ils ne se communiquent point mutuellement leurs idées. Cependant , comment construisent-ils , à frais et travaux communs , un ouvrage utile à tous ? C'est difficile à comprendre ; peut-être une grande partie de cette difficulté vient-elle de ce que les observations que l'on a faites à cet égard manquent d'exactitude ; ce que l'on disait autrefois des castors était bien plus merveilleux que ce que l'on en dit aujourd'hui ; il est possible que l'on exagère encore ; il me paraît difficile surtout que l'on puisse se procurer l'histoire exacte de leurs

procédés; ils ne doivent guères travailler en présence de l'homme. Cependant on ne peut pas se tromper sur l'existence de leurs digues; elles ont été vues, et on peut en voir encore. Je vais exposer les pensées les plus vraisemblables qui se présentent à mon esprit sur ce sujet. Je crois devoir entrer pour cela dans quelques nouveaux détails sur la nature du castor et sur celle de ses ouvrages.

C'est, vers le commencement de l'été, que les castors se réunissent sur les bords d'un lac ou d'une rivière; à cette époque, ils viennent de passer le printemps en état de dispersion, se nourrissant des produits de la végétation naissante, et recevant, de cette nourriture, ainsi que de la vie libre et vagabonde, toutes les forces organiques qu'ils sont susceptibles d'acquérir.

De telles forces, et les principes qui les soutiennent, donnent aux castors, vers le commencement de l'été, ce besoin de mouvement, de travail, d'agitation, dont nous avons parlé. A la même époque, la chaleur, qui commence à se répandre dans l'air, les presse de toucher fréquemment de l'eau, contact que leur organisation leur rend habituellement nécessaire. C'est à l'instigation de ce besoin, qu'ils se rendent tous vers les bords d'un lac ou d'une rivière, et ils se tiennent rassemblés par l'effet

de cet instinct de société qui est fondé sur l'échange réciproque des émanations organiques. Si déjà leur établissement a été formé sur quelque point d'un rivage, ils reviennent au même lieu, parce que chacun a conservé, depuis l'année précédente, l'idée de sa demeure et de la route qui y mène. Si un certain nombre de castors a perdu son établissement précédent, par l'effet de quelque accident naturel, ou des persécutions de l'homme, la peuplade, toujours excitée par le besoin de trouver une grande quantité d'eau qui jamais ne s'épuise, cherche, sans se désunir, une position aquatique, retirée, et favorable à un nouvel établissement.

Outre les deux besoins que nous avons déjà indiqués, celui de trouver de l'eau, et celui de travailler, les castors choisissent, vers le commencement de l'été, une position aquatique, parce que c'est uniquement sur les bords des eaux que le printemps se perpétue, et que croissent les arbres d'un bois tendre, tels que le peuplier, le saule, dont ils se nourrissent le plus volontiers. Leur premier soin, quand ils ont trouvé un lieu convenable, est d'attaquer ces arbres dont ils aiment le bois et l'écorce; chacun, excité par son appétit, n'abandonne, qu'après l'avoir renversé, l'arbre qu'il a entamé. Ils commencent ainsi par couvrir

de débris le rivage ; et ces débris , ils aiment encore à les toucher , à les sentir , à les rassembler , à les conserver , lors même que la faim ne les presse plus de les dévorer ; semblables en cela aux fourmis , qui transportent du blé vers le lieu de leur retraite , et qui l'y entassent , quoiqu'elles ne doivent point le manger.

Les castors , entraînés par leur organisation , à remuer , à rassembler des tronçons de bois , et des morceaux d'écorce , sont en même temps portés à toucher de l'eau autant qu'ils le peuvent. Excités par ce double attrait , c'est dans l'eau même , et près du rivage , qu'ils déposent les débris qu'ils ont faits ; ils les cachent au fond des eaux ; il les couvrent de terre et de pierres , afin de les y retenir. Ces dépôts , lorsqu'ils sont faits dans les eaux d'un lac , y sont retenus d'une manière facile ; des courans rapides et irréguliers ne viennent point les disperser.

Mais , lorsque les dépôts se font dans les eaux d'une rivière dont le cours est inégal et rapide , ils sont fréquemment exposés à être morcelés , détruits , entraînés. Les castors éprouvent alors une difficulté qui excite leur industrie. Généralement , dans les êtres animés , l'activité de travail , et l'étendue de production , sont en raison du nombre et de la force des résistances , lorsque d'ailleurs ces résistances peuvent être

vaincues ; cela vient de ce que l'activité du travail n'est elle-même qu'une réaction contre l'action de l'obstacle , et que toute réaction se fortifie , s'augmente , comme l'action qui l'excite.

Les castors qui habitent les bords d'un lac tranquille doivent avoir moins d'ardeur , moins d'industrie , que ceux qui habitent les bords d'un torrent inégal. En ceux-ci , le besoin de se tenir rassemblés doit être plus pressant , par cela même que l'énergie de leur tempérament est augmentée ; ils doivent se rapprocher beaucoup plus les uns des autres , et lorsqu'ils mangent des arbres , qu'ils les abattent , qu'ils les dépècent , et lorsqu'ils en entassent les débris , et enfin lorsqu'ils ne veulent que se baigner , et jouer ensemble dans les eaux du fleuve. Dès lors , les premiers entassements particuliers doivent se faire d'une manière contiguë ; car les castors , réunis par l'attrait mutuel , demeurent encore réunis par la facilité que chacun donne , à ceux qui l'environnent , de résister au courant. La même cause qui fait l'augmentation de leur attrait mutuel , de leur industrie , fait aussi l'augmentation de leur activité , de leur force ; ils enfoncent très-fortement , dans le sol du fleuve , les matériaux qu'ils rassemblent ; ils donnent une grande solidité à leur édifice ; ils le pressent , l'affermissent , en

remplissent les intervalles ; une masse continue , une digue , résulte de tous ces travaux particuliers faits par des animaux qui n'ont pu agir au gré des causes qui les y excitaient , sans se rapprocher les uns des autres.

C'est alors qu'une certaine plage du fleuve est convertie en un bassin tranquille ; de nouveaux débris peuvent être faits sur les bords , et entassés dans l'eau ; ils ne sont plus dispersés par le courant. C'est alors aussi que l'instinct de société générale s'affaiblit , parce que l'activité individuelle diminue. Les castors se groupent par tribus , par familles , au gré de convenances particulières. Chaque tribu se donne , toujours dans l'eau , mais à une petite distance du rivage , de nouveaux magasins de subsistances ; c'est ensuite , sans s'éloigner de ces magasins , qu'elle commence à construire sa cabane ; et je crois pouvoir le dire encore , les castors se livrent à ce travail , afin de dépenser hors d'eux-mêmes , à la faveur du mouvement musculaire , les principes organisateurs dont ils sont encore surchargés. Ce qui semble prouver que la construction de leurs cabanes est un ouvrage d'instinct , et non un ouvrage d'intelligence , c'est que la forme intérieure et extérieure de ces cabanes est toujours la même , toujours ovale ou ronde , toujours analogue à la forme du corps de ces animaux , comme le

nid d'oiseau est toujours analogue à la forme de l'animal qui l'a construit. Les cabanes des castors n'ont jamais de formes anguleuses ni quarrées, parce que le corps de chacun, en se mouvant au gré de l'expansion qui le presse, ne peut agir que sphériquement sur les objets contre lesquels il s'appuie. Les cabanes des castors étant toujours ressemblantes entre elles, et les premiers castors n'ayant point eu sans doute une architecture différente de celle des castors actuels, comment ces premiers castors auraient-ils agi, si leur ouvrage, au lieu d'être simplement un ouvrage d'instinct, eût été un ouvrage fait en exécution d'une idée antérieure, un ouvrage d'intelligence? L'homme lui-même ne naît point avec des idées toutes formées.

Les castors soulagent leur besoin de mouvement, et exercent leur faculté de travail, sur les matériaux qui sont à leur portée. Il est naturel qu'ils choisissent d'abord ces matériaux parmi les tronçons des arbres qu'ils ont abattus, mutilés, dépecés; le poids de ces tronçons est moins considérable que celui des pierres; celles-ci d'ailleurs ne pouvant pas être aiguës, amincies, taillées, ne sauraient entrer commodément dans la construction des fondemens de l'édifice; ainsi chaque cabane s'assoit sur un pilotis. Au contraire, des tronçons de bois ne pourraient pas entrer dans la construc-

tion des murs aussi commodément que du sable , de petites pierres , et de la terre détrempée ; de tels matériaux composent une masse ductile , que l'animal peut façonner en agissant sur elle par les diverses parties de son corps. La cabane est fixée sur le bord de l'eau , parce que l'organisation du castor le porte , comme nous l'avons dit , à entrer en contact avec l'eau le plus fréquemment qu'il lui est possible , qu'il n'est jamais plus satisfait que lorsque la moitié inférieure de son corps plonge dans l'eau ; que , lorsqu'il travaille , ce demi-bain lui est fort agréable , et qu'enfin dans sa retraite même , lorsqu'il commence à s'abandonner au repos , il est entraîné fréquemment , par cet instinct que nous pouvons nommer gravitation organique , à plonger dans l'eau la moitié inférieure de son corps.

On dit que les castors pratiquent , à la partie supérieure de leur digue , deux ou trois ouvertures en pente , qui sont autant de décharges de superficie , qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser. Si cela est ainsi , une telle précaution manifesterait , en eux , la faculté de prévoyance ; mais je suis porté à croire que leurs digues sont naturellement inégales dans le sens de leur longueur , parce que les tronçons de bois qu'ils emploient , qu'ils rassemblent , et qu'ils

redressent , n'ont pas tous la même hauteur ; il peut arriver ensuite que la rivière elle-même , lorsqu'elle est impétueuse , fasse des brèches à la chaussée qui l'arrête , et que lorsque au contraire son niveau s'abaisse , et que son cours se ralentit , les branchages ou autres débris qu'elle entraîne , soient accrochés et retenus par les têtes les plus saillantes des piliers de la chaussée. Il est vraisemblable que lorsqu'ils se sont décidément enfermés dans leur cabanes , et que les soins et les plaisirs , à l'aide desquels leur espèce se propage , se sont emparés de leurs facultés , ils n'ont plus d'ardeur pour le travail , plus d'industrie , surtout plus d'instinct social ; chacun ne s'occupe que de lui-même et de sa famille ; les autres familles lui sont indifférentes. Mais il est également vraisemblable que si , pendant l'hiver , ou au printemps , des brèches considérables sont faites à la chaussée déjà construite , si ces brèches sont telles que la rivière ne forme plus , en ce lieu , un bassin tranquille , les castors , lorsqu'ils se rassemblent de nouveau vers le commencement de l'été , réparent entièrement le dommage , et qu'ils y sont excités par des causes semblables à celles qui ont agi sur eux lorsqu'ils ont construit leur chaussée pour la première fois.

Si la faculté de prévoyance était indiquée , dans le castor , par les ouvrages que nous venons de décrire , cette faculté ne semblerait-elle point appartenir presque également à l'araignée , lorsqu'elle dispose les fils principaux qui doivent soutenir sa toile de la manière la plus convenable aux circonstances du lieu qu'elle a choisi , et lorsqu'elle répare , avec adresse et promptitude , les échancrures que divers accidens viennent faire à sa toile ? Cependant , il est vraisemblable que l'araignée fait sa toile par une opération de pur instinct , comme la chenille file son enveloppe. Charles Bonnet dit très-bien , (*Contemplation de la Nature*) « il y a bien loin du procédé des chenilles républicaines à celui de Thésée. Elles ne tapissent pas leurs chemins pour ne point s'égarer ; mais elles ne s'égarent point parce qu'elles tapissent leurs chemins. Elles filent continuellement , parce qu'elles ont continuellement besoin d'évacuer la matière soyeuse que la nourriture reproduit , et que leurs intestins renferment. En satisfaisant à ce besoin , elles assurent leur marche , sans y songer , et ne le font que mieux. »

De même , l'araignée a besoin d'évacuer la matière soyeuse dont elle est surchargée intérieurement à certaines époques de son existence. Pendant que l'expansion vitale exige d'elle cette opération , la même puissance exige

d'elle le mouvement continu de son corps, surtout de la partie qui doit donner issue à la matière soyeuse. Pour que cette partie de son corps puisse se mouvoir d'une manière favorable à l'évacuation, il faut que l'autre partie soit fixée; il faut conséquemment qu'à un certain terme son ouvrage soit fixé, car elle ne s'appuie presque jamais que sur son ouvrage. A l'instant où elle l'a commencé, elle s'est appuyée d'abord sur une des faces du lieu où elle s'est établie; c'est à cette face que la gravitation moléculaire a d'abord collé les premiers éléments de la matière ductile filée par l'araignée. Cet insecte a parcouru ensuite les divers contours de sa retraite, en étendant toujours à sa suite son évacuation ductile; bientôt, le fil a été assez long, assez redoublé, assez replié sur lui-même, pour prêter un appui solide, et cependant flexible, à l'araignée; elle a entièrement abandonné les faces de sa retraite; elle s'est promenée sur son ouvrage; elle l'a continué, elle l'a achevé. A ce terme, elle s'est trouvée soulagée de cette réplétion de principes qui excitait ses mouvements; elle s'est fixée en repos dans la partie la plus reculée de sa retraite, se tenant d'ailleurs attachée à ses derniers fils. Si un accident est venu ensuite rompre sa toile, elle en a été aussitôt avertie par les secousses qu'elle a reçues elle-même; ces secousses,

comme toute excitation donnée à un être vivant , ont été favorables à l'action expansive ; elles ont augmenté subitement la force vitale ; l'araignée s'est mise en mouvement , s'est portée sur sa toile , n'a pu la parcourir dans toute son étendue ; elle s'est trouvée arrêtée sur les bords de la brèche ; mais la même augmentation de force vitale qui l'a remise en mouvement , l'a bientôt remise en état d'évacuation continue ; en parcourant les bords de la brèche , elle les a garnis de nouveaux fils , et elle a réparé en entier le dommage , excitée par la même cause qui lui avait fait achever son ouvrage lorsqu'il n'était encore qu'à demi-fait. Rentrée dans son gîte , elle a procédé une seconde fois de même , si la toile a éprouvé une seconde rupture ; mais il est évident que la puissance de réparation a eu nécessairement des limites en elle , et qu'il a été un terme où sa toile , encore rompue , a demeuré rompue , du moins pendant quelque temps.

Si , peu de momens après qu'une araignée vient d'achever sa toile , on brisait quelques-uns de ses appuis , mais avec beaucoup de ménagemens , de manière à ne pas secouer et insecte , il n'en serait pas moins retiré de son état de sommeil , mais plus lentement , et seulement par l'excitation continue qu'exercerait sur lui la pesanteur de sa toile abandonnée à

elle-même. Au terme du reveil , l'araignée se remettrait en mouvement , et la toile serait réparée.

En observant que la toile d'une araignée est très-utile à la subsistance de cet insecte , puisque d'autres insectes plus petits , quelquefois d'une grosseur égale , ou même supérieure , tombent dans cette toile comme dans un piège , s'y enlacent , s'y débattent , réveillent l'araignée , la remettent en mouvement , sont rencontrés , saisis , mis à mort , et dévorés par elle , en observant ces faits , on est porté à croire que l'araignée a fait sa toile dans l'intention de tendre un piège aux animaux dont elle est avide. Une telle intention , qui démontrerait la faculté de prévoyance , ne peut être reconnue dans l'araignée. Sa toile est réellement un piège ; mais elle n'a point songé à le dresser. La première araignée fit sans doute une toile semblable à celles que fabriquent aujourd'hui les araignées. Un de ces insectes que l'on saisisrait à sa naissance , que l'on séparerait de tous les autres animaux de même espèce , et que l'on élèverait dans un lieu d'où l'on écarterait soigneusement tous ceux qui viendraient s'y établir , une telle araignée ferait une toile comme toutes les autres , et s'en servirait ensuite de même. Cependant , aucune idée de toile , de

piège, de subsistance, n'aurait appartenu antérieurement à cette araignée.

Reconnaissons ainsi que l'araignée procède, dans toutes ses opérations, uniquement par instinct, et non par intervention d'idées, par intelligence. L'araignée a été destinée à mettre une limite à la propagation de plusieurs autres espèces d'animaux; il fallait que ses moyens fussent assortis à sa destinée.

Cette pensée s'applique à toutes les opérations plus ou moins industrieuses, à tous les procédés d'une ruse apparente, au moyen desquels les animaux qui vivent d'autres animaux, et qui ne pourraient les saisir par force, parviennent cependant à les saisir. L'intention n'est point en eux; elle a appartenu à la Puissance antérieure à toutes les lois, à tous les effets, à cette Puissance souveraine qui ordonna le plan de l'univers, avant de le jeter dans l'espace.

Tous les animaux agissent conséquemment à leur propre intérêt dont ils ont le sentiment, sans en avoir la connaissance, parce qu'ils n'en embrassent point l'idée; et ils agissent pour l'intérêt de l'univers, dont ils n'ont ni l'idée, ni le sentiment.

Les opérations par lesquelles les animaux faibles se défendent contre les animaux plus forts qui les attaquent, ne sont encore que des

opérations d'instinct ; c'est surtout l'action compressive qui agit en eux , lorsqu'à l'approche de leurs ennemis , ils s'effrayent , se contractent , se cachent , s'enfuient. Généralement , les animaux faibles et sauvages prennent la fuite ou l'épouvante au moindre bruit , au moindre contact , au moindre mouvement inattendu d'un corps étranger , parce que l'effet subit de ce contact , de ce mouvement , lorsqu'ils n'en ont point l'habitude , est d'exciter l'émission violente de leurs fluides réacteurs , émission aussitôt suivie d'une contraction proportionnée ; c'est l'instinct de conservation mis en jeu , au premier instant , par l'action expansive ; presque aussitôt , c'est la compression qui refoule l'expansion violente ; l'équilibre est subitement et alternativement rompu dans les deux sens opposés ; ce qui est , pour le fluide sensible , une double cause de souffrance. L'émission subite de fluides réacteurs se manifeste , dans quelques animaux , par une odeur forte et désagréable ; dans la torpille et l'anguille électrique , elle se manifeste par un jaillissement subit d'électricité. Nous parlerons bientôt de l'habitude ; nous dirons pourquoi elle affaiblit la sensation d'épouvante comme toutes les autres sensations.

Il est bien des animaux en qui les mouvemens de fuite ou d'épouvante commencent par

être des mouvemens d'instinct et continueut par être des mouvemens d'intelligence. Le cerf, le lièvre , qui ont été poursuivis par des chasseurs , et qui leur ont échappé , ont acquis l'idée de ces chasseurs et de leurs chiens , idée qui est , en eux , cause d'effroi lorsqu'elle se renouvelle , parce que ses rapports avec l'animal qui le possède sont de même nature que les rapports des chasseurs et des chiens avec le même animal.

Le jeune chien que l'on instruit à rapporter ne fait d'abord qu'obéir aux puissances universelles. Le besoin de toucher le porte à saisir , et à serrer entre ses dents , le corps que son maître lui jette ; ensuite , lorsqu'il a suffisamment touché ce corps , lorsque l'affinité est satisfaite , il le laisse retomber ; ce serait simplement sur la terre qu'il le laisserait retomber s'il était abandonné à lui-même ; mais , pendant qu'il tient encore l'objet , son maître l'appelle , le menace s'il ne vient pas , le caresse s'il lui obéit ; le chien , en venant vers son maître , et en déposant entre ses mains l'objet qu'il porte , obéit à la fois à l'instinct et à l'intelligence.

On voit souvent des chiens cacher des alimens , et il semble que cette opération soit , en eux , un effet de la prévoyance. L'explication suivante me paraît plus vraisemblable. Le chien qui cache un aliment s'en est dégoûté , rassasié , toutes ses affinités pour cet aliment sont satis-

faites ; il a même passé de l'affection à la répugnance ; cet aliment n'est pas , pour lui , un simple objet sans émanations , c'est un objet dont les émanations sont repoussées ; le chien , afin de ne pas les recevoir , jette des corps étrangers sur cet objet. Il arrive ensuite , non pas toujours , mais quelquefois , que lorsque l'appétit de ces mêmes alimens est revenu , le souvenir du lieu où ils ont été placés revient en même temps ; l'animal va les chercher ; il se souvient de son opération ; mais il n'a pas fait son opération dans l'intention d'en profiter et de s'en souvenir.

L'instinct de nutrition est manifestement l'effet de ce que j'ai nommé gravitation organique. Je dirai , en empruntant les expressions de Cabanis pour le décrire : « le cailliteau où le perdreau qui, traînant encore l'œuf dont il vient de sortir, court après les grains et les insectes , le chat et le chien qui cherchent , les yeux encore fermés , la mamelle de leur mère , le caueton qui s'achemine vers l'eau sitôt qu'il la sent , et qui s'y jette , sitôt qu'il l'aperçoit , malgré les cris d'une mère adoptive d'espèce différente qui l'avertit avec anxiété du danger qu'elle y croit voir pour lui ; la petite tortue , toute humide encore des fluides de l'œuf dont elle s'échappe à peine , qui se dirige sur-le-champ

vers la mer , en prend le chemin , le suit sans détour , le reprend vingt fois , même à de grandes distances , et de quelque côté qu'on lui tourne la tête ; » tous ces phénomènes sont des actes de simple affinité organique. La puissance de gravitation moléculaire unit , même à une distance qui semble considérable , l'eau au caneton et à la petite tortue , parce qu'elle unit d'une manière intime , inapercevable pour nous , les émanations de l'eau et celles de ces deux animaux naissans.

L'instinct de nutrition agit avec le plus d'énergie dans les animaux qui ont le plus de perfection dans le sens de l'odorat , sens qui procède certainement par voie de gravitation organique.

Il ne faut point donner le nom d'antipathie aux mouvemens de haine ou de colère apparentes qu'exécutent certains animaux lorsqu'ils se jettent sur leurs victimes. Ces mouvemens sont causés , au contraire , par l'instinct de nutrition , ou affinité organique , qui porte l'animal le plus fort à se nourrir de la substance du plus faible. De son côté , le plus faible se contracte , s'évade , se cache par instinct de conservation. Le chat se jette sur le rat , parce que celui-ci excite l'appétit du chat , ou quelquefois seulement , son action vitale , en faisant devant lui des mouvemens rapides ; le rat évite le chat

par épouvante. Si le chat met ordinairement de la colère dans son action, il y est entraîné par la résistance du rat qui lui fait quelquefois des blessures. La colère du chat est également excitée, lorsque l'on tente de lui arracher un aliment de nature quelconque qu'il dévore avec avidité.

Mais il est certaines espèces d'animaux qui sont opposées les unes aux autres par une antipathie réelle; c'est une véritable aversion, causée par un défaut d'affinité organique, et semblable à celle que l'homme éprouve à la vue du serpent, du crapaud et du rat.

Dans l'homme, comme dans les animaux, l'antipathie d'aversion pour certains alimens résulte également d'un défaut d'affinité organique. On sait combien l'état de maladie donne quelquefois de ces antipathies bizarres qui disparaissent au retour de la santé. Les antipathies les plus décidées se font remarquer principalement dans les êtres les plus sensibles; celles des femmes et des enfans disparaissent ordinairement avec l'âge.

L'instinct a, pour un de ses principaux emplois dans les animaux, d'exciter les mères à nourrir et à soigner leurs petits naissans. Cette occupation est, pour elles, une source de sensations agréables; elle leur procure le sou-

lagement de bien de principes qui les surchargent encore ; et la disposition des choses est ordonnée avec tant d'à propos et de sagesse , que lorsque les petits sont assez développés , assez forts , pour pouvoir se passer de secours , leurs caresses et leurs sollicitations importunent , et fatiguent les mères , qui les repoussent , quelquefois avec des mouvemens qui ressembleraient à ceux de l'aversion. Cela vient de ce qu'à cette époque , les mères ont fait extérieurement toutes les dépenses qu'il leur était pressant de faire , en sorte que les sollicitations et les caresses qui leur sont adressées leur arrachent des principes qui leur sont nécessaires , et les constituent dans l'état de privation , qui est un état de souffrance causée par la compression. On doit ajouter que , par l'effet du contact répété et prolongé , les principes organiques ont pris , de part et d'autre , une constitution électrique à peu près ressemblante , ce qui arrête les mouvemens d'affinité organique.

Il est si vrai que les poules sont uniquement déterminées par l'instinct à l'incubation des œufs , que chacune d'elles couve indifféremment , et ses propres œufs , et ceux qui ont été faits par d'autres poules , ou même par des oiseaux d'une autre espèce. On parvient même à leur faire couvrir des morceaux de craie à qui l'on a donné la forme ovoïde. Ainsi , les poules

ne sont réellement excitées qu'à se soulager et à se satisfaire par un attouchement immédiat et continu ; c'est l'Auteur de la nature qui , dans sa prévoyance , a lié la conservation de l'espèce à la satisfaction aveugle de ce besoin.

C'est l'échange réciproque de principes organiques qui , lorsque les petits sont nés , et commencent à grandir , les retient auprès de leur mère , et les porte à la reconnaître , à la suivre , même dans l'obscurité ou dans la foule. Le jeune agneau démêle sa mère au milieu de trois ou quatre cents brebis qui nous paraissent très-ressemblantes.

L'instinct produit , dans certaines espèces d'animaux , un phénomène très-intéressant ; c'est leur émigration périodique et par troupes intimément unies.

Pourquoi les ramiers se rassemblent-ils vers la fin de l'automne ? quelle boussole les dirige dans leurs voyages ? Il est vraisemblable que c'est d'abord l'instinct de société qui les rassemble ; c'est-à-dire que , vers l'automne , l'état d'expansion vive auquel leur tempérament est parvenu , leur donne , comme aux castors , le besoin d'être réunis. Bientôt , le climat où ils se rassemblent devient trop froid pour eux ; ils souffrent ; l'instinct de conservation les fait tendre à se déplacer , et à se porter vers des

lieux où ils seront délivrés de cette souffrance. Mais connaissent-ils d'avance ces lieux ; les choisissent-ils ? Cela n'est point vraisemblable. Il est sans doute, dans chaque troupe, bien des ramiers qui ont déjà parcouru les lieux vers lesquels ils se rendent ; mais on peut presque affirmer qu'ils n'en ont point conservé l'idée ; l'organisation générale des oiseaux est telle que leurs idées, sans cesse renouvelées, remplacées, sont chacune très-légères, très-fugitives. D'ailleurs, lors même que certains ramiers auraient conservé l'idée des lieux qu'ils ont parcourus, comment la communiqueraient-ils aux jeunes ramiers ; comment serait donnée, à ces vétérans, la commission de conduire la bande ? Charles Bonnet a dit ; « les vents paraissent avoir une grande influence sur les émigrations des oiseaux ; l'histoire de ces émigrations est essentiellement liée aux observations météorologiques. » Je pense que ce grand observateur a indiqué, par ces mots, la cause du phénomène qui nous occupe. Nous avons recherché l'origine des vents ; nous avons montré que leurs cours est naturellement réglé ou périodique, surtout dans les étages supérieurs de l'atmosphère. Vers la fin de l'automne, les forces de l'action compressive commencent à être énergiquement augmentées ; c'est elle qui refroidit les climats septentrionaux, et c'est elle, en

même temps , qui repousse vers le midi , avec une vigueur augmentée , les grandes masses d'air qui , pendant l'été , ont été accumulées vers le nord , par l'expansion de la terre. Les ramiers suivent le cours de ces mêmes vents. L'instinct de société continue de les tenir rassemblés , pendant que les vents les chassent et les conduisent.

Je vais extraire , du bel ouvrage de Charles Bonnet , l'histoire d'une émigration remarquable.

« Les rats de passage , particuliers aux contrées les plus septentrionales de l'Europe , apparaissent de temps en temps , en si grand nombre , dans les campagnes de la Norvège et de la Laponie , que les habitans s'imaginent qu'ils tombent du ciel. Linnée a reconnu que ces rats ont des émigrations périodiques tous les 18 ou 20 ans. Ils sortent alors de leurs demeures , et se mettent en campagne. En chemin faisant , ils tracent , dans les terres , des sentiers ou sillons de deux doigts de profondeur , et qui occupent quelquefois la largeur de plusieurs toises. Mais ce que ces émigrations offrent de plus singulier est que les rats suivent constamment , dans leur marche , la ligne droite , sans se détourner jamais qu'à la rencontre d'un obstacle impénétrable. Ainsi , quand il leur arrive d'être arrêté par un rocher , ils essayent d'abord de

le percer, et, comme ils n'en peuvent venir à bout, ils en font le tour, et regagnent, au delà, la ligne droite. S'ils rencontrent une masse de foin ou de paille, ils la percent de part en part, toujours en ligne droite; et s'ils trouvent, sur leur passage, une barque, ou quelque autre bâtiment, ils grimpent dessus aussitôt, le traversent, et descendent de l'autre côté par une ligne parallèle à celle qu'ils ont tracée en montant. » (*Contemplation de la nature.*)

L'opiniâtreté de ces animaux à suivre constamment une ligne droite, du nord vers le midi, démontre qu'ils obéissent à une cause de mouvement qui agit sur eux dans cette direction, et d'une manière continue. L'électricité est l'agent essentiel de leurs mouvemens, comme de tous les mouvemens organiques, et l'électricité, accumulée vers le pôle, revient vers l'équateur en suivant le méridien. Il est vraisemblable que ces animaux, pressés par la faim, de quitter les lieux où ils se sont multipliés avec trop d'abondance, ont une organisation tellement sensible à l'électricité qu'il en suivent la direction, comme la boussole suit la direction du fluide magnétique.

Nous allons terminer ce chapitre par les considérations intéressantes que nous présente l'empire exercé par l'homme sur les animaux.

Il est quelques espèces d'animaux qui peuvent recevoir de l'homme une éducation ; mais il est remarquable que ces espèces d'animaux sont en très-petit nombre , que , de plus , ces espèces sont celles qui se rapprochent le plus de l'homme par leur intelligence. Il est nécessaire qu'un être vivant ait des idées , qu'il ait une âme , pour être susceptible d'éducation ; l'éducation , en effet , se réduit à une extension ou modification particulière des idées , à l'aide des idées particulières que l'on donne , et des altérations ou améliorations que l'on fait subir au tempérament naturel ; c'est ce que nous dirons de nouveau , et avec plus de détail , lorsque nous parlerons de l'éducation de l'homme. En ce moment , il nous suffit de définir l'éducation d'une manière générale , comme nous venons de le faire , pour montrer qu'en premier lieu , les animaux , uniquement susceptibles d'instinct , ne sont pas susceptibles d'éducation réelle ; on peut améliorer l'espèce du ver à soie , comme presque toutes les espèces de plantes , c'est-à-dire , que l'on peut , à l'aide de soins convenables et soutenus , mettre le ver à soie , et les plantes , dans un état organique plus avantageux , plus producteur qu'il ne le serait si l'on abandonnait ces êtres aux forces ordinaires de la nature , mais on ne leur donne point une éducation véritable , parce que ces êtres n'ont

pas la conscience des changemens que l'on apporte à leur état et à leur sort.

En second lieu , pour qu'un être vivant soit susceptible d'éducation , il faut que non-seulement il ait naturellement des idées , mais il faut encore que , par les faveurs de son organisation particulière , ses idées naturelles puissent recevoir , par l'intervention de l'homme , un certain degré d'extension et de combinaison. Si le ver à soie a naturellement des idées , ce que je ne saurais décider , il n'en paraît point pour cela plus susceptible d'éducation que les plantes , parce que rien ne montre que ses idées puissent se combiner ou s'étendre ; rien ne montre même qu'il ait des idées.

La crainte , la faim , et les caresses , sont les moyens que l'homme emploie , pour amener les animaux intelligens à rendre les services qu'il leur demande , et l'emploi de ces moyens a pour effet immédiat d'établir fortement , dans le centre sensible de ces animaux , certaines idées complexes. Un chien que l'on a battu , à l'instant où il s'emparait de certaines choses , a reçu , en ce moment , une idée composée qui s'est fortement constituée en lui ; l'idée de l'objet défendu qu'il a saisi , l'idée de son maître irrité , et faisant des mouvemens pour le battre , enfin , les idées des coups qui lui ont été donnés , se sont unies ensemble. Toutes les fois qu'il voit un

objet semblable à celui qu'il avait saisi, l'idée qui naît à l'instant de cet objet va mettre en mouvement l'idée précédemment acquise ; il sent , en lui-même , cette idée antérieure , et tout ce qui la compose ; il sent , à la fois , l'idée de l'objet , l'idée du maître irrité , et l'idée des coups qu'il a reçus. Son fluide sensible se retire d'un contact qui est loin de le satisfaire ; l'animal , loin d'être excité à des mouvemens qui le portent vers l'objet , est excité à des mouvemens qui l'en éloignent.

Au contraire , s'il a été caressé pour avoir fait un certain acte , par exemple , pour avoir rapporté , à son maître , un objet que son maître avait jeté , l'idée qui s'est composée , en lui , a reçu une constitution agréable à son fluide sensible ; les idées élémentaires de cette idée composée ont été l'idée de l'objet , l'idée de son maître satisfait , et enfin l'idée des caresses qu'il a reçues. Toutes ces idées sont rappelées par la vue d'un nouvel objet semblable au premier. L'animal est excité , par la vue de cet objet , à faire des mouvemens semblables à ceux qui lui ont procuré une idée qui est , pour lui , source de plaisir.

Enfin , si ce même animal a été privé de manger pendant quelque temps ; si , pour cette raison , l'aliment qu'on lui a présenté , dans cet état de faim , a placé , en lui , une idée pro-

fonde ; et si on ne lui a donné cet aliment qu'à l'instant où il a fait un certain acte qu'on lui demandait , l'idée de cet aliment s'est unie à l'idée de cet acte ; si on lui présente de nouveau le même aliment , il se porte volontiers à un acte semblable au premier , parce que , en agissant ainsi , il reçoit , de ses propres mouvemens , une idée entièrement composée comme la première.

Il est peu de quadrupèdes qui ne soient susceptibles d'éducation jusques à un certain degré , parce qu'il en est peu dont les idées naturelles ne soient susceptibles d'un certain degré d'extension ou de combinaison ; il en est peu qui soient absolument incapables d'attachement pour l'homme , parce qu'il en est peu qui , à l'aide de soins attentifs et soutenus , ne puissent être mis dans un état organique qui établisse , entre leur tempérament et celui de l'homme , plus ou moins d'affinité. Les oiseaux sont , après les quadrupèdes , les animaux auxquels l'homme peut donner un certain degré d'éducation ; il est même plusieurs espèces d'oiseaux qui répondent mieux aux soins de l'homme , à cet égard , que certaines espèces de quadrupèdes , sans doute parce que leur organisation favorise davantage l'extension et la combinaison de leurs idées ; mais n'oublions pas que , même dans les oiseaux et dans les

quadrupèdes les plus intelligens , cette extension et cette combinaison trouvent bientôt leurs limites ; et si , comme nous l'avons dit précédemment , leurs idées sont susceptibles d'un certain degré de composition à l'aide de la gravitation moléculaire , elles ne sont point susceptibles d'analyse , ni conséquemment de recomposition sous des rapports plus étendus et plus avantageux. Aucun animal , avons-nous dit , ne possède des idées générales , et répétons ici , comme preuve , qu'aucun animal ne parle à d'autres animaux de son espèce. Cependant de très-nombreuses espèces d'animaux ont un organe de la voix , et la faculté d'imitation appartient à quelques-unes d'une manière très-marquée ; c'est ce que nous avons observé surtout à l'égard des oiseaux. Observons encore , à l'égard de bien des oiseaux , et de bien des quadrupèdes , qu'ils répoudent , par leurs mouvemens , aux noms que l'homme leur donne , qu'ils se reconnaissent entre eux aux divers sons de leur voix , qu'ils expriment chacune de leurs actions , ou de leurs affections , par des sons ou cris particuliers , dont l'intelligence appartient aux animaux de même espèce qui les écoutent. Mais , toutes ces facultés existent , en eux , sans qu'ils aient encore celle d'analyser leurs idées. Les divers sons ou cris qu'ils font entendre ne sont que de simples interjections,

provoquées par le passage rapide de leur fluide sensible à travers les muscles de leur organe vocal ; ces interjections sont les mêmes de la part de tous les animaux de même espèce , lorsqu'ils se trouvent dans des cas semblables ; et de tels sons , reçus par l'organe de l'ouïe dans le centre sensible des animaux qui les écoutent , s'y unissent à l'idée de l'animal qui les fait entendre , et à celles des actions qu'il exécute , ou des souffrances qu'il éprouve , mais ne s'unissent point entre eux , pour s'analyser mutuellement , et se recomposer ensuite ; cette opération ne se fait point sur les idées sonores , parce qu'elle ne se fait point sur les idées visibles auxquelles les premières sont attachées ; ces idées visibles ne parvenant jamais à former un système d'idées générales , les sons ou titres sonores qui leur appartiennent , et qui participent toujours à leur état , ne forment jamais un système de mots complexes , en un mot , une *langue*. Les animaux ne parlent pas , parce qu'ils ne pensent pas.

CHAPITRE XVII.*De l'habitude et de ses effets.*

ON entend, par les effets de l'habitude, ceux qui résultent de la fréquente répétition des mêmes actes.

Nous avons parlé des effets de l'habitude sur le système musculaire, nous allons considérer les effets que l'habitude produit sur la sensibilité de nos organes des sens et sur l'intelligence.

Nous n'avons pu définir la sensibilité en elle-même, parce que nous ne savons point comment existe, dans la matière, la faculté de sentir; mais nous avons établi, d'après les phénomènes, qu'il se fait toujours un mouvement du fluide sensible dans ceux de nos nerfs qui exercent la faculté de sentir, et que, pendant l'absence ou le repos du fluide sensible, la sensibilité de nos organes n'est point exercée.

Il suit de là que l'exercice de nos organes des sens augmente leur faculté de sentir, parce que cet exercice entretient, dans ces organes, le mouvement, le renouvellement du fluide

sensible , maintient conséquemment les nerfs dans cet état d'expansion qui leur est nécessaire pour réagir contre la puissance compressive , et pour que le fluide sensible , véritable ou du moins principal propriétaire de la sensibilité , puisse les parcourir. Ainsi , pour la sensibilité , comme pour la contractilité musculaire , l'habitude de l'exercice est avantageuse , et l'on voit , en effet , les hommes qui sont privés d'un sens , tel que celui de la vue ou de l'ouïe , acquérir plus de perfection , plus de sensibilité , dans les organes auxquels ils sont réduits , et que , pour cette raison , ils exercent davantage.

Mais pour que l'exercice entretienne , augmente , perfectionne la sensibilité , il faut que sa vivacité et sa fréquence s'arrêtent en deçà d'un certain terme ; l'excès de vivacité , dans l'exercice des organes , en émousse la sensibilité , et l'habitude de cet excès le détruit.

Par exemple , l'organe de l'odorat est destiné à servir d'issue , vers le centre sensible , aux substances odorantes qui sont répandues dans l'atmosphère , qui s'y trouvent en variété presque infinie , et qui , chacune , sont ordinairement d'une odeur assez faible pour n'être pas distinguée aisément de toutes les autres. Notre organe de l'odorat est exercé comme il doit l'être , quand il se borne à recevoir ces odeurs

si variées , si mélangées. Mais si nous habitons , quelque temps , une atmosphère dans laquelle une odeur particulière domine fortement , nous finissons par ne plus éprouver la sensation de cette odeur même , ni celle d'aucune autre. La raison en est que nous avons commencé par sentir trop vivement cette odeur particulière ; elle nous a fait dépenser une trop grande quantité de fluide sensible ; elle a donné , au fluide sensible dirigé vers notre organe de l'odorat , un mouvement , une action de renouvellement trop précipités pour avoir pu s'établir , au même degré , d'une manière continue. Ainsi , la vivacité même de la sensation a amené , avec rapidité , le moment où le nerf n'étant plus traversé intérieurement par des substances réactives , la compression l'a serré , l'a réduit à l'état de repos ou d'insensibilité. L'organe a été généralement affaibli pour toutes les odeurs , et le fluide sensible s'est trouvé particulièrement *habitué* à l'odeur trop vive ; c'est-à-dire qu'en étant devenu saturé , ne se combinant plus avec elle , il ne l'a plus sentie.

On sait que des odeurs très-fortes , respirées par des personnes d'un tempérament très-faible , suffisent quelquefois pour les faire tomber en syncope. On peut expliquer cet effet , en disant que les substances très-odorantes s'emparent d'une très-grande quantité de fluide

sensible , par voie de combinaison subite , et qu'elles occasionent , en même temps , une émission très-abondante de ce même fluide à travers les pores des artères nerveuses. Lorsque le fluide est lui-même en petite quantité dans l'ensemble du système nerveux , la déperdition qu'il éprouve laisse , pour quelques momens , les principales parties de ce système sans défense contre l'action compressive.

L'organe du goût est plus précieux encore que l'organe de l'odorat ; nous dirons également qu'un exercice modéré le maintient , le perfectionne , et que l'habitude d'un exercice trop actif l'émousse , l'affaiblit.

Nous sommes invités , par le besoin de nous nourrir , à exercer très-fréquemment l'organe du goût. Mais les alimens que la nature nous présente sont très-variés et très-simples ; du lait , des fruits , des légumes , des œufs , ajoutons même du pain ; car tout ce qui est préparé d'une manière simple peut être considéré comme un aliment naturel. L'eau est notre boisson naturelle , et elle n'a presque point de saveur.

Tant que nous n'exerçons l'organe du goût que sur ces alimens naturels , leur simplicité et leur variété font que le mouvement , le renouvellement et la combinaison du fluide seu-

sible peuvent se faire d'une manière proportionnelle à la production ordinaire de ce fluide. Mais si nous exerçons l'organe du goût sur des saveurs plus fortes, la sensation est d'abord plus vive, la sécrétion de salive qui accompagne cette sensation est plus abondante; par cela même, l'action compressive, d'abord plus violemment écartée, augmente de droits au terme de la sécrétion et de la sensation. Pour produire de nouveau une même quantité d'effets, il faut augmenter la quantité de saveur; successivement, il faut l'augmenter encore; le moment arrive où le fluide sensible est saturé de cette substance sapide; il n'éprouve plus d'affinité pour elle; il n'est plus porté vers l'organe par l'action d'affinité, et l'affaiblissement de l'organe est occasionné par cette indolence du fluide sensible.

Les substances d'une forte saveur affaiblissent le goût des alimens simples; et de plus, lorsque l'on en fait un trop fréquent usage, elles nuisent à l'ensemble de l'économie, parce que nous avons besoin, pour que l'équilibre soit maintenu entre les forces qui nous soutiennent, que ces forces trouvent en nous, en proportion convenable, les principes qui leur sont appropriés. L'action expansive elle-même exige, pour son entretien soutenu, que l'action compressive soit favorisée dans son exercice,

d'une manière habituelle et soutenue , par le moyen de principes moins disposés au mouvement qu'au repos. Les substances d'une saveur forte fournissent, en proportion majeure, des fluides électriques qui sont des principes moins disposés au repos qu'au mouvement; elles favorisent, conséquemment, l'action expansive; mais ces principes expansifs sont bientôt dissipés; l'action compressive demeure dominante, le sentiment de la vie s'affaiblit, et d'ailleurs, les principes expansifs ont entraîné, dans leur mouvement impétueux, bien des principes moins mobiles qui, sans eux, auraient séjourné encore, et qui étaient nécessaires à la bonne organisation de bien des viscères. Nous reviendrons sur ces considérations importantes lorsque nous exposerons les heureux effets de la sagesse.

En ce moment, continuons d'examiner les effets de l'habitude sur les organes de nos sens; considérons sous ce rapport, le sens de l'ouïe.

La nature se fait écouter de nous sans cesse, et de mille manières intéressantes; le passage du zéphyr sur le feuillage qu'il agite, le murmure du ruisseau contre les rives qui le contiennent, le chant des oiseaux excités par l'amour, la voix de presque tous les animaux, qui peuplent la terre, la voix de nos sembla-

bles , le bruit de tous les mouvemens que nos semblables se donnent pour assurer et embellir leur existence , le bruit de tous les mouvemens auxquels se livre la nature pour maintenir l'équilibre de l'existence générale , le bruit du feu qui pétille , du vent qui souffle , de la pluie qui tombe , tous ces emplois du fluide sonore , si variés , si multipliés , et ordinairement si simples , suffisent pour que notre organe de l'ouïe soit exercé d'une manière continuelle , mais proportionnée à la quantité de fluide sensible qu'il peut recevoir ; car la nature donne rarement de fortes commotions à cet organe ; la chute des grandes masses se fait rarement , même dans les montagnes ; la foudre éclate rarement.

Mettons au rang des sons donnés par la simple nature , ceux que l'art nous fait entendre lorsqu'il les prépare simplement. Une voix douce , simple , naturelle , expressive , sans ornemens , sans accompagnemens , nous fait entendre le chant de la nature ; il en est de même d'un instrument mélodieux , lorsqu'il est joué avec simplicité , avec grâce , sans ornemens , sans accompagnemens. Notre organe de l'ouïe , lorsqu'il ne reçoit que de tels sons , n'est exercé qu'en proportion de la sensibilité qu'il possède ; aussi , les hommes qui n'entendent jamais que les sons de la nature , ne se lassent jamais de les entendre.

Mais la musique a tant d'attraits ! La nature elle-même a permis à l'homme de porter l'art de la musique à un point de perfection si ravissant !.... Comment se défendre , quand on habite les villes , d'aller admirer , dans les concerts , les talens des virtuoses , d'aller entendre , au théâtre , les ouvrages des grands-maitres ? Qu'elle est vive , profonde , variée , enchantresse ; l'impression que l'on éprouve ! Ah ! ce n'est que trop de plaisir ! L'organe de l'ouïe dépense plus que la sensibilité dont il peut se permettre l'usage. Le lendemain d'un beau concert , il lui faut un plus beau concert encore ; il dédaigne d'entendre un talent médiocre que , la veille , il écoutait avec plaisir. L'organe de l'ouïe , au terme du mouvement dont il a été agité , est retombé plus fortement sous le pouvoir de l'action compressive ; pour qu'il éprouve , de nouveau , une même quantité de sensation , il faut augmenter , pour lui , la quantité des moyens qui la procurent ; successivement , il faut l'augmenter encore ; le moment arrive où l'organe de l'ouïe est entièrement *habitué* aux plus beaux effets d'harmonie ; c'est ainsi que tout se compense ; pour avoir eu l'avantage d'être ravi quelque temps par les beautés de l'art , il a perdu l'avantage de pouvoir être doucement ému par les beautés plus simples de la nature.

Passons à l'organe de la vue. C'est celui de nos organes que la nature met le plus fréquemment en exercice ; cet exercice se fait avec une variété infinie ; de plus , il y a beaucoup de simplicité dans le plus grand nombre des objets qui sont présentés , par la nature , à l'organe de la vue. Le soleil est éclatant , mais sa forme est simple ; il ne se montre pas toujours ; d'ailleurs l'excès même de sa splendeur le voile encore , pour ainsi dire ; nous n'osons envisager tant d'éclat. Les étoiles ne sont pour nous que de simples points lumineux , semés irrégulièrement dans l'espace ; la lune est d'une forme simple , d'une lumière douce , et elle est loin de se montrer toujours. Si nous ramenons nos yeux sur la parure naturelle de la terre , nous trouverons que cette parure est toujours simple , et presque jamais régulière ; c'est la couleur uniforme d'une prairie , les contours modestes des fleurs champêtres , l'ombre mélancolique d'un bois paisible , la fraîcheur et la transparence d'un ruisseau inégal , le vêtement délicat des oiseaux et des insectes. Souvent de grands spectacles se montrent à nos regards ; tantôt l'immensité d'une mer sans limites ; ici , des montagnes fastueuses portées sur des montagnes ; et à leurs pieds , des plaines superbes que décor la culture , que sillonnent , à longs traits , les fleuves et les

torrens. Tous ces objets sont beaux ; mais , je le répète , ils sont simples , et dans leurs formes , et dans leurs couleurs , et dans leurs dispositions mutuelles ; l'attention de nos regards se dissipe sur la variété des détails , ou se disperse sur l'ensemble. Il est rare qu'un objet naturel , d'une petite étendue , soit assez brillant , assez remarquable pour nous satisfaire vivement. Ainsi , notre organe de la vue n'est exercé , par la nature , que d'une manière variée et modérée , ce qui est la mesure proportionnée à ses moyens de sensibilité.

Mais la nature elle-même a permis à l'homme de l'embellir ; et l'art humain , quand il est parfait , n'est autre chose que la nature ornée de ses propres avantages par l'intelligence humaine. L'homme embellit les bois , les prairies , les ruisseaux et les fleurs. Ceux des animaux qu'il destine à son agrément deviennent plus beaux qu'ils ne le seraient , abandonnés à eux-mêmes. Les corps non organisés , tels que les métaux et certaines pierres , prennent , sous sa main , de l'éclat , et des formes charmantes. Il sait composer un grand nombre de substances que la nature seule ne compose pas , et il sait les employer à ses plaisirs de mille manières différentes. Que d'élégance , de régularité , d'éclat , dans les bijoux qui échappent à son adresse ! Jamais la nature

n'arrange , pour lui , une demeure qui le défende entièrement contre toutes les injures des météores ; l'homme construit , pour lui-même , cette demeure ; et il ne se contente pas de la rendre impénétrable aux rigueurs du froid , aux ardeurs de l'été , aux vents et aux orages ; il lui donne extérieurement une ordonnance symétrique ; il en décore l'intérieur ; les meubles utiles qu'il y dépose sont encore des ornemens ; et , dans les édifices publics , dans ceux surtout où il va chercher le plaisir , que d'agrémens et de richesses ! Il sait disposer ces agrémens de manière à se faire valoir mutuellement , et à pouvoir être embrassés d'un regard ; la nature n'en use jamais de même. La nature semble recevoir de partout la lumière ; le flambeau qui l'éclaire est unique , souvent caché par des nuages ; dans les édifices où les hommes se rassemblent , les flambeaux sont nombreux ; ils sont rangés avec ordre , ils jettent une lumière brillante ; et cependant , on peut les regarder. Enfin , dans ces lieux d'une féerie enchanteresse , les hommes eux-mêmes , et les femmes bien plus encore , sont des objets ravissans. La nature , réduite à elle-même , ne présente jamais , à nos regards , une femme parée avec élégance , et l'imagination même n'aperçoit rien au delà d'une femme jolie , parée élégamment. Nous devons ajouter

que la nature , réduite à elle-même , ne donne point , aux femmes , ce qui les rend si séduisantes ; les femmes ne peuvent devenir que belles et simples , dans les campagnes , et sous la direction de la nature ; mais , dans les villes , sous la direction du goût et de la délicatesse , sous l'impulsion du besoin de plaire , les femmes deviennent ornées de grâces et d'attraits.

Quel homme sensible pourra donc ne regarder qu'avec modération , avec sagesse , lorsqu'il entrera dans ces salons décorés avec plus de goût encore que de magnificence , lorsqu'il y verra de superbes tableaux , ou de charmantes gravures , lorsque des glaces nombreuses , et ingénieusement placées , y multiplieront les images des plus riches ornemens , et tout cela , autour de lui , dans un petit espace !... pas un point donné aux négligences , et aux contrastes , comme dans la nature ; ses regards ne pourront se reposer ; ils seront contraints d'admirer toujours ; et , si des femmes aimables se montrent encore , si une fête est donnée , si une danse la termine , si , à l'éclat de la parure , à la fraîcheur des attraits , aux charmes de la figure , des femmes aimables savent joindre encore des mouvemens cadencés et pleins de grâces !.... Que restet-il à voir , sur la terre ?... rien qui ne soit inférieur. Aussi , l'organe de la vue , ou

plutôt le principe qui l'anime , devient indifférent pour ce qui reste sur la terre.

Et si de semblables jouissances lui sont fréquemment accordées , s'il s'y habitue , il devient indifférent , même pour cette réunion d'objets qui lui ont causé tant de plaisir. Tout se compense ; ses jouissances ont été d'autant plus courtes qu'elles ont été plus vives , plus multipliées , plus rapides.

Ce n'est pas que , dans la nature même , le principe de la sensibilité ne s'accoutume à la vue des objets qui lui sont présentés quelque temps de suite , et qu'il ne devienne moins sensible à leurs agrémens ; mais cet effet est beaucoup moins marqué qu'en présence des beautés de l'art , parce que celles-ci , par la raison même qu'elles ne sont que la nature embellie , donnent plus de plaisirs que la nature simple. La plupart ne peuvent pas augmenter d'agrémens. Il est même bien des objets , tels que les bijoux , les meubles , les tableaux , les gravures , qui ne changent pas à l'aide du temps , ou qui sont gâtés par les changemens que le temps leur fait subir. Au lieu que la nature simple , se modifie elle-même , chaque jour , par des nuances variées , qui souvent la rendent plus intéressante. Cette fleur était hier moins éclose , cette prairie moins verdoyante ; ici , des papillons irrésolus voltigent aujourd'hui ; hier , ils

n'y étaient pas ; aujourd'hui , les nuages ont étendu un voile entre le ciel et la terre ; hier , le ciel était d'azur , le soleil versait librement ses feux sur la nature. D'ailleurs tous les temps , tous les effets , se poursuivent , se renouvellent ; chaque année a son printemps , son été , son automne , son hiver ; chaque jour a , de même , son aurore , son midi , sa soirée , et se termine par la nuit. Tous les objets présentés par la nature simple changent d'aspect au gré des quatre saisons de l'année , et des quatre parties du jour.

Malgré tout ce que nous venons de dire , l'explication des effets de l'habitude sur la sensibilité de notre organe de la vue , et de nos autres organes , n'est point encore complète ; nous y ajouterons tout à l'heure des considérations nouvelles , en traitant des effets de l'habitude sur nos idées. Appliquons en ce moment , à l'organe du toucher , des observations semblables à celles qui nous ont été fournies par les autres organes.

L'exercice perfectionne l'organe du toucher , lorsque cet exercice est varié et simple. On sait que les aveugles acquièrent la sensation du toucher , ainsi que celle de l'ouïe , à un grand degré de finesse. Mais cela vient , non-seulement de ce que les aveugles exercent , plus

souvent, et avec plus d'attention ; le sens du toucher , mais encore de ce qu'ils l'exercent avec ménagement , avec lenteur , et tant qu'ils le peuvent , sur des substances qui n'émeuvent pas trop vivement cet organe. Ils auraient bientôt affaibli cette sensibilité qui leur est si précieuse , s'ils ne maniaient que des substances rudes , raboteuses , sales , tantôt chaudes , tantôt froides , et s'ils les maniaient avec violence , avec effort. C'est ainsi que la plupart des artisans , et les cultivateurs , perdent la délicatesse du sens du toucher ; et comme tout se compense , cette perte a , pour eux , un côté avantageux ; ils ne pourraient point travailler avec suite , avec force , si le sens du toucher , dans leurs mains , était trop délicat. Leurs mains doivent conserver la faculté de sentir , mais elles ont encore plus besoin de force musculaire.

Les hommes et les femmes qui vivent dans un état de la société où les mains ont moins d'exercice que l'esprit , conservent la finesse du sens du toucher , pourvu toutefois qu'ils n'exercent cet organe que d'une manière simple et proportionnée à la quantité de fluide sensible dont cet organe dispose. S'ils excèdent cette mesure , ils nuisent à l'ensemble de leur force vitale , parce que l'excès de dépense est pris sur les moyens de cette force ; en même

temps , ils affaiblissent l'organe même du toucher , car ils amènent plutôt le moment où les nerfs qui le composent restent sans défense contre l'action compressive. Des vêtemens et du linge très-rudes émoussent la délicatesse de l'organe tactile répandu sur toute la surface du corps ; dans chacun des mouvemens auxquels l'homme se livre , une ou plusieurs parties de cet organe sont frottées avec rudesse par le linge ou les vêtemens ; ce frottement excite d'abord plus ou moins de souffrance ; on s'y habitue ensuite ; et cette habitude même prouve que la sensibilité de l'organe est affaiblie. Au contraire , des vêtemens très-doux , très-fins , tels que du très-beau linge , procurent un sentiment de plaisir et de bien-être , lorsqu'on les place sur son corps ; mais bientôt , le corps se fait à ce plaisir , à ce bien-être ; on ne le ressent plus ; cela vient sans doute de ce que du linge très-fin , doux et flexible , s'applique , sur un très-grand nombre de points , à la surface du corps ; le contact est non-seulement fort multiplié , mais il est soutenu : ainsi l'organe du toucher dépense ses moyens de sensibilité , par un très-grand nombre de points , et d'une manière continue. La nature ne nous invite point à des dépenses continues et générales. Celles que font nos sens , sous sa direction , sont ordinairement variées et partielles. Il est donc

possible que le plus beau linge ne soit pas le meilleur, et qu'il soit bon de le choisir à égale distance entre les extrêmes.

Pendant l'hiver, le sens du toucher est resserré par l'action compressive; il a moins de finesse, moins de discernement, que pendant l'été. Si cette compression devenait très-considérable, et se prolongeait, l'organe perdrait, à jamais, toute sa faculté sensible. Si, d'un autre côté, un certain degré de compression n'était jamais appliqué à cet organe, si les principes dont il dispose s'épanchaient toujours par l'effet d'une chaleur considérable et prolongée, le système sensible tomberait dans un affaissement universel, et l'organe du toucher dissiperait lui-même ses moyens d'être sensible. Il est donc avantageux que l'organe du toucher soit comprimé quelquefois, mais au degré moyen entre les extrêmes; c'est-à-dire que, pendant l'hiver, il ne faut pas trop se défendre contre le froid, en appelant la sensation d'une forte chaleur extérieure. Ceux qui se chauffent beaucoup, deviennent frileux; cela ne veut pas dire qu'ils deviennent plus sensibles; cela indiquerait plutôt le contraire; la sensibilité pour le froid est, en quelque sorte, une sensibilité négative. Sentir le froid davantage, lorsque d'ailleurs le froid n'a point lui-même augmenté, c'est avoir perdu plus ou moins

des moyens de réagir contre l'action compressive, moyens fournis par les principes de la chaleur et de la sensibilité que l'on jette soi-même, par l'expansion intérieure, dans l'intérieur des fibres qui doivent résister; mais on a dissipé, par une expansion artificielle et trop forte, une trop grande partie de ces principes. Les hommes qui portent, habituellement, des vêtemens chauds, s'exposent aux mêmes inconvéniens que ceux qui se chauffent trop souvent et trop fortement.

La loi de la modération ou du milieu entre les extrêmes, s'applique encore à un usage très-salutaire, et qui semble ne pouvoir être trop recommandé. Je pense qu'un excès de propreté peut nuire à la sensibilité, et qu'il faut s'abstenir de cet excès, avec bien moins de crainte, à la vérité, que d'un excès opposé. Il n'est peut-être rien de plus funeste que la malpropreté soutenue; il n'est que les hommes vivant sans cesse, au grand air, et agissant beaucoup, qui puissent se défendre contre les inconvéniens qu'elle entraîne, mais il est possible que la propreté parfaite et soutenue, en favorisant le contact immédiat, et soutenu, de tous les points de l'organe tactile avec l'air, le feu, et les objets extérieurs, précipite la jouissance de cette communication nécessaire, et amène plutôt le temps où l'organe ne sera plus

susceptible de se prêter à cette communication.

Enfin, il est en nous un penchant, le plus doux, le plus impétueux, qui nous entraîne à procurer un exercice universel à l'organe du toucher, et qui, semblable à tous les autres, ne peut être satisfait avec une grande vivacité, qu'aux dépens de sa durée. Lorsque, nous abandonnant sans réserve à l'impulsion de nos sens, nous devenons passionnés pour un objet séduisant, lorsque, multipliant nos efforts en raison de la beauté qui nous attire, et en raison des obstacles qui nous en séparent, nous parvenons au terme si violemment désiré de notre passion ardente.... nous sommes singulièrement animés dans la jouissance de nos plaisirs.... mais seulement pendant quelques jours, quelques instans; notre délire s'appaise plutôt que nous ne voulons; l'indifférence s'approche avec une rapidité qui nous surprend et nous afflige. Tout se compense; nos plaisirs ont été extrêmes; ils ont trop vivement dépensé la faculté du plaisir. Toutes choses égales d'ailleurs, et en ne considérant encore l'amour que comme une passion des sens, et non comme une affection de l'âme, les femmes les plus belles sont celles dont on se détache le plus promptement, parce que ce sont celles dont on est le plus violemment épris. Elles excitent d'abord une vivacité extrême dans l'expansion intérieure; par cela même,

elles amènent bientôt le règne de la puissance de compression ou de repos. Au contraire ; si celle qui nous engage ne nous présente que des agrémens modérés, l'impression est modérée, l'expansion ne dépasse point rapidement sa mesure, la compression ne peut promptement la vaincre ; la sensibilité demeure. Ainsi, et nous le montrerons ailleurs avec plus de détail, c'est même en amour, c'est surtout en amour, que la modération garantit la durée, et conséquemment le vrai bonheur.

Tels sont les effets de l'exercice trop vif et trop soutenu que nous donnons à nos facultés sensibles ; l'habitude d'un tel exercice amortit la sensibilité, parce que les extrémités des nerfs n'en sont que plutôt surprises par l'action compressive, que les membranes se serrent, et ferment ces extrémités. Il faut ensuite une expansion plus violemment excitée pour les rouvrir. L'organe du toucher étant naturellement le moins actif, le plus enveloppé de substances étrangères, est plus exposé qu'un autre à la soudure des membranes sur l'extrémité de la pulpe nerveuse. Les spasmes généraux, les maux cruels connus sous le nom de vapeurs, ne sont autre chose que le sentiment de l'effort à l'aide duquel l'expansion intérieure cherche à ouvrir de nouveau les issues, et à rétablir la liberté des

organes. L'habitude des plaisirs des sens entraîne ces maladies funestes , et c'est parce que nos penchans nous conduisent , sans nous en apercevoir , à contracter cette habitude, qu'il nous est avantageux d'être placés loin des moyens et des occasions de satisfaire nos penchans. Le bien-être soutenu, et l'état permanent de jouissances générales , amènent trop souvent , vers un certain âge , le dégoût de la vie , qui n'est autre chose que la perte de la sensibilité; et il n'est point d'état plus malheureux. C'est celui de bien des hommes qui , nés au sein de l'opulence , n'ont pas su se défendre contre l'excès de ses faveurs.

On voit, assez souvent , les infortunés que saisit le dégoût de la vie appeler la douleur , pour avoir du moins quelque chose à sentir.

La douleur, en effet , est un emploi de la sensibilité ; c'est même l'occupation la plus forte que nous puissions donner à notre faculté sensible. C'est pour cela que la vivacité de nos souffrances est en raison de notre vivacité; c'est pour cela encore que la souffrance affaiblit ordinairement la sensibilité avec une grande promptitude , et que l'on voit bien des hommes et des femmes , dans des maladies lentes , s'accoutumier à la douleur.

Chacun de nos organes a la faculté , souvent heureuse , de pouvoir s'accoutumier à ce qui

d'abord le choque et le fait souffrir. A l'aide du temps , ce qui a paru désagréable à nos regards cesse de l'être. Le peintre n'est point affecté péniblement de l'odeur , souvent mauvaise, des couleurs qu'il emploie ; et cette habitude lui est avantageuse. Il est également avantageux , pour le musicien qui professe son art , de pouvoir s'habituer aux sons faux et désagréables que lui font souvent entendre ses élèves. Qu'un autre musicien , dont la sensibilité a conservé sa délicatesse , mette les doigts sur un piano discord , il ne peut d'abord en soutenir la discordance ; peu à peu , elle le choque moins ; il finit par n'en être presque point affecté ; cela vient de ce que le fluide sensible , qui a d'abord résisté à se combiner avec des sons faux , s'est enfin soumis forcément à cette combinaison ; mais il n'en est point devenu pour cela avide ; au contraire , il s'est porté beaucoup moins vivement vers l'organe qui devait lui en procurer encore de semblables ; l'habitude ne peut jamais faire que la discordance procure une sensation de plaisir ; pas plus qu'un aspect désagréable ne peut en venir , par les faveurs de l'habitude , jusques à flatter le regard. Tout ce que fait l'habitude , soit pour les sensations agréables , soit pour les sensations désagréables , c'est d'en diminuer la vivacité. Il est essentiel de fixer , à cet égard , nos

idées, afin de ne pas adopter, avec une confiance illimitée, cette maxime, *l'homme s'accoutume à tout*; maxime dont on abuse fréquemment, soit en donnant aux hommes des lois, des institutions, des usages, soit en élevant les enfans. Sans doute, le corps de l'homme, accoutumé insensiblement à respirer un certain air, à se nourrir de certains alimens, est devenu peu à peu analogue à la nature de ces alimens et de cet air; en sorte que ces principes lui sont assortis et convenables; de plus sains en eux-mêmes ne pourraient être adaptés subitement à son économie; il faut qu'il se prépare insensiblement à les recevoir; cela n'empêche pas qu'un air plus sain, et de meilleurs alimens, ne possèdent réellement une nature plus favorable à la nature de l'homme, et que par conséquent, l'homme ne devienne d'autant plus actif, d'autant plus sensible, d'autant plus élevé au-dessus des animaux, que l'air qu'il respire, et les alimens dont il se nourrit, sont de meilleure qualité. Son esprit gagne, comme son corps, à ce que les institutions sociales soient l'ouvrage d'une raison saine, parce que les idées habituelles qu'il en retire sont alors, pour lui, les plus avantageuses. C'est pour cela que la civilisation, tant qu'elle fait des progrès, augmente la sensibilité et l'intelligence de l'homme. Elle augmente sa sensibilité, parce que la qua-

lité de l'air, des alimens, les avantages des vêtemens, du logement, en un mot, toutes les circonstances dont l'ensemble forme l'hygiène publique, deviennent plus favorables à la nature humaine, à mesure que la civilisation se perfectionne; et la législation, source des idées publiques, se perfectionne dans le même rapport. Nous reconnaitrons bientôt, avec plus de détails, ces bienfaits de la civilisation, en même temps que nous exposerons les inconvéniens qui les compensent. En ce moment, revenons à notre sujet.

Si nous laissons dans le repos, pendant un temps convenable, celui de nos organes qui s'est habitué à une sensation, et qui pour cette raison ne l'éprouve plus, il reprend, peu à peu, la faculté de l'éprouver encore; c'est ainsi qu'un objet désagréable à nos regards, qui avait cessé de nous choquer à l'aide de l'habitude, se représente sous son premier aspect, lorsque nous le voyons de nouveau après avoir cessé quelque temps de le voir. La discordance des sons nous redevient sensible, lorsque nous avons passé quelque temps sans entendre l'instrument discord. La faculté de goûter les alimens simples, et tous ceux d'une saveur modérée, nous est rendue, lorsque nous renonçons, pendant quelque temps, à l'usage des alimens qui ont

une forte saveur. Il en est de même du sens de l'odorat, du sens du toucher, du sens de l'amour même ; il ne faut que suspendre l'exercice de ces sens, pour les ramener plus ou moins vers leurs facultés anciennes.

Nous donnerons, tout à l'heure, une des deux raisons de cet effet, en traitant de l'influence de l'habitude sur les idées ; il est une seconde raison qui confirme ce que nous avons dit sur les fonctions de l'expansion intérieure. Que fait-on, en laissant reposer les organes ? on donne, à l'expansion intérieure, le temps de rassembler ses moyens, de les distribuer doucement dans l'intérieur des fibres comprimées, de les distendre de nouveau, de les remplir, de les mettre en état de réagir contre la compression. On sent néanmoins que si l'action compressive a exercé long-temps et fortement ses droits, si on lui a permis de les étendre jusqu'aux organes même de l'expansion intérieure, celle-ci ne peut plus renverser sa puissance ; c'est à quoi l'on s'expose toujours, plus ou moins, en abusant de l'expansion, de la sensibilité, de la vie.

Influence de l'habitude sur les idées. Certaines idées nous deviennent habituelles. Ces idées sont celles qui naissent fréquemment, habituellement, des objets qui nous environnent, et

des circonstances de notre position ordinaire. De telles idées ne peuvent être que précises , claires , bien déterminées. .

Un peintre qui tracerait une certaine image sur la toile , en employant , pour cela , une couleur quelconque , qui ensuite placerait de nouveau , et un grand nombre de fois , la même couleur sur la même image , la fortifierait singulièrement , la rendrait parfaitement prononcée. Nos idées habituelles se composent de la même manière.

La connaissance que le fluide sensible acquiert des idées habituelles , en les touchant de nouveau dans le centre sensible , doit être , pour lui , très-facile , par cela même qu'elles sont claires et précises. Rien n'est aussi plus prompt , plus distinct , que le souvenir de nos idées habituelles. Mais ces idées elles-mêmes , dont la constitution est déterminée , ne peuvent pas être soumises à un mouvement de combinaison bien active , lorsqu'elles sont touchées de nouveau par le fluide sensible. Or , nous l'avons vu , quoique nous ne puissions comprendre comment l'action de sentir procède d'un mouvement comme cause prochaine et immédiate , nous sommes certains que le degré de sensation occasionée , en nous , par une idée , est en raison du mouvement que cette idée éprouve. Ainsi , la sensation , ou le souvenir , de nos

idées habituelles doit manquer de vivacité.

Lorsqu'une idée que nous recevons est absolument nouvelle pour nous , elle va s'unir à celles qui lui sont le plus analogues ; et elle ne les trouve pas de suite ; bien des idées antérieures , et qui lui sont plus ou moins ressemblantes , se la disputent ; elle occasionne un mouvement étendu , mais dont les résultats sont indécis ; de telles opérations intellectuelles sont précisément celles qui constituent les actes d'imagination , et la sensation intérieure qui accompagne les actes d'imagination est toujours plus ou moins vive. Si , au contraire , nous connaissons déjà parfaitement l'objet que l'on nous présente , si nous en possédons l'idée précise , ce n'est qu'un exemplaire nouveau que cet objet nous adresse ; et cette idée exemplaire , parfaitement semblable à l'idée antérieure , n'est point indécise dans sa marche , ni dans ses recherches ; elle va se joindre , sans tâtonnemens , à l'idée antérieure.

C'est maintenant , comme l'on voit , que se complète l'explication des effets de l'habitude sur la sensibilité. Nous sentons avec clarté , mais avec peu de vivacité , nos idées habituelles , lorsque c'est avec elles seules que nous nous entretenons dans l'absence des objets ; et lorsque ces objets dont nous avons l'idée habituelle , précise , se montrent à nous , nous les

reconnaissons avec beaucoup de facilité ; mais ce jugement n'est point accompagné , en nous , d'une sensation vive ; c'est ce qui a fait dire que l'habitude émousse la sensibilité et perfectionne le jugement. La dernière partie de cette proposition est vraie ; la première partie a besoin d'être expliquée. L'habitude , considérée dans ses effets sur nos idées acquises , diminue la quantité de sensation qui en accompagne le rappel , mais elle ne diminue pas l'instrument de la sensibilité ; au contraire , elle le conserve en nous , précisément parce qu'elle en prévient l'emploi abondant et rapide. L'homme qui vient de commercer long-temps et uniquement avec ses idées habituelles est , toutes choses égales d'ailleurs , plus susceptible de sensations ardentes en faveur d'objets nouveaux , que ne peut l'être l'homme dont la vie vient de s'écouler dans la variété et le tumulte. Celui-ci demande du repos ; ses moyens de mouvement et de sensation sont épuisés ; le premier sent le besoin de l'agitation ; les moyens de sensation et de mouvement se sont accumulés , en lui , jusques à la surabondance.

Ce qui fait encore que le jugement se perfectionne par l'habitude , c'est que la sensation extérieure de l'objet extérieur que l'on juge manque d'activité , lorsqu'il est très-connu. Le fluide sensible ne se porte que faiblement vers

L'organe extérieur où se fait cette sensation première ; il ne se dissipe que faiblement par les pores des artères nerveuses ; il reste , en plus grande quantité , dans le centre sensible ; l'opération intellectuelle conserve ainsi la plus grande partie de ses moyens de force. Nous voyons aussi que , plus une sensation éprouvée par l'organe extérieur a de vivacité , moins l'opération intellectuelle a de maturité , de solidité , de certitude. Nous jugeons mal dans le moment d'une impression vive et inattendue ; ce n'est point même alors que nous jugeons , ce n'est qu'à un certain intervalle de la sensation première , que nous comparons l'idée , que nous la combinons , que nous réfléchissons. Ce n'est , en un mot , que lorsque l'idée est décidément faite , et arrêtée , que nous la jugeons ; mais alors , comme nous l'avons dit , la sensation est sans activité , précisément parce qu'elle est facile. Le vrai connaisseur , le professeur consommé en musique , en peinture , juge très-bien , d'un coup-d'œil , le mérite d'une partition , ou d'un tableau ; il en raisonne les effets avec promptitude et justesse ; mais , à l'instant même , il est moins ému de ces effets que l'homme sensible , étranger à la pratique des beaux-arts.

On voit , d'après cela , pourquoi le plaisir d'apprendre , et celui de savoir , sont deux

plaisirs de nature différente ; l'un est un plaisir vif et souvent inquiet ; l'autre est un plaisir doux et calme ; le premier nous accompagne dans la route ; le second nous accueille à son terme ; le premier est voisin de l'agitation ; le second touche à l'indifférence.

Nous avons dit pourquoi le repos suffit ordinairement pour rendre la faculté organique ou sensitive à celui de nos organes qui , par fatigue , l'avait perdue. Nous recommençons de même à éprouver avec vivacité la sensation de nos idées habituelles , lorsque , pendant plus ou moins de temps , elles ont cessé de se présenter à nous. Cela vient de ce que , d'une part , il se fait sans cesse une combinaison plus ou moins variée , plus ou moins étendue , entre nos idées déjà acquises. Cette combinaison se fait très-souvent , à notre insçu , pendant notre sommeil , par exemple ; c'est ce que nous verrons bientôt en traitant de cet état périodique. Toutes les fois que , par l'effet d'une combinaison quelconque , la constitution de nos idées éprouve un changement , leurs rapports avec le fluide sensible changent d'une manière proportionnelle , elles sont par conséquent susceptibles de nouvelles combinaisons avec ce fluide ; ce qui prépare , en notre faveur , de nouvelles sensations. Ajoutons que , par le seul

effet du travail de la vie , la nature même du fluide sensible se modifie sans cesse ; il ne se ressemble point exactement à lui-même deux jours de suite ; ainsi , lorsqu'une certaine idée a cessé , pendant quelque temps , d'être touchée par ce fluide , et qu'elle se présente de nouveau à ce contact , elle le trouve changé ; ce qui amène des combinaisons et des sensations nouvelles.

Essayons maintenant d'expliquer bien des faits intéressans qui nous sont indiqués par l'observation. L'explication de quelques-uns de ces faits a été déjà commencée dans les premiers chapitres de cette quatrième partie du Système , et elle se montrera de nouveau dans ce qui me reste à dire pour la terminer ; c'est l'effet de la liaison et des rapports mutuels de toutes les pensées qui la composent.

I.

Lorsqu'une action qui serait accompagnée d'un plaisir nous est défendue , l'idée de cette action est l'objet d'un mouvement rapide et soutenu dans le centre sensible , une grande quantité de fluide sensible se porte vers le point qu'elle occupe , et cependant , par l'effet de la contrainte extérieure qui nous est imposée , les

organes extérieurs demeurent sans emploi à l'égard de cette idée ; ce qui l'expose à des mouvemens intérieurs très-énergiques , parce que les moteurs de ces mouvemens sont très-forts et très-concentrés.

C'est donc avec raison que l'on a dit : *niti-mur in vetitum* ; ce qui nous est défendu nous plaît , non à cause de la défense , mais parce que nous ne pouvons le goûter que rarement ; l'idée ne nous en devient point habituelle. Si le désir de l'indépendance semble être pour quelque chose dans cet attrait , cela vient encore de ce que la dépendance nous fatigue , en nous réduisant à un certain nombre d'actions et d'idées qui se répètent sans cesse ; l'homme qui échappe à la dépendance n'en use à l'instant que pour goûter les plaisirs qui ne lui étaient point accordés ; à peine a-t-il fait une connaissance entière avec ces plaisirs , qu'il revient , du moins par ses désirs et ses regrets , vers ceux qui lui étaient procurés lorsqu'il vivait dans la dépendance.

II.

Toutes les fois qu'une idée nouvelle nous émeut fortement et subitement , toutes les fois qu'un objet nouveau et extraordinaire nous jette dans la surprise , notre faculté de sentir

est vivement en exercice , et notre fluide sensible est dans un mouvement si étendu et si rapide , que notre organe de la voix fait entendre diverses exclamations , et que tous nos membres s'agitent. Il n'en est pas ainsi lorsque nous connaissons parfaitement l'objet qui se montre à nous , lorsque nous en possédons habituellement l'idée ; sa présence , même subite et inattendue , n'excite , de notre part , ni mouvemens , ni exclamations.

Les animaux intelligens éprouvent et manifestent des effets semblables à ceux que je viens de décrire. L'aboïement des chiens est un emploi du fluide sonore qui se dégage en eux par les contractions musculaires , mais c'est du centre sensible que s'élance l'excitateur des muscles qui , en se contractant , font entendre leur voix ; un bruit inconnu les porte à aboyer , parce qu'il appelle le fluide sensible en quantité considérable vers l'organe de l'ouïe , et que , par ce moyen , il imprime un mouvement étendu à ce fluide ; la vue subite d'une personne inconnue produit sur eux le même effet ; les personnes qu'ils voient journellement n'excitent point en eux ce mouvement ; ils ont l'habitude de les voir ; ils ont surtout l'habitude d'en recevoir les parties odorantes. On peut observer qu'au retour d'une longue course qui l'a beaucoup fatigué , un chien se montre beau-

coup moins importuné par la présence ou le bruit des objets inconnus ; cela vient de ce que le fluide sensible , considérablement dépensé par la course , n'est plus abondamment à la disposition du centre sensible.

III.

Dans l'état ordinaire de la plupart des hommes , il n'est pas de sensation moins habituelle que celle de la douleur ; les cris que nous jetons , lorsque nous souffrons une vive douleur , prouvent qu'elle a , pour premier effet , d'augmenter brusquement l'émission du fluide sensible. Les cris soulagent même la douleur , parce qu'ils détournent , au profit de l'organe de la voix , une partie du fluide qui tend à se rendre principalement vers la partie blessée.

IV.

Il est des hommes qui prennent une profession par elle-même violente et sanguinaire , qui cependant conservent une âme douce , noble , généreuse. De grands guerriers , terribles dans les combats , sont souvent , au sein de la paix , les plus humains , les plus bienfaisans des hommes. Leurs idées des maux de la guerre

sont devenues , en eux , des idées habituelles , dont le renouvellement ou le rappel ne les font plus souffrir. Il n'en est pas de même des idées que leur donnent les maux éprouvés par des hommes faibles , paisibles , sans armes , qui loin d'attaquer et de se défendre , n'implorent que la pitié. De telles idées sont nouvelles pour le guerrier ; le titre d'ennemi n'est point le titre de cet homme qui souffre , c'est le titre d'infortuné , c'est le titre d'ami ; le guerrier le soulage , parce qu'il souffre avec lui.

Il est inutile de dire que cette bonté , cette générosité , n'est point donnée par la profession guerrière ; elle est donnée par le caractère , et maintenue par la conduite noble et sage ; mon objet , en ce moment , était de montrer pourquoi elle n'est point affaiblie par la profession guerrière qui semblerait devoir l'anéantir.

Mais si le guerrier , au sein même de la paix , était souvent témoin de souffrances cruelles , il perdrait entièrement le sentiment de la pitié. Tel était l'état funeste auquel les Romains étaient conduits lorsque , tranquillement assis sur les bancs d'un amphithéâtre , on leur donnait l'affreux spectacle de combats mortels entre des hommes et des animaux.

Les révolutions rendent promptement l'homme insensible aux maux de ses semblables , et affaiblissent son horreur pour le crime , parce

qu'elles rendent habituel le spectacle du crime et du malheur.

. V.

Lorsque nous sommes surpris par un bruit violent et subit , tel que celui d'un coup de canon , nous sommes frappés à la fois dans tous les points de notre être ; le son , s'introduisant fortement en nous , donne un mouvement violent et universel au fluide sensible , ce qui en provoque l'émission par tous les points de notre surface où aboutissent des filets nerveux. Sur son passage , le fluide sensible , dont le mouvement a tant de violence , occasionne un grand nombre d'effets ; tout ce qui est musculaire se contracte ; tout ce qui est susceptible d'expansion , éprouve une dilatation subite qui agit en sens inverse de la contraction des muscles ; de là résultent cette secousse intérieure que nous sentons dans toute la substance de notre être , le picotement au diaphragme , et la sueur froide qui suivent cette secousse. Si de telles épreuves sont fréquemment répétées , leurs effets s'affaiblissent par le pouvoir de l'habitude ; nous ne sommes plus émus par le bruit des plus terribles instrumens de mort. Il est vraisemblable que l'usage de l'artillerie dans les combats a contribué à donner , aux guerriers des temps modernes , ce sang-froid qui les distingue des anciens guerriers.

VI.

Le temps dissipe le sentiment des peines, comme celui des plaisirs ; c'est ce que tous les hommes éprouvent. Une peine profonde , lorsqu'elle vient nous surprendre , jette aussitôt le trouble dans notre ame ; son premier effort est de combattre , de dissoudre même les idées chéries qui lui sont opposées , et qui faisaient le charme de nos pensées. Nous retenons , le plus qu'il nous est possible , ces idées chéries ; nous écartons , de toute notre résistance , les idées cruelles ; mais la raison , l'expérience , la nécessité les ramènent sans cesse. Pendant toute la durée de ce combat pénible , nous souffrons , et nous sentons vivement nos souffrances ; peu à peu , la lutte s'avance , s'achève ; les idées chéries ne sont pas détruites ; elles sont vaincues ; alors , il ne se fait plus dans notre ame un mouvement à la fois rapide et désordonné ; l'idée que nous gardons est sans doute encore douloureuse , mais la sensation de tristesse qui en accompagne le renouvellement ou le souvenir , est paisible comme le mouvement qu'elle éprouve. Cette sensation douce et paisible est quelquefois même un plaisir.

Ne nous plaignons donc pas de tous les effets de l'habitude. Adoucir nos peines , n'est-ce pas être notre bienfaiteur ?

Mais l'habitude enlève aussi leur vivacité à

nos idées heureuses ; celles-ci , tant qu'elles se composent , établissent des rapports bien doux entre les idées qui sont admises dans leur formation , et le fluide sensible qui leur sert d'intermédiaire ; nous ne devons éprouver que du plaisir pendant tout le temps que cette combinaison s'opère ; mais, peu à peu , elle s'avance , son activité se ralentit ; enfin , elle s'achève ; alors il ne se fait plus , dans notre âme , un mouvement à la fois doux et rapide ; l'idée que nous gardons est sans doute encore agréable ; mais la sensation de plaisir , qui en accompagne le renouvellement ou le souvenir , est paisible comme le mouvement que cette idée même éprouve.

On voit ainsi que c'est principalement par le ministère de l'habitude que tout se compense dans le sort des hommes. Les infortunés s'accoutument à leurs privations et à leurs peines ; les hommes que la fortune seconde s'accoutument à leurs biens et à leurs plaisirs.

Cependant les hommes que la fortune favorise , et ceux qu'elle persécute , ne deviennent point égaux en organisation et en sensibilité. Il ne faut pas croire non plus que , toutes choses égales d'ailleurs , et en considérant isolément une peine et un plaisir de même mesure , nous nous accoutumions à l'un et à l'autre avec la même promptitude et la même facilité. Nous prenons plus aisément l'habitude du bien que celle du mal , l'habitude du plaisir que celle

de la peine, parce que le bien et le plaisir sont conformes à notre organisation ; c'est même cette conformité qui les constitue bien et plaisir. Au contraire, le mal et la peine dérivent de choses dont les effets, sur nous, sont opposés à notre organisation ; ce qui fait que, pour nous habituer au mal et à la peine, nous avons besoin que leur influence soutenue finisse par altérer notre organisation jusques au degré fixé par la mesure de ce mal et de cette peine. Les hommes, long-temps souffrans et malheureux, finissent donc par descendre de leur organisation primitive ; ils perdent une plus ou moins grande partie de leur sensibilité.

Au contraire, si l'on ne considère que l'effet d'un seul bien, d'un seul plaisir modéré, sur l'homme qui le goûte, son organisation est améliorée, et sa sensibilité est augmentée ; mais, par cela même, ses désirs augmentent de nombre, de vivacité ; et comme les circonstances extérieures, qui peuvent procurer des jouissances, ne sont pas soumises à la puissance de l'homme, le nombre et les faveurs de ces circonstances sont loin de suivre, dans leur accroissement, les désirs de l'homme secondé par la fortune ; c'est pour cela que des chagrins plus ou moins dévorans viennent le saisir d'ordinaire ; tandis qu'ils semblent épargner l'homme que la fortune abandonne ; et si les chagrins du premier se multiplient, se conti-

nuent , ils altèrent son organisation d'une manière plus profonde encore que les rigueurs de la fortune n'ont pu altérer l'organisation de l'homme qu'elle a persécuté. Nous aurons l'occasion de le dire plusieurs fois encore ; c'est parmi les hommes qui d'abord ont été le plus secondés par le sort que l'on trouve quelquefois les hommes les plus infortunés , et même les plus insensibles.

VII.

Lorsque l'habitude a affermi les effets des souffrances et du mal-être , lorsqu'elle en a entièrement dissipé le sentiment , l'altération qu'elle a laissée se manifeste extérieurement par des traces plus ou moins profondes. Dans tout être vivant , la beauté extérieure témoigne que l'organisation primitive s'est développée sans contrainte , qu'elle a été même favorisée. Tant que la civilisation d'un peuple fait des progrès , elle augmente généralement le bien-être des individus. Aussi l'espèce humaine s'embellit à mesure que la civilisation fait des progrès. Lorsque la beauté était devenue très-commune , presque universelle , chez les Grecs et les Romains , lorsque , chez les premiers surtout , les peintres et les statuaires faisaient ces ouvrages célèbres qui représentaient la beauté parfaite , la civilisation était parvenue au plus haut degré qu'elle pût atteindre ; elle s'apprêtait à rétrograder.

VIII.

Nous le disions tout à l'heure , nous nous accoutumons plus aisément au bien qu'au mal , au plaisir qu'à la peine. Il n'est point de situation heureuse qui n'ait ses inconvéniens. Au bout de quelque temps , nous sommes plus sensibles aux inconvéniens de ces situations qu'à leurs avantages. De même , parmi les personnes intéressantes , estimables , qui nous environnent , il n'en est point qui n'ait des défauts. Au bout de quelque temps , nous sommes plus sensibles à leurs défauts qu'à leurs qualités estimables. A peine nous sommes-nous éloignés de ces situations et de ces personnes , que les avantages des unes , et les bonnes qualités des autres , se représentent à nous ; ce qui vient de ce que nous comparons ces situations et ces personnes à celles qui leur succèdent ; le sentiment que nous avons des inconvéniens et des défauts des premières s'affaiblit au même degré que nos regrets s'élèvent par l'effet des comparaisons. Nous revenons alors , si nous le pouvons , vers nos anciens amis , vers nos situations anciennes , et presque aussitôt , ce sont les inconvéniens des unes , ce sont les défauts des autres , que nous apercevons encore.

IX.

Si nous cherchons à définir le sentiment des abus , si nous nous demandons pourquoi ce sentiment qui , dans tous les empires , contribue si puissamment aux secousses politiques , acquiert , à un certain terme , l'impétuosité qui le caractérise , nous trouverons deux raisons de ce fait universel et remarquable. Premièrement , les abus d'une institution quelconque ne sont autre chose , dans leur principe , que les inconvénients qui lui sont attachés ; et il ne peut être d'institution sans inconvénients. Or , nous venons de le dire , le sentiment des inconvénients est toujours plus fort dans l'homme que le sentiment des avantages. En second lieu , il est toujours une époque , dans la durée des institutions humaines , où leurs inconvénients dépassent réellement leurs avantages , parce que les hommes qui tirent les principaux profits de ces institutions s'accoutument à ces profits et aux jouissances qui en découlent ; lorsque l'habitude en est prise , ils ne sentent ces profits qu'é faiblement ; ils sont portés à les augmenter par le besoin de sensations , de jouissances ; et ils ne peuvent faire ces augmentations qu'en altérant les institutions même ; car alors elles deviennent plus utiles à

une certaine classe d'hommes qu'au peuple entier pour qui elles avaient été primitivement faites ; elles s'éloignent chaque jour davantage du caractère équitable d'institutions publiques, elles se rapprochent chaque jour davantage du caractère injuste de bénéfices particuliers. C'est ainsi , par exemple ; que les institutions monarchiques , seules convenables aux grandes sociétés humaines , ne produisent également l'avantage de tous les citoyens , qu'à leur début , et ensuite pendant le règne des souverains parfaitement sages ; à mesure qu'elles s'éloignent de leur origine , les hommes qui participent aux prérogatives du souverain , et le souverain lui-même , dont le caractère ordinairement n'a pas plus de force que celui des autres hommes , les grands et le monarque , dis-je , usent de leurs forces pour augmenter les avantages que la constitution monarchique leur donne. La constitution s'avance alors vers la tyrannie , et par elle , vers les révolutions qui l'arrêtent et la punissent.

Nous parlerons une autre fois encore , dans ce même chapitre , des causes générales des révolutions.

X.

Par cela même que la sensation de nos idées habituelles est modérée , facile , et que nous

nous livrons aisément aux mouvemens extérieurs qui sont liés aux mouvemens de ces idées, l'habitude favorise, en nous, la force et la liberté d'esprit qui nous sont bien souvent nécessaires. L'homme, dont l'esprit travaille à un ouvrage difficile et profond, a besoin que l'emploi de son temps soit réglé, par l'habitude, de manière à n'avoir pas même à s'occuper de la distribution de son temps. Il faut aussi que les objets qui l'environnent soient toujours à peu près les mêmes, afin qu'il ne les regarde ou qu'il ne les entende presque plus. De cette manière, presque toutes ses forces intellectuelles demeurent à sa disposition en faveur de son ouvrage. C'est pour cela que la vie solitaire, et réglée, est si favorable aux méditations profondes, et aux entreprises intellectuelles qui demandent beaucoup de suite, de consistance, et d'étendue dans les idées. Tous les grands et beaux ouvrages qui ont honoré l'esprit humain ont été faits par des solitaires.

X I.

Vers le milieu de la vie, nous commençons à tenir à nos habitudes, parce que nous commençons à aimer le repos; nous nous arrachons avec peine aux usages que nous avons contractés, aux commodités de notre demeure, à tout

ce qui compose le bien-être habituel de notre existence. Si nous songeons à un déplacement, nous nous sentons aussitôt enchaînés par mille petites conditions de notre sort, auxquelles nous ne faisons presque point attention lorsque nous ne pensons point à y renoncer; d'ailleurs, quelques-unes de nos habitudes sont devenues nécessaires à notre santé, et nous craignons de souffrir si nous sommes forcés de les interrompre. D'un autre côté, vers le même âge, l'imagination nous reste encore; elle compose en nous des idées qui nous représentent des situations plus agréables que celle où nous sommes; et celle-ci d'ailleurs a perdu une partie de ses charmes par les effets de l'habitude qui, à cet égard, seconde l'imagination, mais qui, sous les rapports que je viens d'indiquer, lui est encore plus opposée.

L'irrésolution de bien des hommes, vers l'âge mûr, est le témoignage de ce combat entre la puissance de l'imagination, et la puissance de l'habitude.

X I I.

Les hommes qui ont peu d'imagination tiennent beaucoup à leurs habitudes, parce que la cause même qui fait, en eux, l'indolence de l'imagination fait aussi que leurs idées habi-

tuelles ne se dissolvent pas, qu'elles se fortifient, au contraire, tous les jours. C'est pour cela que, dans toutes les sociétés humaines, les hommes des classes inférieures tiennent beaucoup plus à leurs habitudes que les hommes des classes les plus élevées; rien n'est plus difficile, et quelquefois plus dangereux, que de rompre avec effort les habitudes des hommes des classes inférieures. Leurs idées sont très-fortes, parce qu'elles sont en petit nombre, parce que la plus grande quantité de leur fluide sensible est employée, en eux, au mouvement musculaire et non au mouvement des idées.

X I I I.

Tout homme qui est livré habituellement à une certaine opération mécanique a besoin que les instrumens de son travail soient toujours à peu près les mêmes, afin que, n'ayant point à étudier la meilleure manière de s'en servir, il puisse, sans distraction, exécuter ses idées. On voit que le musicien qui joue d'un instrument quelconque, d'une manière distinguée, ne possède tout son talent, et n'est satisfait lui-même de l'exécution de ses idées, que lorsqu'il joue de l'instrument qui lui appartient, ou dont il se sert habituellement. On voit aussi que

chacun de nous tient aux petits meubles usuels dont il a besoin , et dont , par l'effet de l'habitude , il fait commodément et facilement usage. Notre canif , notre couteau , sont pour nous l'objet d'une affection véritable ; nous ne les donnerions pas pour un prix plus considérable que ce qu'ils nous ont coûté. Une montre que nous avons depuis long-temps nous est devenue chère ; la perdre serait un chagrin ; une plus belle ne suffirait pas pour nous consoler. Lorsqu'un ami veut nous faire un présent auquel nous soyons sensibles , il nous donne un meuble de peu de valeur , mais dont il s'est long-temps servi ; tandis que celui qui veut nous faire un présent par ostentation , nous donne des choses coûteuses , mais surtout neuves , et qu'il vient d'acheter. Si j'avais un ami qui eût le malheur d'être aveugle , le présent qui , de sa part , me toucherait le plus , serait celui de son bâton.

XIV.

Nous aimons à revoir les lieux que nous avons habités , les lieux surtout où nous avons reçu le jour , et où nous avons passé notre enfance. Un grand nombre de nos idées , que nous avons conservées , et qui nous sont chères , se sont composées lorsque nous habitions ces lieux ; quelques-unes étaient devenues si fortes ,

si prononcées , par l'effet de l'habitude , que le temps n'a pu les dissoudre. Elles se représentent à nous lorsque nous nous replaçons au sein des objets qui leur ont donné naissance ; elles se combinent alors avec celles qui leur sont analogues parmi les idées que nous avons postérieurement acquises. Diverses époques se mêlent , se confondent ; ce qui est passé depuis bien long-temps nous est rendu présent par l'intermédiaire de ce qui est plus récent dans nos souvenirs. Nous comparons aussi les lieux que nous revoyons , et leurs habitans , à ce qu'ils étaient autrefois ; cette comparaison nous fait connaître les changemens qu'ils ont éprouvés ; et ces changemens nous font songer à ceux que nous avons éprouvés nous-mêmes.

C'est de tout ce mouvement , de toutes ces combinaisons d'idées , les unes anciennes , les autres nouvelles , quelques-unes intéressantes , quelques autres moins heureuses , que se composent alors nos sensations.

X V.

Une autre cause fait encore que nous préférons notre patrie aux lieux éloignés où nous pouvons être conduits pendant le cours de notre vie. Notre tempérament s'est formé dans notre patrie ; il y est devenu , par l'effet de cer-

taines circonstances , plus ou moins différent de ce qu'il aurait été ailleurs ; ces mêmes circonstances sont les plus adaptées à la conservation de notre être ; aussi , dans tous les lieux où nous ne trouvons point des circonstances semblables , nous éprouvons une souffrance confuse , souvent cruelle , qui se termine quelquefois par un état de maladie , et dont nous ne pouvons être délivrés que lorsque notre tempérament s'est modifié au gré de ces circonstances nouvelles , en un mot , lorsque nous nous sommes acclimatés. Les hommes de l'organisation la plus active sont ceux dont le tempérament peut se prêter le plus aisément à ces modifications étrangères ; c'est pour cela que l'on voit les Européens , et surtout les Français , se répandre partout , à la surface du globe , s'y établir , et s'y plaire ; tandis que les habitans des lieux mal-sains ou sauvages se montrent languissans et accablés de tristesse , lorsqu'on veut les contraindre de vivre même dans de plus heureux climats.

C'est ainsi que , parmi les animaux , et parmi les végétaux même , ceux dont l'organisation est la plus avantageuse , sont ceux qui peuvent être répandus sur presque tous les points de la surface de la terre , tandis que les autres , transplantés loin de leur pays natal , dépérissent bientôt , et ne propagent point leur espèce.

X V I.

Nous avons parlé des divers ouvrages que l'esprit humain compose , et que l'art humain exécute ; nous avons défini , entr'autres , ceux à la composition desquels préside , plus ou moins , l'esprit poétique. Ces ouvrages , tels que les romans et les pièces dramatiques , ont principalement pour objet de toucher et de plaire ; ceux qui sont faits de manière à toucher très-vivement , très-profondément , lorsqu'ils sont nouveaux , dépassent la mesure de leur objet. On s'habitue d'autant plus vite aux effets qu'ils produisent que ces effets ont eu d'abord plus de violence ; en toutes choses , c'est la modération qui garantit la durée. Ainsi , en littérature , le genre sombre , déchirant , n'est point , à beaucoup près , le meilleur , quoique les productions de ce genre soient celles qui d'abord frappent le plus la multitude , et même des personnes éclairées et sensibles. Bien des drames font verser , à leurs premières représentations , plus de larmes que ne peuvent le faire de bonnes tragédies ; mais leurs succès ne sont que de peu de jours.

Rendons maintenant ces considérations plus générales. Toutes les idées sombres , déchirantes , ont des ressemblances entre elles. Les hom-

mes à qui l'on présente fréquemment de telles idées sont bientôt habitués aux effets qu'elles peuvent produire. Les satisfactions hâtives, répétées, continues, que l'on procure à la sensibilité de l'homme, ne sont qu'un moyen d'en précipiter la jouissance, et d'en causer l'affaiblissement avant l'âge où il aurait été naturellement amené par les progrès de la vie. On agit donc inconsidérément dans la jeunesse lorsqu'on lit, avec avidité, des ouvrages composés par des imaginations vives, où sont dépeintes, avec plus ou moins de talent et de force, des situations cruelles, outrées, que le cœur humain ne connaît presque jamais en réalité. On dépense, à l'occasion de ces lectures, une grande partie de la sensibilité qu'il eût été plus avantageux de réserver tout entière pour les situations malheureuses où pourront se trouver les personnes avec lesquelles on passe sa vie. Je ne dis pas néanmoins que les romans soient essentiellement nuisibles; mais je crois qu'il est bien difficile, qu'il est même impossible, que, dans le siècle où l'on en compose, on se borne à n'en faire que de bons. Ces ouvrages sont bons et utiles, lorsqu'ils sont doux et simples, ou lorsqu'ils sont d'une composition grande, forte, mais toujours simple, lorsque les événemens qu'ils racontent sont naturels, lorsque les personnages se conduisent d'une

manière noble , intéressante , estimable , que le lecteur , dans des situations ressemblantes , fera bien d'imiter. Ils fournissent alors en effet , à bien des lecteurs , d'heureux objets d'imitation , dont l'influence se retrouve à diverses époques de la vie. C'est ainsi que les romans héroïques , tels que *Clarisse* , *Grandisson* , sont des présens très-beaux , très-utiles , faits , par leurs auteurs , à l'espèce humaine.

Mais lorsqu'un peuple est parvenu à ce point de civilisation que les hommes qui n'ont que de la sensibilité , de l'imagination , de l'esprit , commencent à faire des livres , quelques hommes seulement , parmi eux , font des livres beaux , simples et utiles , et ces hommes ne se trouvent guères que parmi ceux qui entrent les premiers dans cette carrière. Bientôt , le beau , le simple et l'utile ne produisent pas plus d'effet sur le sentiment intérieur que n'en produisent , sur l'organe du goût , les alimens simples dont on fait exclusivement sa nourriture ; le lecteur demande à l'écrivain de lui procurer des sensations plus vives ; et l'écrivain est lui-même ce lecteur que des ouvrages simples ne touchent plus ; pour s'émouvoir lui-même , et pour émouvoir les autres , il s'éloigne de la beauté , de la simplicité , de l'utilité ; et ceux qui le lisent , et les écrivains qui lui succèdent , s'en éloignent encore davantage. La progression vers le genre

outré et dangereux, est chaque jour plus rapide; elle ne s'arrête qu'à ce terme fatal où l'excès trouve sa limite dans les maux qu'il entraîne. Alors, semblable à un homme qui vient d'essuyer une affreuse maladie, causée par l'abus qu'il a fait de ses passions violentes, le peuple revient au régime doux et simple; il admire, il estime, il goûte, autant que son état de faiblesse et de convalescence peut le lui permettre, les ouvrages simples et utiles qui ont été faits dans les temps de simplicité et de sagesse, ou ceux qui sont faits encore par des âmes supérieures à leur siècle; mais le peuple n'est plus lui-même dans l'âge de la simplicité, et presque toute sa sagesse ne se compose que de ses regrets.

Les réflexions que je viens de présenter s'appliquent à tous les genres de productions littéraires. Chez un peuple quelconque la littérature n'a qu'une époque de perfection; c'est l'époque où ce peuple a déjà dépassé entièrement la période de son enfance; de même que l'homme n'a toute sa beauté, toute sa grâce, toute sa force, que dans la jeunesse. Le style, en usage et en honneur chez un peuple, est l'enseigne du caractère national; la beauté du style se compose uniquement de sa simplicité et de sa noblesse; toute affectation le dépare; mais l'affectation des pensées entraîne néces-

sairement l'affectation du style ; et les pensées qui , à l'aide du langage et de l'écriture , deviennent autant de propriétés publiques , ne peuvent demeurer toujours simples et naturelles. Lorsqu'elles ont été long-temps reçues , goûtées , senties , un terme arrive où l'esprit national ne les goûte plus , ne les sent plus ; il en demande d'une nature nouvelle ; la mesure du simple commence alors à être dépassée ; chaque jour , elle l'est davantage. Tel est le cours nécessaire de tout ce qui se développe ; la dégradation commence où finit la maturité.

Enfin , les mêmes considérations embrassent , dans leur étendue , toutes les productions des arts. La musique , par exemple , est parvenue à toute la perfection qu'elle peut atteindre , lorsque tous les effets de l'harmonie et de la mélodie étant connus , les plus habiles compositeurs n'emploient cependant que les moyens les plus simples , ceux qui se présentent sans recherche , ceux qui procurent du plaisir , et non de l'étonnement , aux auditeurs. Telles ont été les productions de Pergolèse , de Grétry , de Sacchini. Mais ce qui est simple et beau aurait plus de beauté encore , que son temps passerait comme celui de tout ce qui n'existe que par le sentiment de l'homme. Il faut de la nouveauté au sentiment de l'homme , et lorsque la beauté simple a vieilli , c'est nécessairement la

beauté surchargée ou gâtée qui la remplace. A la vérité, le sentiment de l'homme pour la beauté simple n'est que suspendu; il n'est point anéanti. Elle pourra se présenter de nouveau un jour; et elle sera flatteusement accueillie; mais ce sera lorsque, par l'effet du temps et de l'oubli qui auront passé sur elle, les avantages de la nouveauté lui auront été rendus, et toutes les fois qu'elle sera ainsi ramenée, elle recevra bien plus d'hommages que n'en recevront jamais les productions d'une valeur inférieure. Ajoutons que ces productions d'une valeur inférieure, et surtout celles d'un faux éclat, et d'un mauvais goût, n'auront jamais que des succès passagers, et, lors même qu'elles régneront, n'obtiendront pas tous les suffrages, tandis que les productions d'une beauté simple et réelle survivront sans cesse à l'oubli passager dans lequel elles seront périodiquement jetées par les effets de l'habitude; elles seront transmises à la postérité la plus reculée, et, toutes les fois qu'elles seront en honneur parmi les hommes, elles obtiendront leurs suffrages à l'unanimité. Il n'en est pas moins vrai que chacun de leurs règnes aura nécessairement un terme, et qu'à chacun de leurs règnes succèdera toujours celui de productions qui s'écarteront plus ou moins de la noble simplicité. Les chefs-d'œuvres de Racine et de Corneille sont encore,

et seront , à jamais , les chefs-d'œuvres de la littérature. Mais , sans les égaler , Mérope , Zaïre et Tancrède , renaîtront toujours à la suite de Polyeucte et d'Iphigénie.

X V I I.

Les opinions que l'on nomme généralement , et vaguement , spéculatives ; politiques , philosophiques , sont également soumises à ces vicissitudes dont nous venons de parler. Chacune de ces opinions contient plus ou moins de vérité , puisqu'il est des temps où elle est reçue ; et il n'en est aucune qui soit uniquement composée de vérités , puisque chacune est rejetée à son tour. Ces opinions succèdent , chacune , à d'autres de même nature , je veux dire , également indécises et spéculatives ; mais celles-ci sont opposées aux premières en ce que la portion vraie de chacune est considérée comme erreur par les partisans de l'opinion contraire , et réciproquement. Par cela même qu'il y a une portion de vérité , et une portion d'erreur dans les unes et dans les autres , chacune , au temps où elle règne , fait à la fois du bien et du mal , sert de fondement à des institutions qui ont à la fois des inconvéniens et des avantages. Nous avons fait observer que les hommes s'accoutument plus aisément , plus promptement , au bien qu'au mal. Ainsi au bout d'un certain

temps , ils sentent faiblement , ils oublient même le bien que leur ont fait certaines opinions ; ils cessent d'apercevoir les avantages attachés aux institutions qu'elles ont fondées. Ils ne sentent plus , ils n'aperçoivent plus que le mal et les inconvéniens qui sont également attachés à ces opinions et à ces institutions ; ils en appellent le renversement , et leur désir est favorisé par les opinions qui ont , pour vérité , la portion correspondante à la portion fausse des opinions contraires. C'est ce qui fait que les opinions nouvelles sont accueillies avec enthousiasme , et que l'on se hâte de fonder sur elles de nouvelles institutions. Mais ces institutions nouvelles , dès le moment où elles sont établies , commencent à produire leurs bons et leurs mauvais effets ; on s'accoutume aux bons effets ; on les oublie ; on ne sent plus que les inconvéniens , et les effets funestes. Les hommes alors rappellent , de tous leurs désirs , de tous leurs efforts , les opinions et les institutions précédentes ; celles-ci , encore rétablies , éprouvent de nouveau le sort qu'elles ont éprouvé ; elles disparaissent encore ; elles sont remplacées par les opinions antagonistes , jusqu'à ce qu'enfin , de ces vicissitudes , de l'expérience des bons et des mauvais effets que produisent toutes ces opinions opposées , et des lumières que donne cette expérience , il naisse des pen-

sées vraies, justes, uniquement composées des vérités qui se trouvaient de part et d'autre. Mais il arrive bien souvent que, par l'effet de circonstances particulières, un peuple est lui-même renversé, avant de parvenir à posséder ces pensées vraies. Disons même davantage. Les pensées absolument vraies sur la morale, la politique, en un mot, sur l'homme et ses rapports avec la nature, ne peuvent se présenter qu'une seule fois à l'esprit humain, et cela, au terme de toutes les révolutions, de toutes les expériences qui les ont préparées.

X V I I I.

Il faut expliquer les observations suivantes. A l'époque où il y avait en France très-peu de musiciens, où l'on entendait rarement de la musique, où l'art de chanter, de jouer des instrumens de musique, était au berceau, où il y avait infiniment peu de connaisseurs en musique, des productions, en elles-mêmes médiocres ou même mauvaises, telles que les opéra de Lulli, de Rameau, faisaient, sur l'âme du plus grand nombre de leurs auditeurs, une impression vive. La musique, composée dans les temps modernes, par les grands maîtres, italiens, allemands ou français, est incomparablement supérieure à la musique de nos pères;

les moyens d'exécution sont parfaits ; cependant la musique actuelle semble causer moins d'émotion.

Une seconde observation s'unit à la précédente. Les airs de la musique ancienne étaient retenus par la plus grande partie des hommes qui composaient la génération contemporaine, et nous avons vu encore le temps où un air, une romance, étaient universellement chantés plusieurs années de suite. Maintenant, d'excellens morceaux de musique meurent en naissant, ou ne vivent qu'un jour.

En exposant ces observations même, je crois en avoir donné la raison. Les contemporains de Louis XIV entendaient très-rarement de la musique ; par cela même, la musique devait les ravir toutes les fois qu'ils en entendaient. Leur sensibilité n'était point supérieure à celle des hommes de la génération actuelle ; au contraire, elle était moins vive, parce que les progrès de la civilisation amènent toujours des progrès semblables dans la sensibilité de l'homme. Si un Français, du temps actuel, bien organisé, et conséquemment sensible, passait quelques années dans le silence profond d'une retraite absolue, où d'ailleurs il ne perdit rien de sa sensibilité, le jour où il rentrerait en société avec les hommes, il recevrait des jouissances inexprimables à l'occasion des moi-

dres objets ; les opéra de Rameau le raviraient ; il goûterait un attendrissement plein de charmes , en écoutant une simple romance délicatement chantée ; et si l'on exécutait , devant lui , le *Stabat* de Pergolèse , ou *OEdipe à Colone* , il serait dans l'ivresse.

Les hommes sensibles , contemporains de Louis XIV , vivaient tous , plus ou moins , dans la retraite ; les mœurs le commandaient alors ; c'est ce qui faisait que leur sensibilité , rarement émue , conservait toutes ses forces pour le moment où elle recevait un plaisir. D'ailleurs , répétons-le , ils étaient eux-mêmes moins sensibles que les hommes bien organisés qui font partie de la génération actuelle. Ils n'auraient pu encore goûter toute la beauté d'*OEdipe à Colone*. Leur organisation n'était point encore assez avancée pour qu'ils pussent saisir tous les traits de cette musique parfaite. C'est ainsi que Sacchini lui-même pendant son enfance , lorsque son âme n'était point encore formée , et que ses organes n'étaient pas entièrement développés , n'eût point goûté la perfection d'*OEdipe à Colone* , si déjà ce chef-d'œuvre eût existé.

La rareté des compositions en musique faisait , il y a cent ans , que les plus agréables étaient long-temps retenues. Il n'en paraissait chaque année qu'un très-petit nombre de nou,

velles ; chacun les connaissait , les chantait , et contribuait à ce qu'elles fussent universellement chantées. L'extrême multiplicité des compositions en musique fait aujourd'hui qu'aucune ne parvient à être universellement connue , que chacune écarte , supprime celle qui vient de naître , et qu'elle-même est presque aussitôt supplantée à son tour.

Ces observations sur la musique , et les explications qu'elles reçoivent , sont également applicables à la littérature. Avant Boileau , des productions médiocres , ridicules même , causaient du plaisir à presque tous les hommes de la génération contemporaine ; tout le monde les retenait , et elles demeuraient long-temps dans la mémoire des hommes ; c'est qu'il n'y avait encore que très-peu de littérateurs , très-peu de productions littéraires. Cependant , cet effet , dont nous nous occupons , était moins marqué en littérature qu'en musique , parce que les belles productions littéraires des Grecs et des Romains faisaient déjà partie de la littérature française au commencement du siècle de Louis XIV. A la même époque , la musique était absolument au berceau ; les anciens n'avaient point laissé de modèles.

Enfin , les ouvrages que l'on nomme de philosophie , de politique , de morale , étaient également très-rares au commencement du

siècle de Louis XIV ; c'est pour cette raison que , malgré leur médiocrité , quelques-uns de ces ouvrages étaient plus répandus , avaient plus de partisans que n'en ont eu , depuis , bien des ouvrages plus estimables ; et c'est aussi pour cette raison , ajoutée à quelques autres , que les opinions présentées , soutenues , recommandées par ces ouvrages , obtenaient une durée que n'ont pas eue toujours les opinions qui les ont remplacées. Généralement , il faut s'abstenir de mesurer la portion de vérité contenue dans une opinion spéculative ou politique , sur la durée de son influence. Il arrive souvent que des opinions , plus rapprochées de la vérité absolue que ne l'étaient celles qui les ont précédées , règnent cependant bien moins de temps. Cela vient de ce que les mœurs et les habitudes d'un peuple ont d'autant moins de mobilité que la civilisation de ce peuple est moins avancée , parce que , ainsi que nous l'avons dit , le degré de vivacité qui appartient à la sensibilité générale d'un peuple est en raison du degré de civilisation auquel il est parvenu.

XIX.

On entend par les *mœurs* d'un peuple , l'ensemble des actions habituellement pratiquées

par la plupart des hommes qui composent ce peuple. Les actions des hommes n'étant que les expressions de leurs idées, il est évident que les mœurs d'un peuple sont déterminées par les idées que sentent habituellement les hommes dont ce peuple se compose. Les mœurs publiques suivent donc les idées publiques, changent, s'élèvent, s'abaissent avec elles, en un mot, servent constamment d'expression aux idées publiques. Les bonnes mœurs sont celles qui sont favorables à la paix de la société. Les mauvaises mœurs sont celles qui troublent la paix de la société. Les mœurs légères sont de mauvaises mœurs.

A mesure que la civilisation s'avance, la sensibilité de l'individu devient plus vive, les désirs sont conséquemment plus animés; les jouissances sont plus rapides; les idées dont le mouvement appelle ces jouissances sont plutôt satisfaites; elles tombent plus promptement dans le repos; elles cessent plus promptement d'être senties; il faut passer plus rapidement à de nouvelles idées, et conséquemment à de nouvelles mœurs. On voit ainsi que, chez un peuple quelconque, l'instabilité des mœurs doit augmenter à mesure que la civilisation s'avance.

Les idées religieuses font résister, plus ou moins de temps, les bonnes mœurs aux pro-

grès de la civilisation. Ce sont les idées religieuses elles-mêmes qui fondent la civilisation, en établissant la paix parmi les hommes. Lorsque, dans un état, un certain nombre d'hommes jouit des douceurs du loisir et du bien-être, qui sont les principaux biens que la civilisation procure, les arts commencent à être cultivés, et leurs premières productions sont consacrées au maintien des bonnes mœurs et des idées religieuses. C'est dans les temples que naissent, ou du moins se perfectionnent, la poésie, la musique, la sculpture, la peinture. Mais, lorsqu'à l'aide du temps, un grand nombre d'artistes se sont formés par l'emploi religieux du génie humain, et de l'industrie qui exécute les conceptions du génie, leurs imitateurs, leurs élèves, n'ont plus à concevoir ni à exécuter d'idées religieuses qui soient nouvelles, et les artistes, aussi-bien que les hommes qui jouissent de leurs ouvrages, ont besoin de sentir des idées nouvelles. C'est alors que les artistes commencent à employer leurs talens à l'expression d'idées profanes. La musique, la peinture, la sculpture passent des temples dans les habitations de l'homme; bientôt, elles réunissent leurs productions dans les lieux où l'homme va chercher du plaisir; les arts excitent alors la volupté, corrompent les mœurs, au lieu de soutenir et d'échauffer la sagesse.

XX.

Chez un peuple qui parcourt successivement, et dans l'ordre naturel, les diverses périodes de la civilisation, la culture des arts précède toujours celle des sciences ; les arts sont l'expression d'idées incomplètes, imaginaires, poétiques, ou bien ils imitent directement les productions de la nature ; de telles opérations sont plus faciles pour l'esprit humain que celles dont les résultats composent les sciences. Celles-ci demandent qu'un grand nombre d'idées positives, exactes, se soient formées dans l'esprit humain, à l'aide du temps, de l'observation, de l'expérience, et même des arts. On voit aussi que les progrès des sciences ne commencent à être marqués et rapides, que lorsque les arts commencent à s'éloigner de cette beauté simple que nous avons dit être le caractère et le signe de la perfection pour leurs ouvrages. Alors, comme nous l'avons remarqué, non-seulement les productions des arts se multiplient en nombre extrême, mais chacune s'efforce de montrer plus d'éclat, d'avoir plus de saillie que celle qui la précède ; il en résulte que la plupart des hommes deviennent presque insensibles à toutes les productions des arts ; et cependant la civilisation s'avance encore,

l'industrie mécanique se perfectionne , le régime de l'homme s'améliore , conséquemment la sensibilité de l'individu continue de s'accroître ; je veux dire que , généralement dans l'individu , une plus grande quantité de fluide sensible se compose , et ce premier instrument de l'activité de l'homme acquiert lui-même plus d'activité. Deux effets résultent de cet état général. Les hommes qui se livrent aux sciences le font avec une grande ardeur ; ils trouvent , en eux-mêmes , les moyens de donner beaucoup d'étendue , de consistance et d'exactitude à leurs pensées ; ainsi , à certaines époques , les sciences s'élèvent avec rapidité et force , non parce que les hommes sont devenus froids , insensibles , mais au contraire , parce que leurs moyens de sensibilité s'étant accrus , les idées , auxquelles la sensibilité était employée jusques là , sont devenues habituelles , et conséquemment délaissées par le principe de la sensibilité. Il a bien fallu que ce principe se portât vers d'autres idées. Or , on peut généralement diviser toutes les idées humaines en deux classes , celles qui se rapportent aux sciences , et celles qui se rapportent aux arts.

XXI.

Mais , à l'époque dont je parle , tous les hommes ne cultivent point les sciences ; il

faut, pour se livrer à leur étude avec zèle et succès ; des faveurs d'organisation qui sont assez rares ; il faut, de plus, les faveurs de circonstances particulières. Que deviennent les hommes, en très-grand nombre, auxquels toute forte occupation est étrangère, qui ont du loisir, du bien-être, qui habitent les grandes villes ; qui y sont assaillis par la dissipation et le plaisir ?.... Celui dont la fortune est modérée ne peut rentrer, sans souffrir, dans une condition modeste et obscure ; la maison de son père est devenue d'une simplicité rebutante. Il est souvent admis dans les maisons que l'opulence habite ; car les hommes de toutes les classes se confondent fréquemment ensemble, lorsque la civilisation est très-avancée ; l'homme d'une fortune médiocre, chaque fois qu'il entre dans la maison de l'opulence, y puise davantage le dégoût de celle qu'il possède. Pour que celle-ci lui plaise, comme elle le faisait autrefois, il faut qu'elle s'embellisse de nouveaux agrémens ; et la sensation de ces nouveaux agrémens s'affaiblit bientôt elle-même.

Mais ce n'est pas seulement la demeure de l'homme opulent qui excite les desirs de l'homme dont la fortune est modérée. Celui-ci est également témoin de toutes les jouissances que la richesse procure ; il reçoit l'idée de ces

jouissances ; et déjà lassé , par habitude , de celles qui lui sont accordées , il éprouve le besoin de se procurer toutes celles qui sont accordées à l'homme opulent. Ainsi , au lieu de l'esprit de conservation et d'économie qui caractérisait ses ancêtres , il se laisse entraîner par l'esprit de changement et de dépense. Son vêtement , sa nourriture , son ameublement , ses plaisirs , ses voyages , deviennent de plus en plus dispendieux. Sa fortune ne peut bientôt y suffire ; il sent la nécessité d'augmenter sa fortune ; alors , si son éducation , ses talens , et les circonstances ne lui fournissent pas des moyens à la fois rapides et honnêtes ; si , pour s'élever à la haute fortune qu'il ambitionne , il n'y a pour lui que deux voies , celle d'un travail très-fort , très-soutenu , et celle qui est ouverte par l'immoralité et l'intrigue ; il est difficile que celle-ci ne soit point choisie ; cet homme a si vivement contracté le besoin de la dissipation et du plaisir ! Ainsi commencent à s'affaiblir , dans son ame , l'honneur et la conscience.

Cette ligne funeste , sur laquelle s'avance l'homme , dont la fortune est modérée , et qui n'est pas retenu par la sagesse , est également tracée sous les pas de l'homme d'une classe supérieure ; elle est même plus marquée et d'une pente plus rapide. L'homme opulent se

lasse des biens et des plaisirs dont sa volonté dispose ; il augmente , sans cesse , la mesure de ses biens et de ses plaisirs ; il prend l'idée de jouissances nouvelles , en voyant celles que se procurent d'autres hommes opulens. Bientôt , ses dépenses excèdent sa fortune , et , pour rétablir l'équilibre , il ne choisit pas toujours des moyens justes et honorables.

Le luxe est le produit de ce besoin de dépense qui , à certaines époques de la vie des états , vient saisir tous les hommes qui ont plus ou moins de fortune. Le luxe soutient l'existence d'un grand nombre d'hommes sans propriétés ; cela même indique que le luxe doit occasioner l'existence d'un grand nombre d'hommes qui , sans le secours du luxe , n'auraient pu naître , puisque , sans de tels secours , leurs parens auraient eu peine à subsister. On voit aussi , dans les états , la population s'accroître en raison de l'accroissement du luxe.

Mais ce n'est pas , à proprement parler , le luxe qui nourrit les hommes , c'est la terre qui les nourrit. Le luxe excite puissamment la culture de la terre ; et ce n'est pas seulement dans les villes , c'est dans les campagnes que la population fait des progrès rapides ; c'est même dans bien des régions éloignées , puisque le commerce va chercher des productions territoriales à la surface de ces régions.

Cependant , un temps arrive où l'ensemble de la consommation annuelle est forcé de se répartir d'une manière excessivement inégale ; les hommes qui jouissent des faveurs plus ou moins marquées de la fortune , se lassent par habitude des jouissances qu'ils se procurent , tendent , sans cesse , à s'en procurer de plus dispendieuses ; ils se laissent entraîner à prendre chaque jour plus d'alimens que l'entretien de leur corps ne le demande ; et pendant que , pour satisfaire leur sens du goût , ils nuisent à leur santé , ils rompent évidemment l'équilibre de subsistance , car ce qu'ils consomment à leur propre détriment est pris sur l'aliment nécessaire à un ou plusieurs hommes. Il en est de même de ce qu'ils consomment en vêtemens , et généralement , en satisfactions de toute espèce. Or l'ensemble de consommation annuelle , et l'ensemble de productions annuelles , ne peuvent jamais être que deux quantités égales. Il faut conséquemment que le nombre d'hommes commence à diminuer ; cependant , il ne diminue pas encore ; la raison en est que l'homme pauvre , qui reçoit le joug de la nécessité , peut devenir graduellement d'une sobriété excessive , et se réduire non-seulement à une très-petite quantité de mauvaise nourriture , mais encore à une très-petite quantité de mauvais vetemens ; et les besoins

des riches entretiennent , pendant quelque temps , le renouvellement de cette classe d'hommes extrêmement sobres , parce qu'ils sont forcés de payer le travail qui leur fournit des jouissances , et de jeter sur le pauvre la rétribution nécessaire pour le faire subsister ; mais ils restreignent cette rétribution à la mesure exacte du nécessaire.

C'est alors que l'état est partagé en deux classes , unies sans doute par des chaînons intermédiaires , mais dont les extrêmes sont séparés par une extrême distance ; d'une part , faste immodéré , dépense excessive ; de l'autre , misère affreuse , parcimonie outrée ; et ces deux classes , malgré la distance qui les sépare , ont bien des choses communes. Les hommes qui composent la classe opulente sont mécontents de leur sort , dont ils ne sentent que faiblement les avantages ; inconstans par besoin de jouissances nouvelles , ils s'inquiètent de ne pouvoir satisfaire leur inconstance ; ils sont chagrins , frondeurs , injustes ; ils provoquent des changemens , eux qui n'ont rien à gagner , et qui profitent de tout.

Cette classe se partage en plusieurs sections qui , loin de s'accorder ensemble , sont presque toutes mutuellement opposées. Tout homme , quoique possesseur d'une fortune à un degré

quelconque , se considère comme pauvre , et porte envie à la fortune de celui qui en possède une plus étendue. Tout homme qui jouit de l'une des dignités qui sont accordées par l'opinion publique et les institutions sociales , sent faiblement les prérogatives de son rang ; il porte envie aux prérogatives des rangs plus élevés.

Les sciences , la littérature sont cultivées par un grand nombre d'hommes pris dans toutes les classes de la société ; et quoiqu'elles servent , ainsi que les beaux-arts , à confondre tous les états , elles ne rapprochent point les esprits ; elles contribuent au contraire à entretenir les mouvemens qui les divisent. Les littérateurs , fatigués de la littérature simple , s'occupent des grandes questions de politique et de morale. Chacun incline vers les opinions qui ont l'attrait de la nouveauté , ou qui , plus séduisantes encore , flattent les désirs secrets de l'ambition et de l'amour-propre.

Un grand nombre de savans , commencent aussi à être habitués aux jouissances que procure l'étude des sciences , et à porter leur esprit vers les questions de morale et de politique ; ces questions d'ailleurs sont déjà élevées par des littérateurs ; elles sont , par elles-mêmes , très-importantes , et les savans ne

peuvent pas demeurer étrangers à ce qui s'empare de l'attention publique. Mais ils portent leur esprit particulier dans l'examen de ces questions ; et dans les pensées auxquelles ils s'arrêtent. Ils ne sont point novateurs timides ou insidieux , comme le sont les simples littérateurs. Accoutumés à des idées fortes, prononcées , et à raisonner sur des principes démontrés , qui conduisent à des conséquences positives , ils sont agresseurs violens de tout ce qui est en contradiction avec ces principes et leurs conséquences. Ils ne veulent qu'établir , brusquement et sans ménagemens , tout ce qu'ils regardent comme des vérités ; et réellement, ils connaissent un grand nombre de vérités ; mais il en est un grand nombre qu'ils ignorent , et auxquelles ils substituent des erreurs ; ils se trompent , par exemple , en pensant que c'est avec zèle et précipitation qu'il faut détruire ; ils ne connaissent point assez la nature humaine , en faveur de laquelle la nature universelle procède toujours par voies douces et insensibles.

Les hommes qui composent la classe indigente , ne sont point divisés entre eux , comme ceux de la classe supérieure ; mais ils sont presque tous mécontents de leur sort qu'ils comparent sans cesse à celui des hommes que la fortune favorise ; ils croient que le bonheur de ceux-ci

égale leur fortune ; et comme ceux-ci , dans leur humeur , sont souvent durs , et même barbares , les pauvres ne se contentent point de les haïr , par envie , ils les haïssent encore par ressentiment. Les mœurs et les passions de cette classe souffrante , grossière , dégradée , deviennent sombres , farouches , brutales.

L'état ressemble alors à un volcan prêt à s'ouvrir , ou tout fermente ; l'inquiétude est partout , la justice nulle part ; chacun voit partout des abus , parce que chacun souffre ; des attaques violentes sont repoussées par de violentes résistances ; le peuple entier s'agite , se tourmente , s'exalte , se déchire ; un abîme se creuse , des torrens d'ambitieux roulent et grossissent ; de grands factieux s'élèvent , attisent la discorde , s'unissent pour abattre , se divisent pour régner ; chacun , pour s'exhausser , monte sur les victimes qu'il entasse ; de tels appuis croulent ; le factieux s'écrase ; lui et les siens semblent combler l'abîme ; d'autres accourent ; l'abîme s'ouvre encore , et les engloutit à leur tour.

Enfin , par l'effet même de ces combats , de ces fureurs , de ces ravages , se forme la puissance qui seule peut ramener la paix , parce que seule elle agit avec unité , et conséquemment avec force ; les soldats enchainent le peuple ; un chef courageux et habile soumet les soldats.

Tout est changé ; la fortune est déplacée ; les

mêmes hommes ne sont plus aux mêmes rangs ; la position, les idées, les jouissances et les peines de chacun sont nouvelles ; l'état recommence à vivre.

Les lumières que l'on a reçues, d'une expérience récente et terrible, n'empêchent pas le même cours des choses, de s'établir, de s'avancer ; chacun cherche de nouveau le bien-être, s'habitue à la jouissance de celui qu'il obtient, désire l'augmenter, y travaille, s'agite, se lasse...

Heureusement, le chef du pouvoir, à de telles époques, est nécessairement d'un génie supérieur, et d'une fermeté égale à son génie ; il ne redoute point l'activité humaine ; il ne s'efforce point de la comprimer ; mais il en prévoit les résultats, il les dirige ; il les empêche de devenir funestes.

Tout ce que l'on doit désirer ; c'est que la sagesse conserve, en lui, la force, le génie, que sa vie se prolonge, et que ses successeurs lui ressemblent.

XXII.

Terminons ce chapitre par l'examen d'une question intéressante. Les facultés intellectuelles de l'homme sont-elles susceptibles de se perfectionner indéfiniment ? Les raisons suivantes combattent cette idée.

Ce qui distingue principalement l'homme des sociétés naissantes de l'homme des sociétés avancées, c'est que l'âme de celui-ci est bien plus étendue, bien plus active. Il a contracté l'habitude de penser, et cette habitude rend, chaque jour, la pensée plus facile, comme l'habitude d'un exercice mécanique facilite chaque jour cet exercice. Cela vient de ce que tout exercice, en se répétant, habitue le fluide sensible à se porter vers l'organe fréquemment exercé; et le fluide sensible prend cette habitude, parce que les canaux qui le conduisent vers l'organe le plus fréquemment exercé deviennent d'autant plus libres, plus ouverts, que le fluide sensible y circule davantage; en sorte, qu'alors l'expansion fait prendre, naturellement et facilement, cette route au fluide sensible. Il faut se rappeler que ce n'est pas dans le centre sensible que se fait la sécrétion du fluide nerveux, c'est principalement dans la partie glanduleuse du cerveau; de là, il est plus aisément porté vers le centre sensible que vers tout autre organe; c'est pour cela que l'action de la pensée peut arrêter plus aisément l'action des autres organes que celle-ci ne peut arrêter l'action de la pensée.

L'homme qui ne ferait uniquement que penser à des sujets dont la méditation demanderait beaucoup de force, ferait sans doute contracter,

à son fluide sensible, l'habitude de se porter , en très-grande quantité , vers le centre sensible ; mais il affaiblirait , en même temps , les organes producteurs de ce fluide , de manière qu'à un certain terme le centre sensible lui-même n'en recevrait qu'une petite quantité, et le reste de son corps serait en souffrance. C'est en ce sens que Rousseau a eu raison de dire que la partie animale de l'homme se dépravait par la méditation ; mais cette pensée, comme presque toutes celles de cet écrivain célèbre, n'est qu'une pensée d'une vérité incomplète ; elle ne contient qu'une demi-vérité. Il faut dire que la constitution organique de l'homme s'altère par l'excès de la méditation , comme elle s'altère par tous les excès ; la méditation , ou l'exercice de la pensée , est naturelle et essentielle à l'homme , comme l'exercice de toutes les parties de son être.

En rappelant maintenant, ce que nous venons de dire , que lorsque la constitution organique est affaiblie , la production du fluide sensible est diminuée , ses qualités vivifiantes s'altèrent , et conséquemment , les opérations de l'âme ont moins d'activité et d'énergie , on reconnaîtra aisément qu'il est un terme au développement et à l'emploi des facultés intellectuelles possédées par chaque individu. Les extrêmes se touchent. Pour trouver la raison de

cette vérité générale que l'expérience nous fait connaître, il faut observer que l'abus d'une faculté quelconque, en affaiblissant cette faculté, la rapproche de l'état où elle était à sa naissance.

Mais il semble que, comme les sciences et les arts mécaniques s'étendent tous les jours, comme la nature se dévoile sans cesse, comme les moyens de la faire agir, en faveur de l'homme, se perfectionnent continuellement entre les mains de l'homme lui-même, chaque génération doit se composer d'hommes mieux organisés, plus intelligens, plus sensibles que ceux qui composaient la génération précédente, et que l'espèce humaine est destinée à se perfectionner sans cesse.

On sent néanmoins que cela ne peut être. Sans doute, la nature ne se développe et n'agit que pour amener le développement de l'homme. Mais l'action générale de la nature est bornée, par ce que les qualités respectives de ses élémens sont fixées, et parce que les deux puissances universelles, qui meuvent sans cesse les élémens, ont elles-mêmes une mesure d'action fixée et invariable. L'univers ne peut exister que par l'équilibre; tous les mouvemens qui l'animent ont à la fois pour objet de produire et de détruire, afin que toujours une même somme d'ouvrages puisse être produite. Ce qui se com-

pose en un lieu a , pour élémens , ceux qui , précédemment , ont appartenu à des compositions faites en d'autres lieux , et qui viennent de se dissoudre. Il est évident que , s'il existait un lieu où il ne se fit jamais que des compositions , sans qu'une même quantité de destructions dût les accompagner ou les suivre , l'équilibre universel serait troublé en faveur de ce lieu.

Les consommations faites par un peuple sont d'autant plus considérables que la civilisation de ce peuple est plus avancée ; cela vient de ce que , non-seulement , la population augmente en raison du degré de la civilisation , mais encore de ce que les besoins et les dépenses de chaque individu augmentent dans le même rapport. Ainsi , les peuples les plus civilisés sont les plus destructeurs de tous les peuples. Les destructions qu'ils occasionnent s'étendent à de grandes distances hors du territoire même qu'ils habitent , puisqu'ils font venir de très-loin un grand nombre de productions. Mais il est évident que c'est surtout le territoire habité par un peuple très-civilisé qui est contraint à fournir une quantité excessive de productions , et conséquemment à se détruire avec une rapidité excessive. Chaque jour , le travail et l'industrie de l'homme lui arrachent ce qu'il ne présenterait pas s'il était abandonné à lui-même ;

chaque jour, conséquemment, il supporte un excès de dépense qui, en se répétant sans cesse, doit amener et accélérer sa ruine.

Je pense, et l'histoire le démontre, que c'est lorsque l'appauvrissement d'un territoire commence d'une manière marquée, que l'homme qui l'habite commence aussi à descendre du degré de perfection organique auquel la civilisation l'a élevé. L'aisance publique diminue alors chaque jour; et le bien-être de chaque individu est nécessairement en rapport avec l'aisance publique. Or, l'affaiblissement progressif que l'homme éprouve dans son bien-être ne peut que s'étendre jusques à son intelligence, puisque celle-ci est toujours en rapport exact avec la faculté de sentir qui, elle-même, considérée dans l'ensemble de la vie, est en rapport exact avec le bien-être.

Il semble que l'activité du commerce puisse, en redoublant, suppléer à l'appauvrissement successif du territoire. Mais nous parlons d'un grand peuple nécessairement répandu sur un grand territoire; nous ne parlons point d'une petite nation qui s'est concentrée dans une position très-favorable au transport des objets que, pour le plus grand nombre, elle ne produit pas. De telles nations n'ont qu'une existence subsidiaire. Lorsque les grandes nations cessent de produire à l'aide de leur territoire même, elles

cessent de fournir aux peuples voisins ou éloignés des objets d'échange qui puissent acquitter le prix des objets fournis par ces peuples ; elles ne peuvent plus faire de commerce ; et les petites nations perdent les profits qu'elles gagnaient à les servir par entremise.

A la vérité, quelques-unes de ces petites nations ne sont pas bornées au territoire qu'elles occupent ; elles possèdent des colonies dans des climats plus ou moins éloignés ; mais ces colonies ne fructifient jamais que pour l'utilité de la métropole ; le but de la culture et des lois qu'on leur donne est de les mettre dans l'état de production le plus abondant , en ayant soin d'ailleurs de ne laisser consommer par leurs habitans que le moins possible , et d'attirer vers la métropole la plus grande partie de leurs productions. Il arrive de là que , d'une part , la population de la métropole , et par conséquent ses besoins , s'étendent sans cesse , et d'un autre côté , que le sol de la colonie s'appauvrit graduellement. Ces deux effets concourent vers le même résultat ; la métropole est sans cesse dans la nécessité d'étendre ses colonies , et de faire de nouvelles conquêtes , sous peine de ne pouvoir soutenir , non-seulement les dépenses que le luxe a amenées , mais encore les dépenses que réclame la simple existence de ses nombreux habitans. Or , ce n'est jamais qu'avec

plus ou moins de difficultés que la métropole fait de nouvelles conquêtes ; elle éprouve plus ou moins de résistance ; les guerres qu'elle déclare paraissent toujours injustes , le sont presque toujours en effet , lui suscitent des ennemis acharnés , entraînent des dépenses énormes , altèrent les mœurs nationales , et enfin ne sont pas toujours heureuses. Il est même nécessairement un terme aux succès et aux conquêtes nouvelles. La domination universelle trouverait elle-même son terme au delà duquel s'écroulerait la nation qui y serait parvenue ; et la domination universelle est loin d'être possible.

Revenons maintenant aux grandes nations , c'est-à-dire , à celles qui occupent sans désunion , et sous le même gouvernement , un grand territoire ; suivons les causes et les effets de la prospérité à laquelle elles s'élèvent.

Lorsque les faveurs de la nature sont tellement rassemblées sur un grand peuple qu'il est le premier , le plus aimable , le plus éclairé de tous ceux qui existent en même temps que lui , c'est vers lui que se rendent un grand nombre d'hommes opulens des nations voisines ; il les attire par l'agrément de ses mœurs , la perfection de ses arts , les monumens de son génie. Ces étrangers opulens viennent dépenser leur

fortune au sein de la nation grande et brillante ; et cette fortune , dont ils sont loin de consommer la valeur , laisse un excédant qui est employé à acquitter en partie le prix des productions éloignées. Ainsi les besoins de productions éloignées , et les moyens de se les procurer , augmentent ensemble. Mais il est une grande quantité de productions nécessaires à l'existence d'un peuple qui , telles que le bois , et généralement tous les combustibles , ne peuvent être recueillies loin de celui qui les consomme ; il faut les demander à la terre environnante , et elle ne peut en fournir au delà d'une certaine mesure qui , chaque jour , diminue , tandis que les besoins de consommation augmentent tous les jours. L'eau de source est l'objet de consommation le plus indispensable ; on ne peut le demander à des régions éloignées ; cependant l'effet immédiat et progressif du défrichement et de la culture des terres , est de tarir les fontaines. On sent que puisque de tels objets , les substances combustibles , et l'eau de source , sont nécessaires à l'existence d'un peuple , leur diminution successive suffit pour entraîner le dépérissement successif de ce peuple même.

Chaque peuple est donc destiné à s'affaiblir , à s'éteindre , à disparaître ; et il n'y a aucun moyen de l'empêcher. Tout ce que peut faire la

prudence du souverain c'est de retarder ce dernier terme, en prévenant, autant qu'il est possible, la destruction du territoire ; il le peut, jusques à un certain point, à l'aide de la vigilance et de la justice qui empêchent les destructions sans fruit ; et il s'en fait souvent de ce genre ; l'homme ne peut consommer sans détruire ; mais il peut détruire sans consommer. La dévastation des forêts, par exemple, est une calamité publique, qui prépare plus de malheurs aux générations futures qu'elle ne porte d'avantages aux générations contemporaines. Les guerres occasionnent d'immenses destructions ; ces destructions sont légitimées lorsque les guerres sont justes ; et elles sont compensées jusques à un certain point, lorsque les guerres sont couronnées par le succès ; mais lorsqu'elles sont malheureuses et injustes, elles n'entraînent que des ravages ; elles précipitent la chute du peuple au degré le plus effrayant. Enfin, l'administration publique, lorsqu'elle est confiée à des hommes sans probité et sans honneur, est si loin de conserver la force nationale, qu'elle ouvre chaque jour, en mille endroits, de larges plaies que le temps aggrave au lieu de les guérir.

Il n'est point de peuple, disons-nous, qui ne soit destiné à disparaître ; et il est évident que

les facultés intellectuelles des individus qui se succèdent, pendant la dernière période de l'existence de chaque peuple, doivent s'affaiblir successivement ; car le degré de l'intelligence nationale est toujours le même que le degré de la prospérité publique.

Mais les profits intellectuels faits par un peuple, pendant la durée de son existence, ne périssent point avec lui ; ils se transmettent aux peuples qui leur succèdent en d'autres temps, en d'autres lieux. Ne peut-on pas conclure de là, qu'en considérant l'espèce humaine dans l'ensemble des lieux et des temps, ses facultés intellectuelles doivent constamment s'accroître ?

Je ne le pense point ; car, en premier lieu, une faculté ne peut exister sans emploi ; et il est évidemment un terme à l'emploi des facultés intellectuelles de l'espèce humaine. Ce terme, fixé par la mesure de ce que l'esprit humain peut parvenir à connaître, n'est pas éloigné sans doute ; on peut du moins affirmer que l'esprit humain l'atteindra un jour. Je ne dis point que l'esprit humain connaîtra un jour, avec une précision parfaite, la nature et les rapports mutuels de tous les êtres ; je dis seulement qu'il sera nécessairement instruit un jour de tout ce qu'il lui est possible de savoir ; en effet, la nature et les rapports mutuels de

tous les êtres sont fixés. Comment la progression croissante de l'intelligence humaine pourrait-elle être infinie, lorsque la progression des découvertes qu'elle a à faire n'est point infinie , et lorsque sans doute l'intelligence humaine n'est pas même destinée à parvenir , sur la terre , au terme absolu de cette progression ?

En second lieu, ce n'est pas de la nature et de l'étendue des idées que nous parlons , c'est de la force et de la mesure des facultés intellectuelles. Ce sont deux choses qu'il ne faut pas confondre. Deux nations , séparées l'une de l'autre par une grande distance de temps et de lieux , peuvent avoir la même force , la même mesure de facultés intellectuelles, et cependant, différer beaucoup , l'une de l'autre , par la nature et l'étendue des idées publiques. On peut , par exemple , sans une grande erreur , ranger sur la même ligne , sous le rapport des facultés intellectuelles , les Athéniens du siècle de Périclès , les Romains du siècle d'Auguste , et les Français du siècle de Napoléon. Toutes les fa-
veurs de la nature se sont rassemblées successivement sur ces trois peuples. Ce que chacun a fait ; il a été mis en état de le faire par une sensibilité et une intelligence égale à celle des deux autres ; cependant , ce que chacun a fait est bien différent de ce qui a été fait par les deux autres. De ces trois peuples , les Grecs ont

étés les plus rapprochés de l'origine du globe , par conséquent les plus éloignés des connaissances précises ; leur sensibilité , consacrée presque toute entière aux idées poétiques , les a rendus d'avance supérieurs , dans l'expression de ces idées ; à tous les peuples qui devaient leur être postérieurs. Les Grecs ont été les plus grands des peuples poètes dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. Je ne dis point que leurs meilleurs ouvrages poétiques soient plus parfaits que ceux de Racine ; je dis seulement qu'ils sont plus poétiques , c'est-à-dire , plus composés d'idées brillantes , indécises , imaginaires ; et les idées les plus poétiques de Racine , de Jean-Baptiste Rousseau , n'ont-elles point émané directement de la poésie grecque ?

Les Romains , au siècle d'Auguste , produisirent Virgile et Horace ; et les ouvrages de ces auteurs à jamais célèbres furent plus parfaits que les meilleurs ouvrages des Grecs ; mais ils furent moins poétiques. Les Romains d'ailleurs ne furent point créateurs de leur propre mythologie ; ils avaient reçu des Grecs cette explication allégorique de la nature. D'un autre côté , Cicéron , moins véhément , mais plus profond , plus instruit que Démosthène , parut au siècle d'Horace et de Virgile. Archimède , vers le même temps , effaça , par les monumens de ses connaissances précises , tous les ouvrages des sa-

vans de la Grèce. On voit ainsi ce siècle d'Auguste former la nuance entre celui de Périclès et celui de Napoléon , tenir le milieu entre le siècle de la haute poésie , et celui de la haute science.

Je n'ai point parlé du siècle de Louis XIV dans le tableau que je viens de faire ; ce n'est point oublié , ni injustice ; le siècle de Louis XIV est le seul de son genre dans l'histoire de l'espèce humaine ; il doit ce caractère à un enchaînement de circonstances extraordinaires qui , au temps d'Auguste , n'existaient point encore ; je tâcherai bientôt de faire entendre ma pensée. En ce moment , cette discussion intéressante m'éloignerait de mon sujet.

Parmi les peuples qui succéderont aux Français , ceux qui ne seront point favorisés au même degré par la nature leur seront inférieurs en facultés intellectuelles ; ceux qui seront également favorisés , leur seront égaux. Mais répétons que , par cette égalité , nous croyons ne devoir comprendre que celle des facultés intellectuelles. Pour que l'emploi de ces facultés fût le même , il faudrait que toutes les circonstances qui déterminent aujourd'hui l'existence politique des Français se rassemblent un jour en faveur du peuple traité aussi avantageusement que les Français par la nature. Ce

retour des mêmes circonstances est impossible. En effet, par les circonstances dont l'ensemble détermine le mode politique de l'existence d'un peuple, il faut généralement entendre, non-seulement l'influence du climat, comme l'a pensé Montesquieu, non-seulement encore l'influence de la fertilité, de la salubrité plus ou moins grande du territoire, et les qualités plus ou moins nutritives, plus ou moins vivifiantes des productions que ce territoire fournit, mais, de plus, les rapports commerciaux, littéraires, de domination, de dépendance, en un mot, d'une nature quelconque que ce peuple a contractés avec tous les peuples contemporains, et enfin, les rapports de ce même peuple avec ceux qui l'ont devancé, rapports qui consistent dans les institutions, soit civiles, soit religieuses, et dans les idées, soit poétiques, soit précises, qu'il a reçues de ces peuples antérieurs. C'est parce que tous ces élémens de l'existence politique d'une société humaine concourent à la déterminer, et parce que la mesure d'influence exercée par chacun de ces élémens varie sans cesse, que l'on n'a jamais vu, et que l'on ne verra jamais une ressemblance parfaite entre deux sociétés humaines.

Cependant, disons-le de nouveau, la plus grande force et la mesure supérieure des facultés intellectuelles peuvent appartenir égale-

ment , non à des peuples contemporains , il n'est jamais qu'un seul peuple éminemment favorisé par la nature , mais à deux peuples , dont l'un est postérieur à l'autre , au peuple Français , par exemple , et à l'un de ceux qui doivent occuper un jour.... l'Amérique peut-être.

Mais si , dès sa naissance , le peuple futur que j'indique reçoit les monumens , les ouvrages laissés sur la terre par les Français , il ne fera qu'apprendre et pratiquer sans découvrir , comme le fait un élève bien organisé sous la direction d'un bon maître. Les arts mécaniques , les beaux-arts , les sciences , la civilisation feront , chez ce peuple , des progrès très-rapides ; ce qu'il aura à ajouter aux connaissances humaines étant beaucoup moins étendu que ce que les Français , aidés par les autres peuples de l'Europe , ont ajouté aux connaissances des Romains , il parviendra beaucoup plutôt à ce terme où tous les esprits , avides de jouissances et d'idées nouvelles , s'inquiéteront , s'agitcront , ne pouvant en trouver. Tous les biens et tous les maux que la civilisation entraîne auront , chez un tel peuple , beaucoup de vivacité et peu de durée ; il y aura , pour lui , comme pour tous les peuples , équilibre et compensations.

CHAPITRE XVIII.

Des diverses causes qui peuvent suspendre la vie de l'âme, ou la rendre incomplète.

ARTICLE PREMIER.

Du Sommeil.

Nous avons parlé du sommeil dans le traité de physiologie ; nous avons indiqué les causes immédiates de cet état , et de son retour périodique ; il nous reste à examiner , maintenant , quel est l'état de l'âme pendant le sommeil.

Nous pouvons reconnaître généralement que le sommeil peut être , 1.^o absolu ou profond ; 2.^o léger ou incomplet , mais cependant tranquille ; 3.^o il peut être agité , mais avec modération ; 4.^o son agitation peut être très-vive , et accompagnée de mouvemens extérieurs plus ou moins violens. L'homme en santé tombe périodiquement , tous les jours , dans le sommeil profond , suivi du sommeil léger ou incomplet. L'homme , dont la santé est dérangée ,

ne connaît , selon la nature et le degré de ce dérangement , qu'un sommeil plus ou moins agité , plus ou moins accompagné de mouvemens musculaires.

Pendant le sommeil profond , l'âme est elle-même profondément endormie ; c'est-à-dire ; que l'action vitale n'adresse point vers elle une assez grande quantité de substances expansives , pour la défendre contre l'action compressive ; toutes ses parties sont immobiles : les parties de l'âme sont les idées.

L'immobilité de l'âme est parfaite lorsque le centre sensible qui la renferme est , de toutes parts , affaissé sur elle ; alors seulement , le sommeil est absolu et profond.

Lorsque nous jouissons de la santé , et que , par l'exercice , soit du système musculaire , soit de la pensée , nous avons dissipé ou employé cette surabondance de fluide sensible qui nous est nécessaire pour produire ces différens actes , nous ne recevons plus , dans le siège de l'âme , ce fluide qui est l'instrument de son activité ; la dissipation entière du fluide surabondant n'a point été subite ; elle a commencé insensiblement ; elle s'est augmentée par degrés ; lorsqu'elle s'est achevée , notre sommeil s'est décidé ; jusques-là , il nous avait seulement sollicité avec une force croissante.

Il est aisé de voir que , dans l'homme en

santé , le sommeil doit être profond et absolu , à l'instant où il se décide , et que par conséquent l'âme est profondément endormie , au début du sommeil. Aucun mouvement dont l'homme puisse éprouver la sensation , ne se fait alors dans le sein de l'âme. Aussi , quelle que soit la durée de ce profond sommeil , il nous paraît avoir toujours été d'une très-faible durée , c'est-à-dire , que nous n'avons eu aucun moyen de la mesurer.

Mais la durée réelle du sommeil profond ne peut être considérable dans l'homme qui jouit de la santé. Nous avons dit précédemment que tous les viscères intérieurs , tels que l'estomac , les poumons , le système circulatoire , le système lymphatique , et tous les organes des sécrétions ou assimilations internes , augmentent d'activité pendant le sommeil. Or , toutes les fonctions de ces organes concourent à la production du fluide sensible ; chaque organe prépare certains matériaux , d'après son action particulière , et les adresse au cerveau par le moyen des nerfs sympathiques ; le système circulatoire lui adresse directement le sang artériel ; c'est dans le cerveau que se fait la réunion et l'élaboration définitive de laquelle résulte le fluide sensible ; et lorsqu'une certaine quantité de ce fluide est composée , la puissance d'équilibre commence à le jeter vers le centre sen-

sible, à l'introduire dans le sein de cet organe. Les fibres des organes extérieurs sont encore fortement serrées par la compression; l'expansion n'a pu maintenir dans un certain degré de dilatation que les canaux qui aboutissent à l'organe central.

On voit que la qualité particulière du premier fluide sensible qui est jeté vers le siège de l'âme est déterminée par les qualités et les proportions des élémens qui ont été adressés au cerveau par les organes intérieurs. C'est ce qui doit diversifier les premiers effets de cette introduction, au gré de bien des circonstances diverses, telles que l'état de faiblesse ou de force accidentelle d'un ou de plusieurs organes intérieurs. Mais supposons d'abord une harmonie parfaite entre toutes les fonctions de ces organes, et conséquemment une composition saine et régulière du fluide sensible.

Dès l'instant où cette substance expansive commence à pénétrer dans le sein de l'âme, elle y porte le mouvement dont elle est elle-même animée. Cet instant est celui où le sommeil commence à devenir incomplet; on peut dire la même chose en d'autres termes: cet instant est celui où le *réveil* commence.

L'état dans lequel l'âme se trouve à l'instant qui précède le commencement du réveil, semble devoir être exactement le même que

celui où elle est entrée lorsqu'elle s'est profondément endormie ; cependant , il y a une différence qui amène des résultats importants. Les idées contiguës se sont plus ou moins fortement unies entre elles , au gré de la puissance de compression et d'affinité. Lorsque la convenance ou affinité entre deux idées contiguës s'est trouvée parfaite , leur agrégation s'est fortement déterminée pendant le repos du sommeil.

Nous avons défini le souvenir. Nous avons dit que celles de nos idées qui étaient mises en mouvement , soit par le fluide sensible , soit par toute autre substance expansive , et qui se combinaient avec une certaine quantité de fluide sensible , étaient celles dont nous éprouvions la sensation ou le souvenir.

On donne le nom de *rêves* ou de *songes* , aux souvenirs que nous éprouvons , depuis l'instant où le sommeil cesse d'être absolu , jusques à celui où le réveil s'achève.

Il est aisé de voir , en premier lieu , que de telles sensations doivent être d'abord très-faibles , très-légères , et que leur vivacité doit augmenter sans cesse ; en second lieu , que le mouvement du premier fluide sensible introduit dans le sein de l'âme , étant obligé de se

répartir sur une quantité extrêmement considérable de parties dont l'âme est composée , ne peut mettre , à beaucoup près , l'âme entière en état de réveil. Certaines idées , sans doute les plus mobiles , ou les plus directement placées sur le passage du fluide sensible , sont émues , touchées , éveillées , senties les premières ; la presque totalité de l'âme demeure encore soumise au repos de la compression.

Peu à peu , le mouvement prend de l'activité et s'étend sur un plus grand espace , parce que la quantité de fluide sensible composée par les viscères intérieurs augmente sans cesse. Un plus grand nombre d'idées sont touchées , senties ; les rêves se multiplient , et prennent graduellement plus de clarté. Cependant , la dilatation n'est point encore entièrement portée dans le sein de l'âme , le mouvement n'y est point général ; ou du moins , si chaque idée est mise en mouvement , soit par l'impulsion immédiate du fluide sensible , soit par le contact d'une autre idée déjà émue , le degré de ce mouvement général n'a point encore toute l'intensité qu'il peut atteindre ; le fluide sensible continue d'affluer vers l'âme , tant que le centre sensible peut s'étendre ; et pendant tout le temps qu'il met , ainsi , à acquérir la capacité dont il est susceptible ; les organes des

sens extérieurs demeurent fermés par l'action compressive ; ils ne reçoivent ni sensations , ni idées ; le fluide sensible n'est point encore jeté par l'expansion vers ces organes extérieurs.

Le centre sensible ne reçoit donc point d'idées nouvelles qui puissent venir modifier les opérations faites dans son sein. Toute l'action s'effectue entre les idées anciennes ; et cette action ne peut se borner à faire éprouver la sensation des idées touchées par le fluide sensible ; les divers contacts que leurs mouvemens entraînent sont suivis d'agréations dont la force et la nature sont déterminées par le degré de leurs affinités réciproques. Il n'y a pas encore exercice du jugement parfait ; pour un tel exercice , il faut que toutes les idées qui ont des rapports , d'une nature quelconque , puissent entrer en comparaison ; il faut conséquemment que le centre sensible ait acquis assez de dilatation pour que le rapprochement devienne facile entre les idées qui doivent comparaître.

Lorsque l'état du centre sensible est tel que l'exercice du jugement puisse se faire d'une manière parfaitement libre , la capacité de cet organe est acquise ; le fluide sensible , dont l'approvisionnement continue , est porté vers les organes extérieurs , il les distend ; il donne

à l'expansion les moyens de vaincre l'action compressive, le réveil s'achève; l'usage de la vie est entièrement accordé.

Telle est généralement l'histoire du sommeil; ajoutons quelques détails à cet ensemble.

1. Les idées qui composent nos rêves ne peuvent être celles qui, dans l'état de veille, nous sont devenues habituelles; en effet, celles-ci ont presque perdu toute affinité pour le fluide sensible; et nous avons cru pouvoir poser en principe que nous n'éprouvons la sensation que de celles de nos idées qui, non-seulement sont touchées par le fluide sensible, mais qui se combinent avec ce fluide.

Si une idée nous a très-vivement occupé pendant la veille, cela même prouve que, loin de nous être devenue habituelle, elle est encore nouvelle pour nous, et disposée à de vives combinaisons avec le fluide sensible. Une telle idée doit se montrer principalement dans nos rêves.

Mais, le plus souvent, nos rêves doivent se composer principalement d'idées anciennes qui, depuis long-temps, ne nous occupaient plus pendant la veille, et ne se montraient que rarement à nos souvenirs. De telles idées, par l'effet du repos, ont cessé d'avoir le caractère d'idées habituelles.

2. Si, pendant la veille, une composition très-étendue a commencé de se faire entre des idées fortes, nombreuses; si cette composition n'a pu s'achever, parce que, avant son terme, on est tombé dans l'état de fatigue par épuisement de fluide sensible, il est vraisemblable que l'opération s'achèvera pendant le sommeil, et qu'au réveil, elle fera sentir ses résultats d'une manière très-satisfaisante; le mouvement de composition se fera pendant le sommeil, à l'abri de toute distraction extérieure. Les hommes qui ont l'habitude de se livrer à un travail de réflexion et de recherches, éprouvent tous et fréquemment l'effet que je viens de décrire. « Condillac m'a dit, qu'en travaillant à son Cours d'études, il était souvent forcé de quitter, pour dormir, un travail déjà tout préparé, mais incomplet, et qu'à son réveil, il l'avait trouvé plus d'une fois terminé dans sa tête. » (*Cabanis*, 2 vol., pag. 547.) On voit, ainsi, que le temps du sommeil est bien loin d'être perdu pour les ouvrages de la pensée, et que, même les hommes qui travaillent à composer, en eux-mêmes, des idées étendues et satisfaisantes, doivent se procurer, autant qu'ils le peuvent, un sommeil paisible et suffisant. On peut même dire, d'une manière plus générale, qu'ils doivent se défendre de

l'empressement ; ce n'est qu'à l'aide de beaucoup de temps que des idées fortes peuvent se composer , et conséquemment que de grands ouvrages peuvent se faire.

3. Plus notre sonuncil s'approche de son terme , plus nos rêves prennent de la force , de la clarté , plus ils s'éloignent du caractère de bizarrerie , d'incohérence , qui généralement leur appartient. Ce caractère résulte de la gêne où les idées sont tenues par la dilatation incomplète du centre sensible ; tant que cette gêne dure , les idées qui , elles-mêmes , ne peuvent se mouvoir qu'incomplètement , se causent mutuellement de l'embarras ; il se fait , entre celles qui se rencontrent sans se chercher , des agrégations forcées , que l'affinité parfaite ne déciderait pas. On sent que , s'il y avait une disparate absolue entre deux idées , elles ne s'uniraient pas , quoiqu'elles fussent contiguës et pressées l'une contre l'autre. Ainsi , par exemple , les idées musicales ne s'unissent jamais , dans nos rêves , à des idées numériques ou géométriques. Dans les concerts que nous entendons quelquefois en songe , ce ne sont jamais des nombres , ni des triangles , qui sont chantés.

4. Ordinairement , nos songes se décomposent presque aussitôt que nous sommes éveillés ;

à peine pouvons-nous suivre , quelques instans encore après notre entier réveil , le dernier songe que nous venons de faire ; cela vient de ce que , le plus souvent , les idées élémentaires de ces compositions fortuites n'ont pas assez de convenance entre elles pour demeurer associées ; je dis , le plus souvent ; je ne dis pas toujours , parce que nous retenons , quelquefois , nos songes , même assez long-temps ; ceux qui se conservent ainsi quelque temps , en nous , sont formés d'idées élémentaires mutuellement assorties pour la plupart. Il ne s'est mêlé , à ces idées , qu'un petit nombre d'idées étrangères , qui ont été enveloppées et retenues par les idées analogues entre elles. Ces idées sans analogie ont suffi , quoiqu'en petit nombre , pour donner un caractère fantastique à l'ensemble de la composition. Parmi les rêves qui se conservent en nous , je ne comprends point ces compositions bien ordonnées dont j'ai parlé tout à l'heure ; celles-ci sont le résultat d'opérations commencées pendant la veille , qui s'achèvent et s'affermissent pendant le sommeil.

Il est des hommes dont les idées ne sont point étendues , et dont l'organisation n'est point active , qui conservent , presque toujours , et sans dissolution , les idées fantastiques qui se

sont composées en eux pendant leur sommeil, à certaines époques de leur vie. Ils finissent seulement par oublier que ces idées se sont formées pendant leur sommeil ; elles ont acquis , pour eux , le caractère d'une réalité éprouvée ; ils en affirment , de très-bonne foi , la réalité ; ils ne veulent point tromper , mais ils se trompent.

5. Il est possible que ce ne soit pas toujours le fluide sensible lui-même qui s'introduise le premier dans le sein de l'âme , et commence à la mettre en état de réveil. Des substances éminemment expansives, telles que l'électricité simple , ou la matière de la chaleur , étant sans cesse dégagées par l'action musculaire de la poitrine , et étant gênées , dans leur émission extérieure , par la supériorité de la compression à la surface du corps , peuvent être forcées , par la compression même , de pénétrer dans le centre sensible , et de le dilater ; alors une place est ouverte , dans l'intérieur de cet organe , au fluide sensible ; la puissance d'équilibre l'entraîne à l'occuper ; il est jeté , de toute la masse cérébrale environnante , vers le siège de l'âme ; les rêves commencent. Une observation intéressante semble confirmer cette conjecture. M. Nauche , président de la société galvanique , a observé que la vivacité des rêves , et l'agitation pendant le sommeil , étaient

augmentées dans les personnes qui s'endorment après avoir subi des applications galvaniques réitérées sur la moitié supérieure du tronc ; et comme ces applications occasionent , aux mêmes personnes , des pleurs involontaires , une sécrétion très-abondante de salive , d'un goût acide ou alkalin , un accroissement dans les forces digestives , une plus grande chaleur , une plus forte transpiration , on est porté à croire , d'après tous ces effets d'une expansion évidemment augmentée , que la plus grande vivacité des rêves , dans les mêmes circonstances , est également produite par l'accélération que l'électricité donne à l'expansion. Mais il est également possible que généralement l'électricité , et la matière de la chaleur se bornent à augmenter la mobilité du fluide sensible , lorsqu'elles s'unissent à ce fluide en quantité surabondante.

6. Pendant le sommeil , tous les mouvemens involontaires continuent de s'exécuter , et ils reçoivent même une activité nouvelle. Ces mouvemens qui s'effectuent par la seule influence des puissances universelles , sans intervention d'idées , sont de la même nature que les mouvemens désignés précédemment sous le nom de mouvemens de pur instinct ; et il est évident que quelques-uns de ces mouvemens , auxquels l'instinct préside ; peuvent être éga-

lement exécutés pendant le sommeil. Si , par exemple , un homme s'endort dans une position telle que l'un de ses bras soit trop fortement plié , les muscles extenseurs de ce bras , se trouvant dans un état de dilatation forte et continue , se rempliront insensiblement d'électricité ; le moment viendra où la décharge électrique sera rendue nécessaire par la surabondance ; les muscles extenseurs se contracteront ; le bras sera retiré de sa position contrainte , sans que le sommeil ait été interrompu.

Il est aisé de voir que nous pouvons de même exécuter , pendant le sommeil incomplet , quelques-uns des mouvemens d'intelligence. Si , à l'instant où le sommeil est veu nous surprendre , une ou plusieurs de nos idées se sont trouvées constituées d'une manière très-mobile , et encore susceptibles de nombreuses combinaisons avec le fluide sensible ; si , de plus , le fluide sensible composé en nous , dès le commencement du sommeil , a reçu une nature très-active ; si enfin l'âme est inégalement endormie , c'est-à-dire , si , pendant la veille même , le repos s'est établi dans certaines parties de l'âme , parce que le mouvement s'est concentré dans certaines autres parties , dans celles où sont déposées les idées dont on s'est vivement et exclusivement occupé , le réveil de l'âme , au lieu de se distribuer d'une manière uniforme ,

se fera d'une manière inégale , irrégulière. La compression de certaines parties étant difficile à vaincre , l'action du fluide sensible se portera d'abord toute entière sur les idées à peine endormies , et déjà très-disposées à la mobilité ; la compression des idées , profondément endormies , pourra être telle que le fluide sensible , ne pouvant les réveiller , se jettera dans les canaux nerveux dirigés vers le système musculaire. Dès-lors , le système musculaire exécutera des mouvemens ; et de tels mouvemens seront vagues et indéterminés , si le fluide sensible se borne à parcourir les canaux nerveux dirigés vers le système musculaire ; mais si , toujours empêché de pénétrer dans les parties de l'âme profondément endormies , il est lancé jusques dans les canaux nerveux qui se terminent par les organes des sens extérieurs , ces organes se trouveront aussitôt éveillés ; par cela même , ils seront capables d'assister aux opérations du système musculaire , de recevoir et de transmettre des idées à l'occasion de ces mouvemens. L'idée motrice se fera alors imiter par les mouvemens extérieurs ; elle emploiera ; pour cela , les moyens que nous avons indiqués lorsque nous avons traité des signes ou expressions de nos idées.

Mais ces actions extérieures ne seront que des mouvemens partiels d'intelligence ; toutes

les idées encore profondément endormies, étant hors d'état de participer au mouvement général, la comparaison de toutes les idées analogues sera loin de pouvoir se faire; il n'y aura point encore exercice de jugement parfait. L'homme, dans cet état, ignorera surtout qu'il existe. La conscience de notre existence, et des opérations, soit intérieures, soit extérieures, que nous exécutons, est l'acte de jugement le plus étendu, ou du moins le plus difficile que nous puissions faire; nous séparons alors, par la pensée, tout ce qu'il y a d'essentiel dans notre être, de tout ce qui lui est accessoire, ou dont nous pourrions nous passer pour exister.

Ainsi, les hommes dont le sommeil est agité, et ceux que l'on désigne sous le nom de *somnambules*, parlent, et agissent, avant que leur sommeil soit entièrement terminé, et sans savoir eux-mêmes qu'ils parlent et qu'ils agissent. Mais on voit que, pour que de tels effets se produisent, il faut que l'âme se soit endormie dans un état d'irrégularité, de désordre, de maladie; or l'état général du corps, et surtout celui du fluide sensible, sont toujours analogues à l'état de l'âme; ainsi l'homme tout entier est malade, lorsque son sommeil est agité, et lorsqu'il exécute, avant la cessation absolue de son sommeil, des mouvemens partiels d'in-

telligence dont il ne peut lui-même être informé.

8. Les songes se présentent réellement dès le début de notre sommeil , lorsque nous avons une de ces maladies dont le symptôme est une fièvre ardente ; et alors notre sommeil est agité ; nous parlons , nous agissons d'une manière plus ou moins vive , toujours incohérente ; c'est que notre âme est réellement alors dans un état d'irrégularité , de désordre , que notre fluide sensible , mal composé , est animé d'une expansion trop active ; et que , par un autre effet du vice de sa composition , ses affinités pour les diverses idées s'exécutent d'une manière désordonnée et irrégulière. Lorsque la fièvre est au plus haut degré , notre sommeil devient impossible ; mais l'exercice du jugement ne l'est pas moins ; la substance entière de l'âme est traversée , en tous sens , par des élémens précipités et en discorde.

9. Les idées qui nous représentent les satisfactions de l'amour sont celles dont nous nous occupons le plus vivement , et le plus fréquemment , pendant notre jeunesse. Cette occupation vive et fréquente fait souvent que notre âme s'endort dans l'état irrégulier que nous avons décrit tout à l'heure ; une partie de l'âme n'est que très-légèrement endormie , tandis qu'une autre partie dort profondément ; lors-

que l'âme est ainsi disposée, le moment arrive ; dans le cours du sommeil , où les substances expansives sont versées , jusques à la surabondance , autour des idées qui représentent les plaisirs que l'on désire. Ne pouvant encore pénétrer dans le reste de l'âme , ne pouvant non plus porter encore le réveil dans les organes des sens , elles sont jetées dans les canaux nerveux qui , pendant la jeunesse , sont le plus habituellement et le plus vivement parcourus par les substances expansives. Ces canaux sont ceux qui conduisent le fluide sensible aux organes de l'amour. C'est ainsi que le mouvement très-actif de certaines idées , pendant le sommeil du jeune homme , produit souvent des effets que toute l'ardeur de son imagination ne pourrait , seule , produire s'il était éveillé.

10. Lorsque , avant de nous endormir , nous formons un projet qu'il nous est très-intéressant d'exécuter le lendemain , l'idée qui représente ce projet se charge d'une si grande quantité de fluide sensible , que même pendant notre sommeil , elle demeure presque toujours centre de mouvement , et qu'elle empêche la totalité de notre âme de tomber dans le repos absolu ; c'est ce qui fait que , dans de telles circonstances , notre sommeil est léger , fréquemment interrompu , et qu'à chaque interruption ;

L'idée du projet, dont l'exécution nous presse, est toujours la première à se montrer.

11. Nous avons dit quel était le terme naturel et ordinaire de notre sommeil, lorsque nous sommes en santé ; mais bien des circonstances accidentelles peuvent le terminer ou du moins l'interrompre avant sa fin naturelle. Toute secousse, violemment et subitement imprimée à l'un de nos organes extérieurs, produit cet effet. L'explication en est facile. Pendant notre sommeil, toutes les extrémités des nerfs qui composent les organes de nos sens extérieurs sont fermées par la compression ; cela ne veut pas dire que l'intérieur de chacun de ces nerfs soit privé de fluide sensible ; s'il en était ainsi, nos organes seraient paralysés et incapables de se prêter à des sensations nouvelles. Tous les nerfs sont garnis intérieurement de fluide sensible, mais qui y demeure immobile. C'est ainsi que la matière de la chaleur demeure latente et immobile dans les vides intérieurs d'un morceau de glace. Mais, si l'on frotte avec vivacité la surface de ce corps, on favorise l'expansion du calorique, parce que l'on ouvre les issues extérieures ; il s'échappe, se renouvelle ; le morceau de glace entre en fusion. Il est un second moyen de faciliter l'évasion du calorique. Il suffit d'exposer le morceau de glace à la percussion multipliée d'une substance très-subtile ;

très-pénétrante, telle que la lumière du soleil , ou la chaleur de nos foyers.

L'action de ces moyens d'échauffer un corps glacé ressemble exactement à l'action des moyens que l'on peut employer pour réveiller promptement un homme endormi. La secousse que l'on donne à son organe du toucher imite le frottement que l'on imprime à la surface du corps que l'on échauffe. Cette secousse affranchit de la domination compressive les extrémités des fibres nerveuses ; le fluide sensible retrouve ses issues ; l'expansion vitale le fait jaillir ; par cela même qu'une certaine quantité de ce fluide s'évade, une plus grande place est donnée intérieurement à sa production et à son mouvement ; par l'effet de cette accélération et de cette abondance , la circulation du fluide est établie dans l'organe du toucher. L'idée du corps qui a agi sur cet organe se forme , et revient, vers le centre sensible , avec une précipitation mesurée par le degré de la sensation ; cette idée , subitement introduite dans le sein de l'âme , lui communique le mouvement qui l'anime, s'unit aux idées ressemblantes , et met l'âme entière en état de réveil. Si , au lieu d'agir sur l'organe du toucher , on adresse brusquement un son violent à l'organe de l'ouïe , les extrémités des fibres nerveuses de cet organe sont agitées , ouvertes , par la percussion , le

fluide sensible est mis en projection , en circulation ; celui qui est ramené vers le centre sensible y revient combiné avec du fluide sonore ; une idée sonore est jetée dans le centre sensible , et réveille l'âme par son mouvement. Un effet semblable peut être produit par une odeur très-vive que l'on placerait subitement auprès d'un homme endormi , ou par une saveur très-forte que l'on parviendrait à déposer sur sa langue , ou enfin par une lumière très-éclatante que l'on verserait subitement dans son atmosphère. Mais il est aisé de voir que le réveil ne pourrait être occasioné par de telles causes , si le sommeil était d'une très-grande profondeur ; on voit encore que , si l'on est habitué aux effets de ces causes , on est plus difficilement réveillé par leur action , parce que cette action dépend , en grande partie , du mouvement que l'idée subite imprime dans l'âme , et que ce mouvement manque d'ardeur lorsque des idées du même genre , étant déjà acquises en grand nombre , le fluide sensible manque de tendance à en composer de nouvelles. Enfin , le réveil accidentel que l'on excite de cette manière ne doit pas être considérée comme parfait , quoique , au premier instant , il semble l'être ; peu d'instans suffisent pour que le besoin de sommeil se fasse sentir encore ; dans cet état de veille incomplète , on ne pourrait se livrer à

aucune opération active, soit de corps, soit d'esprit. Généralement, on ne peut être parfaitement éveillé, que lorsque l'on a parfaitement dormi.

ARTICLE II.

De l'Aliénation mentale.

L'état de l'âme, lorsqu'elle est aliénée, a beaucoup de rapports avec celui où elle se trouve, lorsqu'elle est plongée dans le sommeil. Cullen avait, le premier, indiqué ce rapport qui a été judicieusement développé par Cabanis. La différence principale qui distingue ces deux états consiste dans leur durée inégale. Les diverses dispositions de l'âme, lorsqu'elle est aliénée, ont plus de durée que les diverses dispositions qui lui sont données pendant le sommeil; d'ailleurs, les caractères de ces dispositions se ressemblent. Ainsi l'explication de l'aliénation mentale est indiquée par celle que nous venons de donner des divers états où l'âme se trouve pendant le sommeil.

La distinction que nous avons établie entre les diverses espèces de sommeil, s'applique également aux différentes espèces d'aliénation mentale. Cette aliénation est profonde, absolue, caractérisée par l'hébétation de l'intelli-

gence ; ou vague , incomplète , habituellement tranquille ; ou marquée par des crises d'une agitation continuelle , mais ordinairement puérile et sans violence ; ou enfin , elle est caractérisée par des accès d'une violence extrême.

Nous donnerons le nom d'*idiotisme* à la première espèce d'aliénation , celui de *vapeurs* ou de *mélancolie* , à la seconde espèce , celui de *démence* ; à la troisième , celui de *manie violente et furieuse* , à la dernière.

Les idiots peuvent être partagés en deux classes ; les uns sont idiots de naissance ; les autres le sont devenus accidentellement.

Le mot *idios*, dont on a fait l'adjectif *idiot*, signifie *propre*, *particulier* ; l'idiot, en effet n'existe que pour lui-même. Généralement , les rapports de chaque homme avec ses semblables , et avec la nature , sont en raison du nombre de ses idées , de leur nature , et de la jouissance qui lui en est accordée. L'idiot n'a presque point d'idées , ou du moins , il ne jouit que très-faiblement de celles qu'il a.

L'idiot de naissance est celui qui n'a presque point d'idées ; son organisation s'est opposée à ce qu'il ait pu en acquérir un grand nombre ; et elle a fait encore que chacune de ses idées est d'une nature très-imparfaite.

Dès le premier instant de son existence , l'organisation de l'idiot a été vicieuse par le défaut

de proportions entre les principes qui devaient la composer. La quantité des principes expansifs a été proportionnellement beaucoup trop faible. On voit aussi que la tête des idiots est très-petite, comparée à celle des hommes ordinaires. La tête de ceux-ci est à peu près le huitième de la hauteur totale de leur corps; la tête de l'idiot n'est ordinairement que le dixième de sa stature entière; de plus, elle est aplatie sur les côtés, renflée sur la face, le crâne est d'un très-petit volume, et l'épaisseur des parois du crâne est ordinairement beaucoup plus considérable que dans la tête de l'homme ordinaire. Une telle conformation, nécessairement accompagnée de la petitesse singulière du cerveau, manifeste que, dès le premier instant de l'existence, les principes, que leur nature soumet fortement à l'action compressive, ont été plus abondans que les principes de nature expansive, ou bien que, par l'effet de circonstances particulières, l'expansion vitale a été fortement gênée dès le premier instant.

Il est des individus, avons-nous dit, qui, assez bien organisés primitivement, tombent accidentellement dans l'idiotisme. Ceux-là diffèrent des premiers en ce qu'ils ont encore des idées en grand nombre, mais ils en ont perdu l'usage; elles sont tombées dans le repos ab-

solu ; elles n'entrent plus en communication avec le fluide sensible ; ce sont particulièrement les idiots de cette classe dont je compare l'âme à celle de l'homme ordinaire qui est profondément endormi. Si ce sommeil profond devenait permanent, c'est-à-dire, si l'âme passait, de l'état d'immobilité passagère à l'état de concrétion permanente, et si le fluide sensible était presque entièrement réduit à exciter les contractions musculaires, l'homme qui subirait de tels effets serait dans l'état d'hébétation ou d'idiotisme. « Formey rapporte (*Mélanges Philosophiques*) qu'un médecin connu de Boerhaave, après avoir passé une grande partie de sa vie à dormir, avait perdu progressivement la raison. » (*Cabanis*, 2 vol. pag. 548.)

Tout ce qui peut faire passer l'âme à l'état de concrétion absolue est capable de produire l'idiotisme accidentel. Il peut résulter, par exemple, de l'abus des sensations fortes, d'un genre quelconque, surtout des plaisirs de l'amour, parce que de telles sensations habituent le fluide sensible à se porter vers les organes extérieurs, à se retirer de l'âme, et conséquemment à la laisser sans défense contre l'action compressive.

On sait que l'ivresse fréquente, et tournée en besoin, en habitude, entraîne la stupidité.

On peut encore tomber dans l'idiotisme, lorsque, pour être guéri promptement de certaines

maladies , et spécialement des maladies nerveuses , on se soumet à un traitement très-actif , et , pour cette raison , très-débilissant.

Enfin , lorsque l'on a le tempérament faible , et , pour cette raison , le système sensible très-mobile , on peut être jeté dans l'idiotisme par l'effet d'une joie excessive , ou d'une profonde terreur. Nous chercherons ailleurs comment de telles affections peuvent produire des effets si funestes.

L'idiotisme accidentel n'est point incurable lorsque la concrétion de l'âme n'est point insoluble. Il est quelquefois terminé et guéri par une tentative violente de l'expansion intérieure , qui , pendant tout le temps qu'elle opère , jette l'individu dans l'état de manie.

Je vais terminer cet examen de l'idiotisme par quelques réflexions sur les *crétins*.

L'état des crétins appelle l'attention , encore plus la pitié , encore plus peut-être des pensées propres à humilier l'orgueil de l'homme. Cependant ces êtres dégradés montrent que le dernier terme de la dégradation est une sorte de distinction fatale qui ne pouvait appartenir qu'à des individus de l'espèce éminemment privilégiée. Les crétins semblent être inférieurs à tous les animaux ; ils ne remplissent presque aucun but d'existence , et paraissent , non-seu-

lement dépourvus de facultés intellectuelles , mais encore de l'instinct que tous les animaux possèdent , et qui fait que chaque animal trouve les moyens les plus propres à son bien-être , à son développement et à sa conservation. Ainsi , chaque animal bien constitué est beaucoup plus parfait que l'homme dégénéré , parce que celui-ci n'est plus composé avec harmonie. Les divers élémens qui s'unissent pour le former ne sont pas associés selon les rapports de quantité ou de qualité nécessaires pour produire un ouvrage régulier , au lieu que , dans l'animal , la proportion des élémens qui constituent son espèce est conservée. Le crétinisme est donc un véritable état de maladie permanente. Cet état paraît quelquefois se transmettre , et cette considération porte à adopter les conjectures que M. Ramond a exposées dans ses Observations sur les Pyrénées. Cet ingénieux écrivain fait remonter l'origine du crétinisme à des maux cruels , flétrissans , long-temps éprouvés par une classe d'hommes qui , avant ces épreuves , ressemblaient à tous les autres. On est aussi quelquefois tenté de croire que c'est une association de l'homme et de certains animaux , plus ou moins rapprochés de sa nature , qui ont produit ces êtres , rebut des espèces qui ont concouru à les former. Mais ces êtres ne seraient point insensibles aux impressions les plus com-

munes. Quels sont les hommes , et les animaux rapprochés de l'homme , qui sentent à peine le froid ou le chaud , qui n'aient aucun désir de mouvement , qui ne soient presque point affectés par les coups ni les blessures , qui soient sourds et muets , que les odeurs les plus fortes et les plus rebutantes ne puissent émouvoir ? Il est d'ailleurs vraisemblable qu'une sorte de mulet serait né d'une association monstrueuse ; et les facultés génératrices du crétin ont , au contraire , un développement extraordinaire ; leur race peut se propager ; ils ont le besoin de la plus sale lubricité. Il semble que le caractère spécifique de cette maladie permanente est une déviation de tout ce qui est fluide nerveux , ou lui ressemble , vers les organes de la génération ; ce qui indiquerait que lorsqu'un crétin naît de parens bien conformés , ce qui arrive souvent dans le pays de Vaud , les conditions de son existence ont été telles , pendant qu'il était encore en état de fœtus , qu'il s'est fait un refoulement , vers le bas du corps , des substances expansives destinées pour la tête , refoulement qui s'est maintenu assez long-temps pour devenir habituel , et déterminer l'organisation générale dans le sens de ses effets. Des circonstances particulières au pays de Vaud peuvent être cause de cette augmentation donnée aux droits de la puissance compressive.

Quoi qu'il en soit de l'origine des crétins, et du caractère de leur état, nous apercevons du moins une vérité par l'inspection de ces êtres informes. L'homme est un être d'une organisation si composée qu'il peut recevoir un nombre presque infini de variétés, sans perdre sa nature essentielle. Le crétin est encore un homme, quoiqu'il soit moins parfait que le plus obtus des animaux. Peut-on d'ailleurs accuser le Créateur à l'égard de ces êtres ? Sentent-ils leur état ? se comparent-ils à d'autres êtres ? ne sont-ils pas dans une ignorance absolue des biens qui leur manquent ? En quoi consistent leurs privations ? ils n'en souffrent pas. Et nous mêmes, n'aurions-nous pas moins de satisfaction à considérer nos propres avantages, n'aurions-nous pas moins de motifs de nous féliciter des conditions de notre existence, si nous n'avions auprès de nous, dans notre espèce même, des êtres faits comme nous, portant encore le titre d'hommes, et cependant séparés de nous par une très-grande distance ?

Seconde espèce d'aliénation mentale. Mélancolie ou vapeurs. Nous avons comparé l'état de l'homme vapoureux ou mélancolique à celui de l'homme plongé dans le sommeil incomplet. Il semble, en effet, que, dans l'un et l'autre cas, le centre sensible soit généralement soumis à une

semi-compression, qui gêne le mouvement des idées, et que, de cette gêne, il résulte fréquemment, entre celles qui sont contiguës, des agrégations que l'affinité, librement exercée, ne déterminerait pas. Ainsi toutes les fonctions intellectuelles sont troublées dans le vaporeux; et les idées qu'il exprime doivent être ressemblantes aux rêves de l'homme dont le sommeil est incomplet. Mais celui-ci n'est point malade; il ne souffre pas; son état n'est que passager, et intermédiaire entre le sommeil absolu et l'entier réveil. Le vaporeux est malade; il souffre; aussi son état ne peut être durable; ou bien, il s'avance vers l'état de compression totale, c'est-à-dire, vers la mort; et ce que l'on nomme *mort subite*, n'est souvent que le dernier degré de la mélancolie venu avec rapidité; ou bien l'expansion prépare ses instrumens, les accumule, et parvient à les faire lutter avec avantage contre l'excès de la puissance compressive; la santé du corps et la liberté de l'âme sont alors rétablies. D'autres fois, la mélancolie dégénère en démence, et, d'autres fois encore, en manie violente. Nous allons définir ces deux espèces d'aliénation.

Troisième espèce d'aliénation. Démence. L'état de l'homme dont le sommeil est très-agité figure l'état de l'homme en démence. Le médecin

Pinel en donne la description suivante. « Succession rapide, ou plutôt , alternative non interrompue d'idées isolées , et d'émotions légères et disparates , mouvemens desordonnés , et actes continuels d'extravagance , oubli complet de tout état antérieur , abolition de la faculté d'apercevoir les objets par les impressions faites sur les sens , oblitération du jugement , activité continuelle sans but et sans dessein , et sorte d'existence automatique. »

On ne peut s'empêcher de reconnaître , à ces caractères, l'exaltation démesurée de l'expansion vitale ; le fluide sensible , devenu excessivement mobile, traverse continuellement , dans le sein de l'âme , les compositions qui tendraient à se faire ; les idées qui représentaient le passé étant dissoutes , la mémoire est perdue ; les idées qui représenteraient l'avenir ne pouvant se combiner , la prévoyance est impossible ; et la connaissance même du présent ne peut être acquise , parce que toutes les idées qui viennent ensemble ont inutilement des rapports mutuels ; leur union ne peut s'établir.

J'ai dit tout à l'heure que la mélancolie conduit quelquefois à la démence ; cela a lieu vraisemblablement , lorsque , d'une part , la gêne imprimée aux idées n'est ni assez forte , ni assez prolongée , pour que de fortes concrétions puissent se former entre elles , et que , d'un autre

côté, la maladie même qui cause la mélancolie a, pour effet, d'altérer le fluide sensible, en lui enlevant toute consistance, et le faisant passer à l'état d'extrême mobilité.

Quatrième espèce d'aliénation. Manie violente.

Supposons, maintenant, que la cause qui produit la mélancolie se prolonge assez pour que la concrétion s'établisse fortement entre un certain nombre d'idées, tandis que les autres sont encore mobiles; et supposons que cette cause altère en même temps le fluide sensible, lui enlève sa consistance; dès lors le mouvement imprimé aux idées mobiles doit avoir d'autant plus de vivacité que les idées qui peuvent le recevoir sont en petit nombre. L'état du somnambule figure l'état de l'homme affecté de cette espèce d'aliénation.

Cette classification des diverses espèces d'aliénation est nécessairement vague et indéterminée; je ne l'ai présentée que pour pouvoir mettre plus aisément de l'ordre dans ce que j'ai encore à dire sur ce sujet. Il ne peut être d'ailleurs de maladie plus variée dans ses effets, et son caractère, que l'aliénation mentale. C'est, en dernier résultat, une maladie de l'âme; et l'âme est composée d'un nombre très-considérable de parties, diversement modifiées, diversement

combinées, non-seulement dans les divers individus de l'espèce humaine, mais encore dans les diverses époques de la vie d'un même individu. Aussi l'histoire médicale d'un aliéné est toujours différente de celle d'un autre; et, le plus souvent, chaque aliéné passe successivement, ou alternativement, par les quatre espèces d'aliénation.

Nous venons de dire que l'aliénation est, en dernier résultat, une maladie de l'âme. Elle ne peut être en effet manifestée d'une manière apparente que par le désordre ou l'affaiblissement des opérations de l'âme. Le célèbre observateur et médecin des aliénés, le professeur Pinel, nomme leur maladie, maladie nerveuse; il a également raison; l'altération de l'âme procède immédiatement de celle du fluide sensible, ou bien, c'est l'âme qui commence à se dérégler, et aussitôt, le trouble qui s'établit dans l'ensemble de l'économie a, pour résultat l'altération du fluide sensible. Ainsi, ces deux altérations demeurent toujours correspondantes; elles suivent les mêmes gradations d'accroissement ou d'affaiblissement.

Il est aisé de concevoir comment l'altération du fluide sensible occasionne l'altération de l'âme. Ce fluide est l'instrument de toutes les combinaisons qui s'opèrent dans le sein de l'âme, de presque tous les mouvemens qui s'y exécutent,

et de toutes les sensations qui y sont éprouvées. Or , toutes les actions de l'âme se réduisent à des combinaisons , à des mouvemens et à des sensations.

Le fluide sensible est , comme nous l'avons dit souvent , l'extrait général de toutes les substances sur lesquelles s'exerce l'action de la vie. Cette action de la vie s'exerce par le concours d'un grand nombre d'organes ; l'état plus ou moins sain et actif de chacun de ces organes détermine la part qu'il prend à la composition du fluide sensible ; les qualités de ce fluide sont aussi avantageuses qu'elles puissent l'être , lorsque chaque organe s'acquitte convenablement des fonctions qui lui sont confiées ; au contraire , lorsque l'action de certains organes est embarrassée ou suspendue , lorsque celle de certains autres a pris un excès de vivacité , la préparation du fluide sensible est troublée ; elle amène plus ou moins d'imperfection dans ses qualités. C'est ainsi que l'on peut expliquer , d'une manière générale , comment toute maladie occasionne plus ou moins de dérangement dans les opérations de l'âme. On peut voir , avec détail , dans le bel ouvrage du profond observateur Cabanis , l'influence des diverses maladies sur les idées.

Le cerveau est l'organe qui se trouve au der-

nier terme dans la préparation du fluide sensible. Les altérations de la substance du cerveau doivent donc entraîner, plus que celles de tout autre organe, l'altération du fluide sensible. Mais les altérations que subit la substance du cerveau ne peuvent être aperçues pendant la vie, et ne peuvent même être constatées toujours aisément, après la mort, parce que l'instant de la mort est toujours marqué par un genre d'action qui doit modifier le résultat de bien des actions antérieures. Voilà pourquoi, peut-être, de grands observateurs, tels que Morgagni, ont cru reconnaître, en disséquant bien des sujets morts en état de démence, différentes altérations dans la couleur et la consistance du cerveau, tandis que le professeur Pinel, non moins habile et exact que Morgagni, n'a aperçu que quelques épanchemens de lymphie. Il peut sans doute arriver que la masse entière du cerveau soit altérée d'une manière uniforme, et alors, il doit être difficile de reconnaître, après la mort, le changement qui a été produit. Mais il est des cas où l'altération n'a pas été distribuée avec uniformité, et alors elle peut être aperçue. Il paraît que Morgagni en avait rencontré plusieurs de ce genre. « Dans ses nombreuses dissections de cerveaux de foux, il avait vu, presque toujours, augmentation, diminution, ou plus

souvent, grande inégalité de consistance dans le cerveau ; de sorte que la moëlle n'en était pas toujours trop ferme ou trop molle , mais que , pour l'ordinaire, la mollesse de certaines parties était en contradiction avec la fermeté des autres. (*Cabanis* , 2 vol. pag. 518.) Le même auteur dit encore (*même page*) « que Morgagni , et plusieurs autres observateurs , tels que Ghisi , Bonnet , Littre , ont reconnu , dans les cadavres des fous , différentes altérations des méninges , et différentes dégénéra-
tions plus intimes de la substance même du cerveau. Ils y ont trouvé des squirres , des amas de phosphate calcaire , plusieurs espèces de vrais calculs , des concrétions osseuses , des épanchemens d'humeurs corrosives ; ils ont vu les vaisseaux des ventricules , tantôt gonflés d'un sang vif et vermeil , tantôt farci de matières noirâtres , poisseuses et délétères. »

Comme le cerveau ne s'entretient que par le sang artériel qui y est constamment versé , il est vraisemblable que ces corps hétérogènes étaient le produit d'une exsudation vicieuse fournie par ce sang même ; la substance du cerveau se trouvant alors , non - seulement gênée , mais gâtée , ce viscère ne pouvait plus exercer librement et avantageusement sa propriété glanduleuse , lors même que le sang qui lui aurait été postérieurement envoyé , au-

rait été de bonne qualité ; ainsi le fluide sensible , résultant de cette sécrétion , ne pouvait être que d'une qualité funeste.

Lorsque l'âme est dans l'état de manie , c'est-à-dire , lorsque la concrétion s'est établie entre certaines idées , et que la mobilité s'est maintenue entre certaines autres , il doit arriver , dans les momens d'expansion très-vive , que le fluide sensible , débordant hors du centre sensible , se verse davantage dans les parties du cerveau qui correspondent aux idées mobiles , que dans celles qui correspondent aux idées concrètes. Celles-ci forment sans doute une masse qui demeure toujours placée de même. C'est ainsi que peut s'expliquer l'inégalité de consistance et de couleur que Morgagni a quelquefois observée dans la substance du cerveau.

Nous avons dit que l'altération de l'âme peut commencer dans son sein même , et entraîner ensuite une altération correspondante dans la constitution du fluide sensible , et dans l'exercice des diverses facultés organiques ; c'est ce que nous exposerons dans le chapitre suivant , lorsque nous traiterons des passions et de leur influence.

Je vais maintenant appuyer la théorie générale que je viens de présenter , sur l'examen

de quelques faits particuliers. Je les puise principalement dans l'ouvrage du médecin Pinel.

1. « Dans le nombre total de soixante et onze aliénés, qui furent reçus à Bicêtre durant l'an 2, trois seulement étaient compris entre la quinzième et la vingtième année de l'âge; mais pas un seul avant ce terme, époque de la puberté; les deux dixaines d'années, comprises depuis vingt ans jusqu'à quarante, ont été les plus fécondes en aliénés; il y en a un nombre moindre dans la dizaine comprise entre quarante et cinquante, moins encore depuis cinquante jusqu'à soixante et dix, aucun au delà de ce terme. »

C'est entre l'âge de la puberté et celui où la faculté de génération cesse d'appartenir à l'homme, que le fluide sensible a besoin d'être d'une nature très-composée pour remplir les nombreux emplois qui lui sont confiés; mais parmi ces emplois, il en est plusieurs qui exposent sa constitution à s'affaiblir, parce qu'ils excitent, de sa part, des dépenses supérieures à la faculté de renouvellement; les jouissances ardentes et répétées, et les chagrins profonds qui tiennent à la faculté même de goûter des jouissances ardentes, sont funestes au principe de la sensibilité. L'observation particulière que je viens de citer, s'unit à l'observation suivante qui est ancienne et générale:

l'aliénation n'est , nulle part , plus fréquente , et ne se reproduit sous des formes plus variées que dans les climats échauffans de l'Italie et de la Grèce.

2. « En compulsant les registres de l'hospice de Bicêtre , on n'y trouve point de naturaliste , point de physicien habile , point de chimiste , à plus forte raison , point de géomètre. »

L'homme dont la position favorise les penchans naturels se livre aux arts , s'il est d'une organisation vive et mobile ; il se livre à l'étude des sciences , si l'action de réfléchir est facilitée , en lui , par la modération de la sensibilité. Ce n'est pas que des hommes d'une sensibilité originairement vive ne puissent se livrer avec succès à l'étude des sciences ; mais cette occupation modifie leur caractère , parce que les idées comprises dans le domaine des sciences sont fortes , étendues , peu susceptibles conséquemment de se prêter à des mouvemens très-actifs , et de plus ayant exigé , pour leur composition , l'emploi d'une grande quantité de fluide sensible. Les idées que les arts expriment sont d'une nature beaucoup plus simple ; elles laissent , à la disposition de l'individu , une plus grande quantité de fluide sensible , et n'étant point enchainées par d'aussi nombreux rapports , elles peuvent être mises en mouvemens très-rapides , en mouvemens

excessifs même, et conséquemment occasioner, dans le système sensible, les désordres qui naissent de l'excès de ces mouvemens.

3. Les maniaques ne sont jamais susceptibles de plus de force musculaire que lorsqu'ils paraissent être devenus insensibles aux objets extérieurs. C'est que la manie est souvent causée par l'abus des sens extérieurs; les extrémités des nerfs sont serrées par l'action compressive, et si, avant que la dilatation leur ait été rendue, la production du fluide sensible recommence à se faire avec énergie, il faut bien que tout se rende vers le centre sensible qui en est agité, et ensuite vers les organes moteurs.

Il est des femmes vaporeuses, d'un tempérament très-délicat, qui, dans le temps de leurs convulsions, acquièrent une force supérieure à celle de plusieurs hommes; ces femmes sont nées très-sensibles, et elles ont ordinairement abusé de leur sensibilité; elles ont affaibli les organes de leurs sensations. Il faut reconnaître cependant que cette oblitération des organes des sens peut être causée par l'influence prolongée de l'engorgement d'un viscère intérieur. Nous avons dit précédemment qu'en pareil cas le fluide sensible, surabondamment adressé à cet organe, pouvait être pris sur celui qui devait être naturellement adressé aux organes des sensations.

4. « Une femme , âgée maintenant de 45 ans , ne voit autour d'elle que les effets d'un art magique destiné à la tourmenter , et tous ceux qui l'avoisinent lui paraissent voués à cet art imposteur. Depuis six mois , une nouvelle illusion s'est jointe à la première. A peine est-elle couchée , qu'elle croit voir une vive lumière qui se précipite sur elle , et la maîtrise avec un empire absolu ; elle dit éprouver , en même temps , une chaleur brûlante , quelquefois , une espèce d'engourdissement ; quelquefois , elle converse librement avec un esprit , et elle prétend en avoir entendu , d'une manière très-distincte , ces paroles : *tu as beau faire , je te tiens en ma puissance*. Cette mélancolique , au milieu de toutes ces scènes de délire , reste , tantôt immobile et tremblante , tantôt ses cheveux semblent se dresser sur sa tête ; elle pousse des cris d'indignation , et ses voisines l'entendent conjurer , d'une voix forte et passionnée , les puissances qui l'agitent ; d'autres fois , troublée par des terreurs pusillanimes , elle se lève , et le visage prosterné contre terre , elle se livre aux prières les plus ferventes. »

Il est vraisemblable que des idées chimériques , et excitant , par leur nature , un très-grand mouvement dans le fluide sensible , ont beaucoup occupé cette femme pendant son

enfance et sa jeunesse ; elles ont appelé , sur elles-mêmes , la presque totalité des forces intellectuelles , elles ont abandonné le plus grand nombre des autres idées à la compression. Cette femme voit certainement dans son âme tout ce qui l'agite ; elle ne pourrait être agitée , passionnée , par des êtres qui n'auraient pas une existence réelle. Qu'est-ce que des êtres qui n'existent pas ? On ne peut douter qu'il n'y ait , dans le centre sensible de cette femme , des êtres , des idées qui se sont combinées entre elles de manière à montrer , au fluide sensible qui les touche , des êtres de forme magique ; il y a aussi , quelquefois , une lumière éclatante , que le fluide sensible voit réellement ; enfin il y a des paroles , des sons réels , qui se font réellement entendre par le fluide sensible. Il n'est pas douteux encore que , lorsque cette femme est livrée pleinement à ces sensations intérieures , toute sa sensibilité est employée intérieurement ; elle ne peut être distraite par des sensations extérieures ; ce qui prouve qu'elle n'en reçoit pas , ou bien , que tout ce qui est introduit , pendant l'état de délire , est contraint de confondre , et son mouvement et sa substance , dans le mouvement et la substance des idées intérieures qui se font voir et entendre si vivement ; en ces momens de délire , s'il était des moyens d'appeler le

fluide sensible loin du centre sensible, il est vraisemblable que l'accès éprouverait un affaiblissement.

Il est aisé de reconnaître, à l'égarément des yeux pendant le délire, que les objets regardés sont intérieurs. D'ailleurs, on a remarqué que les veines sont distendues pendant les accès; ce qui indique que l'action compressive ne laisse point dissiper ce qui est projeté par l'expansion augmentée; elle le ramène vers l'intérieur; c'est une des causes du surcroît si remarquable dans les forces.

5. Tandis que l'accès du maniaque développe, en lui, la force musculaire de la manière la plus énergique, la vivacité intellectuelle est augmentée en même proportion; ce qui prouve que le mouvement musculaire, et le mouvement intellectuel ont un moteur commun. Généralement l'homme audacieux est celui dont les idées d'agression, quand elles se meuvent, le font avec une grande vivacité, et sont entourées d'une grande quantité de fluide sensible, dont une partie se combine vivement avec elles, dont une autre partie obéit rapidement à leur impulsion; quand de telles idées se meuvent dans le cerveau d'un aliéné, où les idées mobiles sont en petit nombre, elles doivent produire avec énergie tous les effets qui en dépendent. « L'excitation nerveuse ne se

marque pas seulement au physique , par un excès de force musculaire , et par une agitation continuelle de l'insensé , mais encore au moral , par un sentiment profond de supériorité de ses forces , et par une haute conviction que rien ne peut résister à sa volonté suprême ; aussi est-il doué alors d'une audace intrépide qui le porte à donner un libre essai à ses caprices extravagans , et , dans les cas de répression , à livrer un combat au concierge , et aux gens de service , à moins qu'on ne vienne en force , et qu'on ne se rassemble en grand nombre , c'est-à-dire , qu'il faut , pour le contenir , un appareil imposant qui puisse agir fortement sur son imagination , et le convaincre que toute résistance serait vaine. »

6. L'homme qui tend à la démence doit être , dans un état ressemblant à celui de l'homme en qui la fièvre se prépare ; ses idées doivent marquer une vivacité brillante , en attendant qu'elles montrent un impétueux désordre. « Quelquefois , l'accès semble porter l'imagination au plus haut degré de développement et de fécondité , sans qu'elle cesse d'être régulière , et dirigée par le bon goût. Les pensées les plus saillantes , les rapprochemens les plus ingénieux , et les plus piquans , donnent , à l'aliéné , l'air surnaturel de l'inspiration et de l'enthousiasme. Le souvenir du passé semble

se dérouler avec facilité , et ce qu'il avait oublié , dans les intervalles de calme , se reproduit alors à son esprit avec les couleurs les plus vives et les plus animées. Je m'arrêtais quelquefois avec plaisir auprès de la loge d'un homme de lettres qui , pendant son accès , discourait , sur les événemens de la révolution , avec toute la force , la dignité , et la pureté de langage qu'on aurait pu attendre de l'homme le plus profondément instruit , et du jugement le plus sain. Dans tout autre temps , ce n'était plus qu'un homme très-ordinaire. »

7. Il doit arriver souvent que le mouvement d'agitation , lorsqu'il se prépare , et même lorsqu'il s'exécute , pourvu que ce ne soit point avec trop de violence , porte intérieurement le sentiment d'un état très-agréable , parce qu'il fait assister l'aliéné à une représentation intérieure qui est vive et inattendue.

Un aliéné , guéri par le fameux Willis , fait ainsi l'histoire des accès qu'il avait éprouvés lui-même. « J'attendais , dit-il , toujours avec impatience , l'accès d'agitation qui durait dix ou onze heures , parce que je jouissais , pendant sa durée , d'une sorte de béatitude. Tout me semblait facile. Aucun obstacle ne m'arrêtait en théorie , ni même en réalité ; ma mémoire acquérait tout à coup une perfection singulière ; je me rappelais de longs passages des

auteurs latins. J'ai peine, à l'ordinaire, à trouver des rimes dans l'occasion, et j'écrivais alors, en vers, aussi rapidement qu'en prose. J'étais rusé, et même malin, fertile en expédiens de toute espèce. »

8. Lorsqu'une imagination vive s'est longtemps abandonnée, en secret, à la poursuite d'un désir dont l'accomplissement ne serait rien moins qu'une participation à la nature divine, ou à la puissance suprême ; lorsque cette exaltation solitaire, secondée par certaines circonstances, a amené l'aliénation permanente, un ravissement extatique doit être souvent goûté par l'aliéné, pendant la durée de ses accès. « Un insensé, renfermé dans une pension de Paris, et qui, durant ses accès, se croyait le prophète Mahomet, prenait alors l'attitude du commandement, et le ton de l'envoyé du Très-Haut ; ses traits étaient rayonnans, et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tirait à Paris pour des événemens de la révolution, il se persuade que c'est pour lui rendre hommage, il fait faire silence autour de lui, il ne peut plus contenir sa joie. »

9. Comme c'est le tempérament qui détermine le caractère des actions de l'homme sain, c'est lui encore qui détermine le caractère des accès de l'aliéné. « Les hommes robustes, et à cheveux noirs, ceux qui sont dans l'âge de

la vigueur , et qui sont les plus susceptibles de passions vives et emportées , semblent conserver leur caractère dans leurs accès , et deviennent quelquefois d'une fureur et d'une violence qui tient de la rage. On remarque moins ces extrêmes dans les accès des hommes à cheveux châtains , et d'un caractère doux et modéré ; leurs affections maniaques ne se développent qu'avec une certaine retenue et avec mesure. Rien n'est plus ordinaire que de voir les hommes à cheveux blonds tomber dans une rêvasserie douce plutôt que dans des emportemens de fureur , et finir par une démente d'imbécillité qui devient incurable. C'est assez dire que les hommes doués d'une imagination ardente et d'une sensibilité profonde , ceux qui peuvent éprouver les passions les plus fortes et les plus énergiques , ont une disposition plus prochaine à la manie ; réflexion triste , mais constamment vraie , et bien propre à intéresser en faveur des malheureux aliénés. Je ne puis que rendre un témoignage éclatant à leurs qualités morales. Nulle part , excepté dans les romans , je n'ai vu des époux plus dignes d'être chéris , des pères plus tendres , des amans plus passionnés , des patriotes plus purs et plus magnanimes , que dans l'hospice des aliénés , dans les intervalles de raison et de calme ; et l'homme sen-

sible peut aller , chaque jour , y jouir de quelque scène attendrissante. »

De telles réflexions , ainsi présentées , montrent que le médecin Pinel est , lui-même , aussi bon , aussi sensible qu'il est éclairé.

10. *Manie intermittente.* « Il est curieux de suivre , pour ainsi dire à l'œil , les effets de l'influence solaire sur le retour et la marche du plus grand nombre des accès de manie , de les voir se renouveler durant le mois qui suit le solstice du printemps , se prolonger avec plus ou moins de violence durant la saison des chaleurs , et se terminer , pour la plupart , au déclin de l'automne. Leur durée est renfermée dans une certaine latitude de trois , quatre , cinq mois , suivant les variétés de la sensibilité individuelle , et suivant que la température des saisons est accélérée , retardée , ou intervertie. Les aliénés de toute espèce manifestent , en outre , une sorte d'effervescence passagère , et des agitations tumultueuses , à l'approche des orages , ou par un temps très-chaud , comme à 16 , 18 degrés ou au-dessus , au thermomètre de Réaumur ; ils marchent à pas précipités ; ils déclament sans ordre et sans suite , s'emportent pour les causes les plus légères , ou même sans cause , et poussent les vociférations les plus bruyantes et les plus confuses. »

On peut fonder , sur cette observation , un

principe presque général , puisque l'idiotisme seul est continu sans intermittence. Ce principe est celui-ci. L'aliénation est une maladie pendant laquelle l'action compressive et l'action expansive triomphent alternativement l'une de l'autre , non , à intervalles courts et rapprochés , comme dans l'état de santé où le jour et la nuit se partagent la prépondérance de l'une et l'autre action , mais à intervalles considérables. Le temps de tranquillité est celui où la compression domine ; le temps d'accès est celui où l'expansion parvient enfin à faire agir les instrumens qu'elle a péniblement rassemblés ; et le développement de cette action est favorisé ordinairement par l'état d'expansion dans lequel le printemps, les chaleurs de l'été , les orages mettent l'atmosphère.

Cependant , plusieurs exceptions frappantes affaiblissent en apparence la généralité de ce principe. « J'ai vu trois insensés dont les accès se renouvelaient seulement aux approches de l'hiver. Je puis citer aussi deux exemples d'un changement total pour les époques des accès. Deux aliénés les éprouvaient constamment au retour des chaleurs, l'un depuis trois , l'autre depuis quatre années ; mais , depuis l'année dernière , ils ne les éprouvent plus qu'au déclin de l'automne , et au retour du froid. »

Le professeur Pinel demande , « à quoi tient

cette disposition nerveuse au renouvellement des accès, qui semble se jouer des lois générales? » Il serait peut-être satisfait de l'explication suivante.

L'expansion exaltée, qui est la cause immédiate de l'accès de manie, est elle-même causée par le développement et l'écoulement vers le cerveau de substances expansives préparées par les viscères inférieurs. « Le siège primitif de la manie périodique paraît être presque toujours dans la région épigastrique; les insensés, au prélude des accès, se plaignent d'un resserrement dans la région de l'estomac, de dégoût pour les alimens, d'une constipation opiniâtre, des ardeurs d'entrailles qui leur font rechercher des boissons rafraichissantes. »

Il me paraît donc vraisemblable, comme je l'ai dit précédemment, que c'est de la région épigastrique, et principalement de l'estomac, que s'élancent en certains temps, par les canaux des nerfs sympathiques, les substances expansives qui vont porter, dans le centre sensible, une grande accélération de mouvement. Or l'estomac, et généralement les viscères de l'épigastre, ont des fonctions productrices dont ils s'acquittent avec plus d'énergie dans les temps froids que dans les temps de chaleur; il est donc possible qu'ils tendent à adresser, dans les temps froids, une plus grande quan-

tité de principes provocateurs. Mais comme , généralement , l'ensemble du système fibreux , dans le corps d'un aliéné , est puissamment dominé par l'action compressive , les nerfs sympathiques doivent être , dans presque tous , serrés par la compression , tant qu'elle est aidée par le froid de l'atmosphère ; ainsi , dans le plus grand nombre d'aliénés , les substances expansives mises en développement par les viscères intérieurs sont forcées de séjourner dans ces viscères , ou autour de leur substance , jusqu'à ce que l'action générale de la chaleur , au printemps , soit venue les aider à distendre et à parcourir les canaux qui doivent les conduire jusques au centre sensible. Mais il peut être des individus qui n'ont pas besoin de ce secours ; les nerfs sympathiques sont , en eux , moins obéissans à l'action compressive , et il est vraisemblable que la guérison de tels aliénés est plus facile que celle des autres , en sorte que le changement des époques où l'accès se développe , lorsqu'il passe de l'été à l'hiver , soit d'un augure favorable.

Généralement , les accès sont augmentés par les boissons spiritueuses , ce qui semble confirmer les pensées précédentes. De telles boissons sont abondantes en substances expansives ; les nerfs sympathiques les saisissent , dans l'estomac , à l'instant même où elles se dévelop-

pent. On peut tirer une autre induction favorable à la même idée de ce que l'abstinence augmente ordinairement l'intensité des accès, et les prolonge. En premier lieu, l'abstinence diminue immédiatement la consistance du fluide sensible, et occasione, conséquemment, l'augmentation de sa mobilité. En second lieu, tant que l'opération de la digestion dure, elle emprunte des substances expansives au cerveau, au lieu de lui en adresser. Or, dans l'accès de manie, le cours de ces substances est généralement établi vers le cerveau, et ce cours a lieu tant que l'approvisionnement antérieur peut en fournir, ou tant qu'il n'y a point de déviation opérée par l'exercice d'autres organes. Aussi, il serait utile, pendant ces accès, d'occuper l'estomac, si on voulait les affaiblir, et s'il n'était pas plus avantageux de leur laisser toute leur énergie; d'ailleurs, on ne parviendrait que difficilement, pendant la plupart des accès, à occuper l'estomac. Quelquefois, le cerveau, ou plutôt le centre sensible, devient si obstinément un centre de fluxion nerveuse, que les aliénés refusent absolument toute nourriture, pendant quatre, sept, et quinze jours de suite; ils se contentent d'une boisson fréquente.

Les aliénés en démence ne sont point, à cet égard, dans le même cas que les maniaques. C'est l'ensemble du système sensible qui est tra-

versé, en tous sens, par des fluides excessivement mobiles lorsque l'aliéné est en démence; ainsi ses digestions même doivent être très-rapides, et, au lieu de refuser de la nourriture, comme le maniaque, il doit être d'une extrême voracité.

« On remarque dans les hospices une autre manie périodique régulière, nullement asservie aux vicissitudes de la saison, mais dont les accès se renouvellent en suivant des périodes invariables. Un de ces aliénés avait, chaque année, un accès de trois mois qui finissait vers le milieu de l'été. Les accès de manie d'un second semblaient suivre le type de la fièvre tierce, puisqu'il jouissait constamment d'un jour de calme; un troisième aliéné était dans un état extrême de fureur, seulement durant quinze jours de l'année; il était calme et jouissait pleinement de sa raison, durant onze mois et demi. Je puis enfin citer l'exemple de trois aliénés, dont les accès se renouvelaient constamment après dix-huit mois de calme, et dont la durée était de six mois révolus. »

Puisque le corps humain reçoit ses mouvemens des mouvemens imprimés à l'univers, il ne faut pas être surpris de voir quelquefois de la régularité et de la périodicité dans les mouvemens de l'homme, les mouvemens primordiaux étant réguliers et constans dans l'univers.

Dans le premier individu de ceux que je viens de citer, d'après le professeur Pinel, les choses étaient sans doute disposées, intérieurement, de manière à ce que neuf mois de temps fussent nécessaires pour que l'accumulation des effets de ces 270 jours pût produire, soit dans quelque plexus cérébral, soit dans la substance de quelque viscère inférieur, l'accumulation des principes surabondans qui, à ce terme seulement, ayant rempli le vase, commençaient à se verser, à exiger d'être mis en dissipation par la force expansive; et trois mois étaient nécessaires pour compléter cette dissipation. Après cela, le dépôt et l'accumulation recommençaient.

Dans le second individu, un jour seulement était nécessaire à l'accumulation, un jour à la dissipation. Dans le troisième, onze mois et et demi étaient employés à remplir, quinze jours à dissiper. Enfin, dans les trois derniers, l'accumulation mettait dix-huit mois à se faire, la dissipation exigeait six mois. Il faut se rappeler, pour appuyer cette explication, que tout accès de manie est une œuvre de dissipation plus ou moins rapide et violente, puisque chaque accès avance ordinairement la guérison, puisque, pendant sa durée, l'aliéné jouit d'une force extraordinaire, puisque enfin, un état de langueur et de débilité succède toujours aux accès.

C'est un effort de la puissance vitale , cherchant à rétablir l'équilibre , soit en rouvrant , au sein de l'âme ou du système sensible , des parties affaîsées , soit en repoussant un superflu. Ainsi la périodicité n'est pas plus étonnante , dans cette maladie , que dans toutes les autres où l'on voit la force expansive provoquer périodiquement des crises , pendant lesquelles elle ne fait que dégorger des embarras.

Généralement , les accès qui se terminent au déclin de l'automne laissent l'aliéné dans un tel état d'épuisement qu'il est bientôt exposé à périr , lorsque l'hiver vient augmenter l'action compressive ; car il en est encore , de cette maladie , comme de toutes celles dont le cours est marqué par des crises ; l'expansion exaltée ne dissipe pas seulement les substances accumulées , mais , avec elles , un grand nombre d'autres qui sont obligées de recevoir l'accélération du mouvement. D'ailleurs il faut se rappeler que le fluide sensible qui se compose dans le corps des aliénés , pendant les temps de tranquillité , ne peut acquérir la constitution la plus avantageuse , par cela même qu'il se compose dans un corps malade ; son vice le plus ordinaire est le défaut de consistance , ou l'excès de mobilité ; ainsi , dès l'instant où l'expansion est enfin parvenue à rouvrir les canaux de sortie , la dissipation d'un fluide mobile à

l'excès doit être excessivement rapide , et ne s'arrêter que lorsqu'elle est achevée ; alors , la compression règne seule.

Il arrive souvent que la compression , encore augmentée pendant la nuit en hiver , devient fatale aux maniaques dont les accès sont terminés ; ils meurent de froid , malgré les cordiaux et les couvertures.

11. Parmi les signes précurseurs de l'accès de manie , on distingue une loquacité excessive , une effusion extraordinaire de larmes , la vivacité du geste et du regard , et puisque tout démontre que l'accès de manie n'est autre chose qu'un mouvement extraordinaire du fluide sensible qui s'extravase , on peut penser généralement , comme je l'ai indiqué ailleurs , que les actes de faire entendre des sons , de verser des larmes , de gesticuler , de rire aux éclats , sont des témoignages qu'il se fait un emploi , un mouvement , une dissipation du fluide sensible.

12. Lorsque nous sommes dans l'état d'équilibre , ou de santé parfaite , toutes nos idées sont libres d'obéir aux divers mouvemens , soit d'expansion , soit de combinaison , qui les sollicitent ; ainsi , nos affections sont réglées ainsi que nos jugemens ; il n'en est pas de même dans le centre sensible d'un aliéné , où la liberté de combinaison n'est pas donnée à toutes les idées analogues entre elles , parce que

des concrétions plus ou moins fortes la suspendent, et où, cependant, les mouvemens imprimés aux idées libres sont d'une grande violence; c'est ce qui fait que, selon la nature des idées qui parviennent à être mises en mouvement, les affections d'un aliéné, toujours vives, sont tantôt intéressantes, tantôt odieuses. « Un homme, devenu maniaque par les événemens de la révolution, repoussait avec rudesse, au moment de l'accès, un enfant qu'il chérissait tendrement en tout autre temps. » (vraisemblablement, dans cet homme, les idées des inconvéniens et du malheur d'être père, en temps de révolution, étaient comprises parmi celles qui avaient besoin de l'expansion exaltée pour être mises en mouvement; les idées plus naturelles de tendresse étaient senties dans l'état naturel.) J'ai vu aussi un jeune homme plein d'attachement pour son père, l'outrager, ou chercher même à le frapper dans ses accès périodiques; un autre insensé, d'un naturel pacifique et très-doux, semblait inspiré par le démon de la malice, durant ses accès. »

13. L'instinct destructeur, féroce, sanguinaire, qui appartient habituellement, et par caractère, à certaines classes d'animaux, peut aussi devenir l'impulsion fatale et irrésistible de l'être qui fut homme, mais qui, par l'aliénation de son âme, et l'altération de son prin-

cipe sensible , a perdu le caractère essentiel de l'humanité. Ce même principe peut être agité, avec tant de violence , et tant de désordre , il peut imprimer des mouvemens si furieux , que l'aliéné ait besoin d'affronter jusqu'aux plus cruelles douleurs , et que , dans sa rage , il se porte jusqu'à se déchirer.

Généralement , le besoin de détruire n'est autre chose que le besoin d'agir avec une extrême violence ; l'opération de construire est trop lente , trop paisible , pour des hommes en qui les substances expansives coulent comme des torrens furieux ; l'opération de détruire leur convient seule , parce qu'il n'en est pas de plus rapide. Cette considération s'unit à celles que nous avons présentées , dans le chapitre précédent , lorsque nous avons cherché les causes des révolutions et de leurs ravages ; il est alors une grande partie de la nation qui est dans un état intellectuel ressemblant à celui de l'homme en démence ; seulement cet état , qui n'est point l'effet d'une maladie dans les individus , mais d'un désordre dans le corps politique , n'a besoin que de temps pour se dissiper , au lieu que la démence individuelle est souvent incurable.

14. Il semble que la substance même des idées s'extravase en même temps que le fluide sensible dans certains accès de démence. Il est des aliénés qui ne conservent point , et qui ne

retrouvent jamais , le souvenir de ce qu'ils ont dit et de ce qu'ils ont fait pendant leur accès d'aliénation. A la vérité , pour expliquer cet oubli , il suffit de dire que les idées qu'ils ont exprimées pendant leur démence se sont ensuite décomposées , et l'ardeur même de leurs mouvemens a dû produire cette décomposition ; mais quand on est témoin de l'excessive violence , et de l'extrême désordre de ces mouvemens , on est autorisé à croire que la décomposition des idées , si impétueusement agitées , est suivie de leur dissipation. Il est donc possible que lorsque l'idiotisme incurable termine la démence , cela vienne de ce que chaque accès a causé la dispersion , hors du centre sensible , d'une partie de la substance des idées , en sorte qu'au terme des accès , il n'y ait plus , dans le centre sensible , ni idées dignes de ce nom , ni même capacité pour en recevoir de nouvelles. Le mot *extravagance* , que l'on emploie pour désigner l'état d'un esprit aliéné , peut être ainsi une de ces expressions d'une exactitude réelle , quoique l'on ait cru n'en faire qu'une expression figurée. Les idées *extra-vaguent* , elles *vaguent extra* leur demeure , parce que les liens , qui devraient les contenir , sont rompus par l'impétuosité de leurs mouvemens. Le mot *démence* peut être encore une expression exacte. *Mens* , l'esprit , est *dehors* ; il est hors de sa demeure.

Ce qui semble indiquer que, dans bien des cas, les accès de démence entraînent la dissipation des idées, c'est qu'il est d'autres aliénés, « qui se retracent vivement toutes les circonstances de l'accès, tous les propos outragans qu'ils ont tenus, tous les emportemens où ils se sont livrés; ils en sont pénétrés de repentir. » Il serait intéressant d'observer si, comme je serais porté à le croire, ces derniers aliénés ne sont pas ceux que chaque accès conduit vers la guérison, tandis que les premiers sont conduits, par chacun de leurs accès, vers l'idiotisme.

15. Il peut arriver quelquefois que les idées ne soient en grand mouvement, en grand désordre, dans le centre sensible d'un aliéné, que faute d'une idée principale, ou plutôt d'une occupation déterminée qui serve de lien, de point d'appui, à ces idées incohérentes, et qui leur imprime une direction, en sorte que la régularité se rétablisse, si cette direction est donnée. « J'engageai un jour un d'entre eux, d'un esprit très-cultivé, à m'écrire une lettre, au moment même où il tenait les propos les plus absurdes; et cependant cette lettre, que je conserve encore, est pleine de sens et de raison. Un orfèvre qui avait l'extravagance de croire qu'on lui avait changé sa tête, s'infatua en même temps de la chimère du mouvement perpétuel;

il obtint ses outils, et il se livra au travail, avec la plus grande obstination. On imagine bien que la découverte n'eut point lieu ; mais il en résulta des machines très-ingénieuses, fruit nécessaire des combinaisons les plus profondes. »

16. J'ajouterai encore quelques observations à celles que le professeur Pinel vient de me fournir. J'ai observé moi-même attentivement il y a peu de jours, (septembre 1804) un homme d'environ soixante ans, d'une très-belle figure, d'un corps robuste, grand, bien proportionné, d'une physionomie noble et vive, relevée par une belle chevelure blanche. Cet homme a servi autrefois dans le régiment de Conti ; tous ses propos se ramènent sans cesse à cet ancien service. Il affirme qu'il est de droit maréchal de France, au lieu du duc de Richelieu, qui méritait d'être mis sous les pieds ; de plus, on lui doit trois millions ; une dame de château l'a appelé de Paris pour l'épouser. Toutes ces idées, dont on voit qu'une personnalité très-vive est le principal fondement, se précipitent l'une sur l'autre, se secouent mutuellement, pour ainsi dire, et s'embrouillent dans tout ce qui s'unit à elles ; leur expression est très-animée ; elle est accompagnée d'un geste extrêmement marqué, et même cadencé. La physionomie s'accommode parfaitement au geste ; tantôt un sourire fort agréable, et subitement un air fu-

rieux, un regard terrible, que suit, à l'instant, un propos joyeux, ou une chanson militaire, presque aussitôt abandonnée que commencée. Cet homme a eu certainement les passions très-vives; nous ferons voir bientôt que la personnalité est, en nous, en raison de la vivacité de notre organisation. Les désirs secrets, mais très-vifs, de l'homme que je cite, ont dû être, pendant sa jeunesse, et peut-être son âge mûr, de devenir maréchal de France, de posséder trois millions, d'épouser une dame de château. Ces idées, très-fréquemment et très-vivement senties, ont absorbé dans leurs combinaisons, mais d'une manière trop rapide pour pouvoir être régulière, toutes les idées qui n'étaient pas absolument sans moyens de liaison avec elles; il n'est que les idées entièrement disparates qui ont conservé leur liberté. Cet homme est maître d'école, et s'acquitte bien de cet emploi; il montre surtout fort bien les quatre premières règles de l'arithmétique. Il n'y a rien de commun entre les idées numériques, et celles qui peuvent se prêter au désordre. Je doute que l'on ait jamais vu un aliéné faire des calculs pendant ses accès.

17. Un médecin très-digne de foi m'a dit qu'un menuisier était sans raison, sans liaison d'idées, sans mémoire hors de son atelier; quand il y rentrait, il redevenait sensé et rai-

sonnable. Cette observation confirme ce que j'ai dit sur les avantages de l'habitude. L'exercice de la pensée est plus facile, lorsque l'on est environné d'objets que l'on a beaucoup vus ; on ne les regarde plus. Ce menuisier, dont l'organisation devait d'ailleurs être faible, était jeté dans la distraction et le désordre, aussitôt que des idées étrangères et imprévues venaient se mêler à celles, en petit nombre, qu'il était en état de combiner.

18. « Un homme, qui avait un abcès dans le corps calleux, m'a dit plusieurs fois, pendant le cours de sa maladie, qu'il sentait son lit se dérober sous lui, et qu'une odeur cadavéreuse le poursuivait sans cesse depuis plus de six mois. Il prenait beaucoup de tabac pour la dissiper, mais c'était inutilement ; les deux odeurs, ou leurs impressions, se confondaient d'une manière insupportable, et il les rapportait également l'une et l'autre à l'organe même de l'odorat. » (*Cabanis, vol. 1, pag. 168.*)

Il est vraisemblable que les instans où cet homme sentait son lit se dérober sous lui, étaient ceux où il perdait la faculté de sentir par l'organe tactile, parce que le fluide sensible se retirait des extrémités des nerfs de cet organe, et cette odeur cadavéreuse qui le poursuivait, était sans doute celle de l'abcès qu'il avait dans le corps calleux. Cette obser-

vation est remarquable , en ce qu'elle paraît montrer que la sensation des corps odorans peut se faire sans que les émanations odorantes aient besoin de se présenter à la membrane olfactive. Tandis que , dans l'homme cité par Cabanis , les émanations odorantes du tabac passaient par les voies ordinaires , et se rendaient au centre sensible , les émanations odorantes de l'abcès passaient par les canaux qui unissaient le corps calleux au centre sensible ; là elles se confondaient avec celle du tabac , et formaient un corps que le fluide sensible ne pouvait toucher sans souffrir.

19. Lorsque l'agitation qui caractérise la démence se prépare ou s'effectue , l'activité de mouvement imprimée au fluide sensible peut donner , aux organes des sensations extérieures , une finesse qu'ils n'ont pas dans l'état habituel. « Il est de ces malades qui distinguent facilement , à l'œil nu , des objets microscopiques ; d'autres qui voient assez nettement dans la plus profonde obscurité , pour s'y conduire avec assurance. Il en est qui suivent les personnes à la trace comme un chien , et reconnaissent , à l'odorat , les objets dont ces personnes se sont servies , ou qu'elles ont seulement touchées. J'en ai vu dont le goût avait acquis une finesse particulière , et qui désiraient ou savaient choisir les alimens et même les remèdes qui pa-

raissaient leur être véritablement utiles , avec une sagacité que l'on n'observe pour l'ordinaire que dans les animaux. On en voit qui sont en état d'apercevoir en elles-mêmes, dans le temps de leurs paroxismes , ou certaines crises qui se préparent, et dont la terminaison prouve bientôt après la justesse de leur sensation , ou d'autres modifications organiques attestées par celles du poulx, et par des signes encore plus certains. » (*Cabanis*, vol. 2, pag. 61.)

20. Lorsque les idées simplement sonores, que nous avons appelées idées musicales, se composent, dans le centre sensible, d'une manière harmonique et régulière, l'organe de la voix les exprime avec justesse parce qu'il les imite. On voit souvent des hommes et des femmes, chantant juste dans leur état de santé, qui chantent faux lorsqu'ils sont affectés d'une maladie nerveuse. Les compositions d'idées sonores se font mal alors dans leur centre sensible. « On a vu l'inverse arriver dans d'autres cas, c'est-à-dire, qu'on a vu des personnes qui, chantant habituellement faux dans l'état de santé, chantaient accidentellement juste dans des accès de fièvre, ou dans certains délires extatiques. » (*Cabanis*, vol. 2, pag. 34.) Sans doute, dans de tels individus, la composition harmonique des idées musicales avait

besoin , pour se faire , d'un mouvement plus actif que le mouvement ordinaire.

21. On sait que l'occupation de l'esprit , lorsqu'elle est très-forte , très-soutenue , peut entraîner l'aliénation mentale ; elle produit cet effet , en déterminant le cours habituel du fluide sensible , vers le centre sensible , avec tant d'abondance que les autres organes , tels que les viscères inférieurs , ne reçoivent plus ce principe en quantité suffisante pour s'acquitter convenablement de leurs fonctions. De là résulte l'altération du fluide sensible. Ce résultat funeste est surtout amené lorsque c'est pendant la saison des chaleurs que l'on s'obstine à poursuivre une occupation d'esprit , fatigante et profonde. Le fluide sensible acquiert bientôt alors une mobilité excessive , surtout encore si une nourriture saine et abondante n'en prévient pas l'épuisement. Le sommeil , l'exercice du corps , et une nourriture bonne , non échauffante , sont absolument nécessaires à l'homme livré habituellement aux travaux de l'esprit.

J'ai connu un littérateur qui , pour avoir travaillé très-fortement pendant l'été , et dans un appartement dont l'exposition était très-chaude , était parvenu , en très-peu de temps , à éprouver un effet singulier et très-incommode ; il se sentait presque irrésistiblement entraîné

à répéter tout ce que l'on prononçait devant lui ; toute conversation à laquelle il assistait le faisait beaucoup souffrir ; les derniers mots de chaque phrase qu'il entendait semblaient rejaillir plusieurs fois dans son âme ; il était obligé de les répéter mentalement plusieurs fois. Ces idées qu'il recevait étaient sans doute extrêmement mobiles ; elles participaient à la nature du fluide sensible qui était admis dans leur composition ; et , par le mouvement qui les animait , elles sollicitaient l'organe de la voix de les imiter hautement. Un voyage fatigant mit fin à cette maladie.

D'autres personnes éprouvent un effet qui peut être rapporté aux mêmes causes. A l'instant où elles se couchent , elles se sentent obsédées d'une rêverie très-incommode ; les idées les plus incohérentes se poursuivent avec une extrême rapidité ; et la position horizontale détermine cet état pénible , puisque le retour à la position verticale le suspend aussitôt. Dans de telles personnes , le centre sensible est habituellement dilaté outre mesure par la direction habituellement trop vive et trop soutenue du fluide sensible vers cet organe ; une telle direction rend le sommeil très-difficile , lors même qu'il est appelé par l'épuisement du reste du corps ; si , pour céder aux besoins que cet épuisement excite , on prend la position hori-

zontale , le mouvement qui persistait encore dans les idées devient agitation , parce que la position horizontale est toujours favorable à l'expansion intérieure. Peut-être aussi le renversement du corps , surprenant les idées en mouvement , les met brusquement en désordre ; elles ont besoin de quelque temps pour reprendre leurs positions respectives et leurs relations.

22. Le fait suivant prouve que l'idiotisme résulte , en bien des cas , d'une compression qui s'est appliquée d'une manière presque absolue sur le centre sensible.

« Le cerveau d'une vieille femme était ouvert par une carie énorme des os du crâne. J'abstergais le pus sanieux qui couvrait la dure-mère , et je faisais , en même temps , des questions à la malade sur son état ; comme elle éprouvait peu de douleur de la compression de la masse cérébrale , j'appuyai le tampon de charpie ; je pressai légèrement dans une direction perpendiculaire ; et , tout à coup , la malade , qui répondait sainement à mes demandes , se tut au milieu d'une phrase. Sa respiration continuait cependant de s'effectuer ; son pouls battait encore ; je retirai le tampon ; la malade ne dit rien ; je lui demandai , si elle se rappelait la dernière question que je lui avais adressée ; elle m'affirma la négative ; voyant que cette expé-

rience était sans douleur et sans danger , je la réitérai trois fois , et suspendis , trois fois , tout sentiment , et toute intelligence. » (*Physiologie de Rieherand* , pag. 174.)

Il paraît évident que cette femme était jetée subitement dans le sommeil absolu par cette compression.

23. L'épilepsie est une maladie effrayante dont la cause paraît être , non-seulement une altération profonde du fluide sensible , mais une concentration habituelle de ce principe vers quelque siège secondaire au détriment du siège cérébral. Dans l'épilepsie idiopathique , il paraît que le centre phrénique est le foyer de concentration du fluide sensible ; c'est de là que , lorsqu'il a atteint sa mesure , l'expansion le projète avec violence dans tous les canaux qui peuvent lui être ouverts ; et ces canaux sont beaucoup plus ceux qui conduisent aux organes musculaires , que ceux qui conduisent aux organes des sensations extérieures , parce que ceux-ci sont habituellement dans l'état de compression , le cerveau n'étant plus le foyer principal de la distribution du fluide sensible. Dans d'autres épilepsies , que l'on nomme sympathiques , la concentration du fluide sensible se fait dans quelque point d'un nerf , qui , dans l'ordre naturel , n'est pas même l'un des sièges secondaires de ce principe ; c'est , par exemple ,

dans un nerf de la jambe que ce principe se rassemble , soit qu'une circonstance particulière de ce nerf l'y retienne , soit que la présence d'un corps étranger fasse obstacle à son mouvement. Le fluide sensible dont la nature est déjà sans doute vieiee , s'altère encore davantage par le séjour qu'il fait en un lieu qui n'était pas destiné à le recevoir. Lorsque l'accumulation est faite , l'expansion s'efforce de le rejeter , et le malade éprouve des douleurs , des tiraillemens , qui sont le témoignage de ces efforts ; le fluide sensible parvient à remonter vers la tête ; le malade , pendant ce trajet , éprouve la sensation d'une sorte de vapeur ou air frais , que l'on a nommée , en médecine , *aura epileptica*. Bientôt le cerveau s'engorge lui-même de fluide sensible , et ne pouvant le rejeter abondamment par les nerfs qui conduisent aux organes des sens , ne pouvant le faire pénétrer non plus avec facilité dans le centre sensible , qui est habituellement comprimé comme les organes extérieurs , il le jette dans les nerfs qui conduisent aux organes musculaires ; il en excite avec violence le mouvement universel.

24. Il ne me reste plus , pour terminer ce chapitre , qu'à présenter l'indication du traitement qui doit être employé pour obtenir , quand cela est possible , la guérison de l'alié-

nation mentale. Cette maladie , avons-nous dit , est produite par une altération du fluide sensible , assez soutenue , et assez profonde , pour que les idées ne jouissent plus , dans le centre sensible , de la liberté qui est nécessaire à leurs combinaisons régulières , et à leurs mouvemens bien ordonnés. Il faut donc que le traitement soit dirigé dans la double intention de rendre , au fluide sensible , la constitution la plus avantageuse , et de rétablir la liberté des idées. Pour obtenir le premier effet , une nourriture saine et abondante est nécessaire ; et afin que ses produits se distribuent convenablement dans l'ensemble du corps , il faut que le malade se livre à un exercice mécanique qui l'intéresse. L'expansion vitale recevra ainsi des moyens de rendre , à tous les viscères qui ne seront encore que comprimés , ou obstrués , l'exercice de leurs fonctions ; c'est très-souvent de la gêne imposée à cet exercice que dépend originairement l'aliénation mentale.

Quant à la liberté des idées , elle sera efficacement préparée par le fluide sensible , lorsqu'il aura repris ses qualités saines et vivifiantes ; il ne restera plus qu'à adresser au centre sensible des idées nouvelles , tantôt frappantes et actives , tantôt douces et intéressantes , qui puissent morceler les concrétions irrégulières , en retirer peu à peu les idées

qui les composent , et faire passer ces idées dans de nouvelles agrégations mieux ordonnées , plus convenables. Cet art bienfaisant demande des intentions généreuses , et une grande habileté dans celui qui l'exerce ; son application doit être variée en faveur de chaque aliéné ; pour le voir en modèle , et en pratique , on n'a qu'à suivre la conduite du médecin Pinel ; il l'a tracée dans son livre.

CHÂPITRE XIX.

Tableau général des actions et des sentimens de l'âme.

DES mouvemens indéfiniment variés s'opèrent dans le sein de l'âme ; des sensations indéfiniment variées y sont éprouvées. Nous avons donné , aussi clairement qu'il nous a été possible , les définitions générales de ces mouvemens et de ces sensations. Nous sommes entrés même dans les détails auxquels notre sujet nous a conduits , et qui nous ont paru nécessaires pour nous faire mieux entendre. Nous croyons devoir maintenant rassembler dans un même

tableau nos pensées principales , et tous les faits intéressans que ces pensées servent à expliquer.

Il n'y a point dans la nature de composé organique, d'une très-petite étendue , dont les élémens soient plus variés, plus nombreux, que ceux de notre âme. Il résulte de là que notre âme est de tous les composés organiques , d'une très-petite étendue , celui qui , sans perdre sa nature essentielle , peut admettre , dans sa formation , le plus de diversité.

C'est cette faculté , de pouvoir être formée avec une diversité presque infinie , qui fait , à l'égard de notre âme , la puissance de l'éducation , des mœurs , du climat , du régime , et de l'habitude.

L'organisation particulière de deux individus étant supposée la même , leur régime étant aussi le même , mais ces deux individus habitant des lieux différens , et étant nés dans des temps différens , chacun possèdera dans son âme , d'une manière prééminente , les idées des objets qui se seront montrés le plus fréquemment , le plus vivement , dans le lieu qu'il aura habité , dans le temps où il aura vécu.

Supposons maintenant , au contraire , deux individus d'organisation différente , l'une plus avantageuse , l'autre inférieure , habitant le

même climat , le même lieu , nés dans le même temps , le même jour , vivant ensemble , soumis en toutes choses à des conditions , à des circonstances , exactement égales , pratiquant l'un et l'autre les lois de sagesse dont ils ont connaissance ; malgré cette parité absolue , l'âme de l'un ne ressemblera point à celle de l'autre ; chacune sera composée en raison exacte de l'organisation de l'individu.

En quoi consisteront les différences ? Elles seront de trois genres. L'individu plus favorablement organisé aura reçu plus d'idées élémentaires ; ces idées seront plus exactement ressemblantes aux objets qui les auront procurées , elles seront plus capables de les représenter. En second lieu , cette même faveur d'organisation aura fait , en lui , que les combinaisons intérieures d'idées acquises auront été plus fréquentes , plus fortes , plus étendues. Ainsi l'individu favorisé possèdera , non-seulement un plus grand nombre d'idées élémentaires , mais encore un plus grand nombre d'idées complexes ; et enfin , outre cette supériorité de fortune intellectuelle , il aura le sentiment plus profond , plus animé , de ses idées , soit complexes , soit élémentaires.

Si maintenant on reporte vers les temps de civilisation naissante l'individu faiblement organisé ; si l'on place , au contraire , l'individu

avantageusement organisé, en un lieu, et en un temps où la civilisation soit très-avancée, et où, par conséquent, les sources d'idées soient très-fécondes et très-multipliées, on reconnaîtra que ces deux individus ne pourront être que séparés, sous le rapport intellectuel, par une extrême distance.

Tel est le principe général des différences qui distinguent, entre elles, les âmes humaines. Ces différences portent sur le nombre des idées, sur leur nature, sur leurs combinaisons, et sur la sensibilité du principe qui les touche; et les élémens de ces quatre causes étant très-nombreux, très-variés, pouvant se combiner ensemble avec une diversité presque infinie, les différences qui distinguent entre elles les âmes humaines, doivent être d'une presque infinie diversité; ce sont elles qui constituent les diverses modifications individuelles que l'on nomme *caractères*.

Cherchons maintenant à donner une classification générale de ces différences, en n'oubliant jamais cependant qu'une classification n'existe pas réellement dans la nature, que tous les caractères forment une chaîne dont les anneaux contigus sont à peine séparés par une distance légère, et qu'enfin le même individu, tant qu'il possède la vie, éprouve fréquemment, sinon un changement absolu dans son

caractère , du moins une modification plus ou moins considérable , qui le rend différent de lui-même , à son propre jugement , et au jugement des personnes avec lesquelles il passe habituellement ses jours.

De telles considérations, et l'importance ainsi que la fécondité du sujet que nous allons traiter , nous portent à diviser ce chapitre en trois sections unies entre elles par les mêmes principes , mais un peu séparées par les applications de ces principes même. Dans la première section , nous présenterons une distribution générale des divers caractères ; dans la seconde section , nous rapporterons à cette distribution le caractère particulier de chacune des affections humaines ; dans la troisième section , nous nous occuperons spécialement de la sagesse , de son influence sur le bonheur et sur la composition de l'âme. Nous ajouterons à la première section le tableau des causes qui ont donné au dix-septième siècle un caractère très-remarquable ; nous ajouterons à la seconde section des réflexions générales sur l'éducation des enfans. Nous ferons précéder la troisième section de considérations générales sur la liberté de l'homme.

PREMIERE SECTION.

Distribution générale des divers Caractères.

Les idées sont des corps. Supposons que la puissance de combinaison soit étrangère aux idées, et qu'une fois introduites, elles ne puissent point être déplacées, leur disposition mutuelle, dans le centre sensible, sera alors déterminée par l'ordre de leur introduction. Toutes celles qui seront venues ensemble demeureront ensemble; toutes celles qui seront venues successivement seront rangées dans un ordre successif. Si l'introduction des mêmes idées, soit contemporaines, soit successives, se renouvelle fréquemment, ces idées formeront des corps distincts, prononcés, que le fluide sensible pourra reconnaître avec facilité; toutes les fois qu'il éprouvera ce sentiment facile, il aura le souvenir exact des idées, ou de la suite d'idées, dont le contact lui aura été procuré.

Telle est l'opération de la mémoire soutenue et fidèle. Cette opération consiste dans une représentation exacte donnée intérieurement au fluide sensible. Les objets, ou plutôt, les acteurs réels de cette représentation sont les idées antérieurement acquises, dont l'introduction a

été fréquente , et qui ont , à peu près , demeuré dans l'état et l'ordre où elles étaient à l'instant de leur introduction.

Les hommes froids , et cependant intelligens , sont ceux qui , pour l'ordinaire , sont doués spécialement d'une mémoire soutenue et fidèle. Ils retiennent aisément les mots , les choses , la succession des mots et des choses ; ils reproduisent aisément , fidèlement , même après un temps quelquefois bien long , les choses et la succession des choses qu'ils ont retenues ; les circonstances , même minutieuses , leur sont présentes ; ils racontent ce qu'ils ont vu , ce qu'ils ont fait , ce qu'on leur a dit , avec détail , aisance et fidélité.

Les hommes intelligens et en même temps très-vifs , très-sensibles , sont loin de posséder , au même degré , cette faculté de la mémoire soutenue et fidèle. C'est en eux un défaut sans doute ; mais comment ce défaut est-il lié à l'avantage d'une vivacité , d'une sensibilité supérieures ?

Pour en trouver la raison , il faut considérer , de nouveau , les idées avec toutes les propriétés qui leur appartiennent. Nous en avons séparé , tout à l'heure , la mobilité , et la faculté d'obéir aux lois de l'affinité. Cependant ces deux facultés doivent leur appartenir d'une manière éminente ; car les idées sont des corps d'une

ténuité extrême , et conséquemment très-disposés à céder à la plus légère impulsion ; en second lieu , les idées se ressemblent entre elles par le fonds de leur nature , et cette ressemblance établit , entre elles , les principaux rapports d'affinité ; elles sont de plus distinguées , les unes des autres , par des différences de forme , de grandeur , par les divers rapports selon lesquels sont associés les élémens qui les composent ; ces différences , sources de modifications continuelles dans les combinaisons des idées , maintiennent , en leur faveur , l'exercice de la puissance d'affinité.

Mais , dans toute opération qui a pour objet une combinaison nouvelle , il est une circonstance qui favorise singulièrement la liaison par affinité ; c'est le mouvement des parties ; ce mouvement , quand il est suffisant , quand il n'est pas trop rapide , procure le rapprochement , le contact , des parties qui ont une convenance mutuelle ; il fait que ces parties analogues , ressemblantes , viennent , pour ainsi dire , au-devant de l'action composante que doit exercer , sur elles , la puissance compressive.

Ainsi la composition entre les idées analogues , ressemblantes , se fera avec d'autant plus de facilité que , par une cause particulière , ces idées , au lieu de demeurer , dans le centre sensible , en repos , et dans l'ordre selon lequel

elles auront été introduites , y seront fréquemment animées d'un mouvement suffisant. Dès lors , la mémoire sera affaiblie , c'est-à-dire , que la succession des objets ne sera plus représentée exactement ; mais , le plus souvent , la liaison des objets extérieurs était fortuite et inordonnée ; ces objets étaient rapprochés , contigus , mais ils ne se ressemblaient pas ; ce n'est pour aucun de nos sens que l'ordre existe dans la nature , ce n'est que pour notre esprit ; d'où il suit que c'est dans notre esprit même que l'ordre se compose.

Nous pouvons distinguer maintenant , l'*ordre* dans les idées , ou la *raison* , de la simple *mémoire*. Posons les définitions d'une manière précise ; la raison s'exerce par le sentiment des idées bien ordonnées ; la mémoire s'exerce par le sentiment des idées telles qu'on les a reçues ; si les idées que l'on a reçues étaient déjà bien ordonnées à l'instant de leur introduction , la mémoire est raison.

Le degré de la vie intellectuelle dont jouit chaque individu est mesuré , et même produit , par le degré d'expansion qui s'exerce dans son âme , ou du moins dans le centre sensible qui la contient ; ce degré d'expansion dépend lui-même de l'état où se trouve habituellement l'organisation générale de cet individu , et du nombre ainsi que de la nature de ses idées. Mais ,

faisons abstraction de ces deux dernières circonstances; nous ne négligerons point, quand il en sera temps, d'indiquer l'influence secondaire qu'elles ont sur le degré de la vie intellectuelle; en ce moment, ne parlons que de l'influence exercée, sur l'état de l'âme, par l'expansion vitale.

D'après cette condition seule, l'homme capable de sensations extérieures, et, par cela même, de recevoir des idées, mais dont le tempérament est paisible, jouit, comme nous l'avons dit tout à l'heure, de la prérogative d'une heureuse mémoire. Passons maintenant à l'extrême opposé. Nous trouverons que l'homme, dont les sensations extérieures sont très-promp-tes, très-vives, et qui, par la vivacité de son tempérament, est animé d'une expansion intérieure très-rapide; recevra impétueusement les idées des objets extérieurs, les reproduira fidèlement, et vivement, à l'instant même, aura conséquemment une mémoire très-exacte... mais, pour quelques momens; car l'expansion intérieure, mettant en mouvement, presque aussitôt, les idées nouvellement acquises; occasionera sans cesse des déplacemens suivis de nouvelles combinaisons; et cet ouvrage intérieur de l'expansion n'aura que bien rarement le temps de s'affermir; il sera presque toujours traversé par de nouveaux ouvrages produits par

la même cause ; une mobilité perpétuelle sera le caractère dominant de l'homme dont je m'occupe ; il y aura fréquemment des pensées intéressantes, ingénieuses, quelquefois bien ordonnées, parmi les résultats intérieurs de ses combinaisons fugitives. Cet homme imaginera aisément, vivement ; il aura de l'*imagination*. Au caractère de cet homme on pourra rapporter le caractère ordinaire des enfans et des femmes ; dispositions semblables , effets ressemblans ; sensibilité vive , mémoire prompte et sans consistance , raison passagère , imagination féconde en produits d'un instant.

Je viens de rapprocher , l'une de l'autre , les deux extrémités de la ligne des caractères humains ; je considère , comme ayant dépassé l'une et l'autre extrémité de cette ligne , d'une part , les hommes absolument dépourvus d'intelligence , d'un autre côté , les hommes que la démence agite ; de tels hommes sont dans un état de maladie , ou d'exception aux lois générales de l'humanité.

Passons maintenant au milieu entre les extrêmes. Ce milieu exact est très-rare ; supposons son existence ; et , pour définir le tempérament heureux qui y est placé , disons que c'est réellement un tempérament entre toutes les qualités , tous les avantages. Les hommes , ainsi traités par la nature , ont des sensations suffisantes

en vivacité et en abondance, une mémoire moyenne, une imagination moyenne, et beaucoup de raison. Lorsque, dans de tels hommes, les idées ont été reçues par le canal des sens extérieurs, l'expansion intérieure les met en mouvement, et en dérange ainsi la mémoire; mais ce mouvement n'est point d'une vivacité extrême; sa mesure est seulement au degré qui suffit pour que l'action compressive détermine convenablement la liaison des idées analogues et ressemblantes. On voit aussi que les hommes organisés de cette manière sont seuls capables d'embrasser les idées étendues, de produire eux-mêmes de vastes combinaisons d'idées, dans lesquelles toutes les parties soient bien liées par de justes rapports. Eux seuls possèdent parfaitement cette pensée abstraite de l'ordre, que la simple vue de la nature n'indique pas, cette pensée-modèle, sur laquelle tous les hommes, à la fois sensibles et sages, étudient la nature et jugent les productions des arts.

Je viens d'établir trois classes de caractères, l'une, des hommes qui ont spécialement de la mémoire; la seconde, des hommes qui ont spécialement du jugement ou de la raison; la troisième, des hommes qui ont spécialement de l'imagination. Maintenant, je répète que ces trois facultés sont toujours les élémens néces-

saires de toute intelligence humaine, qu'il n'est point d'homme intelligent qui ne les possède ensemble, mais que la mesure respective en est diversement combinée dans l'intelligence de chaque homme, et que cette diversité de combinaison fait les diversités de caractère et d'intelligence.

L'habitude, l'éducation, les mœurs, les circonstances de lieux, de temps, l'âge, le régime, les passions, les accidens, les maladies, toutes ces conditions de notre destinée, les unes permanentes, les autres fugitives, influent, d'une manière permanente ou fugitive, sur notre organisation, et par elle, de la même manière, sur l'état de notre âme; ou bien elles commencent par influencer sur l'état de notre âme, et par elle, modifient, d'une manière analogue, notre tempérament, et notre organisation.

Non-seulement le même homme, qui juge très-bien dans un pays, n'aurait point, pour cela, jugé très-bien dans un autre, mais on voit qu'en habitant le même climat, le même lieu, et presque d'un jour à l'autre, son jugement ne s'applique point de la même manière aux mêmes objets; cela vient de ce que, d'une part, ses idées se multiplient, et, d'un autre côté, de ce que, par l'effet de bien des circonstances souvent inaperçues, mais toujours réelles, son organisation subit fréquemment des modifica-

tions qui la rendent plus ou moins différente de son état précédent.

Au reste , par une disposition admirable dans l'ordre général de la nature humaine , les modifications dans l'organisation individuelle , et dans les jugemens qui en dépendent , ne s'étendent jamais jusques au changement des principes de la conscience ; ces principes sont inaltérables , parce qu'ils sont les premiers , les plus essentiellement , les plus universellement donnés par la communication établie entre l'homme et la nature ; pour abandonner ces principes , les oublier , les combattre , il faut être depuis longtemps vicieux , criminel , insensible , c'est-à-dire , inanimé et dénaturé. Nous reviendrons , avec détail , sur ces considérations importantes.

Nous venons de fixer trois degrés successifs de la vie intellectuelle , le degré faible auquel correspond plus particulièrement la mémoire , le degré moyen auquel correspond plus particulièrement la raison ou le jugement , le troisième degré auquel l'imagination correspond plus particulièrement. Tachons maintenant de distribuer , dans ce cadre , quelques-uns des actes de notre intelligence , afin de mieux caractériser chacun de ces trois degrés.

L'expansion intellectuelle du premier degré me paraît suffire pour tous les actes intérieurs ,

pour toutes les pensées , qui tendent uniquement à la conservation de nous-mêmes. En effet, les idées qui composent ces pensées sont, pour chacun de nous, les plus simples, les plus frappantes, celles qui viennent habituellement, celles qui viennent sans cesse. Chaque objet extérieur, avec lequel nous entrons en communication, nous donne, presque toujours, une sensation et une idée qui se rapportent directement à l'intérêt de notre personne. Ainsi, il ne faut qu'un léger mouvement, un mouvement facile, pour combiner ces idées, et pour nous faire sentir, intérieurement, les résultats de ces combinaisons.

Je vais donc comprendre, dans la première classe de nos actes intellectuels, celles de nos pensées qui nous excitent à assurer, autant que nous le pouvons, notre nourriture, notre vêtement, notre bien-être, qui nous indiquent les moyens d'éviter la souffrance, et ceux de nous procurer le plaisir. Pour tout cela, il ne nous faut que les souvenirs de ce que nous avons personnellement éprouvés; et de tels souvenirs sont, en nous, les plus simples, les plus naturels, les plus faciles, parce que les idées qui les causent sont, en nous, les plus frappantes, les plus marquées. Nous voyons aussi que les idées de ce genre appartiennent à tous les hommes, et qu'elles sont même les seules qui ap-

partiennent aux hommes presque dépourvus d'intelligence.

Il est encore d'autres actes, et d'autres sentimens de l'âme, qui doivent être compris dans la première classe des opérations intellectuelles. Mais comme ces actes et ces sentimens ne sont que le degré inférieur de ceux de même nature qui appartiennent aux deux classes supérieures, nous les définirons et nous les expliquerons avec plus de facilité, lorsque nous aurons parcouru les principaux traits qui caractérisent la vie intellectuelle du second degré, et celle du troisième degré. Dans l'examen d'un sujet tel que celui dont j'ose m'occuper, il n'est pas possible d'employer une méthode rigoureuse, parce que chaque chose, pour être bien entendue, exige que l'on ait entendu toutes les autres. La marche que je crois devoir suivre est de fixer rapidement les distributions principales, et de remplir ensuite les intervalles.

Toutes celles de nos pensées qui s'élèvent au-dessus du simple soin de nous conserver nous-mêmes, et qui, cependant, ne sont pas animées d'une vivacité qui leur donne le caractère d'affections, ou de passions, toutes ces pensées composent le domaine du jugement, du raisonnement, et sont comprises dans la seconde classe des opérations intellectuelles. De ce nombre

sont celles qui se forment en nous , et qui nous occupent , lorsque nous nous livrons à l'étude des sciences , abstraction faite de l'amour-propre , de l'ambition , de l'enthousiasme qui viennent souvent nous échauffer pendant ces occupations. Je ne parle que de ce que nous sommes , de ce que nous éprouvons , lorsque notre esprit poursuit avec attention , et avec un intérêt paisible , un raisonnement dont le but est de nous découvrir des vérités qui nous étaient inconnues. Ce raisonnement , soit qu'on nous le présente de vive voix , ou par écrit , soit que notre méditation intérieure le produise elle-même , ce raisonnement exige plus ou moins d'idées , selon son étendue ; il exige encore que nos idées se combinent avec ordre , solidité , justesse , que par conséquent notre foyer d'idées ne soit animé , en ce moment , que d'un mouvement sage , d'un mouvement moyen ; plus de vivacité empêcherait les combinaisons régulières et solides.

Nous pouvons encore rapporter la faculté de prévoir à ce mouvement moyen , lorsqu'il anime nos idées acquises , et qu'il fait la raison de nos pensées. La prévoyance est , de notre part , un raisonnement fait avec maturité et sagesse. L'auteur d'un Mémoire sur l'habitude , couronné par l'Institut , M. Maine-Biran a fort bien défini cette faculté en disant , que nos idées

s'associent dans l'ordre successif , et forment une chaîne dont les anneaux représentent , pour nous , les notions d'*effet* et de *cause* , chaîne qui fonde la prévoyance , lorsqu'elle correspond à la liaison extérieure des lois de la nature , et prépare la surprise si elle se trouve en contradiction avec elle. (*Décade philosophique* , n.^o 11 , an XI.)

En effet , prévoir avec justesse n'est autre chose que bien voir ; c'est voir la liaison naturelle et nécessaire des choses déjà existantes avec celles qui doivent exister ; mais ces choses , qui doivent exister , ne sont pas encore hors de nous ; elles n'existent réellement qu'en nous ; c'est-à-dire , que les idées de ces choses existent , en nous , liées dans un ordre successif , et dépendant , aux idées des choses déjà existantes. Nous les voyons toutes , en nous , dans cette liaison et cette dépendance mutuelles ; on sent que pour que cette liaison se soit faite avec justesse , il faut que , non-seulement , toutes les idées élémentaires de la pensée prévoyante aient été précédemment acquises , mais que ces idées aient été rapprochées et unies selon l'ordre de la réalité , de la vérité , selon l'ordre qui sera montré vrai par l'expérience , en un mot , selon l'ordre imposé aux événemens de la nature. C'est pour cela que la faculté de prévoir avec justesse est celle qui , lorsqu'elle est appliquée

aux sujets composés et importants , annonce le plus de sagacité , de raison , et de connaissances. La science du législateur , par exemple , est un emploi continuél , et très-important , de la plus haute faculté de prévoyance.

Il faut encore un esprit sage , prévoyant , dans la conduite habituelle de la vie. Il faut que l'homme sensé , que le père de famille surtout , considère l'avenir selon les rapports qu'il aura avec le présent et le passé ; il faut , par conséquent , qu'il voie , souvent à la fois , ces trois temps ensemble ; c'est sur cette inspection intérieure que repose l'économie , vertu précieuse , l'un des fondemens de la tranquillité. L'économie n'est point dans l'inclination des esprits jeunes et ardens ; l'économie , milieu entre la prodigalité et l'avarice , est dans les penchans de l'homme à la fois sensible et sage.

D'après la définition que nous venons de donner de la prévoyance , il semble que nous aurions dû rapporter cette faculté à celles dont l'imagination est la source ; et en effet , prévoir , c'est imaginer ; mais ici , nous avons une occasion de plus de reconnaître que toutes les facultés intellectuelles dont nous nous occupons ne sont que les divers degrés , les divers emplois , d'une seule. Nous avons déjà dit que la mémoire des idées raisonnables est raison ; de même la composition anticipée , ou l'imagination , des idées justes , est raison encore.

Examinons maintenant la vie intellectuelle du troisième degré, et les principaux résultats qu'elle présente.

Les caractères qui sont animés de cette expansion supérieure peuvent être divisés en deux classes. En effet, ce mode d'expansion intellectuelle peut être continu, ou du moins ordinaire et habituel, ou bien il peut n'être que l'exaltation temporaire et intermittente de l'expansion au degré moyen. Un certain nombre d'hommes très-mobiles, et la plupart des femmes et des enfans présentent, comme nous l'avons dit, le premier caractère. Le second caractère est l'apanage des hommes en petit nombre, éminemment privilégiés. Occupons-nous de ceux-ci, nous avons déjà spécifié les autres.

Reconnaissons d'abord un principe général. L'état d'harmonie, ou d'équilibre, est, pour chaque individu, l'état de perfection. L'état d'harmonie intellectuelle est celui où le mouvement intérieur des idées n'occasionne, de la part du fluide sensible, qu'une dépense proportionnée au renouvellement continu que l'action vitale est en état de fournir. Il suit de là que l'harmonie intellectuelle pourra encore être conservée, lorsque, le mouvement des idées étant actif, étendu, et le nombre des idées étant considérable, l'action vitale sera assez soutenue, assez énergique, pour fournir une

quantité de fluide sensible proportionnée à de tels mouvemens. Une disposition si heureuse , si féconde , ne peut résulter que d'une organisation très-avantageuse , qui a été conservée , fortifiée , étendue par la sagesse. Cette disposition est celle des âmes très-belles , qui ont le bonheur d'éprouver le sentiment des grandes choses ; c'est dans de telles âmes que l'honneur , la vertu , la piété , la bienfaisance , l'admiration , l'amour , l'anitié , le patriotisme prennent une noble élévation. Ces âmes sublimes font la gloire de l'espèce humaine.

C'est parmi les hommes de ce caractère que l'on trouve , exclusivement , les grands-maîtres dans les beaux-arts , et les grands écrivains. Je définis encore leur disposition intérieure : organisation vive , soutenue , féconde , grand nombre d'idées acquises , sagesse dans la conduite. Ces trois conditions sont nécessaires pour former , non-seulement les grands écrivains , mais les compositeurs parfaits en peinture , en musique , et surtout en poésie.

Que faut-il pour être compositeur parfait dans les beaux-arts ? Premièrement un grand enthousiasme ; et quels sont les sujets qui inspirent un grand enthousiasme , si ce n'est les actions que la vertu , la générosité , ou l'honneur rendent magnanimes ? Et quelles sont les âmes qui peuvent être pénétrées d'enthousiasme pour

de si grands sujets , si ce n'est celles que la piété soutient , que l'honneur guide , que la vertu enflamme ? Corneille ne fut un grand poëte que parce qu'il fut un grand homme. Son âme était très-belle , car elle avait toute la beauté , toute la grandeur d'âme de ses héros. Racine , moins enflammé , mais peut-être plus constamment sensible , fit des ouvrages moins grands , plus achevés ; on admire davantage Corneille ; on aime davantage Racine. On estime l'un et l'autre , parce que l'un et l'autre démontrent , par leurs ouvrages , qu'ils honoraient et pratiquaient la vertu. Qu'a-t-il manqué à Voltaire pour être l'émule de ses modèles ? Est ce l'instruction , la vivacité de l'esprit , la sensibilité ? Non sans doute ; l'organisation de Voltaire était la plus féconde qui ait appartenu à un homme sur la terre , et ses idées acquises étaient en nombre immense. Que manqua-t-il à Voltaire ? Dès sa jeunesse , il eut le malheur de laisser éteindre , en son âme , le flambeau qui chauffe et éclaire le génie ; il s'éloigna de l'honneur et de la vertu.

Fénélon fut le plus sensible et le plus sage des hommes ; je mettrai le Télémaque au rang des plus magnifiques compositions dans les beaux-arts.

Je mettrai encore , dans ce rang illustre , deux ouvrages immortels , l'histoire de Grandisson

et celle de Clarisse. On a donné à Richardson le surnom de divin ; ce titre lui a été confirmé par tous ses lecteurs sensibles ; et qu'indiquait-il, si ce n'est que l'on a reconnu à la fois une sensibilité et une bonté parfaites dans l'écrivain qui l'a mérité ? On a même dit que ses héros étaient trop grands pour se trouver dans la nature ; on se trompe ; l'âme de Grandisson , et celle de Clarisse , étaient dans la nature , puisque celle de Richardson y était.

Appliquons nos pensées précédentes aux compositeurs en musique , et en peinture. Nous reconnaitrons que le siècle des grands peintres fut celui de Michel-Ange , de Raphaël ; ces hommes avaient reçu sans doute , de la nature , une organisation très-avantageuse , et ils étaient nés dans un siècle où la partie mécanique de l'art de peindre avait déjà fait bien des progrès ; mais l'enthousiasme dont ils étaient échauffés naissait , en grande partie , et du caractère de leur siècle , et du caractère des sujets qu'ils avaient à peindre. Dans ces temps de simplicité , de piété , de bonnes mœurs , la sagesse du compositeur était soutenue par la sagesse publique. Raphaël et Michel-Ange voyaient d'avance , dans leur âme , les sujets d'héroïsme religieux qu'ils devaient exprimer sur la toile ; ils les admiraient , ils les adoraient au fond de

leur âme ; et c'est pour cela qu'ils les exprimaient ensuite avec tant de chaleur et de vérité. De nos jours, un peintre célèbre, animé de sentimens républicains, jusques à l'exaltation peut-être, a fait deux tableaux du patriotisme qu'aucun ouvrage du même genre ne pourra dépasser.

Le plus bel attribut de la musique, lorsqu'elle s'unit à la poésie, est celui de chanter les sentimens nobles, généreux, ou tendres ; tout ce qu'elle fait de plus n'est qu'un accessoire destiné à donner plus de grâces, ou plus de vérité, aux expressions de ces sentimens. Ainsi, le meilleur compositeur en musique est celui qui, disposant déjà avec facilité de tous les moyens de son art, sent le mieux les mouvemens intéressans de l'âme ; on ne peut exprimer ce que l'on ne peut sentir. Mais, parmi les sentimens de l'âme, parmi ceux même qui sont intéressans, il est bien des degrés. Les mouvemens des passions funestes sont bien au-dessous des sentimens de vertu, des actes d'héroïsme, de dévouement, de générosité ; ces sentimens et ces actes sont les plus beaux sujets pour les compositeurs en musique. Celui qui traitera le mieux ces beaux sujets sera le plus grand compositeur, et celui qui les traitera le mieux sera, évidemment, celui qui les sentira le mieux. Ainsi, de deux compositeurs égaux en talens, en connaissance

de leur art, en sensibilité primitive, le meilleur, le plus vrai, sera celui qui, du moins dans ses momens de composition, sentira le mieux la vertu, la générosité, l'héroïsme; ce sera, en ces momens, le plus sage, le plus généreux.

Que la piété religieuse, la générosité divine, et la douleur maternelle, sont admirablement exprimées dans le chef-d'œuvre de Pergolèse, cet ouvrage si simple, qui produit des effets si touchans, en employant si peu de moyens?

Quelle vérité, quelle simplicité, quelle perfection dans *OEdipe à Colone*, ce tableau à la fois touchant et sublime, où le tendre Sacchini a mis en scène la piété filiale, et la clémence paternelle? Le génie de Gluck a-t-il jamais été plus grand, plus dramatique, que lorsqu'il a fait exprimer, par Oreste et Pilade, l'héroïsme de l'amitié, par Orphée, la tendresse et la fidélité conjugales? Que l'on se rappelle encore les effets magnifiques, et quelquefois terribles, des belles compositions de Gossec? N'inspiraient-elles point la crainte, le respect, et l'amour pour le Maître du monde? Le plus bel ouvrage de Mozart est celui où il implore la générosité du créateur en faveur de l'âme qui abandonne la terre. Le célèbre Haydn, en faisant le tableau de la création de l'univers, a composé aussi un sublime ouvrage.

Au reste, n'oublions pas les différences qui

distinguent la musique simple de la musique poétique, et celle-ci elle-même de la poésie. Pour être compositeur distingué dans la musique simple, il faut sans doute avoir reçu primitivement une organisation vive et heureuse, une organisation à l'aide de laquelle on se serait livré, avec succès, à l'étude et à la pratique de tous les beaux-arts. Mais les idées musicales sont très-simples, très-peu étendues; les mouvemens et les combinaisons dont elles sont susceptibles s'exécutent d'une manière facile. Les productions dont elles sont la source, s'adressent plus aux sens des auditeurs qu'à leurs idées, occasionent plus de mouvement dans leurs organes extérieurs que dans leur âme. C'est ce qui fait que l'amélioration donnée par la sagesse à l'organisation primitive, n'est point absolument nécessaire pour être compositeur distingué en musique simple, pas même pour être compositeur distingué en musique poétique. Celui-ci reçoit, des paroles même qui lui sont fournies par le poëte, une partie de l'inspiration qui l'échauffe, et il est guidé par elles dans le choix du caractère qu'il doit donner à chacune de ses expressions musicales. Le poëte qui a fourni les paroles n'a pas eu le même secours; il a eu besoin d'un plus grand nombre d'idées, précisément parce que les productions de son art devaient s'adresser

bien plus à la pensée qu'aux organes des sensations extérieures ; et le poëte dont les vers ne doivent point s'unir à la musique , le poëte , tel que Racine , Corneille , Delille , adresse son ouvrage presque uniquement à la pensée ; il faut , pour cette raison , que ses tableaux soient rapides , multipliés , frappans. Que de vérités , que de détails ne sont pas nécessaires à leur justesse ! que d'ordre , que de subordination ne sont pas nécessaires à leur clarté ! que de goût , que de grâces ne faut-il pas à leur embellissement ! La perfection demande principalement , en poésie , une pensée étendue , féconde , brillante ; elle demande principalement en musique , et même en peinture , une grande connaissance , et une pratique soutenue du mécanisme de l'art. On sent que cette différence exige , de la part du poëte , une supériorité de dispositions intérieures ; c'est-à-dire , que la vertu doit assurer davantage , en lui , la noblesse de la pensée , et la force de l'imagination.

Nous avons placé les grands écrivains , et les grand compositeurs dans les beaux arts , sur la même ligne sous le rapport du caractère et des facultés intellectuelles. Je pense , en effet , qu'en ne considérant que l'organisation primitive , tous ces hommes distingués se ressemblent , aux nuances près que la nature établit toujours

entre les hommes qu'elle rapproche davantage. Mais c'est ici le lieu de reconnaître que l'emploi même donné par les hommes supérieurs à leurs facultés intellectuelles en modifie le caractère. L'expansion intellectuelle demeure toujours plus vive dans l'âme des grands poètes, que dans l'âme des grands écrivains, parce que ceux-ci ont acquis un plus grand nombre d'idées, et qu'ainsi le mouvement intellectuel est contraint de perdre, en vivacité, ce qu'il gagne en étendue. C'est pour cela que le grand écrivain a besoin de plus de sagesse encore que le poète, non-seulement pour occuper un rang égal par l'emploi de son intelligence, mais pour goûter autant de jouissances intérieures. Il faut sans doute que les grands écrivains possèdent un très-grand nombre d'idées, et ne soumettent ordinairement ces idées qu'à un mouvement moyen qui les combine de la manière la mieux ordonnée, la plus solide; mais il faut aussi, et pour leur bonheur, et pour la beauté de leurs ouvrages, que leurs pensées soient animées quelquefois de cette expansion vive, qui fait les imaginations brillantes. Quand ce feu les chauffe, leurs vastes pensées ne se dissolvent pas; elles s'échauffent, elles s'emparent d'un grand nombre d'idées nouvelles; elles prennent un grand caractère de magnificence. Ces hommes, dans de tels momens, sentent et imagi-

nent à la manière des grands peintres , et des grands poètes ; mais ils ne se soutiennent point à cette élévation audacieuse ; ils quittent les hautes régions ; ils redescendent majestueusement vers la raison ; ils se reposent paisiblement au centre d'un horizon immense.

Telle est l'idée que l'on se forme , en étudiant le caractère , et en lisant les ouvrages des penseurs célèbres , des grands écrivains , Platon et Cicéron parmi les anciens , Descartes , Newton , Clarke , Pascal , Locke , Leibnitz , Bossuet , Bourdaloue , Massillon , dans les beaux temps de l'Europe , Charles Bonnet , Montesquieu , Buffon , J. J. Rousseau , dans les temps modernes ; on est tour à tour éclairé et élevé par les écrits de ces hommes immortels ; et telle est l'habitude de grande et profonde pensée qui les distingue , que lorsqu'ils nous entraînent , lors même que quelques-uns d'eux nous égarent , ils nous éclairent encore.

Essayons de saisir encore quelques traits principaux de rapprochement et de différence entre les compositions des grands écrivains , et celles que présentent les grands maîtres dans les beaux-arts.

Ceux-ci ont un sentiment plus vif des pensées qui les animent ; ils doivent les exprimer avec plus de vivacité. Les sujets essentiels de

leurs pensées , ou les idées qui en forment le fond intime , se sont moins unies aux idées fortes et sérieuses que la réflexion donne , qu'aux idées brillantes et intéressantes fournies immédiatement par les sensations. C'est pour cela que leur style est fréquemment embelli par des images. Les grands poètes emploient , avec avantage , des comparaisons , qui frappent de deux manières , et par la justesse et par la distance des rapports. Ils savent encore , ainsi que les grands peintres , et les grands compositeurs en musique , relever les effets de leur pensée principale , tantôt par des contrastes subits , inattendus , tantôt par des transitions ménagées qui mènent doucement à ces contrastes ; alors , l'opposition est liée , pour ainsi dire , par les intermédiaires ; dans le premier cas , elle excite un grand mouvement , parce que deux choses opposées ne se rapprochent pas , ne s'unissent pas , sans s'émouvoir fortement ; et quels sont aussi les momens où les grands poètes , les grands peintres , les grands compositeurs sont le plus agités , c'est lorsque leur imagination s'élance rapidement vers des idées éloignées ; quels sont les momens où ils sont émus de la manière la plus douce , la plus intéressante , c'est lorsque , délaissant l'expression exacte de la pensée qui les occupe , ils empruntent des images heureuses qui , comme autant de voiles agréables ,

transparens et délicats, l'enveloppent, la montrent, et se montrent eux-mêmes.

Les grands écrivains composent d'une manière différente ; c'est d'abord toute l'étendue d'un grand sujet qu'ils embrassent du regard intérieur ; ils donnent leur attention à l'ordre , à la liaison des parties, et s'occupent peu de leur éclat ; c'est un édifice qu'ils élèvent ; leur esprit s'assure de la solidité des fondemens ; il examine ensuite le plan , la distribution intérieure , les proportions , le couronnement , l'ensemble ; et quand il est satisfait, il s'anime ; l'imagination vient alors ; le jugement lui permet d'inventer , de placer les décorations ; mais il exige qu'elles soient simples, et qu'au lieu de se montrer avec une pompe, ou un agrément qui les distinguent , elles soient elles-mêmes cachées , pour ainsi dire , par la beauté du sujet. C'est ainsi que l'on se représente Bossuet composant son Histoire universelle et ses Oraisons funèbres ; c'est encore ainsi que l'on se représente Montesquieu composant l'Esprit des lois, ouvrage fondé, comme tous ceux que peuvent faire les hommes , sur des pensées incomplètes , mais qui n'en est pas moins un ouvrage très-vaste , très-bien ordonné, et très-sage.

On croit devoir interdire les mouvemens de l'imagination à l'intelligence humaine , lorsqu'elle veut se livrer à l'étude des sciences ; et ,

sans le secours de l'imagination, quels progrès les sciences feraient-elles ? Comment l'homme s'avancerait-il ? quels seraient les motifs de son ardeur, quel serait son guide, si ses yeux ne pouvaient jamais voir au delà du point où il se trouve ? Que l'on se peigne le génie de Newton parvenant à découvrir cette puissance de gravitation qui règne sur le monde. On ne peut douter que la pensée simple, grande, féconde, de cette puissance, ne se soit formée, dans l'esprit de Newton, longtemps avant le moment où il l'a aperçue avec assez d'évidence pour oser la manifester. Elle se composa d'abord, dans son intelligence, du rapprochement subit qui se fit entre un certain nombre d'observations ; ce premier trait de lumière fut brillant, mais indéterminé. Semblable à un éclair rapide, précédé et suivi d'une nuit obscure, il dévoila, pour un instant, le tableau de l'univers ; le flambeau s'éteignit à l'instant ; mais la vue du génie est aussi rapide que l'éclair même. Newton, qui ne put encore, dans ce premier moment, distinguer tous les objets, les vit assez pour être frappé de leur disposition, de leur beauté, de leur ensemble ; il retint dans son esprit la situation respective des masses principales ; son imagination dessina tout le reste ; il ne s'agit plus alors, pour lui, que de s'assurer, par l'observation, de l'exactitude

de ses dessins. Dès ce moment la marche de son esprit est fixée ; les expériences viennent , et elles viennent exactes , nombreuses , manifestes ; mais c'est Newton qui appelle , qui choisit , qui fait et observe les expériences ; chacun de ses pas le conduit vers son but ; mais il dirige vers son but , chacun de ses pas ; enfin , il touche à son but ; il le saisit , il s'en assure ; et alors d'une main puissante et hardie , il détache le premier voile qui couvrait l'univers.

Nous avons indiqué , d'une manière générale , la différence qui s'établit entre le caractère des grands écrivains , et celui des grands compositeurs dans les beaux-arts ; ajoutons maintenant quelques détails à l'indication que nous avons donnée.

Généralement , les hommes qui se distinguent dans la carrière des beaux-arts sont susceptibles de désirs impétueux , de passions violentes ; souvent , pour cette raison , ils goûtent d'ardens plaisirs ; plus souvent peut-être , ils sont dévorés de tourmens ; ils éprouvent , sans cesse , le besoin de la gloire ; cela vient de ce qu'étant très-sensibles , les hommes sont beaucoup pour eux ; ils s'occupent vivement de leurs semblables ; ils voudraient les occuper de la même manière. Les hommes de cette trempe ardente doivent éprouver , jusqu'à l'excès ,

les jouissances de la célébrité , et les supplices de l'envie.

Les grands écrivains connaissent moins ces violens extrêmes. La gravité et l'étendue , qui font le principal caractère de leurs pensées , caractérisent aussi leurs affections. Sans être à beaucoup près indifférens aux jouissances de la gloire actuelle , il leur faut davantage le bien des hommes , et l'estime de la postérité. Les grands poètes ne sont point indifférens à l'estime de la postérité ; mais , pressés de jouir , ils demandent surtout l'admiration contemporaine.

Il y a de l'inconstance , des vicissitudes fortement contrastées , dans la conduite et les dispositions intérieures des grands peintres , des grands poètes ; par un effet de leur vivacité ardente , ils conservent long-temps , presque toujours , le caractère , les défauts , les avantages de la jeunesse. Ils peuvent pousser , alternativement , les passions funestes jusqu'aux excès , et la bonté jusqu'au sublime.

Les grands écrivains ont plus de tenue , de consistance ; ils se passionnent moins ; ils s'attachent davantage ; ils s'exaltent moins , parce qu'ils voient mieux et davantage ; ils sont plus habituellement dans cet état de force et d'égalité d'âme que donne l'âge mûr ; et ce , n'est

aussi que dans l'âge mûr qu'ils ont pu devenir grands écrivains ; Montesquieu n'avait encore que beaucoup d'esprit et d'imagination quand il écrivait les Lettres persanes.

La piété des hommes livrés à une expansion vive , a de la vivacité comme elle ; les hommes de ce caractère sont alors les plus intéressans et les plus heureux des hommes ; toutes leurs idées sont objets d'amour. C'est moins la puissance de Dieu qu'ils admirent que sa bonté qu'ils adorent.

Les vertus des grands écrivains sont plus calmes et aussi plus soutenues. La pensée sur laquelle leur sagesse repose a plus d'étendue que de vivacité. Cette pensée de l'existence de Dieu est , en eux , la pensée la plus grande , la plus belle , la mieux composée ; c'est l'étude même de l'univers qui la compose.

Il n'est certainement qu'un Dieu au-dessus de la nature. Mais cet Être unique et souverain n'existe pas d'une manière égale dans la pensée de tous les hommes. Dieu est lui-même une pensée particulière dans l'âme de chacun de nous. Tout ce que nous pouvons avoir d'idées de justice , de bonté , de puissance , de perfections en tout genre , s'unit dans notre âme , et compose cette première de nos pensées. Puisque Dieu est , pour chacun de nous , la réunion

de tout ce qu'il y a de bon dans notre intelligence, l'idée que nous avons de Dieu doit être en raison de notre bonté intérieure. C'est pour cela que la possession même de cette idée est au premier rang parmi nos récompenses. De deux hommes d'une organisation égale, et d'une instruction égale, le plus juste, le plus sage, est celui qui possède l'idée de Dieu d'une manière supérieure. Mais si deux hommes sont d'une sagesse égale, le plus vivement sensible aura l'idée de Dieu, quelquefois la plus douce, la plus tendre, d'autres fois, la plus vive, la plus sublime, la plus heureuse. L'homme le plus instruit aura l'idée de Dieu la plus étendue, la plus grande, la plus noble, la plus soutenue, la plus rapprochée de l'idée véritable.

Il n'est que Dieu qui possède la connaissance véritable de Dieu même.

Parmi les hommes dont nous nous occupons encore, les uns sont plus particulièrement remarquables par leur génie, les autres par leur esprit, les autres par un goût à la fois délicat et sévère; et lorsque le génie, l'esprit et le goût se réunissent, l'ouvrage qui en résulte est parfait; cette union est extrêmement rare. Le *génie* saisit les rapports nombreux, étendus,

et en compose de grandes pensées ; l'*esprit* saisit les rapports ingénieux , mais peu étendus , et en compose des pensées ingénieuses ou brillantes ; le *goût* juge et perfectionne. Le goût est souvent l'apanage d'hommes qui ne composent point , qui ne sont point créateurs , mais qui sont imitateurs , plus ou moins parfaits , des productions de l'esprit , ou de celles du génie. Il est des hommes d'esprit , et des hommes de génie , qui laissent , à d'autres hommes , le soin de perfectionner leurs propres ouvrages , qui n'aperçoivent pas eux-mêmes les défauts de leurs propres ouvrages , qui presque tous , finiraient par les apercevoir , s'ils vivaient plus long-temps. Ils finiraient par acquérir le caractère des hommes de goût. Ceux-ci jugent promptement les défauts et les beautés d'un ouvrage ; ils ont , en eux-mêmes , des termes de comparaison , prononcés , et nombreux ; ces termes de comparaison ne peuvent être que des idées nombreuses , et bien faites. Ainsi , l'homme de goût a nécessairement acquis une instruction étendue ; et de plus , ses idées , par les faveurs de son organisation , se sont composées régulièrement , avantageusement , à mesure qu'il les a acquises. Si l'on se rappelle maintenant ce que nous avons dit , en traitant des effets de l'ha-

bitude , on reconnaîtra que le goût , à l'instant même où il s'exerce , suppose que l'âme n'est animée que d'un mouvement doux et paisible ; comme celui qui accompagne toujours la sensation des idées bien formées et que l'on possède depuis long-temps. Au lieu que l'homme d'esprit est vivement ému en saisissant des rapports nouveaux entre des idées brillantes ; et l'homme de génie est vivement , fortement , profondément ému , en saisissant des rapports nouveaux entre des idées fortes et profondes. Par cela même que ces rapports sont nouveaux lorsqu'ils s'établissent , ils ne s'affermissent pas , ils ne se perfectionnent pas encore. Il faut que l'homme de génie , et l'homme d'esprit , s'attendent eux-mêmes ; si leur vie se prolonge , le temps viendra où ils auront du goût. On voit maintenant pourquoi les hommes supérieurs ont besoin de beaucoup de temps pour composer d'excellens ouvrages.

Tout ce que je viens de dire sur les productions et le caractère des grands écrivains , et des grands compositeurs dans les beaux-arts , m'entraîne à placer ici l'examen d'une question très-importante. Pourquoi le siècle de Louis XIV semble-t-il , en presque tous les

genres , le siècle de la force et de la grandeur ? La réponse à cette question me paraît être contenue dans l'histoire des temps , des institutions , et des circonstances , qui ont préparé immédiatement ce siècle mémorable. Je vais entreprendre d'en faire le tableau.

*Coup-d'œil général sur l'histoire de l'Europe ,
depuis la chute de l'Empire Romain.*

Le Peuple romain allait accomplir sa destinée ; il tombait ; il entraînait , dans sa chute , ses lois , ses institutions et ses mœurs.

La religion chrétienne parut ; une vertu passionnée , conséquemment sévère , s'établit aisément sur les débris du paganisme. Cette religion , grande par sa simplicité , belle par sa morale , se mit , dès sa naissance , en opposition tranchée , et avec les absurdités de l'idolâtrie , et avec la licence honteuse de Tibère , d'Héliogabale , et de leurs abrutis contemporains.

Les hommes se lassent de tout ; ils ne goûtaient plus les allégories ingénieuses de la mythologie , et ils ne trouvaient plus de sensations dans la volupté même. Ils embrassèrent avec ardeur une nouveauté frappante , qui , par son caractère intéressant et simple , séduisait leur esprit , et qui , par ses préceptes , et les pri-

vations même qu'elle ordonnait , fournissait au sentiment un emploi salutaire. L'infâme turpitude des derniers sectateurs du paganisme avait produit une réaction heureuse ; elle avait mis en honneur , dans l'âme des premiers chrétiens , toutes les vertus , principalement la continence.

Lorsque la sanction dogmatique fut donnée à cette nouvelle direction des mœurs publiques , le zèle fut échauffé par l'enthousiasme , par le désir secret , toujours inhérent au cœur de l'homme , de se montrer extraordinaire , de prendre de soi-même une grande idée , et de se distinguer aux yeux de tous. L'austérité de la vie devint une sorte de fanatisme ; mais les vertus , la douceur du caractère n'en furent point altérées ; l'influence de la civilisation durait encore. D'ailleurs , les premiers chrétiens étaient persécutés. Toute société religieuse s'affermir et s'épure par les combats qu'elle éprouve , parce que l'affection et l'estime mutuelles , s'échauffent , s'exaltent dans le cœur des hommes qui souffrent pour la même cause , surtout lorsqu'on leur fait souffrir des maux qu'ils n'ont point mérités.

L'empire romain met quatre siècles à mourir ; enfin il expire ; des torrens de barbares inondent l'Europe ; tout ce qui conserve encore un

simulacre de force est attaqué, renversé, anéanti.

Les premiers de ces conquérans féroces cherchent vainement à s'établir eux-mêmes sur les théâtres de leurs ravages ; de nouveaux conquérans viennent, les attaquent, les exterminent, sont exterminés à leur tour. Pendant près de deux siècles, rien ne se fixe en Europe, si ce n'est la désolation et le carnage.

Enfin ; les sources de ces calamités s'épuisent ; le nord ne fournit plus de dévastateurs ; les Saxons s'établissent au midi de l'Angleterre ; les Francs s'emparent des Gaules, les Huns de la Pannonie, les Goths de l'Espagne, et les Lombards de l'Italie.

Tout est changé à la surface de ces régions malheureuses ; les lois, les mœurs, la langue des Romains, tout ce qui avait été donné par ce grand peuple disparaît, est remplacé par des lois, des mœurs, et un langage barbares.

Quelques chrétiens épars subsistent encore ; ils étaient doux, intéressans et faibles ; ils sont épargnés ; ils avaient conservé quelques débris des arts et des avantages que la civilisation procure ; ils pratiquaient les vertus que le christianisme commande ; ils inspirent de l'estime aux vainqueurs ; ils parviennent même à faire adopter, par eux, leur foi et leurs principes.

Mais bientôt le christianisme lui-même reçoit le joug de la barbarie ; à mesure que les temps de la civilisation s'éloignent , ses bienfaits s'affaiblissent et s'effacent ; les ecclésiastiques même tombent dans la plus profonde ignorance ; la religion chrétienne n'est plus entendue ; elle ne fait plus que prêter son nom à une superstition grossière.

Pendant les quatre siècles qui suivirent l'établissement des hommes du nord dans les anciennes provinces de l'empire romain , la civilisation ne fit que s'éteindre au lieu de se relever. Le système féodal acheva d'en effacer les traces.

Les hommes du nord , à l'époque où ils avaient quitté leurs forêts , jouissaient de cette indépendance brutale qui fait aujourd'hui le seul bien des sauvages de l'Amérique. Lorsqu'ils prenaient possession d'un pays , ils en partageaient les terres ; chaque soldat acquérait ainsi une propriété qui l'intéressait à la stabilité de la horde même dont il faisait partie. Mais , pour défendre ses possessions contre de nouveaux aventuriers , chaque horde fixée avait besoin d'être toujours prête à combattre ; ainsi , tout propriétaire continuait nécessairement d'être guerrier ; la hiérarchie militaire se conservait ; le chef suprême commandait à la nation entière ; il appelait ses officiers , ou les

grands vassaux , qui rassemblaient autour de lui les soldats ou simples propriétaires. A la faveur de ce régime , les conquêtes publiques étaient affermies.

Mais , lorsque les dangers communs s'affaiblirent , les liens qui tenaient associés ces hommes sauvages , perdirent leur force ; chacun alors ne songea plus qu'à étendre sa propriété. Dans le partage du butin et des terres , la portion de chaque guerrier avait été proportionnée au rang qu'il tenait dans l'armée ; celle du roi , ou chef suprême , était la plus considérable ; et c'était , à la paix , le seul fondement de son autorité. Mais , dans ces temps barbares , où la plus grande partie de la terre était encore inculte , où les communications entre les hommes étaient d'autant plus difficiles qu'ils étaient répandus sur un plus grand territoire , les grands vassaux échappaient aisément à la puissance du souverain. Chacun étendait peu à peu son empire ; le territoire entier se partageait ainsi en un grand nombre de principautés soumises , chacune , à la tyrannie d'un barbare plus fort que les autres. Ces féroces dominateurs se réunissaient pour résister à l'autorité du prince , lorsque celui-ci voulait les contenir ; le prince ne pouvait qu'échouer dans son entreprise ; et alors les tyrans subalternes , devenus plus audacieux par le triomphe

même de leur audace , usurpaient tous les droits , tous les privilèges ; chacun se constituait souverain dans son domaine ; la guerre civile , ou plutôt l'anarchie , étaient continues , universelles ; les petits tyrans , n'ayant plus à se réunir contre personne , se battaient sans cesse les uns contre les autres , et associaient tous leurs esclaves à leurs querelles ; une forteresse était élevée au centre de chaque principauté particulière ; et ces forteresses n'étaient point de paisibles asiles ; elles étaient des repaires de brigands affamés de pillage ou de vengeance.

Certainement , à de telles époques , la morale chrétienne était anéantie ; heureusement le dogme chrétien existait encore ; les idées dogmatiques subsistent toujours profondément chez les peuples barbares , parce que ces idées sont frappantes , faciles à retenir , et difficiles à comprendre ; de telles idées sont alors avantageuses ; elles forment le seul rapport , et le seul lien , qui unissent les hommes , elles finissent ainsi par les rapprocher en les entraînant à des résolutions communes. C'est le dogme qui inspira la pensée des croisades , qui en échauffa l'ardeur ; et ce sont les croisades qui commencèrent à faire renaître la civilisation en Europe.

Pendant deux siècles entiers l'Europe ne cessa

de jeter , vers l'Asie , des légions innombrables d'hommes de tout rang , de tout âge ; les infortunés , lassés de leurs malheurs , les puissans même , lassés de leur propre tyrannie , tous , persuadés que les fautes et les crimes étaient expiés par des actes extraordinaires , tous enfin , avides de changement et d'aventures , écoutèrent , avec enthousiasme , la voix de ceux qui leur ordonnaient , de la part de Dieu , d'aller arracher la Terre sainte au joug des infidèles.

Ce torrent impétueux , dans sa première violence , renversa tout ce qui s'opposait à ses efforts. Une partie de l'Asie mineure , la Syrie , et la Palestine , furent conquises ; Constantinople même se soumit aux croisés. Les établissemens qu'ils formèrent dans tous ces lieux ne purent se soutenir ; mais les effets qui résultèrent , en Europe même , de ces expéditions insensées , furent nombreux et rapides.

Les croisés , en parcourant l'Italie , et surtout l'empire des califes d'orient , prirent des idées nouvelles ; et ces idées , très-supérieures à toutes celles que déjà ils possédaient , éclairèrent et agrandirent leur âme. Constantinople était alors la plus grande et la plus belle ville du monde ; elle n'avait jamais été ravagée par les barbares ; elle seule avait conservé les arts , les sciences , la politesse des Romains , ou du moins ces

biens n'y avaient encore éprouvé que les dégradations naturellement amenées par le temps et la faiblesse humaine. Le christianisme s'y était maintenu , même depuis que les mahométans en avaient fait la conquête.

Les croisés , en rentrant dans leur patrie , y apportèrent un esprit très-différent de celui qu'ils avaient lorsqu'ils s'en étaient éloignés ; et , dans tous les temps , dans tous les lieux , l'homme est naturellement porté à imiter , à exécuter de suite les idées qu'il vient d'acquiescer , surtout , lorsque ces idées sont intéressantes , et que des avantages nombreux , évidens , doivent résulter de leur exécution.

Mais , dans tous les temps , dans tous les lieux , les institutions déjà établies opposent des obstacles à l'établissement des institutions nouvelles , parce que les premières ont naturellement , pour défenseurs , les hommes qui en profitent ; ceux-ci , tant qu'ils ne sont point fatigués des avantages même de leur sort , résistent par un intérêt , souvent légitime , toujours excusable , à l'introduction et à la domination des idées nouvelles ; c'est ce qui fait que le développement des sociétés ne marche qu'avec une heureuse lenteur , sur-tout vers leur naissance.

Les idées nouvelles rapportées par les croisés ne forcèrent que péniblement la révolution des

mœurs ; et cette révolution aurait été encore plus longue , plus difficile , si les croisades même n'avaient occasionné de grands affaiblissements dans les résistances.

Premièrement , aucun des souverains de l'Europe ne s'était engagé dans la première croisade ; mais un très-grand nombre de leurs vassaux s'étaient portés avec ardeur vers cette expédition séduisante. Pour se proeurer l'argent qui leur était nécessaire , ils avaient vendu , à leurs souverains même , la plus grande partie de leurs propres héritages. Les souverains avaient profité de cette occasion pour s'agrandir.

En second lieu , tandis que l'autorité royale fit ainsi des acquisitions très-avantageuses à la tranquillité et à la prospérité publiques , des acquisitions plus considérables encore , et non moins heureuses , furent faites par les habitants des villes et par ceux des campagnes. Une grande partie du commerce de l'orient qui , jusques là , se faisait tout entier à Constantinople , fut attiré en Italie ; Venise , Gènes , Pise s'enrichirent ; et à la faveur de cette force , de cet esprit d'indépendance que la richesse donne toujours , elles s'affranchirent de la servitude féodale.

Un tel exemple était séduisant pour les autres villes de l'Europe , et tous les souverains encouragèrent celles qui tentèrent de le suivre ; ils affaiblissaient ainsi la puissance de leurs grands

vassaux ; et , à cette époque , les souverains n'avaient point d'ambition plus pressante.

Peu à peu , l'affranchissement passa des villes aux villages , de ceux-ci aux campagnes ; les laboureurs même finirent par n'être plus esclaves. L'industrie alors fut excitée ; la population prit un accroissement rapide ; les villes se multiplièrent ; l'étendue de chacune fut augmentée ; la civilisation fit , chaque jour , des progrès sensibles ; c'est dans les villes que les hommes rassemblés s'animent mutuellement , et profitent tous de ce que chacun parvient à faire.

Les réformes les plus importantes s'introduisirent dans l'administration de la justice ; le roi en devint le chef suprême ; les habitans des villes et des campagnes reçurent le droit d'appeler, aux tribunaux du souverain, des sentences rendues par les tribunaux des seigneurs. La procédure judiciaire parvint elle-même à s'épurer de toutes les formes , absurdes ou barbares , qui fréquemment l'avaient rendue plus fatale à l'innocent qu'au coupable ; à cet égard , les formes suivies dans les tribunaux ecclésiastiques servirent de modèle ; les ecclésiastiques , plutôt ramenés que les laïques à la paix , à l'instruction , à la morale chrétienne , avaient établi les premiers , dans le sein de leur ordre , toutes les idées , toutes les institutions qui favorisent la civilisation des peuples.

Une circonstance très-heureuse donna de l'accélération à ce développement. Vers le milieu du douzième siècle, un exemplaire d'une partie des lois de Justinien fut découvert en Italie. Quelques siècles plutôt, cette découverte aurait été inutile ; ce beau monument de la sagesse ancienne n'aurait pu être apprécié. Mais les peuples d'Europe commençaient alors à devenir dignes d'entendre ces lois, de les admettre, et de les suivre ; elles se répandirent très-rapidement ; elles étendirent et réglèrent les idées sociales ; les hommes les plus studieux, les plus instruits, s'appliquèrent à les commenter, à en provoquer l'exécution ; la profession de jurisconsulte prit alors naissance.

Nous touchons à l'aurore de la grandeur ; tout s'épure et s'élève ; les nobles perdent sans cesse des privilèges, de la fortune ; mais ils suivent l'amélioration de leur siècle ; ils acquièrent de l'étendue dans les idées ; ils gagnent du désintéressement, de la piété religieuse, de la politesse, du loisir, la faculté heureuse de connaître le sentiment de la pitié et celui de l'amour. La profession des armes était toujours la plus brillante ; les nobles n'y renoncent pas ; ils sont jaloux de la remplir avec dignité ; mais les croisades sont terminées ; les nobles n'ont plus l'occasion de signaler leur ardeur guerrière ; ils trouvent, pour elle, l'emploi le plus

honorable ; ils ont l'idée intéressante , généreuse , sublime , de se déclarer vengeurs des opprimés ; le courage alors se donne la loyauté pour mobile ; la profession militaire se croit instituée pour défendre la faiblesse ; la piété , la constance , la tendresse s'unissent à la valeur.

Ce droit de protection établi sur la force , en faveur de la faiblesse , ne pouvait imprimer ainsi un grand caractère de dignité aux affections des hommes , sans que l'amour-propre , devenu fierté , n'attachât à la faiblesse une idée de honte , à la force une idée de gloire ; chacun voulut paraître trouver en lui-même son appui et son protecteur. C'est ainsi que l'honneur vint décorer la nature humaine.

Ce fut alors que les femmes qui , jusques là , n'avaient pu perdre leur innocence sans crime , reçurent un nouveau joug dont elles ne purent s'affranchir sans ignominie. La nature les avait faites délicates , et tendres ; elle les avait disposées , plus que les hommes , aux sentimens d'engercux dont l'amour se compose , c'est pour cela même que l'honneur multiplia , sur elles , le poids de ses chaînes ; mais l'honneur était une jouissance , et la piété le soutenait ; la contrainte avait son dédommagement , le feu de la vie son emploi , et l'innocence était bien loin d'être un supplice ; les égards , les hommages attachés à la distinction des rangs , étaient en-

core un adoucissement à la nécessité de ne jamais descendre ; et l'orgueil , ainsi , facilitait d'autant plus la vertu qu'il l'exigeait d'une voix plus sévère.

Tandis que les vertus sociales acquéraient , chaque jour , un nouvel empire , la lumière des sciences commençait à se répandre en Europe ; elle précédait même la renaissance des lettres et des arts ; cela tenait à une circonstance particulière. Les sciences , chez les Orientaux , étaient plus cultivées que les arts et les lettres , lorsque les Croisés se répandirent en Asie ; les Arabes et les Grecs s'occupaient fortement , les uns de géométrie , d'astronomie , de médecine , les autres de dialectique et de métaphysique ; l'esprit humain avait pris , en Asie , l'habitude d'un exercice profond , soutenu ; et quoique la connaissance de la nature fut trop peu avancée , à cette époque , pour que les pensées des savans eussent de la régularité et de l'exactitude , l'occupation des hommes distingués n'en était pas moins propre à imprimer généralement une direction rapide vers le raisonnement et la science véritable.

* La théologie scolastique fut transportée de l'Asie en Europe ; pendant long-temps , elle enfanta sans doute plus d'absurdités que d'idées saines ; l'imagination , presque seule , était

chargée de parcourir le champ immense de l'inconnu ; mais ce qu'elle apercevait excitait à vérifier , à découvrir , ou du moins à chercher encore ; les scolastiques et les métaphysiciens traitaient , sans le savoir , des questions qui appartenaient uniquement à la physique , ou qui préparaient des idées , des raisonnemens en faveur des grands physiciens.

D'ailleurs , cette étude , et ces discussions faisaient que les ecclésiastiques devenaient , chaque jour , plus éclairés , plus dignes de la confiance des peuples. Ils recommençaient à lire , à entendre les ouvrages des Pères et des Docteurs de la primitive église ; la morale des premiers chrétiens gagnait , chaque jour , de nouveaux appuis , une nouvelle influence. De plus , les ouvrages de quelques-uns des Pères de l'église primitive , entr'autres de St. Augustin , préparaient les esprits à goûter les charmes de la littérature.

Nous devons placer ici une circonstance qui accéléra avec promptitude le développement des sociétés européennes. La boussole fut découverte peu de temps après la fin des croisades. La navigation fit de rapides progrès à l'aide de cette découverte ; bientôt , elle osa embrasser des régions immenses , et jusqu'alors absolument inconnues ; les progrès de la navigation étendirent , dans le même rapport , ceux du

commerce , et de tous les avantages , de toutes les jouissances qu'il procure. Peu à peu , les productions vivifiantes des climats échauffés par le soleil furent portées en Europe ; la propriété , la commodité , la magnificence même s'introduisirent dans les vêtemens ; les habitations devinrent plus agréables ; la nourriture générale devint plus abondante et plus saine ; l'organisation et la sensibilité de l'homme se perfectionnèrent , en raison des douceurs qui se répandirent sur sa vie.

Peu de temps après , l'imprimerie fut inventée ; ce moyen de communication entre les idées , en augmenta rapidement le nombre et l'étendue.

Lorsqu'enfin , par la gradation et le concours de toutes les causes que nous venons de décrire , la nature humaine eût pris un degré élevé de développement , lorsque les Européens adoucis , policés , furent devenus très-supérieurs à leurs ancêtres barbares , les beaux-arts et la littérature reprirent naissance. Ce fut d'abord en Italie que se montrèrent et se perfectionnèrent , rapidement , l'art du peintre , celui de l'architecte et celui du sculpteur. Les monumens antiques , échappés aux ravages du temps et des hordes sauvages , fécondèrent les idées , et servirent de modèles.

L'art de l'écrivain , de l'orateur , du poète ,

en un mot , la littérature ne marche point du même pas que l'art du peintre , du sculpteur , de l'architecte. Premièrement , les idées que le peintre , l'architecte , ou le sculpteur exécutent , sont plus simples , plus immédiatement fournies par les objets extérieurs , conséquemment plutôt acquises que les idées exprimées par le littérateur. En second lieu , il faut que l'esprit humain jouisse d'une certaine liberté , pour qu'il se fasse , en lui , de fortes et vastes combinaisons d'idées. Il faut de l'étendue , de la raison et de l'ordre dans les productions littéraires ; avec de l'imagination seule , on sème des traits qui peuvent être brillans , quelquefois sublimes , mais on les disperse inutilement au sein de la diffusion , de l'absurdité , et de l'incohérence. L'ordre , l'étendue , la raison ne s'établissent , dans l'esprit humain , que lorsqu'il commence à devenir libre , parce qu'alors il cherche la vérité , il cultive les sciences exactes , il étudie la nature.

Le dogme chrétien était prononcé , exclusif ; il gênait la liberté de l'homme qui voulait étudier la nature ; il n'imposait point , à beaucoup près , le même degré de contrainte à l'architecte , au peintre , et au sculpteur ; au contraire la religion chrétienne les encourageait , les employait ; elle fournissait , au sculpteur et au peintre , des sujets nombreux et intéressans.

Il fallait que le dogme chrétien perdît quelque chose de sa puissance impérative pour que l'esprit humain acquit la liberté de se livrer à la recherche des idées précises , et à la culture des lettres. Cette révolution se fit au seizième siècle ; les moyens en furent fournis , d'un côté , par l'esprit de subtilité , de discussion , de dispute même , que la théologie scolastique entretenait sans cesse , d'un autre côté , par le besoin d'innovation toujours inhérent à la nature humaine , et enfin , par les effets d'un autre penchant également naturel à l'homme. Le pouvoir du clergé , fondé d'abord sur la juste vénération des peuples , était devenu excessif à l'aide de la superstition et de l'artifice. Les ecclésiastiques avaient acquis des richesses immenses ; ils étaient hommes , ils s'étaient corrompus ; ils avaient abusé de leurs avantages , de leurs privilèges , parce que l'abus suit toujours le long usage.

Les réformateurs n'étaient que d'audacieux révolutionnaires ; ils n'en furent pas moins soutenus par la plus grande partie des hommes estimables de leur siècle ; les hommes imprévoyans et estimables sont toujours les premiers appuis des révolutions , parce qu'ils sont les plus indignés contre les abus et le scandale , par cela même qu'ils sont estimables.

Les guerres affreuses que la réforme occa-

siona , furent des guerres civiles , révolutionnaires , et non des guerres religieuses. Des prétextes ne sont point des causes.

Cependant , il faut le reconnaître , l'état particulier des idées publiques à cette époque , influa beaucoup sur le caractère atroce des guerres civiles qui alors désolèrent l'Europe. Généralement , pendant la jeunesse des nations , comme pendant celle de l'individu , les idées spéculatives sont fausses par exagération , parce que les connaissances positives sont peu étendues ; la sensation exagérée qu'occasionent ces idées spéculatives , fait qu'on leur attache une importance exagérée ; de là naissent la superstition et le fanatisme , qui non-seulement peuvent s'allier avec la bonne foi , et l'austérité des mœurs , mais exigent que , dans l'ensemble d'une nation , les esprits soient persuadés , et les mœurs austères. Les politiques ambitieux qui , à ces époques , trouvent des instrumens très-puissans , dans la superstition et le fanatisme , ne créent point ces instrumens ; ils en profitent.

La réforme amena , dans le système ecclésiastique , une révolution semblable à celle que les croisades avaient amenée dans le système féodal ; et généralement , tous les orages que les sociétés éprouvent , tant qu'elles s'avancent vers la civilisation , augmentent les forces de

la société , en laissant , après eux , des effets salutaires ; ce sont des crises semblables à celles de l'homme qui passe de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr ; il n'en est pas ainsi des crises éprouvées , soit par l'homme , soit par les sociétés , qui passent de l'âge mûr à la vieillesse.

La puissance du dogme fut profondément ébranlée par les événemens que j'indique ; mais la morale chrétienne , également conservée et par les sectateurs de l'église romaine , et par ceux de la réforme , augmenta de droits et de force sur l'esprit du peuple , parce que la plupart des chefs de l'une et de l'autre église menèrent une conduite pure , édifiante , vraiment chrétienne. De part et d'autre , les ministres et leurs sectateurs redoutèrent la censure de leurs antagonistes ; et cette crainte , que ni les uns ni les autres n'aperçurent pas toujours en eux-mêmes , que d'ailleurs ils n'auraient pas avouée lors même qu'ils l'auraient aperçue , n'en fut pas moins l'une des causes principales de cette ardeur , de cette sublimité , à laquelle la religion chrétienne s'éleva bientôt , et qui firent d'elle la plus belle religion qui ait régné sur la terre.

La contrainte dogmatique s'étant affaiblie , les sciences prirent un essor audacieux. L'étude des sciences exactes , où tout s'enchaîne , se

classe, s'analyse, s'ordonne, se démontre, où l'on ne peut rien omettre d'essentiel, où l'on ne peut rien dire d'inutile, accoutuma insensiblement l'esprit à la précision, à l'étendue, lui fit un besoin de la régularité et de la méthode. Dès lors, l'imagination, un peu descendue de ses divagations éthérées, mais échauffant encore les pensées humaines, s'unit au bon esprit qui mesure, qui apprécie, qui rejette ou approuve. La littérature ancienne devint le fondement de toutes les études littéraires; elle fournit des modèles aux historiens, aux poètes, aux orateurs.

Elle modifia aussi le caractère des hommes qui recevaient une éducation distinguée; elle pénétra leurs âmes de la fierté et des vertus républicaines; c'est par elle que Corneille devint le plus grand des Romains.

Les orateurs chrétiens, eux-mêmes, se nourrirent de l'étude des anciens; ils embellirent, fortifièrent leurs discours, et leurs pensées chrétiennes, de toute l'instruction qu'ils puisèrent à cette source féconde.

Si le plus grand nombre des ouvrages des anciens étaient des modèles de composition littéraire, toutes les idées présentées par ces ouvrages n'étaient pas propres à inspirer la sagesse; au contraire, tous les penchans de la faiblesse humaine étaient secondés par la religion même

des Païens ; mais , à l'époque où les ouvrages des anciens commencèrent à être les fondemens de l'instruction publique , les vertus chrétiennes étaient fortement recommandées , et l'honneur était fortement imprimé par les mœurs nationales. La religion et l'honneur s'unissaient pour commander la chasteté , vertu qui donne de la force à toutes les autres , et qui , en même temps , transporte le feu de la vie sur tous les plaisirs qu'elle autorise , et sur les désirs secrets qu'elle ne peut toujours interdire. Quel mouvement alors ne dut point être produit , par les idées séduisantes d'une mythologie voluptueuse , sur des esprits déjà préparés à la fermentation par la pureté et la contrainte ? Les âmes vives et tendres furent remplies d'idées poétiques dont le mouvement les agita ; mais la piété et l'honneur réprimèrent , dans un grand nombre , l'action de ces idées , et la chaleur même qu'elles excitaient , fut contrainte , dans les hommes sages , de se verser sur les nobles entreprises , sur les résolutions généreuses , sur les pensées profondes.

On le voit maintenant , l'époque dont nous traçons l'histoire dut être celle de la force dans tous les mouvemens de l'âme ; car la force se compose de vivacité et de constance , d'énergie et de simplicité. A cette époque mémorable ,

toutes les affections humaines , trempées , pour ainsi dire , dans la retraite , exaltées par le recueillement et la contrainte , durent se changer en passions ardentes , les affections de l'homme sage en transports sublimes , et , pour la même raison , les besoins de l'homme coupable en supplices dévorans.

Aussi , que l'impartialité nous garantisse d'enthousiasme , qu'elle fixe toujours la mesure de nos regrets et de notre estime , qu'elle dirige toujours nos jugemens. Le dix-septième siècle fut celui sans doute où les plus beaux ouvrages se firent , où les plus grandes vertus éclatèrent ; mais ce fut aussi le siècle où , au sein même de la paix et du bien être , les plus grands maux furent éprouvés. La sensibilité de l'homme , plus active qu'elle ne l'avait été encore , et cependant , toujours concentrée par les lois , les institutions , les opinions , les habitudes , bouillonnait sans cesse , dans l'âme de chaque individu , et contre les autres , et contre lui-même. Cette fermentation violente que , dans des temps postérieurs , nous avons vu saisissant une nation entière , établissait alors son siège dans le sein de chaque homme profondément sensible ; c'était aussi , pour chacun de ces hommes , le temps d'une succession impétueuse , désordonnée , dans ses desirs , ses sentimens , ses résolutions et sa conduite ; le même

homme passait brusquement de la douceur à l'agitation , de la piété au crime , de l'extase aux remords. Et , dans le sein des familles , que d'affections généreuses , que de sombres victimes ; que d'estime profonde , que d'inquiète défiance ; que d'amour , que de haine ; que de tendre constance , que d'implacables ressentimens !

O siècle de splendeur et de richesse ! Les grands hommes pouvaient produire de grands effets ; et la noble ambition de produire de grands effets faisait naître de grands hommes.... O siècle d'humiliation et de souffrance ! Tous les défauts étaient prononcés et opiniâtres ; toutes les passions honteuses et cruelles se montraient avec cette vigueur qui les rend odieuses , s'exerçaient avec cet acharnement qui les rend insupportables.

O siècle d'émulation et de gloire ! Les bons écrits étaient lus par un grand nombre d'hommes capables de les sentir ; les belles actions étaient connues d'un grand nombre d'hommes capables de les admirer et de les reproduire..... O siècle d'ignorance et de tyrannie !... L'opinion publique frappait avec colère des pensées vraies , des actions innocentes ; un grand nombre d'hommes , livrés , dès leur enfance , à des dogmes sauvages , à des études absurdes , à une éducation lugubre , à des maîtres barbares , con-

tractaient , pour le reste de leurs jours , toutes les maladies du corps , toutes les infirmités de l'âme...

Ces temps sont passés , avec leurs maux affreux et leurs immenses avantages ; ils ne reviendront plus. Le siècle de la raison se forme et s'avance ; il a , pour cortège , la santé et la gaieté de l'homme , la beauté de l'espèce humaine , le calme social , l'accord des esprits , les opinions vraies , durables et paisibles , l'uniformité des caractères , la modération dans les peines et les plaisirs.

SECTION II.

Caractère particulier de chacune des affections humaines.

Être *affecté* ou sentir c'est essentiellement la même chose ; toutes les fois que nous sentons une de nos idées , nous sommes affectés de son mouvement , et de son existence. Cependant , pour nous conformer aux significations reçues , nous reconnaitrons une différence entre les *affections* et les simples *souvenirs*.

Lorsque nous éprouvons le sentiment paisible d'une idée simple , ou même d'une idée composée dont les rapports sont simples , et dont le mouvement n'a point de vivacité , nous

n'éprouvons qu'un souvenir. Nous éprouvons une affection , lorsque l'idée , dont le sentiment nous est rendu , est enchaînée à un grand nombre d'autres idées , et lorsqu'en même temps , le mouvement imprimé à toutes ces idées , et les sensations qui l'accompagnent , ont de la force et de la durée.

Il est aisé de voir , d'après cela , qu'il doit y avoir une très-grande diversité , non-seulement dans la vivacité des affections dont nous sommes susceptibles , mais encore dans leur nature , parce qu'il y a une très-grande diversité dans la nature de nos idées composées , et dans les mouvemens qui peuvent leur être imprimés.

Nous pouvons conséquemment distribuer encore nos affections en deux classes générales : premièrement les affections douces , simples , que nous nommerons simplement *affections* , que nous nommerons aussi quelquefois *sentimens* , pour nous conformer encore à l'usage ; secondement les affections vives , violentes , que nous nommerons *passions*. Il est inutile de dire que ces deux classes sont unies l'une à l'autre par des nuances insensibles , et que toute affection elle-même devient passion , en augmentant de vivacité et d'étendue.

I.

Parmi les idées composées qui , par leur nature et leur mouvement , nous font éprouver des affections , il en est un grand nombre dont l'affection même est accompagnée de *désir* ; nous avons donné une première définition du désir , en parlant de la manière dont l'âme se compose pendant l'enfance ; nous allons présenter maintenant de plus grands détails sur cet état de désir , dans lequel notre âme passe la plus grande partie de sa vie.

La faculté du désir ne s'exerce , en nous , qu'à l'égard des objets qui peuvent nous porter du plaisir ; et l'idée de plaisir se présente toujours en même temps que l'idée de l'objet désiré. Nous ne désirons plus lorsque nous possédons l'objet , nous jouissons alors ; notre désir est *rempli* ; je crois que cette expression , *remplir* , peut , en cette circonstance , être mise au nombre de ces expressions exactes , quoique figurées en apparence , qui sont de vraies définitions , de vraies explications. Puisque le désir est rempli par l'objet désiré , le désir est , en nous , un vide qui a besoin d'être occupé , d'être rempli. Or , observons encore que l'idée , ou plutôt le sentiment du plaisir que nous désirons , n'est jamais désuni de l'idée de l'objet capable

de remplir notre désir ; ainsi cette idée que nous possédons , quoique très-ressemblante à l'objet même que nous désirons , ne suffit point , cependant , pour remplir le désir ; et non-seulement , cette idée ne suffit point , mais elle excite le désir , d'où il faut conclure qu'elle creuse au contraire ce vide que nous voudrions bien pouvoir remplir. Comment le creuse-t-elle ? ce ne peut-être que par l'état de mouvement , ou d'expansion exaltée , dans lequel elle est mise ; par ce mouvement , elle dilate le centre sensible ; elle projette vivement , autour d'elle , le fluide sensible qui vient s'appuyer sur elle ; elle demande vivement à être imitée , c'est-à-dire , elle demande que nous nous hâtons de composer de nouvelles idées semblables à elle , qui viennent s'attacher à elle , satisfaire ses affinités , et remplir le vide qui l'environne. Tant qu'elle est ainsi dans un état de mouvement supérieur à ses jouissances , elle nous tient en état de désir.

On voit ainsi que tout désir suppose que l'âme est livrée à l'expansion supérieure ou du troisième degré ; voilà pourquoi tout désir accélère l'action de la vie en raison de sa vivacité. Le désir prolongé finit par jeter dans la fatigue , parce que l'état de désir est un état de dépense qui n'est pas compensée par un renouvellement proportionné. Le fluide sensible se dissipe abon-

damment par les artères nerveuses qui sont les vaisseaux d'épanchement; les vaisseaux de retour ne donnent rien, tant que l'objet désiré ne se présente point; ce n'est qu'à l'instant de la composition des idées nouvelles fournies par cet objet, qu'une plus ou moins grande partie du fluide sensible, qui s'échappait par les artères nerveuses, est ramené par les veines; dans ce retour, il est uni aux élémens visibles, ou sonores, ou tactiles, ou sapides, ou odorans, qui émanent de l'objet désiré; c'est l'instant du plaisir, de la jouissance; c'est aussi l'instant où, peu à peu, le mouvement s'appaise, la combinaison s'opère, l'expansion perd ses mobiles, le repos succède au plaisir.

En général, le désir est en raison de l'expansion intellectuelle. Dans le centre sensible d'un homme très-peu actif, il ne se fait point de dilatation fréquente, de vide considérable, parce que l'emplacement est peu considérable, et que le mouvement imprimé aux idées est rare et sans énergie; un tel homme a très-peu de désirs.

Les enfans sont, la plupart, très-impétueux, très-impatiens dans leurs désirs; le mouvement rapide auquel ils sont soumis étend sans cesse la capacité de leur centre sensible, sans augmenter de même le nombre d'idées qui le remplit; il n'est que de nouvelles idées, envoyées par des objets extérieurs, qui puissent combler les vides de cet

organe ; ces idées nouvelles sont vivement appelées. Telle est , dans les enfans , la cause de la *curiosité* , besoin qui comprend l'ensemble des désirs , et dont la vivacité est toujours , à cet âge , en raison de la vivacité du caractère.

L'organisation de la plupart des femmes étant ressemblante à celle des enfans , la vivacité de désir , et la curiosité , sont également au nombre de leurs avantages.

La vivacité du désir est proportionnée aux qualités de l'objet qui l'excite , et à la vivacité du mouvement intellectuel ; si les circonstances se disposent de manière à nous faire posséder en partie l'objet désiré , ou à nous montrer que la possession nous en sera accordée , notre âme est dans un état d'*espérance*.

Mais la vivacité de notre espérance est déterminée , bien moins souvent par le nombre et la solidité des motifs qui l'excitent , que par l'activité de notre imagination ; il arrive fréquemment aux âmes vives de prendre leurs désirs pour de l'espérance ; dans l'impétuosité de leurs vœux , elles dominent puissamment toute la force des obstacles ; mais elles ne se donnent pas le temps d'examiner cette force ; elles ne la mesurent pas ; elles ne la connaissent pas ; elles ne possèdent pas les idées qui pourraient leur en donner la prévoyance ; c'est ce qui fait que lorsqu'elles viennent à être arrêtées par des obs-

tacles d'une grande force, elles sont affectées d'une surprise vive et pénible; elles sont jetées souvent à l'extrême opposé, elles n'aperçoivent plus, en elles-mêmes, les plus légères ressources, elles tombent dans le *découragement*, dans le *désespoir*. L'explication de la souffrance qui accompagne cette surprise me paraît facile. A l'instant où un obstacle imprévu vient arrêter subitement tous les plaisirs que donnait la possession commencée, ou l'espérance, il se fait un choc, plus ou moins violent, de toutes les idées qui plaisaient, avec toutes les idées qui déplaisent. Il faut bien que ces idées se combinent pour donner celle de la situation nouvelle où l'on se trouve; mais ces idées opposées ne se combinent qu'avec plus ou moins de résistance mutuelle; c'est ce qui fait l'agitation, la souffrance; lorsque réellement elles se combinent, la situation nouvelle est connue; mais, dans les âmes très-vives, il arrive souvent que la combinaison même ne parvient pas à se faire; les idées nouvelles deviennent seules objets de sensations et de mouvement; c'est dans ces âmes, que, comme je viens de le dire, les extrêmes se succèdent; elles passent, de l'espérance exagérée à l'excès du découragement.

Les hommes qui ont, à la fois, de la sensibilité et de la raison, espèrent avec calme; ils se trompent rarement dans leurs espérances,

parce qu'ils n'espèrent que ce que la raison leur permet de prévoir.

C'est un état bien doux que celui d'une espérance bien douce ; quand la prévoyance l'autorise. Le plaisir que l'on éprouve a moins de vivacité que n'en aura la jouissance du bien que l'on espère ; par cela même , ce plaisir est susceptible d'une plus longue durée. D'ailleurs , l'imagination , qui fait toujours les frais de ce plaisir ; ne peut s'empêcher ; lors même qu'elle est le mieux réglée par la raison et la sagesse ; d'embellir l'objet espéré. Toutes les qualités de cet objet , toutes ses conditions , ne peuvent être connues ; et , parmi celles de ses qualités que l'on ignore , on est toujours moins près de deviner les défauts que les avantages. Aussi il est bien rare que la possession réelle de l'objet désiré n'apporte pas quelque mécompte ; il est plus rare encore qu'elle fasse découvrir des avantages inattendus. Il est surtout une chose que rarement l'on sait assez , lorsque l'on espère et que l'on désire , c'est que lorsqu'il y aura longue habitude , il n'y aura plus vive sensation.

Quand les circonstances , sans être absolument contraires , ont seulement pour effet d'éloigner , pendant quelque temps , la possession de l'objet que l'on espère , le désir s'en augmente ordinairement , et prend alors le ca-

ractère de passion. Il arrive aussi, et peut-être plus souvent, lorsque la possession de l'objet est long-temps différée, que toute la vivacité de la jouissance même est consumée par l'espérance ; cela a lieu surtout dans l'âme des jeunes gens, et en général dans toutes les âmes vives ; au bout de quelque temps, elles abandonnent jusqu'au désir de posséder l'objet qu'elles ont très-vivement espéré. Pour expliquer cet abandon, il faut se rappeler que, dans toute sensation vive d'idée, il n'y a pas seulement projection de fluide sensible autour d'elle, et par l'effet même du mouvement qui l'anime ; il y a encore combinaison de cette idée avec une partie du fluide sensible qui vient s'appuyer sur elle. Au bout d'un certain temps cette combinaison a suffisamment satisfait les besoins de l'idée ; elle entre en repos. D'ailleurs, pour peu que la possession d'un objet espéré s'éloigne, bien des distractions interviennent, et appellent, sur d'autres idées, les instrumens et l'activité de l'expansion.

II.

De toutes les affections que le désir caractérise, l'amour est celle qui est le plus communément éprouvée.

Nous avons donné l'explication physiologique

des mouvemens qui portent, l'une vers l'autre, les deux moitiés de l'espèce humaine; ces mouvemens, avons-nous dit, ressemblent à ceux qui portent, l'une vers l'autre, les deux moitiés du principe électrique qui est le principe universellement organisateur. Donnons maintenant, de l'amour, une définition plus noble, que cependant la vérité autorise.

L'amour, dans l'homme et dans la femme, survit à la présence de l'objet qui l'inspire; le jeune homme, retiré dans une solitude profonde, séparé, par de grandes distances, de celle qu'il aime, la voit, l'appelle, la poursuit, la désire. L'amour ne peut être alors, dans l'âme de ce jeune homme, qu'une affection profonde pour l'idée de l'objet qu'il a vu, et qu'il aime. Le plaisir qu'il goûte, au seul souvenir de cette idée, la vivacité, la constance presque non interrompue de ce souvenir, prouvent que le fluide sensible se porte vers cette idée avec ardeur et abondance, qu'elle est, par conséquent, un foyer très-animé et de mouvement et de combinaison.

A de tels caractères, nous devons reconnaître que l'idée chérie est, plus que toute autre, du nombre de celles que nous avons appelées idées organisées; elle a des rapports très-vifs et très-nombreux avec toutes les substances éminemment organisées qui se composent dans le sein de l'homme possesseur de cette idée; c'est vers

elle que se rendent toutes les substances vivifiantes ; c'est vers cette idée qu'elles entraînent , autant qu'il leur est possible , toutes les idées dont l'âme est composée. L'on sent aussi que l'idée chérie devient , pour ainsi dire , le point d'appui de l'âme entière ; tout se rapporte à cette idée ; il semble qu'elle dispose de toutes les résolutions , de tous les désirs ; c'est à elle que tout rend hommage ; c'est elle aussi qui , pénétrant l'âme entière du feu qui l'anime , répand , sur toutes les idées que l'on goûte à cause d'elle , des charmes et de la vivacité.

Comme c'est à l'idée chérie que , pour ainsi dire , toutes les idées se donnent , même celles par lesquelles on est soi-même représenté , l'état d'amour très-vif est l'état d'une générosité sans mesure ; l'amant est prêt à dévouer à celle qu'il aime , et sa fortune , et son bonheur , et sa vie , parce que toutes celles de ses idées qui représentent et sa fortune , et sa vie , et son bonheur , éprouvent , en effet , ce dévouement pour l'idée chérie.

Les idées qui , comme elle , sont de nature organisée , les idées qui représentent , et les enfans , et les fleurs , et tout ce qui est aimable et intéressant dans la nature , ces idées sont celles qu'une plus grande ressemblance entraîne vers l'idée chérie , et qui sont le plus aisément associées à ses mouvemens. C'est pour cela que

l'âme qui goûte le sentiment de l'amour, goûte aussi tous les plaisirs offerts par les objets intéressans et aimables.

C'est l'amour, c'est ce sentiment le plus doux, le plus animé, le plus tendre, et, lorsque son objet est estimable, le plus noble, le plus utile, le plus heureux, qui fait le charme et le destin de la vie. Nous décrivons bientôt les conditions qui donnent, à l'amour, le plus noble et le plus heureux caractère.

Examinons, maintenant, les autres affections de l'âme, et suivons principalement celles qui sont caractérisées par des désirs.

I I I.

Tous nos désirs ne s'adressent pas, comme ceux de l'amour, à un objet unique et déterminé. Par exemple, le désir de la gloire, celui de parvenir à un poste d'où nous puissions dominer sur les hommes, en un mot, l'*ambition* semble formée d'un grand nombre de désirs qui s'unissent et s'excitent mutuellement.

L'idée, qui est en mouvement dans l'âme où regne l'ambition, n'est point, en effet, une idée simple, c'est une idée très-composée, dont les élémens sont des idées composées qui se sont unies plus ou moins fortement. Une idée dominante se trouve sans doute dans cette réu-

nion d'idées ; mais la composition est tellement cimentée que chaque idée subalterne , mise en mouvement , émeut aussitôt l'idée dominante , et par-elle , toutes les autres idées subalternes. L'homme qui a de l'ambition ne néglige rien ; il rapporte tout ce qu'il voit , tout ce qui lui arrive , tout ce qu'il pense , à son but principal ; il ne désire point des choses indéterminées ; il désire , au contraire , la possession d'un grand nombre d'objets bien déterminés , qui , à la vérité , n'existent pas toujours , hors de lui , comme ils existent dans son idée , mais qui pourraient exister , hors de lui , de cette manière désirée , qui même existeraient bientôt de cette manière , s'il avait autant de puissance que de volonté , s'il commandait aux hommes et à la nature.

L'ambition a plusieurs degrés de force , et plusieurs objets ; il n'est point d'homme vif et sensible qui ne soit ambitieux de renommée. Le désir de la gloire enflamme surtout les âmes jeunes et ardentes ; pendant ces rêveries solitaires , auxquelles de telles âmes se plaisent tant à se livrer , elles poursuivent , de leurs vœux les plus avides , la haute célébrité , les plus éclatans suffrages ; elles imaginent , avec une délicate complaisance , ces positions enchantées et illusoires , où l'on obtient tous les hommages , où l'on fixe tous les regards.

Puisque l'imagination la plus ardente , et le désir le plus vif , sont les facultés qui mettent les âmes jeunes et sensibles dans cet état , on peut dire que l'ambition de ce genre est le fruit de l'expansion animée , ou du troisième degré ; une telle ambition est un penchant heureux et salutaire , tant qu'elle ne s'exalte pas jusques à développer et échauffer la passion de l'envie ; en deçà de ce terme , elle n'est que le sentiment généreux et noble de l'*émulation*.

Il est des hommes d'un caractère très-fort , très-énergique , en qui l'ambition demeure toujours une passion noble et magnanime. De tels hommes sentent de bonne heure qu'ils sont nés pour exercer une grande influence sur leurs contemporains , sur la postérité même ; ils suivent leur destinée. Gloire et puissance , tels sont toujours les objets de leurs travaux ; mais la gloire qu'ils ambitionnent est celle de faire tourner leur puissance à l'avantage de leurs semblables qu'ils aiment et qu'ils honorent ; tels eussent été Alexandre et César.

De tels hommes sont rares , et les circonstances qui peuvent fournir un beau développement à leur caractère sont plus rares encore. Ceux que la nature produit dans les temps ordinaires descendent souvent , faute d'un emploi digne d'eux , à l'ambition , aux tourmens , aux défauts

des hommes ordinaires ; ne pouvant s'élever d'une manière éminente au-dessus de leurs contemporains , forcés de suivre une carrière commune , c'est à leur début seulement qu'ils sentent une ardeur sans mesure et un plaisir sans mélange.

Tel est le cœur de l'homme. La gloire que l'on partage est bientôt insuffisante ; cela vient de la même cause qui fait sitôt l'insuffisance de tous les biens dont la jouissance a d'abord été très-vive. A l'instant où l'on obtient les premières jouissances de la gloire , on est ému d'un sentiment délicieux , dont l'action est très-rapide ; on a très-bien défini , et le degré de ce sentiment , et sa nature , en disant , *l'ivresse de la gloire*. Dans ce premier état d'ivresse , on examiné peu si l'on partage ses jouissances avec des rivaux ; on est heureux ; voilà principalement ce que l'on éprouve.

- Mais toute ivresse est , en notre âme , un mouvement dont la rapidité excède celle de cette expansion moyenne qui assure , en nous , l'égalité et la durée. Ainsi la même quantité de gloire ne peut long-temps nous suffire ; et la gloire déjà acquise nous donne le besoin d'une gloire plus étendue ; nos efforts redoublent , et , en même temps , nous trouvons plus de difficultés à vaincre ; le moment arrive où ces difficultés n'excitent pas seulement notre zèle , mais , de-

venant supérieures à nos forces , elles excitent notre animosité. Toute passion est , en nous , le résultat d'une violente résistance opposée à nos désirs. Dans la carrière que nous avons prise , et qui doit nous mener à la célébrité , les difficultés , les résistances , ne peuvent naître que des rivaux qui nous poursuivent , nous atteignent , nous devancent. Ainsi , c'est contre des rivaux que s'irrite notre passion , notre animosité ; ces rivaux sont des hommes , nos semblables ; nous ne pouvons nous mettre , contre eux , dans un état d'animosité violente , sans perdre , au même degré , le sentiment de bienveillance générale pour nos semblables qui fait , en nous , l'humanité , la bonté.

C'est ainsi que l'émulation , sentiment généreux à sa naissance , se change souvent , par l'effet même de ses progrès , en une passion aride , quelquefois haineuse , quelquefois criminelle. Cela arrive surtout , lorsque l'ambition de célébrité a été satisfaite de bonne heure ; car alors , la vivacité des jouissances qu'elle a recueillies , devient la cause et la mesure de son exigence. Généralement , il est malheureux pour l'homme de parvenir promptement au terme de ses vœux.

C'est , le plus souvent , vers l'âge mûr que l'ambition , dans les âmes qui ne sont pas naturellement fortes et grandes , commence à ne

plus être un besoin de l'estime, de l'affection, de la véritable gloire ; et qu'elle se compose principalement des besoins de l'amour-propre ou de la personnalité. Cela vient de ce que bien des hommes ne sont généreux que pendant leur jeunesse ; cela est vrai sur-tout de ceux qui se sont éloignés de la sagesse ; ceux là ont perdu, de bonne heure, les sentimens nobles et animés ; jeunes encore, ils ont été réduits au sentiment de la personnalité. L'ambitieux de ce genre s'occupe des hommes ; il veut que les hommes s'occupent de lui, mais il n'aime point les hommes ; il ne les honore pas ; ce n'est point leur affection qu'il demande ; ce n'est point non plus leur estime ; on ne demande que ce dont on peut retirer un bien ou un plaisir. Or, il n'est que deux genres de rapports qui puissent être établis entre l'âme de chacun de nous et celles de nos semblables ; ces deux genres de rapports sont ceux qui naissent de l'affection, ou ceux qui naissent de la dépendance ; ainsi, l'ambitieux qui ne veut plus aimer, qui ne le peut plus, veut uniquement asservir. L'on voit aussi que le soin d'étendre et d'affermir sa domination est le seul qui l'occupe ; il veut asservir ! cela même prouve la faiblesse et l'aridité de son âme ; celui qui a besoin de saisir, à son profit, l'existence des

autres, trouve, dans la sienne, bien peu de moyens de bien-être et de plaisir.

On peut encore reconnaître, à bien des traits, la faiblesse de ceux qui éprouvent uniquement le besoin d'étendre leur domination sur les hommes; les flatteurs s'attachent à ces ambitieux; ils ne sont point repoussés; au contraire, quoique méprisés, ils sont retenus et récompensés comme nécessaires.

Les ambitieux de domination sont eux-mêmes flatteurs empressés auprès de ceux qui exercent une domination plus étendue; ils sont, quand il le faut, apologistes des actions honteuses, et protecteurs du crime; ils le sont, sans qu'il leur en coûte un remords; il n'y a pas de signe plus marqué d'aridité et de faiblesse.

Enfin, les ambitieux de domination sont avides de richesses, parce qu'elles sont le principal moyen d'empire sur les hommes faibles qui forment le plus grand nombre dans l'espèce humaine.

A cette avidité pour les richesses s'unit quelquefois le penchant de les entasser; nous montrerons bientôt que l'avarice est naturelle aux âmes froides, et nous venons de voir que les âmes ambitieuses finissent ordinairement par tomber dans la froideur.

Cette ambition de dominer, dont nous venons de définir le caractère, se composant de

la sensation intérieure d'idées purement personnelles , peut naître et se montrer de bonne heure dans les âmes qui n'ont reçu de la nature qu'une expansion moyenne , ou même dans les âmes naturellement froides. On rencontre des jeunes gens ambitieux de dominer ; on en rencontre aussi qui sont avarés ; mais ces jeunes gens sont en petit nombre , et ils sont remarquables par leur état naturel d'insensibilité et de froideur.

Lorsque l'ambition de dominer s'unit à l'avarice , l'homme qui éprouve à la fois ces deux passions est bien malheureux ; la première exige des dépenses que la seconde refuse ; elles s'irritent ainsi mutuellement. Quel état cruel que celui de porter en soi-même des besoins dévorans , et les obstacles qui les compriment ! Le supplice de Tantale ne dépeint que la moitié d'un tel supplice.

Il me reste maintenant à décrire et à expliquer les effets rongeurs que l'ambition violente produit sur la constitution organique de celui qui s'y abandonne. Nous avons dit que l'ambitieux éprouve le mouvement d'un grand nombre d'idées composées ; c'est ainsi la presque totalité de son âme qui est habituellement agitée. Le travail intérieur de la vie doit être d'une activité violente pour fournir à la dépense de

fluide sensible que cette agitation exige. Aussi une ambition modérée , ou une ambition qui commence , donne réellement , à l'action vitale , une accélération salutaire. Mais , comme nous l'avons vu , l'ambition ne s'arrête pas ; son exigence augmente , non-seulement par les obstacles , mais par les jouissances même , et il y a toujours plus de désordre que d'activité dans ses mouvemens ; elle se prolonge d'ailleurs , se perpétue même , parce que son but s'éloigne sans cesse ; de là vient que , de toutes les passions , l'ambition est celle qui est le plus incompatible avec le repos , avec le sommeil , avec la santé , avec le bonheur ; et enfin , lorsque l'ambition a été d'une excessive violence , lorsqu'elle a usé l'action vitale à force de l'exercer , lorsqu'elle n'a éprouvé que des contrariétés sans cesse renaissantes , lorsqu'elle a échoué sans espoir , lorsqu'elle a causé une altération profonde dans les principes organisateurs , lorsqu'elle a fait tomber certaines parties de l'âme , et du système sensible , sous la domination prononcée de l'action compressive , l'ambition alors a jeté le malheureux qu'elle a dévoré , dans l'état affreux de maladies nerveuses , et d'aliénation mentale.

Je distinguerai , ailleurs , le chagrin profond et concentré de la tristesse douce et expansive ; ce dernier sentiment est salutaire à éprouver ,

parce que bien des soulagemens , celui de pleurer , celui de se plaindre , sont attachés à l'avantage de le connaître. Le chagrin , au contraire , est un sentiment que l'on n'ose soulager , parce que les causes qui l'ont amené ne sont point honorables ; le chagrin , ainsi considéré , est toujours la suite d'une ambition trompée , et il n'obtient , de la part des hommes , ni consolations , ni pitié , parce que les hommes sont naturellement ennemis de celui qui ne s'élève que pour les opprimer. Ainsi , lorsque l'ambitieux est renversé , sa chute ne peut exciter que des applaudissemens , et non de la commisération.

Cette satisfaction que l'ambitieux donne , par sa chute , aux hommes qui en sont les témoins , fait la partie la plus cruelle du supplice qu'il éprouve ; il n'ose se montrer , de peur d'être , pour tous ceux qui le regarderaient , un sujet de triomphe ; il est contraint de demeurer seul avec sa honte et son désespoir.

IV.

De l'Envie. Tous les hommes nés sensibles commencent par être envieux dans leur jeunesse ; c'est un défaut qui expose à des peines nombreuses et violentes. Mais ce défaut , dans les premières années , tient souvent au désir

des suffrages , à l'émulation , à des qualités heureuses , qui sont les principes du mouvement de l'individu , et du mouvement de la société. D'ailleurs , le jeune homme sensible , avide de tous les plaisirs , de tous les avantages , porte envie aux avantages de l'homme qu'il n'aime pas encore ; aussitôt qu'il l'aime , loin de le déprécier , il l'exalte sans mesure ; il se dépouillerait de ses propres avantages pour l'en accabler. L'âge , à mesure qu'il arrive , attédie , dans l'âme du jeune homme , et son enthousiasme pour ceux qu'il aime , et l'envie qu'il porte aux avantages de ceux qui lui sont étrangers. L'expérience d'ailleurs le détrompe sur les profits de bonheur que son imagination attachait aux avantages désirés ; ou plutôt , son imagination apaisée ne compose plus ses désirs , avec la même violence , et lorsqu'il obtient les plaisirs et les biens qu'il a recherchés , il ne les goûte plus qu'avec une ardeur modérée , qui ne répond pas à l'idée que , dans sa jeunesse , il s'était formée de lui-même et du plaisir.

L'homme , d'un âge mûr , n'est donc plus envieux. Mais une grande condition est indispensable pour que ce défaut naturel se soit effacé de son caractère. Il faut que cet homme ait vécu pour l'honneur et pour la sagesse ; ce n'est qu'à cette condition , qu'en passant d'un

âge à un autre , il a passé des avantages de l'un aux avantages de l'autre. Un cours d'avantages variés , mais balancés , a été établi sur la route de la vie humaine ; c'est ce que nous avons montré dans un ouvrage particulier ; mais nous avons dit aussi que , pour suivre ce cours , il faut nécessairement suivre la route indiquée par l'honneur et la conscience ; sans cela , on dévie à mesure que l'on avance ; on ne trouve point ce que l'on cherche , on ne retrouve plus ce que l'on a perdu ; on ne se retrouve point soi-même.

L'homme , parvenu à l'âge mûr , qui a passé sa jeunesse dans l'avilissement , le désordre et le vice , n'a pas même le sentiment et l'idée des biens destinés à l'âge mûr ; s'il en avait le sentiment et l'idée , il serait capable d'en désirer la possession et de l'obtenir. Cependant , il faut un emploi à l'action de sa vie ; cet homme ne peut donner à la vie d'autre emploi que celui dont il a le souvenir et l'idée ; la volonté de l'homme ne s'exerce que sur les idées qu'il possède.

Les seules idées qui restent à l'homme qui fut dérégé dans sa jeunesse sont encore des idées de vice et de désordre ; il veut encore l'accomplissement de ses idées ; mais ses moyens naturels se sont affaiblis ; il le sent , il prévoit que , de jour en jour , ils s'affaibliront davan-

tage ; de là un regret amer , dévorant , continuél , qu'il cherche vainement à dissiper par un étourdissement factice ; ses efforts ne font qu'augmenter le sentiment de sa faiblesse , exciter en lui-même la comparaison du temps actuel avec le temps qui n'est plus , et le porter sans cesse à la prévoyance désolante du temps qui arrive. Il est impossible d'éprouver tant de chagrins sans poursuivre , d'une envie amère et violente , le sort de tous ceux qui jouissent encore des avantages donnés par la nature et la jeunesse. Alors encore , tous les biens , tous les avantages dont on est privé , sont les objets d'une secrète envie , parce qu'on les considère comme pouvant donner de l'emploi à une existence dont on ne sait que faire , dont on ne peut faire ce que l'on voudrait. Ainsi , on porte envie aux talens , à l'esprit , à la célébrité , à la fortune ; on ne voit autour de soi , qu'instrumens de supplice. Etat affreux ! Il n'est pas étonnant que l'on s'abandonne quelquefois à l'infamie , au crime même , pour essayer d'en sortir.

L'envieux n'est pas un être glacé comme l'égoïste ; celui-ci , que nous dépeindrons bientôt avec plus de détail , ne parle que de lui-même , ne s'occupe que de lui-même , parce qu'il ne possède , dans son âme , d'une manière bien marquée , que l'idée de sa propre personne. L'envieux possède encore les idées

d'autres personnes, mais c'est pour être tourmenté par ces idées, pour les haïr ; c'est ce qui est démontré par le ton habituel et le sujet ordinaire de son langage. L'envieux ne parle le plus souvent que pour médire ; on le voit accueillir, avec empressement, tout ce qui est nuisible à la réputation d'autrui ; il exagère le mal, les torts, les défauts, les ridicules ; il ne dit rien des talens, des actions estimables, des qualités heureuses ; il les voit cependant, mais il souffre de les voir. Voulez-vous le désobliger, vous en faire même un ennemi ? citez, en sa présence, les avantages d'autrui, avec détail et avec éloges.

On trouve moins fréquemment le défaut de l'envie dans le caractère des hommes, que dans celui des femmes. Cela vient de ce que l'envie est un résultat de la faiblesse de l'âme unie à la vivacité du tempérament ; l'envie indique un défaut de force et d'étendue dans les pensées.

Les femmes sont principalement destinées à plaire aux hommes ; elles cherchent naturellement à remplir leur destinée, en usant des moyens qu'elles possèdent, et elles choisissent, parmi ces moyens, ceux qui peuvent les mener le plus directement, le plus promptement, au terme qu'elles désirent. Les rivales qu'elles rencontrent dans la plupart des routes qu'elles suivent, les retardent, les arrêtent, les écartent ;

il n'est , pour elles , comme pour les hommes , que la route de la simplicité et de la sagesse qui , lors même qu'elle est très parcourue , soit toujours libre et spacieuse.

Dans les temps de bonnes mœurs , les hommes ont de la force , de l'étendue , de l'élévation dans les pensées ; c'est ce qui corrige en eux l'impression qu'ils reçoivent de la beauté extérieure ; cependant , ils sont encore plus vivement sensibles à la beauté extérieure , que ne peuvent l'être les hommes dont les mœurs sont affaiblies ; mais en même temps ils s'exaltent , jusqu'à l'enthousiasme , en faveur des qualités intérieures ; ils impriment ainsi , dans le cœur des femmes , une grande estime pour ces qualités ; ils les entraînent , par là , au besoin salutaire de les acquérir. Dans les temps de bonnes mœurs , il y a peu d'envieux parmi les hommes , il y en a peu parmi les femmes ; elles suivent toujours l'état général des hommes qui sont leurs contemporains.

Mais lorsque les hommes , affaiblis par les mauvaises mœurs , ne sont plus assez sensibles pour estimer les vertus et les qualités intérieures , lorsqu'ils ne sont plus touchés que par les avantages extérieurs , ou , tout au plus , par l'esprit frivole qui distrait et amuse , les femmes ne peuvent attacher de prix qu'à ces avantages et à cet esprit ; il est impossible alors

que l'envie ne soit le défaut habituel de leur caractère. Celles qui possèdent le plus d'avantages extérieurs , manquent encore nécessairement de plusieurs autres ; et la jeunesse , qui est le plus séduisant des attraits , ne dure qu'un temps bien court ; les plus belles le regrettent vivement à mesure qu'il passe ; elles ne peuvent s'empêcher de porter secrètement envie à celles même qui n'ont d'autres attraits que ceux de la jeunesse ; et , chaque jour , les belles perdent un jour ; insensiblement l'esprit frivole cesse de leur convenir ; leur âme s'ouvre chaque jour , d'un degré de plus , aux sentimens des regrets et de l'envie.

Ainsi les femmes , dans les temps de mauvaises mœurs , réduites presque toutes , par les idées qu'elles tiennent des hommes , à une destination qui , sans être honteuse , n'a rien d'honorable , affaiblies , humiliées , avant même d'avoir mérité de l'être , n'ayant presque rien à faire de noble et d'important , sans autres inclinations , sans autres desirs , que ceux qui tiennent aux penchans dont l'exercice leur est uniquement indiqué ; les femmes , dans les temps de mauvaises mœurs , n'ont guères d'autres idées que celles qui ont pour dernier effet d'exciter , en elles , le sentiment de l'envie ; elles ne conversent que pour médire.

Il est aisé de prouver que c'est à la faiblesse

de l'âme , à l'abaissement des idées , et à l'influence générale des mauvaises mœurs , que les femmes doivent le défaut de l'envie si commun parmi elles. Les femmes , en petit nombre , qui ont de l'étendue dans les idées , un caractère prononcé , noble et sensible , qui ne demandent point , aux hommes qui leur sont indifférens , des hommages frivoles , qui remplissent , avec goût , avec constance , sans vouloir être citées , les devoirs d'épouse , d'amie et de mère , celles même , en plus petit nombre encore , qui , entraînées par un esprit supérieur , répandent de salutaires pensées avec une grâce , une vivacité , qui en augmentent l'impression , et que les hommes ne sauraient égaler , ces femmes si heureuses , si dignes de l'être , modèles de perfections , ornées de charmes véritables , ne s'abaissent jamais jusqu'à être envieuses , médisantes , cherchent avec empressement , et trouvent avec sagacité , sur le compte des autres femmes , les sentimens qui les honorent , et les avantages qu'elles peuvent faire valoir.

V.

La *jalousie* doit être distinguée de l'envie , en ce que les mouvemens qui l'excitent ont moins de durée , tiennent rarement au carac-

tère, sont ordinairement l'effet d'une circonstance dont l'action est de nature à s'affaiblir chaque jour.

Tant que l'idée de l'objet aimé est vivement sentie par l'amant qui la possède, c'est vers la satisfaction de cette idée que se dirige le plus grand nombre de ses mouvemens ; et ce qui fait, en très-grande partie, la douceur de cette idée, c'est qu'elle représente la personne chérie comme avide elle-même des satisfactions de l'amour. Mais si, au lieu de cette idée ravissante, l'idée cruelle d'une infidélité se montre, si l'amant voit, en son âme, qu'un autre homme goûte et procure les douceurs qu'il voudrait seul procurer et connaître, le sentiment de la personnalité est violemment attaqué par cette idée étrangère ; l'âme entière est agitée d'un mouvement plus rapide, et c'est un mouvement de *passion*, parce que l'on en *pâtit*, l'on en souffre, c'est un mouvement à la fois violent et désordonné.

L'expansion intellectuelle est donc augmentée par la jalousie ; l'ardeur de l'amour en est conséquemment augmentée ; et c'est, en s'efforçant d'exciter la jalousie, que plus d'une femme cherche à enflammer le cœur de l'homme qui lui plaît, ou à ranimer les feux de l'amant dont elle craint d'être abandonnée ; mais, comme rien ne dure de ce qui est fondé sur le désordre

et la violence , l'amour , fondé sur la jalousie , est le moins durable des amours.

L'enfant sensible , devant lequel on caresse un autre enfant , ou à qui l'on ne donne pas ce que l'on accorde à un autre enfant , se livre à des mouvemens , à des réclamations , que l'on attribue à la jalousie , et qui me semblent ne pas lui appartenir exactement. L'enfant , témoin des satisfactions d'un autre , acquiert , à l'instant , l'idée de satisfactions semblables , qu'il goûterait , lui-même , si l'on avait , pour lui , la même complaisance. Il ne demande pas précisément que l'autre enfant soit privé de ce qu'il obtient ; il désire seulement des plaisirs semblables à ceux dont on lui donne , en ce moment , l'idée. Sans doute , il arrachera à l'autre enfant ses moyens de plaisir , s'il ne peut parvenir autrement à obtenir ce qu'il demande ; mais si on lui accorde ce qu'il demande , sans rien enlever à l'autre enfant , il sera ordinairement satisfait.

L'amant jaloux n'est point dans des dispositions semblables ; c'est le bien même que déjà il possède , du moins en désir ou en espérance , qu'il est menacé de perdre , et dont il ne veut rien abandonner.

Les mouvemens que l'enfant éprouve sont manifestés souvent , et pour les mêmes causes , par les animaux intelligens.

V I.

De l'Amour-propre. Nous avons déjà parlé, plus d'une fois, du sentiment de la personnalité. Ce sentiment, comme tous ceux dont l'homme est susceptible, ne peut être que celui d'idées particulières, représentant la personne même qui les éprouve.

Il n'est point d'être avec lequel chacun de nous ait plus de communication qu'avec lui-même ; ainsi notre être est celui dont nous recevons le plus de sensations, le plus d'idées, dont nous avons l'idée la plus forte, la plus prononcée. Cette idée, comme nous le montrerons bientôt, n'est pas toujours celle que nous aimons le plus ; mais, dans l'état ordinaire, c'est celle dont nous sommes le plus occupés, parce que chacune de nos actions, ainsi que chacune des circonstances de notre vie, est, pour nous, la source d'un plaisir ou d'une peine, et que chaque plaisir, ou chaque peine, en modifiant notre sort, modifie aussitôt l'idée que nous avons de nous-mêmes.

C'est le sentiment naturel, constant, nécessaire, de cette idée, que je désigne par le sentiment de la *personnalité*, et à qui je donnerai aussi le nom ordinaire d'*amour-propre*.

Il est aisé de voir maintenant que le caractère

de ce sentiment doit varier, en nous, comme le caractère de notre organisation, et comme le caractère de l'idée que nous avons de nous-mêmes. Ces deux causes de diversité, en se combinant ensemble selon un très-grand nombre de rapports, font l'extrême diversité que l'on remarque dans l'amour-propre des hommes.

Il n'est point d'homme qui ne désire occuper ses semblables de lui-même, parce que les rapports généraux d'organisation qu'il y a entre chacun de nous et nos semblables, existent encore, et au même degré, entre l'idée que chacun a de lui-même et les idées qu'il a de ses semblables. Toutes ces idées de nos semblables tendent à s'unir à l'idée que nous avons de nous-mêmes, et nous avons du plaisir ou de la peine, selon que cette union amène des résultats agréables ou désagréables pour nous.

Celui qui voit, en lui-même, les autres hommes le regardant d'un œil d'affection, ou d'estime, ou d'admiration, ou même d'envie, assiste à un spectacle intérieur très-intéressant pour lui, parce que l'idée de son être augmente ainsi de rapports avantageux et de valeur. Celui, au contraire, qui voit, en lui-même, les autres hommes le regardant d'un œil de mépris ou de haine, assiste à un spectacle cruel, parce que l'idée de son être contracte ainsi des rapports désavantageux qui en diminuent le prix.

L'idée surtout du ridicule dont on est poursuivi est singulièrement mortifiante , parce que le ridicule ne s'attache , qu'aux choses misérables , petites ; et personne ne peut aimer à concevoir , de son être , une idée petite et misérable.

Répétons maintenant ce que nous avons dit ; le sentiment de la personnalité , dans chaque individu , est , premièrement , en raison de la vivacité de son organisation ; ainsi le plaisir que chacun éprouve , lorsqu'il est loué , estimé , chéri , envié , ou la peine qu'il ressent , lorsqu'il est méprisé , insulté , tourné en ridicule , suivent , dans leur vivacité , le degré de vivacité intellectuelle. On voit des hommes tellement indolens qu'ils ne sont affectés , ni de l'éloge , ni du blâme , pas même du ridicule ; on voit des hommes d'un caractère si irritable qu'ils sont ravis , ou tourmentés sans mesure , lorsqu'ils sont exaltés ou avilis.

En second lieu , le sentiment de la personnalité , avons-nous dit , est proportionné au caractère , ou au degré de perfection de l'idée que chacun a de lui-même. Celui qui n'a qu'un esprit faible , rétréci , incapable de concevoir de grandes idées , ne peut prendre , de lui-même , comme de toute autre chose , qu'une idée faible , rétrécie ; cet homme compose l'idée de lui-même , ou celle des biens qu'il désire pour lui-même , des idées particulières de tous les petits avan-

tages auxquels il attache du prix. La richesse, le faste, la parure, les agrémens extérieurs, les talens frivoles, sont des sources de jouissances pour lesquelles il ne faut aucun mérite, aucune force, qui, par conséquent, suffisent aux désirs des âmes faibles. L'amour-propre, dans ces âmes, prend le nom de *vanité*.

L'instruction profonde, la célébrité honorable, les qualités fortes et élevées, sont des sources de jouissances nobles, que, le plus souvent, on n'obtient qu'à l'aide du temps, de la sagesse, de pénibles efforts, et, pour lesquelles, il faut une âme grande. Les âmes de cette trempe ont, d'elles-mêmes, comme de toutes les belles choses, une idée étendue, belle, forte; leur amour-propre est *fier*.

La *bizarrierie*, la *singularité*, appartiennent naturellement à certaines personnes; elles sont, en elles, le produit d'une association bizarre, singulière, imparfaite, qui, par un défaut d'organisation, s'établit entre leurs idées; comme de telles personnes, lorsque d'ailleurs elles ont de la vivacité dans les idées, sont remarquables, parce qu'elles sont peu communes; les hommes qui ont, par-dessus tout, le besoin de se faire remarquer, les hommes qui ont de la vanité, affectent de la singularité dans leurs manières, de la bizarrerie dans leurs idées, et ces qualités

d'emprunt ou d'imitation , n'ont pas même alors l'avantage d'être piquantes. Les âmes fières dédaignent le genre de suffrages que la vanité recherche , elles dédaignent surtout de tromper ; elles ne s'écartent jamais d'une noble simplicité.

L'homme vain méprise , ou plutôt repousse l'honnête homme pauvre et obscur ; l'homme fier le respecte , l'encourage ; il ne méprise que l'homme sans honneur , à quelque rang qu'il le trouve.

L'homme vain ne peut supporter que l'on dise du mal de lui ; l'homme fier craint surtout de mériter que l'on en dise.

C'est parce que nous portons , en nous-mêmes , les idées des autres hommes , que ces idées tendent à s'unir à celle que nous avons de nous-mêmes , c'est pour cette raison que nous aimons à montrer aux autres hommes ce qui , parmi les choses que nous avons faites , peut leur donner , de nous , une idée avantageuse ; nous désirons que ce qui se passe en nous se répète hors de nous. C'est pour cela encore que lorsque nous avons fait des choses qui nous donnent , de nous-mêmes , une idée désavantageuse , nous nous efforçons de les cacher aux yeux des

hommes ; l'idée qu'en ce moment nous avons de nous-mêmes ne plaît point à notre sens intime ; elle est, de même , sans rapports pressans , agréables , avec les idées des autres hommes ; elle se retire , elle s'isole autant qu'il lui est possible , et des autres idées , et de nous. On voit d'après cela comment , d'une part , le sentiment de la personnalité est le fondement du désir des suffrages , désir , qui est un lien très-fort , très-multiplié , entre les hommes , et comment , d'un autre côté , ce même sentiment fonde celui de la *honte* , qu'il nous est si salutaire d'éprouver , lorsque , par notre conduite , nous nous sommes exposés à le connaître.

V I I.

Nous avons dit que l'idée qui nous représente nous-mêmes est la plus habituellement sentie par chacun de nous , parce qu'elle éprouve sans cesse un mouvement , une modification , de la part de toutes les circonstances qui tracent le cours de notre vie , en modifiant sans cesse les conditions de notre sort. Nous avons ajouté que cette idée de nous-mêmes , quoique la plus habituellement sentie par chacun de nous , n'était pas toujours cependant celle que nous aimions le plus. L'amant préfère à l'idée de son

être l'idée de l'objet qu'il aime ; un père , et surtout une mère , chérissent quelquefois leur enfant , plus que leur propre existence ; l'âme vivement religieuse est prête à se sacrifier aux devoirs que la piété lui impose ; l'histoire de l'espèce humaine présente , quelquefois , des héros d'amitié , des héros de patriotisme.

De telles idées , dans ceux qui les possèdent , sont des idées éminemment organisées , vers lesquelles le fluide sensible et le plus grand nombre des autres idées se portent avec ardeur. L'idée que l'on possède alors de soi-même , étant inférieure en perfection organique , est elle-même entraînée vers l'idée d'une organisation supérieure. Cet état de l'âme , que nous avons déjà indiqué en parlant de l'amour , est celui de la *générosité*. Il est le fruit d'une acquisition qui s'est faite selon la perfection des lois de l'organisation même ; car ce n'est pas de son être que chacun de nous reçoit les idées éminemment organisées , c'est des autres hommes , des femmes , des enfans , et après eux , de tout ce qui est intéressant dans la nature. L'âme généreuse est donc l'âme parfaitement composée , abondamment pourvue d'idées parfaitement organisées. Les faveurs de la nature sont primitivement nécessaires pour posséder une telle âme ; mais , comme nous le verrons bientôt , ces mêmes faveurs étant une source de dangers ,

la générosité de l'âme démontre , dans celui qui la possède , et les présens de la nature , et le mérite de la sagesse.

V I I I.

L'âme de l'*égoïste* est l'opposé de l'âme généreuse. L'*égoïste* rapporte tout à lui-même ; l'idée qu'il possède de lui-même est donc le terme vers lequel sont habituellement entraînés et le fluide sensible et les autres'idées. Pour que cela soit ainsi , il faut que l'âme soit naturellement privée du principe qui fait le mouvement et la chaleur des idées organisées , ou qu'elle ait été amenée à cette privation funeste ; ensorte que , toutes les idées étant à peu près également froides et inorganiques , l'idée de la personnalité demeure , sans cesse , le principal foyer de combinaison et de mouvement. Elle doit cet avantage à ce qu'elle est mise elle-même sans cesse en mouvement par chacune des circonstances de la vie. Nous dirons comment les torts multipliés , et long-temps soutenus , d'une conduite déréglée , font tomber dans l'état d'*égoïsme* l'âme qui aurait pu être généreuse.

Les actions de l'homme n'étant jamais , comme nous l'avons vu , que les expressions de ses idées , toutes les actions de l'*égoïste* manifestent son caractère et l'état de son âme.

La parole est , de toutes les expressions de nos idées , la plus prompte et la plus fréquemment employée. Généralement chacun de nous parle vivement , et habituellement , de ce dont il est vivement et habituellement occupé. L'amant ne sait parler que de celle qu'il aime ; le guerrier plein d'ardeur ne parle que de ses campagnes militaires ; l'homme très-religieux ne parle que du créateur , de sa bonté , de sa puissance ; le père tendre , la tendre mère , ne parlent que de leurs enfans ; le poëte très-animé ne parle que du poëme qu'il compose ; l'égoïste ne parle que de lui-même.

I X.

Les idées de toutes les choses que nous avons reçues ou acquises , et qui constituent nos propriétés , entrent pour une partie principale dans la composition de l'idée de notre sort ; et l'idée de notre sort s'attache toujours intimément à l'idée de notre personne. Tel est le fondement des charmes que l'homme trouve dans la propriété ; et il n'est point d'homme qui ne soit sensible aux charmes de la propriété , parce qu'il n'est point d'homme qui n'ait de l'attachement pour lui-même. Mais on sent que l'amour de la propriété ne doit pas être le premier dans l'âme généreuse , puisque l'homme doué d'une

telle âme n'est pas , pour lui-même , le premier objet d'attachement. On voit aussi que les hommes généreux n'ont point d'empressement pour la fortune ; ils ne cherchent point avidement à augmenter celle qu'ils ont reçue ; quelquefois , au contraire , ils ont l'imprudence de la négliger.

Les hommes qui ont , pour idée dominante , l'idée de leur propre personne , s'occupent beaucoup de leurs propriétés , saisissent , avec avidité , tous les moyens possibles d'en augmenter l'étendue , conservent beaucoup , dépensent très-peu ; chaque dépense qu'ils font est celle d'une portion de leur être ; ce caractère , porté à un certain degré , constitue l'*avarice*. Les avares consommés sont les plus froids des hommes. On ne trouve point des avares parmi les hommes en état de jouir vivement des douceurs de l'amitié , des merveilles des beaux-arts , des consolations de la piété , des charmes de la nature. On ne trouve point de femmes avares parmi celles qui connaissent le véritable amour , et qui l'inspirent.

S'il est quelques substances que leurs formes rendent faciles à toucher , à manier , à ranger dans un petit espace , si la nature a donné , à ces substances , la propriété d'être incorruptibles , si l'opinion des hommes leur a donné la propriété de représenter , et par là , de pouvoir

procurer tous les objets nécessaires au bien-être de l'homme , de telles substances doivent devenir singulièrement précieuses aux yeux de ceux qui n'éprouvent à peu près d'autre sentiment que celui de la personnalité. Les avarès entassent l'or et l'argent autour d'eux-mêmes , comme l'amant accable de dons l'objet de son amour.

Livrons-nous au plaisir de détailler quelques-uns des avantages dont la générosité est accompagnée ; et , pour les mieux définir , peignons , en même temps , leurs contrastes.

L'âme généreuse sent sa force ; elle en est quelquefois même oppressée ; elle a besoin d'en répandre l'exercice sur les êtres qui ont besoin de secours. C'est ce qui fait que les âmes généreuses respectent la faiblesse , et même la protègent.

L'honneur , qui est une dépendance de la générosité , entraîne aussi à respecter tout ce qui est faible et sans défense.

La tyrannie exercée par un oppresseur d'un genre quelconque , peut être nommée , réellement , et sans figure , une addition donnée à la force compressive ; en effet , elle arrête l'expansion vitale , elle comprime tous les mouvemens

de générosité , de grandeur , de plaisir , qui naitraient d'une grande liberté expansive ; c'est pour cela que les âmes généreuses résistent vivement à l'oppression ; elles repoussent , par un effet réel de leur ressort , le poids qui les opprime. Il n'est que les hommes généreux , et rendus tels par leur force primitive , augmentée par l'honneur et la sagesse , qui puissent manifester cette réaction magnanime ; les peuples dégradés , les hommes vicieux et faibles , ne souffrent point de la compression tyrannique ; ils tombent sous le poids ; ils se laissent anéantir.

La *franchise* est une des qualités attachées à la générosité de l'âme ; celui qui n'a que des idées estimables , et dont l'expression intéressera certainement ceux à qui elles seront communiquées , n'a aucun motif pour manquer de franchise. Celui même dont l'âme n'est point favorablement disposée à l'égard de certaines personnes , manifestera franchement son opinion , si , d'une part , il sent vivement la justice de ces opinions , si , d'un autre côté , le sentiment qu'il a de ses forces l'empêche de craindre l'homme qu'il accuse.

Il n'est que les âmes généreuses qui soient susceptibles de cette vive *indignation* que les méchans redoutent.

Les âmes franches et généreuses sont *confiantes* ; elles s'abandonnent sans précautions ,

sans résistance ; cela vient de ce qu'elles méritent elles-mêmes de la confiance , et de ce que d'ailleurs elles sont sensibles. L'abandon , l'épanchement , sont de bien tendres plaisirs ; on aime à livrer ses secrets , ses intérêts , à la discrétion des bons cœurs , parce qu'on les aime davantage aussitôt qu'on les a rendus dépositaires de ce que l'on a de plus cher ; on leur a prouvé qu'on les honore ; on se persuade aussi qu'on en est aimé et honoré davantage.

A mesure que l'on avance dans le chemin de la vie , on est informé , par des expériences pénibles , qu'il y a du danger , souvent des torts , dans une franchise sans limites , et de la témérité dans une confiance aveugle. La franchise et la confiance excessives ne sont ordinairement les honorables défauts que de la jeunesse ardente et généreuse.

Si l'homme qui fut confiant , et généreux , lorsqu'il était innocent et jeune , perd l'innocence et la générosité , à mesure qu'il avance en âge , s'il se laisse altérer et refroidir par le vice , son âme se flétrit , le sentiment de la personnalité y domine chaque jour davantage , et de plus , il se sent faible , il craint les ressentimens , les vengeances ; de plus encore , le besoin qu'il se donne de jouissances uniquement personnelles , le porte à ménager , aux dépens de l'honneur et de la vérité , l'intérêt et

les passions de ceux qui peuvent le servir ; il abandonne , il persécute , s'il le faut , l'homme estimable et sans pouvoir ; il devient lâche , trompeur , dissimulé.

La vanité et la dissimulation se trouvent fréquemment ensemble ; l'une et l'autre supposent la faiblesse de l'âme , la petitesse des idées ; et comme des idées faibles , petites , n'ayant qu'un petit nombre de rapports faiblement déterminés , ne sauraient être que rarement des idées vraies , comme d'ailleurs , le jugement sain , ou l'esprit juste , n'est autre chose que le sentiment d'idées vraies et étendues , la fausseté de l'esprit , la dissimulation que l'on nomme communément fausseté du cœur , et la vanité , sont trois défauts ordinairement réunis.

La *dissimulation* est un vice ; la *défiance* n'est ordinairement qu'un défaut ; la défiance , que l'injustice et la méchanceté n'accompagnent pas , est le défaut des âmes naturellement faibles ; elles ne comptent sur personne , parce qu'elles ne peuvent prendre , en elles-mêmes , l'idée de la force , de la fermeté ; mais , je le répète , elles peuvent ne pas être dissimulées , parce qu'elles peuvent ne pas être vicieuses ; au lieu que les âmes dissimulées sont nécessairement défiantes.

La défiance est un extrême ; la confiance téméraire est l'autre extrême ; la *prudence* est

le milieu entre ces extrêmes. Les hommes qui s'arrêtent à cet heureux terme de la prudence, sont ceux qui, naturellement sensibles, et ayant été confians dans leur jeunesse, n'ont été que calmés par le progrès des ans, et désabusés par l'expérience, mais n'ont point été desséchés par le vice; ils sont persuadés qu'il existe encore des âmes dignes de toute confiance; ils s'abandonnent à elles, sans réserve, quand ils en rencontrent; et, comme les choses semblables se rapprochent toujours les unes des autres, ils ne sont pas long-temps à attendre la douceur de se confier.

On accuse généralement les femmes de dissimulation; on est injuste. Il en est des femmes, à cet égard, comme des hommes; en donnant au mot dissimulation sa signification véritable, en le rendant synonyme de perfidie et de fausseté, et en observant ensuite le caractère des femmes, on trouvera toujours que celles qui sont vertueuses et sensibles sont franches et confiantes. Ces qualités même s'altèrent moins, en elles, que chez les hommes. La raison en est que la sensibilité des femmes est plus vive, plus prompte dans ses effets que celle des hommes.

Une âme fausse, perfide, dans une femme, indique toujours, en elle, comme dans un

homme , les suites funestes d'une conduite long-temps coupable.

Mais il ne faut pas confondre la *modestie* avec la dissimulation. Les femmes qui se bornent à voiler les mouvemens de leur âme , qui s'en déguisent à elles-mêmes l'aveu , qui redoutent , comme un déshonneur , d'être soupçonnées même du penchant qui les sollicite , ces femmes , bien loin d'être dissimulées et perfides , sont les plus estimables , et les plus intéressans des êtres. La dissimulation ne commence et ne se montre , dans le caractère et la conduite des femmes , que lorsque déjà , dans le fond de leur âme , elles ont perdu l'honneur ; alors , il s'élève intérieurement , en elles , un combat entre la vanité , qui n'est point l'honneur , et la passion qui l'est moins encore ; elles veulent être déréglées en secret , et passer néanmoins pour vertueuses ; elles ne peuvent atteindre ce double but que par la dissimulation et la finesse.

La sagesse impose le devoir de la chasteté aux femmes avec plus de rigueur qu'elle ne l'a imposé aux hommes ; c'est pour cela qu'il faut encore applaudir , jusques à un certain point , à celles qui s'efforcent du moins de sauver les apparences. C'est un hommage qu'elles rendent encore à l'importance de leurs devoirs. Elles ne doivent être placées , dans l'estime publique , qu'à un degré bien inférieur à celui des femmes

essentiellement vertueuses ; mais elles sont encore bien supérieures aux femmes qui bravent , hautement , les lois de la pudeur ; celles-ci ont bien plus que le tort d'être dissimulées ; leur franchise n'est que de l'impudence qui démontre , en elles , la perte absolue de toutes les qualités heureuses.

X I.

Il est des hommes et des femmes à qui la nature a primitivement accordé de l'esprit , une organisation vive et avantageuse , qui , vers le milieu de l'âge , deviennent fatigans par l'affectation avec laquelle ils cherchent à se faire valoir , et à proclamer leur sensibilité prétendue ; il ne reste plus à ces personnes que le souvenir de la sensibilité réelle dont elles ont connu , autrefois , les mouvemens , et goûté les douceurs. Elles se rappellent les avantages de ce don précieux ; elles inspiraient de l'affection , de l'estime , de la confiance , aux personnes dont elles étaient environnées ; elles s'intéressaient , elles-mêmes , à un grand nombre de personnes et d'objets ; elles s'efforcent inutilement de remonter vers ces dispositions heureuses ; et , ne pouvant y réussir , elles entreprennent de persuader au moins qu'elles les conservent encore ; c'est à ce dernier effort qu'il

faut rapporter l'exagération fastidieuse avec laquelle elles s'expriment sur tout ce qui mérite un sentiment. Des mots emphatiques se succèdent, s'accumulent, jusques dans les occasions les plus légères; et ces mots sont prononcés avec une affectation de chaleur. Ces mêmes personnes présentent ordinairement, par leur extérieur, une image de l'état réel de leur âme; elles se donnent, chaque jour, des soins attentifs pour déguiser les progrès de l'âge; elles suppléent autant qu'elles peuvent, par des ornemens d'emprunt, aux agrémens qu'elles ont perdus; elles en imposent ainsi quelquefois, mais un moment et de loin; c'est ce qui leur donne de l'humeur et les afflige. De même, elles donnent autant de parure qu'elles le peuvent à leur âme flétrie, passée, desséchée; peines inutiles! grands mots et ornemens perdus! L'âme vieillit par le vice bien plus que par les années; et l'âme vieillie ne rajeunit plus.

X I I.

Le courage contre les dangers et les peines qui se présentent pendant le cours de la vie, est au nombre des qualités que possèdent les âmes généreuses, parce qu'elles ont le sentiment de la force qu'elles possèdent. Cette force

n'est cependant constante et assurée que dans l'âge mûr. Le courage du jeune homme vif et sensible est , dans certains momens , très-supérieur à l'idée du danger ou de la peine , parce que l'action de la vie est souvent , en lui , très-énergique , et lui donne , avec surabondance , des principes de force qu'il est pressé d'employer. Alors , non-seulement des actes de courage , mais des actes de *témérité* sont , pour lui , un besoin et un plaisir. Mais comme le mouvement qui cause la témérité est un mouvement extrême , et que les extrêmes se succèdent ordinairement , le jeune homme , qui s'est abandonné à un courage sans mesure , a ordinairement dépensé , par cet excès , le courage des momens suivans ; c'est pour cela que , dans l'âme du jeune homme , un état de crainte pusillanime succède fréquemment à un état de témérité qui bientôt revient encore , pour se terminer de même.

XIII.

Les hommes sont toujours les objets qui affectent le plus vivement , par le seul effet de leur présence , la sensibilité de l'homme. Ainsi , la présence de nos semblables excitant , en nous-mêmes , un premier mouvement , prépare , facilite , augmente tous les mouvemens dont nous

sommes susceptibles ; on voit aussi que toutes nos dispositions intérieures , soit nobles et salutaires , comme la générosité , l'admiration , l'enthousiasme , le courage , soit désordonnées et fatales , comme l'ambition , la haine , la colère , la vengeance , s'échauffent , s'enflamment , lorsque nous sommes environnés de nos semblables , surtout lorsque nos semblables sont émus des mêmes sentimens.

On trouverait encore que notre courage , et tous nos sentimens les plus actifs , s'échaufferaient , s'enflammeraient davantage , si , au lieu d'être environnés des regards des hommes nos semblables , nous avions une assemblée de femmes pour témoins. La présence d'une femme fait plus , sur nous , que celle d'un homme ; elle prépare , facilite , augmente davantage tous les mouvemens dont nous sommes susceptibles.

Les anciens chevaliers ne connaissaient rien d'impossible lorsque , dans les tournois , ils disputaient , en présence des hommes , et au jugement des femmes , le prix de la valeur.

On a vu aussi , chez tous les peuples , que la piété des hommes s'animait , s'exaltait dans les temples où les hommes et les femmes se rendaient , disposés aux mêmes sentimens.

XIV.

Les âmes généreuses sont *reconnaissantes* ; l'idée de celui dont on a reçu des bienfaits vient, dans l'âme généreuse , l'idée la plus intéressante , la plus chérie , parce que cette idée se montre comme la source de biens dont on jouit vivement. On est pressé de satisfaire cette idée elle-même , de porter , sur elle , et conséquemment sur le bienfaiteur qu'elle représente , toute l'affection , tous les biens mêmes dont on dispose.

XV.

La vue de tout ce qui souffre appelle , dans l'âme généreuse , une grande quantité de fluide sensible , parce que tout être souffrant en répand , hors de lui-même , une grande quantité , que l'âme généreuse communique abondamment avec lui par cet intermédiaire , que les idées qu'il adresse s'unissent aux idées organisées , et déterminent leurs mouvemens. L'âme généreuse est pressée alors du besoin de dissiper , hors d'elle-même , la douce surabondance dont elle est surchargée ; le sentiment de la *pitié* est , pour elle , un plaisir tendre , salutaire , et qui la soulage innocemment. Les femmes ont

reçu le précieux avantage de goûter , plus que les hommes , le sentiment de la pitié ; et l'on voit celles qui , par état , ou par inclination , exercent ce sentiment céleste , trouver , dans cet exercice , quelquefois si pénible , le repos de leur âme , et l'affermissement de leur santé.

Les sensations des enfans sont très-vives , cependant , ils connaissent peu le sentiment de la pitié ; cela vient de ce qu'ils n'ont point encore assez vécu pour posséder un grand nombre d'idées organisées.

Les âmes généreuses associent leur âme , non-seulement aux souffrances des hommes , mais encore à celle des animaux ; quelquefois même elles se sentent affectées de tristesse lorsqu'à leurs yeux , une plante paraît souffrir.

X V I.

C'est uniquement dans les âmes généreuses que s'élèvent les nobles sentimens désignés sous les noms d'*estime*, d'*admiration*, d'*enthousiasme*. Ce n'est en effet que dans de telles âmes que peuvent se former de belles idées , et l'homme qui estime , qui admire , qui s'enthousiasme , est celui qui sent vivement les idées subitement composées , en lui , au spectacle d'actions belles , généreuses et utiles. Rien n'est grand dans la nature comme un sentiment sublime ; ce sen-

timement est éprouvé lorsqu'une idée, très-belle par sa composition, très-étendue par ses rapports, se forme de la manière la plus simple, conséquemment la plus facile. Aussi, la définition du sublime est toute comprise dans ces mots : grand, beau et simple.

Lorsque la sensation intérieure de la vie est universelle dans le système sensible, lorsque le mouvement d'expansion le plus convenable à sa disposition organique est encore augmenté jusques dans ses filamens les plus délicats, la volupté est l'état ravissant et passager que l'âme éprouve.

Le sentiment de ce qui l'attendrit, ou de ce qu'elle admire, est, pour l'âme généreuse, la volupté suprême ; et souvent le récit, ou la lecture des actions touchantes, ou sublimes, suffisent pour émouvoir l'âme généreuse, pour lui faire goûter les charmes de l'attendrissement ou ceux de l'admiration. A ce récit, à cette lecture, les idées les plus intéressantes, ou les plus belles que déjà elle possède, se meuvent, se rapprochent, se combinent ; l'âme entière est le siège d'un mouvement rapide, mais facile, qui n'entraîne que des résultats doux à sentir, qui, en même temps, se communique, de cette manière à la fois rapide et facile, à tout le système sensible ; c'est ce qui fait que, dans les mouvemens d'admiration ou d'attendrisse-

ment, toutes les fonctions vitales sont augmentées; les sécrétions entr'autres sont tellement accélérées que des larmes sont répandues; il est bien doux, bien salulaire, de verser des larmes d'attendrissement ou d'admiration.

X V I I.

La *timidité* est l'apanage des hommes et des femmes qui ont une âme vive et généreuse. L'amour-propre est pour quelque chose dans le sentiment qui rend un jeune homme timide, la bonté est pour davantage. Un jeune homme timide fait encore plus de cas des autres que de lui-même; mais il fait encore assez de cas de lui-même pour redouter vivement de déplaire ou d'être repoussé; il désire les suffrages; il serait ravissant pour lui d'en obtenir; par cela même, le mépris, le blâme, le ridicule, seraient pour lui de cruels supplices; il sent d'avance ces supplices; son imagination les lui représente comme lui étant presque évidemment réservés s'il appelle, sur lui-même, les regards des hommes; il fuit ce regard; il rentre dans la solitude pour laquelle il n'est pas fait, et où il est dévoré bientôt du besoin d'affection, et du besoin de suffrages.

L'homme qui a de l'assurance, de la *présomption*, n'est point vivement affecté par la vue de

ses semblables quand il est en leur présence; et puisque les hommes ne font point d'impression sur lui, ne traversent point, ne dérangent point ses idées par les idées subites qu'ils occasionent, il n'est pas de signe plus manifeste que l'état du présomptueux est un état de froideur. Se troubler en présence des hommes, s'intimider, perdre de vue ce que l'on allait dire, ce que l'on allait faire, c'est montrer que l'on sent plus vivement la présence des hommes, que celle de soi-même et de ses propres idées; il faut, pour cela, être bien sensible.

L'âge appaise le tourment estimable de la timidité; l'habitude de vivre avec les hommes l'appaise encore, parce qu'elle diminue la vivacité des impressions que les hommes produisent; mais le vice, qui flétrit l'âme, qui la dessèche, rend, plus que toute autre cause, le fineste service de dissiper la timidité.

Il est un premier âge où les enfans n'ont point encore de timidité; cela vient de ce qu'ils n'ont point encore de pensées considérables à réprimer; leurs idées sont simples, en petit nombre; elles ne peuvent point être encore dérangées par la présence des hommes; d'ailleurs, l'organisation des enfans n'est point encore assez développée, pour que la présence des hommes puisse les affecter vivement. La timidité vient, lorsque déjà les idées et les desirs qui tiennent

à l'affection , ou même à l'amour , se manifestent.

Dans les occasions où la timidité saisit vivement un jeune homme , ou une jeune personne , son cœur palpite , son corps tremble ; ses sens se troublent ; de tels effets annoncent que tout le système sensible est alors dans une agitation très-vive. Cette agitation ne peut résulter que de l'action des idées sur le système sensible. Le désir de se montrer avec avantage , et la crainte de ne pas y réussir , sont deux sentimens éprouvés à la fois , deux sentimens opposés , ne pouvant naître que d'idées opposées , entre lesquelles le combat est violent ; il arrive souvent que des larmes abondantes terminent cette scène intérieure , et en témoignent la vivacité ainsi que le désordre.

En général , l'ardeur extrême d'un désir quelconque nuit au succès des moyens que l'on emploie pour le satisfaire. Milieu entre les extrêmes ; l'homme inactif n'atteint point son but à cause de son indolence ; l'homme impétueux jusqu'à l'excès manque son but , parce qu'il le dépasse ; l'homme modéré parvient à son but , parce qu'il mesure son action sur ses projets , ou plutôt ses projets sur la quantité d'action dont il est capable , et en même temps sur la force et la quantité des résistances qu'il s'attend à rencontrer. Que d'hommes empressés ne doi-

vent s'en prendre qu'à leur extrême impatience d'avoir manqué la célébrité ou la fortune ! Que de jeunes gens sont trop vivement épris pour réussir dans leurs amours !

On observe assez communément que les jeunes gens , et les jeunes personnes , qui sont d'une timidité extrême , n'acquièrent point une supériorité marquée dans la pratique des beaux-arts ; cela vient de ce qu'une timidité extrême est l'indice d'une organisation très-heureuse , de laquelle découlent , à la fois , la faculté de sentir vivement , et la faculté de composer. Avec une telle organisation , on n'est point patient à l'étude ; on ne se forme point avec suite et opiniâtreté sur les compositions d'autrui ; on est sans cesse distrait par le besoin de produire ; on voit ordinairement que les grands compositeurs en musique sont médiocres sur les instrumens.

XVIII.

On ne peut qu'assigner une source commune à la *pudeur* et à la timidité , en voyant les nombreux rapports de ces qualités heureuses ; la pudeur , comme la timidité , appartient au jeune âge , à la sensibilité , à l'innocence ; la pudeur , comme la timidité , s'évanouit par le progrès des ans , encore plus par l'habitude , et par le

vice bien plus encore. Les enfans , et les hommes naturellement froids , n'ont point de pudeur , et ne sont point timides ; enfin , pendant les trois ou quatre premières années , la pudeur , ainsi que la timidité , manque aux enfans qui seront sensibles , mais qui ne le sont point encore.

Ainsi , la pudeur , comme la timidité , est un combat intérieur entre des idées d'un genre opposé ; et ce combat se manifeste par l'agitation du sang , par la rougeur délicate , par la souffrance réelle qu'éprouve le système sensible. Dans les occasions où le sentiment de la pudeur est excité , certaines idées , certains objets donnent intérieurement naissance aux mouvemens qui pourraient conduire à des satisfactions secrètes ; aussitôt , ces mouvemens sont réprimés par les idées de décence , d'honneur , et , d'une manière encore plus subite , plus irréfléchie , par la honte que l'on porte en soi-même des imperfections de la nature. Il faut être bien pur et bien sensible pour éprouver cette confusion touchante.

Les êtres animés inférieurs à l'homme n'ont point de pudeur. Pour eux , la chasteté n'est point un devoir ; et ils n'ont point le sentiment de leurs imperfections naturelles.

XIX.

La *politesse* est une qualité agréable ; elle peut s'allier à la vivacité de l'âme. Elle peut en être plus aisément séparée. Il est des hommes en qui la politesse n'est que l'expression d'un sentiment habituel de bienveillance ; on la reconnaît alors à ce qu'elle est égale et point exagérée. On trouve souvent des femmes qui ont cette politesse douce et intéressante.

On trouve plus souvent des hommes et des femmes d'un caractère froid, qui ont beaucoup de politesse. Cette qualité alors n'est, presque toujours, que le vernis de la fausseté. Il est ordinaire de voir ces hommes, si polis auprès de leurs supérieurs, et auprès de tous ceux dont ils ont quelque chose à attendre, manquer des plus justes égards envers ceux qui leur sont inférieurs, ou qu'ils étoient hors d'état de les servir. Ils accableront un homme puissant de louanges déplacées et fastidieuses ; ils ne diront pas un mot en faveur de l'homme de bien que l'infortune opprime. Bassesse et dureté, c'est la définition de bien des hommes insensibles.

XX.

L'expansion habituellement vive de l'âme est manifestée extérieurement par un trait remar-

quable. Les hommes, les femmes et les enfans, dont les idées sont habituellement dans un état de mouvement voisin de l'agitation, du désordre, se montrent très-pressés de parler, trouvent à l'instant, et sur chaque sujet, quelque chose à dire.

Nous l'avons montré, l'organe de la parole est celui par lequel s'écoulent et se dépensent le plus grand nombre des principes que l'agitation des idées met en mouvement. Si un homme, par l'un des effets de son caractère habituel, est vivement ému d'idées qui se composent aisément, se détruisent de même, se poursuivent, se croisent, se déplacent, en un mot, d'idées vives et légères, cet homme aura presque toujours quelque chose de nouveau pour lui-même à exprimer par l'organe de la parole. Il sera presque toujours prêt à dépenser, par cet organe, des principes animés d'un mouvement facile, précipité, et inégal. Tout objet nouveau, ainsi que toute idée nouvelle qui lui sera présentée, provoqueront subitement, en lui-même, la composition d'une idée vive, qui exigera, à l'instant même, une expression verbale, mais qui, aussitôt dissipée, ne laissera plus de traces, n'aura presque plus d'existence, et permettra de suite la composition intérieure d'une autre idée avec laquelle elle n'aura aucune liaison.

Au contraire, si l'âme d'un homme n'est émue habituellement que d'une expansion moyenne, que cette âme contienne un grand nombre de pensées graves, consistantes, formées chacune d'un grand nombre d'idées liées entre elles par les plus vrais rapports, le caractère d'un tel homme sera habituellement silencieux; on ne pourra l'exciter que difficilement à parler; il sera sans esprit, sans vivacité, pour les choses promptes et légères; toute idée nouvelle qui lui sera présentée s'unira aux pensées avec lesquelles elle aura des rapports; cette union exigera du temps; si elle se fait paisiblement, il en résultera seulement une réflexion, ou méditation intérieure, qui n'exigera point la rupture du silence. Si l'idée nouvelle est, elle-même, une pensée étendue, si, par sa nature, elle est adressée à de grandes pensées intérieures, si elle est opposée à quelques-unes, et par ce moyen les agite, si l'opération de la combinaison plus ou moins vaste, plus ou moins rapide, imprime, à la fin, un mouvement à tous les éléments de cette composition nouvelle, alors ce mouvement sera étendu, fort, et durable. Cet homme qui n'a pu être excité que difficilement à parler, parle maintenant, et ne s'arrête plus; toutes ses pensées s'émeuvent, et, pour ainsi dire, se déroulent ensemble, ce qui donne à

leur expression, quelquefois un beau désordre, toujours de la vivacité. Ce n'est plus une conversation qu'il est possible de faire avec cet homme, c'est un discours qu'il faut entendre ; tout se tient dans son âme ; il faut que tout se montre à la fois.

Si cet homme dont nous venons de parler, ne peut point achever l'exposition de tout ce qui le presse, et il est rare qu'on lui en laisse le temps, le vaste mouvement de sa pensée le suit dans sa retraite ; il continue ses discours en lui-même, il les continue jusqu'à ce qu'il les ait achevés ; il répond à toutes les objections qu'il croit entendre ; il trouve sans cesse de nouvelles armes pour combattre, de nouveaux raisonnemens pour démontrer. Souvent même, avant que son âme puisse rentrer dans le repos, il a besoin d'écrire tout ce qui la remplit et l'agite. Ecrire, c'est d'abord parler avec soi-même ; on ne peut écrire que ce que d'abord on se dit.

Achevons maintenant la comparaison de cet homme avec celui dont nous nous sommes déjà occupés, avec cet homme qui parle avec tant de facilité, de promptitude, sur les choses graves, comme sur les choses légères ; nous observerons que cet homme vif et léger ne remporte pas en lui-même le sentiment des sujets qui

viennent d'être traités dans une discussion interrompue ; il laisse tout ce qu'il a dit , tout ce qu'il a pensé , dans le lieu même où il s'est fait entendre ; quand il en sort , il peut donner son attention à tous les objets nouveaux qui se présentent ; le spectacle de la société humaine , qui est si varié , si mobile , ne surpasse point un tel spectateur en mobilité.

X X I.

Lorsque des idées fausses s'établissent dans un esprit naturellement froid , elles y demeurent ; l'expansion intellectuelle est trop faible pour pouvoir les dissoudre. C'est ce qui fait , dans certains esprits , l'*entêtement* , l'*opiniâtreté* , qualités qu'il ne faut point confondre avec la *résolution* , la *fermeté* , la *constance*. L'homme sage , intelligent , et d'un esprit juste , peut se tromper ; il peut prendre une résolution fondée sur une idée qui n'est vraie qu'en apparence , et dont l'expérience lui démontre ensuite la fausseté ; alors , il revient sur ses pas ; mais cette marche rétrograde est rare de la part d'un homme dont l'esprit est juste , et le caractère modéré , parce qu'il examine attentivement avant de prendre une résolution , et que lorsque certaines apparences viennent

accuser son idée de fausseté , il examine bien encore ces apparences. Ainsi , la fermeté est l'une des qualités habituelles de son caractère.

Les esprits opiniâtres sont également fermes dans leurs entreprises ; ils le sont même plus que les esprits justes ; mais ceux-ci leur donnent justement le titre d'opiniâtres , parce que c'est une *opinion* qui leur commande , qui toujours demeure en eux de la même force , de la même nature , qui ne change point lorsque les circonstances changent , et qui , par cela même , finit ordinairement par devenir fausse , lors même que , dans son principe , elle aurait été fondée sur la vérité.

Souvent c'est plus encore par amour-propre que par conviction que les hommes opiniâtres tiennent à la résolution qu'ils ont prise ; l'idée qu'ils suivent encore ne se montre plus la meilleure à leurs yeux ; mais ils l'ont d'abord considérée comme parfaite , ils l'ont défendue comme telle ; ils ne veulent point paraître avoir manqué de jugement , de prévoyance ; la générosité , la bonté , la raison même , manquent toujours , jusques à un certain point , aux hommes qui ont un excès d'amour-propre.

Les caractères *irrésolus* appartiennent aux hommes d'une âme faible , c'est-à-dire , dont les idées sont fréquemment animées d'un mou-

vement vif, mais sont faibles, peu étendues, incohérentes, très-mobiles; on trouve le défaut de l'irrésolution plus fréquemment dans le caractère des femmes que dans celui des hommes; c'est pour cela que le plus grand nombre des femmes sont heureuses de n'avoir qu'à obéir. La liberté, et encore plus l'autorité, lorsqu'on les abandonne aux êtres faibles, ne sont, pour eux, que des présens funestes.

XXII.

Nous avons assigné les sources de l'amour-propre, de la curiosité, de la cupidité, nous allons montrer que ces sentimens, souvent séparés, peuvent être quelquefois excités ensemble.

Presque tous les hommes ont de l'inclination pour *le jeu*, et quelques-uns portent cette inclination jusques à la passion la plus violente. Pourquoi l'amour du jeu appartient-il à presque tous les hommes, sans distinction d'âge, de tempérament, de caractère? Pourquoi le jeu plaît-il également au plus grand nombre des femmes?

Afin de parvenir à connaître le rapport de cette inclination pour le jeu avec l'organisation humaine, il faut d'abord observer qu'il y a une distinction bien marquée à faire entre

l'amour du jeu et l'amour du gain. Ceux qui aiment réellement le jeu pour lui-même , prennent encore du plaisir à jouer , lorsque la partie de jeu n'est point ce que l'on appelle intéressée ; ceux-là sont en petit nombre ; et , parmi eux , l'on comptera surtout des jeunes gens , ou même des enfans. Quel est , alors , le mobile de l'inclination ? c'est la curiosité , c'est le besoin d'employer , d'une manière très-rapide et très-variée , l'expansion intellectuelle. Les combinaisons changent sans cesse ; l'esprit , qui les saisit presque à l'instant , ne peut le faire qu'en se modifiant lui-même au gré de ces combinaisons , ce qui fait , en lui , un mouvement multiplié , et cependant agréable , parce qu'il est facile.

Ces premières considérations s'appliquent aux jeux que l'on nomme jeux de hasard ; mais , lorsque la partie n'étant point intéressée , on joue , par inclination , à des jeux où le hasard est lui-même modifié par les combinaisons que fait l'intelligence , alors le plaisir , qui pourrait être altéré par la fatigue des combinaisons que l'on fait soi-même , est soutenu par les satisfactions de l'amour-propre lorsqu'on est supérieur ; et , si l'on est inférieur , les mortifications de l'amour-propre , et le désir de les réparer , sont aussi une cause de mouvement intérieur qui tient l'attention excitée.

Lorsque la partie de jeu est intéressée par l'amour-propre , elle se passe aisément d'un autre intérêt. Aussi ce n'est point lorsqu'on joue les jeux dont je viens de parler que l'on fixe des sommes considérables pour le prix du gain de la partie.

Ce sont les jeux de simple hasard que l'on intéresse d'une manière souvent exorbitante , et les joueurs d'habitude ne peuvent guères s'en défendre , parce que , sans cela , le jeu serait , pour eux , sans attrait ; en effet , le plaisir de la curiosité ne les excite plus , puisqu'ils sont joueurs d'habitude, et l'amour-propre est sans emploi , puisque les combinaisons de l'intelligence ne sont pour rien dans le sort de la partie.

C'est donc l'amour du gain qui est le principal fondement de l'inclination pour les jeux de hasard. Il n'est point surprenant que cette inclination se fasse remarquer dans le caractère d'un grand nombre d'hommes. Tous les hommes vivant en société sont sensibles au plaisir de gagner de l'argent , parce que l'argent fournit les moyens de satisfaire un grand nombre de besoins , et de se procurer un grand nombre de jouissances.

Il faut remarquer que plus l'âme est affaiblie dans ses moyens de beauté et de grandeur , plus elle descend vers le besoin de ces plaisirs d'un

bles et organisateurs commence réellement à porter la destruction, la désorganisation, dans ces principes ; ils se retirent aussitôt de ce contact désastreux. C'est ainsi que de telles idées suspendent subitement l'expansion, et la dissipation extérieure des substances expansives ; elles font refluer, vers les viscères intérieurs, une grande quantité de ces substances ; aussi l'estomac se dérange ; et le cœur palpite.

La *terreur* est le dernier degré de la crainte ; elle est causée par l'invasion subite d'une idée extrêmement effrayante ; cette idée, étant animée elle-même d'un mouvement rapide, commence par occasioner un mouvement rapide et général dans tout le système sensible ; mais presque aussitôt, la nature même de cette idée commande une répression de ces mouvemens, un retour contraint et précipité des substances expansives vers les parties centrales. Aussi, selon le professeur Pinel (*Introduction* de son ouvrage), « la terreur a des caractères qui lui sont propres : accélération des pulsations du cœur, contraction spasmodique des artères, surtout à la surface du corps, d'où viennent la pâleur, et une distension subite des gros vaisseaux et du cœur, une interruption momentanée de la respiration, comme par un spasme des muscles du larynx, des tremblemens du corps et des jambes, une perte de mouve-

ment dans les bras qui restent pendans. L'impression est quelquefois si forte qu'on tombe à terre, privé du sentiment et de la parole. Un bouleversement pareil peut-il ne point produire, dans certaines circonstances, les maux les plus graves, des spasmes violens, des convulsions, l'épilepsie, la catalepsie, la manie, ou même la mort? Il peut aussi en résulter des déterminations particulières du sang vers certaines parties, et des hémorragies dangereuses. Survient-il des alternatives rapides d'espoir et de terreur, les effets débilitans de cette dernière peuvent être contre-balancés, et il peut même en naître des actes inouïs de force et de courage. »

Cet état de force résulte vraisemblablement de ce que, pendant toute la durée du sentiment de terreur, les principes organisateurs, portés et contenus vers le centre, y acquéraient une forte accumulation, de manière que si la compression n'était pas assez longue ou assez violente pour altérer essentiellement la constitution du corps, si elle était subitement remplacée par cette expansion rapide que l'espérance donne, les principes organisateurs, semblables au salpêtre comprimé, devaient s'élançer avec une explosion violente.

« La terreur unie à l'étonnement, produite par les éclats bruyans du tonnerre, le spectacle

de l'horizon en feu , la vue d'un précipice affreux , d'une cataracte avec fracas , d'une ville incendiée , offre aussi des nuances qui lui sont propres ; œil fixe , bouche béante , pâleur de la peau , sensation de froid dans toute l'habitude du corps ; relâchement des muscles de la face , souvent aussi , interruption dans la chaîne ordinaire des idées , et vertiges. »

Généralement , les impressions de ce genre ont , pour caractère , d'être non-seulement très-violentes , mais de ne frapper de toute leur violence qu'un seul organe , ou deux organes tout au plus , de laisser tous les autres en repos ; toute la force organique s'exerce alors dans le sens de cette action terrible ; tout le fluide sensible tend à se précipiter , et vers l'organe exercé , et vers la partie du centre sensible à laquelle il aboutit ; l'équilibre de la force vitale est donc violemment troublé ; il n'est pas étonnant que les parties désertées par le fluide sensible deviennent froides , pâles ou relâchées ; il n'est pas étonnant non plus qu'un désordre temporaire s'établisse dans le centre sensible , et se manifeste par le désordre des idées.

« On a vu , dit Richerand , (*Elémens de Physiologie*) des jeunes gens blanchir en une seule nuit passée au milieu des angoisses qui précèdent le dernier supplice. La révolution , qui a causé des chagrins si cuisans et de si vifs

regrets , a fourni plusieurs exemples authentiques de personnes qui ont blanchi dans le court intervalle de quelques jours. » De tels effets démontrent jusqu'à quel point , et avec quelle rapidité, la terreur et le chagrin augmentent les droits de la puissance compressive ; nous avons montré que les cheveux blanchissent lorsqu'ils ne peuvent plus être que faiblement nourris par l'expansion.

X X I V.

La *colère* agite l'homme lorsqu'un de ses pressans intérêts personnels est violemment et subitement froissé ; ainsi l'homme , naturellement impétueux , se livre à la colère , et lorsque son bien-être est fortement compromis , et lorsque ses desirs sensuels sont arrêtés , et lorsque son amour-propre est mortifié , et lorsque ses opinions sont contredites , et même lorsqu'étant vivement et profondément occupé , on vient , par une interruption brusque , jeter le trouble dans ses idées. Des mouvemens déjà animés sont alors accrus et irrités par la résistance ; en cet état , l'expansion vitale doit être augmentée ; et c'est en effet ce que présente la colère considérée sous le point de vue physiologique. « Visage rouge et enflammé , regard étincelant , énergie extrême du système mus-

culaire ; le sang est poussé avec violence à la surface du corps ; de là une chaleur brûlante , un ton de voix fort et animé , une respiration convulsive et irrégulière ; le retour du sang par les veines , vers le cœur , est plus difficile , il reflue vers les muscles , et leur communique un nouveau degré d'action et de force ; son reflux vers la tête , ou d'autres organes délicats , peut produire des maux bien plus graves , des hémorragies violentes par le nez , les oreilles , les poumons , des fièvres intermittentes ou continues , le délire , ou même l'apoplexie. » (*Pinel.*)

Dans les hommes d'un tempérament bilieux , la colère augmente la sécrétion de la bile , et altère sa qualité ; aussi les signes extérieurs , par lesquels elle se manifeste , sont bien différens de ceux qui se montrent lorsqu'elle agite un homme d'un tempérament sanguin ; c'est alors , au contraire , « pâleur de la face , et couleur un peu livide , avec une sorte de débilité et de tremblemens de membres ; elle a souvent , pour suite , des coliques violentes , des diarrhées opiniâtres , quelquefois la jaunisse. » (*Pinel.*)

Il est si vrai que la colère imprime un mouvement d'expansion violente aux principes organisateurs , qu'elle a quelquefois rouvert , en faveur de ces principes , des canaux déjà for-

tement serrés par l'action compressive ; la colère a quelquefois guéri la paralysie.

Je rapprocherai, de ces observations, un phénomène remarquable. « Lorsque l'anguille électrique est en fureur, et qu'elle lève sa tête au dessus de l'eau, si la main d'une personne se trouve à cinq ou six poudes de distance, elle lui fait éprouver assez souvent un choc inattendu, sans être touchée immédiatement. On ne sent aucun choc, en tenant la main près du poisson dans l'eau, lorsqu'il n'est ni en colère, ni touché ; mais le choc est d'autant plus violent, que le poisson est plus en fureur. » (*Encyclop. méthod. Diction. de Phys.*)

Cette dernière circonstance nous conduit à croire, par analogie, que la colère et toutes les passions violentes, lorsque l'homme s'y abandonne, dissipent, hors de lui, une grande quantité de principes d'une nature plus ou moins approchante de l'électricité ; en un mot que, conformément à l'une des idées dont j'ai fait le fondement de la physiologie, le fluide électrique est le composant essentiel et fondamental du fluide sensible, et de tous les principes organisateurs.

Lorsque les causes qui ont excité la colère se prolongent, et que leurs effets s'affermissent, elles produisent la *haine*. Ce sentiment cruel et dévorateur suppose que des idées d'un genre

opposé , les unes représentant l'intérêt personnel , les jouissances de bien-être , surtout d'amour-propre , les autres représentant des hommes qui mettent obstacle à ces jouissances , sont habituellement en agression mutuelle. Si , par le triomphe des personnes que l'on hait , les idées qui les représentent acquièrent une grande force , elles ne réduisent point pour cela au repos les idées avec lesquelles elles sont incompatibles ; au contraire , l'action plus violente qu'elles impriment est suivie d'une réaction plus violente ; l'âme éprouve alors les désirs de la *vengeance* , désirs bien funestes puisqu'ils sont le produit de mouvemens aussi désordonnés qu'impétueux.

Lorsque ces passions , la haine et la vengeance , s'emparent des femmes et des jeunes gens , elles sont ordinairement terribles , mais d'une faible durée ; les idées , dont le sentiment les compose , sont bientôt traversées , divisées par la mobilité et la rapidité d'idées nouvelles.

Il n'en est pas de même , lorsque de telles passions s'établissent dans les âmes animées de l'expansion moyenne ; elles persistent dans ces âmes consistantes ; elles y prennent une marche lente , un caractère sombre ; elles y deviennent horribles ; un homme , ainsi dévoré d'une manière sourde et opiniâtre , est l'être le plus malheureux , et le plus méchant de la nature ;

il est déflant , cruel , atroce , parce qu'il manque de courage ; il entasse les victimes sans autre besoin que de se défendre contre l'horreur qu'il excite , sans autre espoir que d'opprimer la justice par la terreur. Le monstrueux tyran de la France , en 93 , était cet homme affreux.

Délivrons-nous au plutôt de ces pensées malheureuses.

X X V.

La *gaieté* est un état de l'âme qui a bien des degrés , parce que ses causes sont diversifiées par bien des nuances. Une gaieté douce et permanente est goûtée par ceux dont l'âme est en paix , et le corps dans le bien-être. Cet état est proprement celui du bonheur ; en effet , lorsque l'âme est paisible et que le corps est en santé , la simple jouissance de la vie suffit pour'entretenir un sentiment délicieux ; on ne sait à quoi rapporter les douceurs que l'on éprouve , parce qu'on les reçoit de tout dans la nature et de soi-même. Dans cette disposition heureuse , tout ce qui est bon , tout ce qui est aimable , cause du plaisir ; les productions intéressantes de l'esprit humain acquièrent plus de charmes ; les ouvrages conçus par le génie font une impression plus profonde ; les entretiens de l'amour et de l'amitié se prolongent et touchent davan-

tage ; la nature est plus belle , plus gracieuse ; il semble qu'un tendre besoin d'affection prête , à l'esprit , une sagacité ingénieuse , à l'aide de laquelle il découvre , dans tous les objets qui l'environnent , des attraits , des avantages , des qualités dignes d'amour.

Cet état fortuné , dans lequel on est principalement soutenu par l'exercice des vertus modestes , est celui où tous les principes organisateurs sont au degré de mouvement et d'abondance le plus favorable à l'action de la vie. Aussi , « la joie modérée communique une nouvelle énergie aux battemens du cœur et des artères ; les différentes sécrétions en sont augmentées ; nouvel accroissement d'activité et de vigueur , regard plus brillant , face plus animée , fonctions de l'estomac plus actives et plus énergiques. » (*Pinel.*)

Il est une gaieté convulsive qu'il ne faut pas confondre avec le sentiment que nous venons de définir. Celle-là se manifeste par tressaillemens , par élans rapides , qui ont de la vivacité , et peu de durée. Il est certains tempéramens , et certaines dispositions passagères , qui font que la gaieté de ce genre est plus aisément excitée. Elle est ordinairement provoquée par des jeux de mots , par des imitations grotesques , en un mot , par des compositions d'idées bizarres , et cependant faciles , qui , par leurs

mouvements , accélèrent rapidement l'action intellectuelle , projettent vivement le fluide sensible , et occasionent ainsi des contractions précipitées dans le système musculaire. On sait que l'on produit des effets semblables à ceux de ces idées , lorsque , par un léger chatouillement exercé sur une partie nerveuse , on accélère l'émission et par conséquent l'expansion du fluide sensible.

Lorsque les saillies de ce genre de gaieté ne dépassent pas un certain terme , elles sont salutaires ; si on en abuse , on dissipe bientôt les moyens de les éprouver ; on voit assez fréquemment l'ennui succéder à cette gaieté folâtre.

Il est des circonstances où la joie peut acquérir une intensité extrême , et , par cela même , funeste. C'est lorsqu'on est surpris par un événement singulièrement heureux , et auquel on n'avait aucune façon de s'attendre , ou bien , par un événement long-temps désiré , par un succès auquel on avait long-temps prétendu , mais dont on avait été éloigné par des obstacles qui avaient rendu inutiles de longs efforts , et de violens désirs , ensorte qu'à l'instant même du succès on était plongé , depuis long-temps , dans le découragement et la tristesse. Il se produit alors un mouvement trop précipité dans le système sensible ; les prin-

cipes organisateurs étaient retenus, concentrés ; ils sont projetés par un épanouissement subit, avant que les canaux nerveux, jusques là comprimés, aient été suffisamment distendus pour les recevoir. On doit éprouver une souffrance ressemblante à celle de l'homme dont l'estomac, long-temps resserré par une abstinence sévère, reçoit subitement une quantité considérable d'alimens ; aussi, les effets sont ressemblans ; « lassitude extrême, état de langueur, défaillances, syncopes, quelquefois apoplexie. » (*Pinel.*)

Une joie excessive ne peut avoir lieu, non-seulement si elle n'est subite, toute préparation l'affaiblit, mais encore si elle ne surprend l'âme dans une affection opposée à celle qu'elle va produire.

De même un chagrin très-violent ne peut mériter ce titre que lorsqu'il vient saisir l'âme subitement, et la surprendre dans un état de satisfaction très-vive ; c'est encore un contraste de mouvemens, qui même, dans cet ordre, doit produire des effets plus funestes que dans le passage opposé.

Nous venons de dire que la gaieté convulsive ne devait pas être confondue avec le bonheur ; de même, il ne faut pas donner toujours le nom de malheur à la peine et à la *tristesse*. Celle-ci n'est dévorante que lorsque sa cause

n'est point honorable pour celui qui l'éprouve ; mais la tristesse que l'on peut avouer , qui est touchante par sa cause , par exemple celle qu'éprouvent les âmes tendres , lorsqu'elles sont séparées des objets de leur affection juste et profonde , cette tristesse que soulagent si doucement , et les larmes , et la plainte , est une tristesse expansive et salutaire ; loin de suspendre et de concentrer les mouvemens de la vie , elle les dilate et les épanche ; au lieu de nuire , elle fait du bien.

Les âmes vives connaissent encore sous le nom de tristesse , ou plutôt de *mélancolie* , une plénitude de sensibilité qui les oppresse. Le travail de la vie a produit une surabondance de fluide sensible , qui gêne réellement l'exercice de la sensibilité ; en sorte que c'est , par excès même de la faculté sensible , que souvent les hommes et les femmes , dans cet état , se croient insensibles et le paraissent. Cependant , cet état a quelquefois bien des charmes ; on l'aime alors ; on ne veut point en être distrait ; on goûte le plaisir de s'en plaindre , et lorsque l'amitié , la rêverie , surtout les pleurs le soulagent , on goûte encore plus de plaisirs.

Ce sont les âmes vives , et cependant intéressantes , qui tombent quelquefois dans l'état que je viens de dépeindre. La réplétion ne s'étend jamais , en elles , au delà d'un certain

degré , parce qu'elles sont accessibles à des satisfactions de bien des genres , et qu'ainsi l'occasion de dépenser ce qui les oppresse , ne se fait jamais long-temps attendre. Il n'en est pas ainsi de bien des personnes peu sensibles , peu disposées aux émotions tendres , peu susceptibles de ces nombreux et innocens plaisirs que donnent les beaux-arts , les enfans , les jeunes animaux , les fleurs , les choses intéressantes de la nature. Il faut ordinairement d'assez longs intervalles de temps , pour que des personnes de ce caractère parviennent à éprouver une surcharge dans leur système sensible ; cet état néanmoins arrive quelquefois pour elles ; des circonstances particulières , telles qu'un défaut de sobriété , en accélèrent souvent l'arrivée. Alors , comme leurs moyens d'expansion intellectuelle ne sont ni nombreux , ni rapides , elles demeurent long-temps et fortement accablées de l'accumulation qui s'est faite dans leur sein. Elles sentent le poids d'une humeur gênante , qui leur donne ce que l'on nomme justement de l'*humeur* ; elles sont inquiètes , mécontentes , incommodées de tout , même des choses les moins incommodes ; elles blâment , grondent , se plaignent , s'irritent même sans sujet. Jusqu'à ce qu'elles soient débarrassées de leur *mauvaise humeur* , elles sont malheureuses , et l'on est malheureux auprès d'elles.

Ce caractère inégal, et peu sociable, finit par appartenir assez fréquemment aux hommes qui, étant nés aimables et sensibles, ont affaibli, par une conduite déréglée, ce système nerveux dans le sein duquel s'effectue principalement l'action de sensibilité.

Il est rare que les hommes, même les plus doux et les plus sensibles, n'éprouvent au moins quelques momens d'humeur, lorsqu'ils cassent ou qu'ils perdent subitement une chose qui leur était précieuse. Il se fait alors un contre-coup de toutes les idées de jouissances avec toutes les idées de privations attachées à l'objet qu'ils regrettent. C'est un mouvement subit, désordonné et pénible, qui n'a point été préparé, qui agite, donne de l'impatience, excite à accuser, de la perte que l'on vient de faire, bien des choses ou des personnes qui n'y sont pour rien. Il faut bien que l'humeur se dépense; l'habitude d'une forte sagesse peut seule aider à la contenir, ou plutôt à la prévenir. On dit que le grand Newton, ayant un jour enfermé dans son cabinet un petit chien qu'il aimait beaucoup, cet animal, en s'amusant, déchira ou fit tomber dans le feu bien des feuilles de papier sur lesquelles Newton avait déposé quelques résultats très-importans de ses immenses travaux. Newton rentre, il voit le désastre; son petit chien accourt

vers lui , tout joyeux ; Newton le prend avec douceur , le caresse , et se contente de lui dire un peu tristement : pauvre petite bête , tu ne sais pas quelle perte tu me causes !

Je crois avoir parcouru et défini presque tous les divers états dans lesquels peut se trouver notre âme. Si quelque chose semble manquer à mon examen , j'ose annoncer qu'on le trouvera dans la troisième section de ce même chapitre.

Je vais appliquer maintenant , à l'éducation des enfans , les principes sur lesquels ont été appuyées les explications précédentes.

De l'Éducation.

Tous les êtres organisés peuvent être améliorés par les soins de l'homme ; parmi ces êtres aucun ne se prête à cette amélioration autant que l'homme lui-même , parce que sa composition est , à la fois , la plus riche et la plus flexible , parce qu'il est le premier des êtres organisés.

La nature élèverait l'enfant , uniquement abandonné à ses soins , comme elle élève les petits des oiseaux , des quadrupèdes ; elle intéresserait la mère de l'enfant à sa nourriture , à sa conservation , elle le formerait ensuite à la

vie sauvage, comme elle y forme le jeune quadrupède, le jeune oiseau, lorsqu'ils n'ont plus besoin de leurs parens. De tels résultats ne seraient point, à proprement parler, une éducation, car l'homme qui en proviendrait ne serait qu'un homme naturel, ou, pour nous exprimer avec exactitude, ce serait un homme au premier degré de la nature humaine; ce ne serait point un homme amélioré.

On donne, particulièrement, le nom d'éducation aux résultats des soins que, chez les peuples civilisés, les enfans reçoivent des personnes qui les entourent.

Il est évident, en premier lieu, que l'éducation d'un enfant peut être bonne, ou qu'elle peut être mauvaise; c'est-à-dire, qu'elle peut améliorer ou altérer son être; elle peut le rendre supérieur ou inférieur à ce qu'il aurait été s'il eût été abandonné à la nature. Elle le rend supérieur quand elle donne à son âme, plus d'idées, et à son corps plus de force, ou du moins plus d'adresse, plus d'avantages, que la nature simple n'aurait pu en donner. Au contraire, l'éducation rend un enfant inférieur à ce qu'il aurait été naturellement, lorsque, par ses effets, l'âme et le corps sont modifiés d'une manière tellement defectueuse que l'instinct naturel et la force naturelle eussent été préférables à une telle modification.

Secondement , il y a un très-grand nombre de degrés , et dans la bonne éducation , et dans la mauvaise.

En troisième lieu , la même éducation ne saurait produire les mêmes effets sur tous les enfans qui y seraient soumis , parce qu'il n'y a pas même deux enfans qui soient organisés exactement de même ; et lorsque deux enfans sont distingués , l'un de l'autre , par une très-grande différence d'organisation , l'éducation , avantageuse pour l'un , peut avoir sur l'autre une influence , ou très-faible , ou même désavantageuse.

Quatrièmement , le système d'éducation ne peut que varier sans cesse , et au gré des circonstances de lieux , et au gré des circonstances de temps. Les hommes qui environnent un enfant , et , parmi eux , ceux qui ont l'esprit le plus étendu , les intentions les plus estimables , ne peuvent agir que conformément aux idées qu'ils possèdent ; et ces idées sont loin d'être les mêmes dans tous les lieux et dans tous les temps.

Cinquièmement , les idées des personnes qui environnent un enfant dépendent aussi beaucoup des circonstances de leur position. Ainsi , l'éducation d'un enfant est toujours déterminée , en grande partie , par la position au sein de laquelle il a pris naissance.

Sixièmement , l'éducation qui , nécessairement , adresse à la fois ses effets à l'âme et au corps d'un enfant , peut développer son corps plus que son âme , ou bien son âme plus que son corps , ou bien son âme et son corps , d'une manière égale.

Septièmement enfin , l'éducation d'un enfant commence à l'instant même où il reçoit le jour ; car , dès cet instant , les soins de ses parens , des personnes qui l'entourent , et les circonstances de sa position , peuvent seconder ou contrarier , à son égard , les opérations de la nature.

Nous allons faire abstraction des circonstances de lieux , de temps , et même de position ; nous allons présenter nos pensées sur l'éducation que l'on peut donner , dans les climats que nous habitons , dans les lieux où nous sommes , et en supposant d'ailleurs que les personnes qui environnent un enfant sont libres , par leur position , de chercher et d'employer les meilleurs moyens d'améliorer son être.

L'organisation d'un enfant a reçu ses premiers traits , ses traits fondamentaux , dans le sein de sa mère ; dès l'instant de la naissance , elle peut être améliorée par les soins dont il est l'objet , et surtout par la qualité des alimens

qui lui sont donnés. Le lait de sa mère , ou de celle qui en tient lieu , est son premier aliment. Il est bien important pour une mère de donner à son lait , autant qu'il lui est possible , une composition salubre ; si elle se nourrit elle-même , ou avec trop d'abondance , ou avec parcimonie , si elle mêle habituellement , à sa nourriture , beaucoup de substances échauffantes , si la vie qu'elle mène , les chagrins qu'elle éprouve , les passions auxquelles elle s'abandonne , altèrent sa constitution , elle ne transmet à son enfant qu'un lait de mauvaise qualité , et elle imprime par ce moyen , à l'organisation de son enfant , principalement à celle de son système sensible , des modifications funestes , presque entièrement irréparables. Il est bien des hommes d'un caractère très-léger , très-mobile , ou très-violent , très-impétueux , qui doivent , en grande partie , ces défauts à la nature inconsistante , ou échauffante , du lait dont ils ont été nourris ; il est , au contraire , des hommes d'une raison forte , d'un esprit ferme et étendu , qui n'auraient pas joui de cet avantage , si leur mère , en les nourrissant , n'avait elle-même vécu d'une manière paisible et sage.

Mais , en reconnaissant cette influence de la première nourriture sur le caractère de l'homme , nous sommes loin de la considérer

comme produisant seule toutes les modifications dont l'organisation fondamentale est susceptible ; ces modifications , lorsqu'elles sont parfaitement avantageuses , résultent du concours d'un grand nombre de causes , qui , chacune , portent leurs avantages.

Les premiers soins que l'on donne à un enfant , pour être les plus favorables à l'amélioration de sa constitution primitive , doivent être indiqués par la tendresse , et éclairés ou même réprimés par la raison. Je veux dire que la meilleure mère est celle qui se sent entraînée par son cœur à accabler son enfant de soins et de caresses , et qui , cependant modère , en elle-même , cette inclination , afin de ne point manquer , en le dépassant , le but si intéressant qu'elle désire atteindre.

Un enfant qui , d'ailleurs bien nourri par sa mère , serait abandonné sans ménagemens aux glaces de l'hiver , aux ardeurs de l'été , à toutes les rigueurs de la nature , recevrait , s'il ne périssait point , une constitution sauvage , qui le rendrait incapable d'acquérir , un jour , les idées , la flexibilité délicate , soit de corps soit de pensée , et tous les avantages de l'homme civilisé.

C'est là un extrême , mais dont presque toutes les mères ont peu de peine à se défendre. Un grand nombre , parmi elles , se jette plus aisé-

ment vers l'autre extrême ; elles craignent sans cesse , pour leurs enfans , les accidens les plus légers ; elles tremblent , à tout moment , de le voir tomber , et , par les précautions qu'elles prennent , ainsi que par la frayeur qu'elles inspirent à leur enfant même , elles prolongent , elles affermissent , pour ainsi dire , sa faiblesse ; elles le préservent attentivement , et du grand air , et du soleil , et de l'eau ; par ce moyen , elles l'empêchent d'acquérir la force nécessaire , non-seulement pour braver un jour , sans danger et sans douleur , les rigueurs de la nature , mais pour jouir de ses faveurs. L'homme est le premier des êtres organisés ; pour se développer au degré le plus avantageux , il lui faut , comme à tous les autres êtres organisés , et plus même qu'à aucun autre , le contact abondant des trois principes essentiellement organisateurs ; ces principes sont l'air , l'eau , et la lumière du soleil.

Je pense donc qu'il est convenable de laisser un enfant suivre , pendant le jour , son inclination naturelle pour l'exercice en plein air , quelque temps qu'il fasse , mais , d'un autre côté , qu'il faut le tenir assez chaudement , lorsqu'il doit demeurer immobile ; le froid qu'on lui ferait supporter pendant son sommeil gênerait , en lui , les opérations de la puissance expansive , opérations qui , dans un corps si

tendre, ne doivent jamais être portées jusques à une énergie forcée, parce qu'une compression funeste leur succéderait inévitablement, mais qui ne doivent jamais être trop long-temps suspendues, ou trop affaiblies, afin qu'il n'y ait point irrégularité ni langueur dans le développement.

Quant aux choix des alimens dont le lait maternel est accompagné, et qui, à une certaine époque, le remplacent, il y a également deux extrêmes à éviter. Une nourriture trop simple, trop grossière, trop faible, trop peu succulente, ne fournira point assez de principes organisateurs; le corps entier, et surtout le système sensible, se composeront mal, et faiblement, par défaut de matériaux. Au contraire, une nourriture trop forte, trop succulente, fournira trop de principes organisateurs; le corps entier et surtout le système sensible se composeront mal par surabondance de matériaux; il se fera, en eux, des engorgemens, des embarras, qui gêneront le mouvement régulier, et la bonne distribution des parties. Certains organes ne se développeront point suffisamment; d'autres parviendront à un développement hors de mesure; le système cellulaire, surtout, pourra devenir prédominant, ce qui constituera le tempérament inerte ou lymphatique. C'est ainsi que l'on voit quelquefois de jeunes arbres, à

qui l'on a donné une nourriture excessive , se couvrir d'une quantité extraordinaire de feuilles, et ne donner que peu de fleurs et de fruits.

Si la nourriture d'un enfant est mêlée de substances échauffantes , indépendamment de ce que l'on altérera promptement en lui l'organe du goût , ce qui lui donnera le besoin d'un régime plus échauffant encore , on imprimera à son fluide sensible une activité, une mobilité funestes ; on préparera , en lui , un caractère violent , on très-mobile , et l'on empêchera la composition saine , régulière , de son intelligence.

Il est donc bien important de soumettre les enfans à un régime modéré et sage ; mais à mesure que les sociétés s'avancent en civilisation , les idées sur la modération du régime s'altèrent , parce qu'il y a , chaque jour , un plus grand nombre d'hommes qui se nourrissent plus qu'il n'est nécessaire , et qu'alors on en vient à appeler régime modéré ce qui aurait été considéré comme excès dans les temps simples. Les enfans des riches sont surtout victimes de ce déplacement dans les idées générales. On les associe au régime déjà trop actif , ou trop abondant , de leurs parens même. Il arrive de là que la vivacité naturelle des uns est portée jusqu'à l'excès , et que l'engourdissement naturel des autres devient également excessif ;

car les erreurs de régime tendent toujours à l'accroissement des défauts naturels. Il est vraisemblable que cette erreur de régime s'unit puissamment à d'autres causes , pour faire que l'on trouve rarement de grands écrivains , et de grands compositeurs dans les beaux-arts , parmi les hommes qui ont hérité d'une grande fortune. Le talent de la composition exige , à la fois , une bonne composition dans les idées , et la liberté de leurs mouvemens ; elle exige une organisation heureuse , que la nature ait primitivement donnée , et qui , depuis l'enfance , ait été conservée par un régime modéré et sage.

A peine les enfans commencent-ils à acquérir des idées , qu'on les voit naturellement disposés à tout rapporter à eux-mêmes , à vouloir que tout leur appartienne , que tout leur cède ; ce n'est point pour exercer un pouvoir , qu'ils manifestent cette avidité , et cette personnalité ; c'est pour satisfaire les vifs désirs qu'excitent , en eux , les mouvemens de leurs idées naissantes ; et toutes les fois qu'on leur accorde ce qu'ils demandent , on leur procure de nouvelles idées , ou l'on affermit , l'on rectifie celles que déjà ils possèdent. Mais s'ils obtiennent sans cesse ce qu'ils demandent , le sentiment de la personnalité prend chaque jour , en eux , une nouvelle exigence ; ils deviennent très-impérieux ; le plus léger refus les irrite ; si l'on diffère

seulement de leur obéir, ils grondent, ils s'impatientent, ils deviennent capricieux, bizarres dans leurs plaintes et leurs inquiétudes, on n'entend presque plus, de leur part, que des gémissemens ou des cris. Leur caractère primitif reçoit alors une altération plus ou moins profonde; les principes qui se composent dans leur sein, agités presque continuellement par le dépit, par la colère, ne peuvent parvenir à une constitution avantageuse; de tels enfans digèrent mal les alimens qu'ils prennent dans l'état d'humeur, d'impatience, en versant des pleurs; ils sont aussi malheureux, aussi souffrans qu'incommodes.

Il est donc bien déplacé, bien dangereux, de n'avoir, pour les enfans, qu'une complaisance servile. Je crois que l'on trouverait rarement des hommes à pensées fortes, étendues, à sentimens nobles, parmi ceux qui, dans leur bas âge, ont été, ce que l'on appelle, des enfans gâtés. Comment cela pourrait-il être? Ces hommes ont été agités, dès leur enfance, par les passions violentes; et l'effet inévitable des passions violentes, lorsqu'elles se prolongent, est de jeter le système sensible dans l'affaissement, ou dans l'excès de mobilité.

Un autre extrême opposé à celui que je viens d'indiquer, est de manquer absolument, pour les enfans, de bonté et de complaisance; par

cette conduite, on prévient sans doute leur humeur, leurs cris, et on les réduit à la patience; mais l'on prévient aussi, en eux, la formation d'un grand nombre d'idées heureuses, et on ne leur inspire aucune confiance, aucune affection. Le plus sage est de leur accorder avec bonté, même avec empressement, tout ce qui est convenable, juste, tout ce qui n'attente aux droits de personne, et de leur refuser sans humeur, mais avec une absolue inflexibilité, tout ce qui pourrait leur nuire, tout ce qui serait d'une dépense trop considérable, tout ce qui ne pourrait leur être donné sans être pris sur les droits ou sur les plaisirs de quelqu'un. Il est indispensable, si l'on veut qu'ils soient un jour patiens et justes, de les soumettre d'avance à la nécessité et à la justice, qui, tôt ou tard, commanderont à leur destinée; mais il ne faut pas être soi-même injuste, rigoureux, capricieux dans ses refus; les idées que les enfans reçoivent avec le plus de profondeur, et qui par conséquent doivent avoir un jour le plus d'influence sur leur caractère et leur conduite, sont celles qui leur sont données par la conduite que l'on tient à leur égard.

Cette partie de l'éducation, sur laquelle je viens de présenter des pensées générales, me paraît avoir été traitée, par l'auteur d'Emile,

avec beaucoup de raison , de sagacité , de justesse , et avec des détails très-intéressans.

L'éducation , avons-nous dit , a , pour l'un de ses objets , ou même pour le principal de ses objets , d'améliorer directement la nature de l'âme naissante , c'est-à-dire , d'augmenter le nombre des idées de l'enfant , et de faire surtout que ses idées soient justes , bien composées , et intéressantes pour lui-même. Il est funeste de donner , aux enfans , des idées fausses , parce que l'organisation des enfans n'étant point affermie , ni même développée , les moyens d'une bonne composition entre les idées n'existent point encore dans leur centre sensible ; les idées fausses ne se dissolvent pas encore ; elles ne sont pas mises en contact avec un nombre suffisant d'idées immédiatement fournies par l'expérience ; ainsi elles demeurent long-temps fausses. L'enfant , toutes les fois que ces idées se meuvent en lui avec vivacité , est entraîné à les exprimer , à les imiter par ses actions , à recevoir , de ses actions même , une confirmation de ses idées , par conséquent à les fortifier , jusqu'à ce que des épreuves multipliées et positives les décomposent ; et cette dissolution fait toujours souffrir celui dans le sein duquel elle s'opère.

Des idées justes , vraies , saines , portent au contraire un enfant à des actions justes , salu-

taires , qui fortifient , à leur tour , ces idées même par lesquelles elles ont été excitées. D'ailleurs des idées vraies , saines , des idées dont l'expérience habituelle confirme la justesse , sont des idées bien faites ; elles contribuent à établir l'ordre de bonne composition dans le centre sensible , parce qu'elles sont elles-mêmes bien ordonnées , et s'attachent , peu à peu , tout ce qui leur ressemble.

Les plus salutaires de toutes les idées sont les idées morales , c'est-à-dire , les idées qui excitent à observer les lois de l'honneur et de la sagesse ; il faut se hâter de les donner aux enfans , et surtout par l'exemple ; car les idées de ce qu'ils ont vu faire sont toujours , en eux , les plus prononcées.

L'idée de la présence continuelle , universelle , d'un Être créateur , conservateur , cette idée la plus vraie , la plus salutaire , doit être présentée de bonne heure aux enfans , et toujours avec les signes de la persuasion et du respect. Il ne faut pas se laisser détourner par la crainte qu'ils ne puissent la comprendre ; elle ne devient jamais claire et précise , même dans l'âme du sage le plus intelligent ; elle est toujours le produit de l'imagination qui rassemble ce qu'il y a de plus beau , de plus grand dans toutes les idées ; et c'est pour cela qu'elle demeure toujours , et la plus noble à sentir , et

la plus avantageuse par les effets même du sentiment qu'elle excite. L'imagination est ordinairement très-vive dans les enfans ; sans une idée principale qui serve de point d'appui à ses opérations , elle est bien plus sujette à s'égarer que celle de l'homme.

Il est bon de raconter , aux enfans , des actions intéressantes , afin de leur fournir , intérieurement , des objets d'imitation. Mais il ne faut point abuser de ces spectacles donnés à leur imagination naissante , de peur que leurs sentimens les plus tendres ne se refroidissent par l'effet de l'habitude.

Jamais l'occasion de donner une instruction particulière à un enfant , n'est plus favorable , que lorsque lui-même fait une question ; il a déjà , en ce moment , des idées toutes prêtes à recevoir les explications qu'il demande , et à se compléter par le moyen de ces explications ; ainsi , il faut les lui donner aussi-bien qu'on le peut , et autant que la nature de la question peut le permettre.

Il est bon que les enfans , dont on veut étendre l'intelligence , apprennent de bonne heure à lire et à écrire. Ils puisent silencieusement beaucoup d'idées dans les livres qu'on leur donne ; la plupart de ces idées sont d'abord très-incomplètes ; souvent ils ne les comprennent point ; les mots n'en ont pas moins resté ;

ce ne sont encore que de simples idées sonores, qui s'uniront peu à peu à des idées représentatives plus ou moins précises. Lorsqu'un enfant, qui a de l'intelligence, est environné de personnes éclairées et complaisantes, les mots, les phrases qu'il saisit dans les livres, sans les comprendre, lui deviennent bientôt très-utiles, elles lui fournissent, chaque, l'occasion de demander une explication, qui fournit, à son tour, une idée nouvelle.

Les idées des enfans qui écrivent font des progrès rapides; cette opération a plus de lenteur que celle de lire, ou plutôt elle contraint celle de lire à se répéter, et à prendre de la lenteur.

Il est bon de faire suivre, par les enfans, une méthode dans tout ce qu'ils apprennent. Une bonne méthode assure la marche des idées, en même temps qu'elle en accélère l'acquisition; mais les principes d'une bonne méthode doivent être éclaircis par de nombreux exemples; et lorsque l'enfant se montre porté à chercher lui-même ces détails, à les trouver, à essayer, par des tâtonnemens qui l'intéressent, la vérité des idées générales, il faut le laisser faire.

Nous avons dit que l'éducation adresse nécessairement ses effets au corps et à l'esprit en même temps, et nous avons ajouté qu'elle peut

s'attacher plus particulièrement à développer l'un que l'autre. Celle qui s'étudie principalement à former le corps , produit des hommes robustes , mais non des esprits étendus , élevés. Il faut une certaine délicatesse d'organes pour l'acquisition des idées délicates , qui sont les principaux élémens des pensées ingénieuses et étendues. Or les organes des sens ne peuvent acquérir de la délicatesse que par un emploi modéré des forces générales du corps ; l'exercice violent et répété de ces forces générales augmente l'énergie du système musculaire , en habituant la plus grande quantité du fluide sensible à se porter vers les différentes parties de ce système ; ce qui fait que les organes des sens en reçoivent relativement une petite quantité. Ainsi un homme , formé de bonne heure à des exercices violens et soutenus , pourra devenir un athlète , mais non un artiste , un homme de goût , un homme à grandes et nombreuses pensées. D'un autre côté , si , dès l'enfance , le corps est habituellement en repos , si l'intelligence est presque uniquement exercée , la puissance vitale s'affaiblit bientôt dans l'ensemble de l'économie , et l'intelligence elle-même perd les moyens de s'étendre et de se fortifier. Ainsi , il faut , autant qu'il est possible , unir ensemble l'exercice du corps , et l'exercice de la pensée , sans excès ni de part ni d'autre , employer sou-

vent l'exercice du corps au délassement absolu de la pensée , souvent aussi faire servir l'exercice du corps à l'acquisition de nouvelles idées.

Tels sont les principes généraux que je crois pouvoir présenter sur l'éducation. Mais ces principes sont susceptibles d'une grande diversité d'applications particulières. Nous l'avons dit , la même éducation ne saurait convenir à tous les enfans ; je crois aussi pouvoir donner , de la meilleure éducation , la définition suivante : c'est l'art de tirer le meilleur parti de l'organisation d'un enfant , et de son caractère , en se bornant à lui demander ce que cette organisation indique , sans aller au delà.

L'éducation est loin d'avoir pour but , comme on l'a pensé quelquefois , de réformer le caractère ; l'entreprise d'en corriger les prétendus défauts est téméraire , en ce qu'elle ne peut réussir , et funeste , en ce qu'elle substitue des défauts réels aux qualités avantageuses qui dépendaient de ce caractère même , et qu'elle étouffe dès leur naissance.

Divisons , pour nous faire entendre , les caractères des enfans en deux classes générales : les caractères vifs , et les caractères tranquilles.

Il y a malheureusement des moyens de réprimer la vivacité des enfans du premier caractère ; la terreur , les châtimens , la contrainte ,

en les rendant les plus malheureux des êtres , les réduisent à une stupeur forcée , qui gêne leur développement , et les empêche d'atteindre le degré de force corporelle et intellectuelle dont ils étaient primitivement susceptibles. L'enfant , traité de cette manière , n'a pas pris une organisation essentiellement différente de celle qu'il avait reçue dans le sein de sa mère ; mais il a été considérablement altéré ; il a beaucoup perdu , sans rien gagner. Il fallait donner de l'emploi à la vivacité de son corps et de son esprit , par des occupations convenables à l'un et à l'autre ; et le choix de ces occupations était facile à faire ; après avoir essayé toutes celles que l'on pouvait présumer convenables , il fallait s'arrêter principalement à celles que l'enfant avait suivies avec le plus de succès ; il n'y avait pas d'indice plus assuré ; il était donné par l'organisation même.

Les enfans d'un caractère vif peuvent être réprimés , comme nous venons de le dire ; mais les enfans d'un caractère tranquille ne peuvent être animés au delà de leur disposition naturelle. Il faudrait , pour y réussir , échauffer leur régime , et ce moyen serait malheureux , en ce qu'il n'aurait qu'une influence passagère , bientôt suivie d'une augmentation d'affaissement et de lenteur. Si l'on se borne à les exciter , à aiguillonner sans cesse leur indolence , on se

tourmentera beaucoup , et on les rendra malheureux sans fruit. S'ils ont reçu , de la nature , certains défauts naturels , tels que la maladresse , on tentera vainement de les en délivrer ; on les rebutera ; on se rebutera soi-même en voyant , sans succès , toutes les exhortations , toutes les réprimandes que l'on ne cessera de faire ; de part et d'autre , l'affection se perdra ; tandis que , si l'on avait pris son parti sur un inconvénient qui ne peut même être affaibli par les soins de l'homme , si l'on avait observé que l'organisation même , qui est la source de cette maladresse incommode , est en même temps la source de certains avantages de caractère , tels que la bonté , la générosité , qu'il est très-doux de trouver dans un enfant , on aurait développé , fortifié ces qualités heureuses ; l'enfant , touché d'être traité avec indulgence , se serait préparé à une indulgence semblable pour les défauts , et les inconvéniens , dont il aurait souffert ; de part et d'autre , il y aurait eu plus de confiance , d'affection et de bonheur.

Tous les enfans d'un caractère tranquille ne sont point , à beaucoup près , dépourvus des moyens de recevoir une éducation étendue. On en voit souvent dont le système musculaire manque jusques à un certain point de vivacité et d'énergie , mais dont les organes des sens , surtout ceux de la vue et de l'ouïe , sont très-déli-

cats , qui reçoivent beaucoup d'idées , et les combinent même plus avantageusement que ne peuvent le faire les enfans qui ont de la pétulance. C'est même fréquemment le travail de composition intérieure entre leurs idées qui augmente et prolonge la lenteur de leurs mouvemens extérieurs ; ils sont distraits de l'exercice du corps par l'exercice qui se fait dans leur pensée ; un objet inattendu qui se présente à leurs regards , ou qui se fait entendre , appelle vers l'âme une très-grande quantité de fluide sensible ; il faut que les jambes , les bras , tout le corps demeurent immobiles.

C'est donc prévenir un ouvrage , quelquefois très-important , qui se fait dans le centre sensible des enfans de ce caractère , que d'exciter habituellement leurs mouvemens extérieurs ; leurs membres n'en deviennent pas plus agiles ; la vivacité factice , qu'on les contraint d'avoir , ne se maintient pas ; au contraire , elle augmente l'indolence pour le moment qui doit suivre ; et en attendant , elle a employé un temps et des principes d'action qui , laissés à la disposition du centre sensible , comme le voulait la nature , eussent rapporté , à l'intelligence , des idées ou des pensées qui auraient contribué à son accroissement.

Les enfans de ce caractère doivent être principalement appliqués à l'étude des sciences ; et

généralement exercés à tout ce qui demande du raisonnement et de la méditation ; ils ont , par anticipation , dans l'esprit , le genre d'expansion qui appartient à l'âge mûr. Jamais peut-être leur imagination ne sera bien vive , bien féconde ; il n'est pas rare cependant de les voir organisés pour quelqu'un des beaux-arts , pour la musique par exemple , qui demande surtout que l'organe de l'ouïe soit d'une sensibilité délicate.

Mais , en les appliquant même à l'étude des sciences , il ne faut point les presser ; il faut quelquefois les laisser à eux-mêmes , avec les idées qu'on leur a déjà données , ou les livres qui peuvent fournir à leur instruction ; ce n'est pas toujours en faisant l'ouvrage qui leur a été taxé qu'ils s'instruisent le plus , c'est , le plus souvent , en combinant dans le silence , dans la retraite , et sans y songer , les idées qu'ils ont acquises ; ils sont bien loin alors de perdre leur temps , ils l'emploient , au contraire , plus utilement que s'ils étudiaient une chose nouvelle ; ils fixent en eux-mêmes , ils mettent en œuvre les choses qu'ils ont apprises. Il faut toujours se rappeler , en élevant les enfans , que la nature fait beaucoup sans que l'instituteur s'en mêle , que l'instituteur ne peut absolument rien sans la nature , que l'enfant perd beaucoup de sa valeur primitive , lorsque son éducation est

en sens contraire de sa nature , et que tout l'esprit de l'éducation parfaite se réduit à l'exercice le plus convenable des moyens naturels. Il suit de là que lorsque l'esprit de l'enfant est de nature à faire beaucoup , lorsqu'il est seul , et en commerce avec lui-même , il faut le diriger , lui fournir des matériaux de pensées , et le laisser beaucoup faire.

Le genre d'esprit d'un enfant me semble pouvoir être aisément observé et connu. On n'a qu'à le suivre dans le choix de ses amusemens , et voir quel est le genre d'intérêt qu'il y apporte. L'enfant qui choisit , de préférence , les jeux où il faut beaucoup d'activité , beaucoup de mouvement , et qui se plaît au même jeu long-temps de suite , est un enfant très-vif , qui aura de la chaleur , et de la force dans le caractère. Si , de plus , il montre et du goût et de la constance pour les jeux qui demandent , à l'esprit , de la sagacité et des combinaisons ; s'il se montre supérieur en y jouant , et s'il est flatté de ses avantages ; si , délaissant quelquefois tous ses jeux , et prenant une sorte de maturité aimable , sans ostentation , sans pédanterie , il manifeste un vif attrait pour des choses qui , même à un âge plus avancé , seront dignes de l'intéresser ; si , par exemple , il a , pour ainsi dire , des crises de lecture , pendant les-

quelles de bons livres l'absorbent et le passionnent ; s'il dévore même alors toutes sortes de livres , même ceux qui semblent au-dessus de sa portée ; enfin , s'il sait déjà causer avec les grandes personnes ; s'il se plaît vivement dans la société de celles qui ont , pour lui , cette complaisance ; s'il les aime avec tendresse , on peut attendre , d'un tel enfant , des dispositions très-heureuses et presque universelles.

Celui dont les goûts se décident uniquement pour les jeux où il faut que le corps soit très-actif , et où l'esprit n'a rien à faire , qui de plus éprouve , d'un instant à l'autre , le besoin de varier ses jeux , celui-là sera incapable de réussir dans les sciences , il aura une imagination vive , mais incohérente ; il ne sera point compositeur dans les beaux-arts ; mais il pourra exécuter les compositions d'autrui d'une manière brillante , supérieure même à celle de l'auteur ; il pourra , en général , se signaler dans les exercices du corps , et dans la pratique des arts mécaniques.

L'enfant d'un troisième caractère sera celui qui préférera les jeux paisibles aux jeux bruyans , qui aimera mieux jouer assis que debout , et qui demeurera long-temps de suite occupé de ces jeux paisibles. C'est l'enfant dont nous avons déjà parlé , cet enfant d'un caractère tranquille ,

mais non insensible , destiné principalement à l'étude des sciences , appelé par sa nature à remplir un jour , très-convenablement , les fonctions sédentaires , celle de magistrat , par exemple , ou d'homme d'affaires.

Enfin , un quatrième caractère sera celui des enfans qui ne témoignent de vive inclination pour aucun jeu , et qui sont bientôt fatigués du jeu quelconque auquel ils se livrent avec indolence. Ces enfans seront sans esprit , sans chaleur , sans passions ; il ne faudra leur demander , un jour , que de la bonté , de la simplicité , et ne leur confier que des emplois où il ne faudra pas autre chose. Leur corps deviendra ordinairement plus massif que robuste.

Au reste , les indications que je viens de donner , sur les divers caractères des enfans , ne sauraient avoir une précision parfaite ; l'organisation des enfans change quelquefois pendant le cours même de leur enfance. On en a vu qui , à la suite de certaines maladies telles que la petite vérole , montraient une augmentation de vivacité , de sensibilité et d'intelligence. L'expérience de leurs progrès , dans les diverses occupations qu'on leur donne , est la seule indication certaine de leurs dispositions naturelles.

Il est difficile que cette dernière indication , la seule positive , soit exactement suivie , lors-

qu'un enfant est élevé dans les maisons d'éducation publique. La nécessité de rassembler un certain nombre d'enfans sous la direction d'un même instituteur , fait que la marche de quelques-uns est ralentie , que la marche de quelques autres est précipitée , et que le plus grand nombre est empêché de faire ce qui lui conviendrait parfaitement. L'éducation publique a d'autres inconvéniens , tel que celui d'exposer les enfans à connaître , de bonne heure , les passions violentes , à disperser leurs affections , et à contracter , dans leurs mœurs , les habitudes les plus fatales. Mais , indépendamment de ce que bien des circonstances particulières font souvent que l'éducation domestique est très-funeste , quelquefois impossible , les inconvéniens de l'éducation publique sont rachetés par plusieurs avantages. Les enfans rassemblés sont comme les hommes rassemblés ; ils se mettent mutuellement dans un état organique plus actif que s'ils demeuraient solitaires ; leur intelligence a plus de vivacité ; la monotonie dans l'emploi du temps , et dans l'acquisition des idées , peut être plus aisément prévenue ; ce que chacun fait fournit des idées à tous les autres ; ils apprennent en causant , en jouant ensemble , bien des choses intéressantes que , dans l'isolement de leur famille , ils n'auraient pas eu l'occasion de savoir. Enfin ,

si les instituteurs , dans ces établissemens , ne peuvent toujours s'affranchir de prédilections particulières , l'effet de ces prédilections ne va point jusques à donner aux enfans qui en sont les objets , le caractère si impérieux , si malheureux de ces enfans gâtés à qui l'on permet , dans bien des familles , d'exercer une tyrannie cruelle. Bien de choses se modifient , rentrent dans l'ordre et la justice , pendant les heures nombreuses où l'enfant favorisé n'est environné que de ses camarades. Ajoutons que les précautions funestes d'une tendresse aveugle sont à peu près impossibles dans les maisons d'éducation publique ; les enfans n'y sont point exposés à prendre une idée exagérée des accidens qui leur surviennent et des maux qu'ils éprouvent ; leurs maîtres et leurs camarades ne donnent , à ces maux et à ces accidens , qu'une attention ordinairement fort légère. Il en résulte quelquefois dans les enfans une témérité qu'il est bon de prévenir , qui cependant est moins redoutable , moins funeste que la pusillanimité ; et ce n'est pas seulement avec les maux et les accidens naturels que les enfans ainsi élevés contractent de bonne heure une familiarité utile , c'est encore avec les contrariétés et les peines qui doivent naître un jour de l'ordre social. Chacun est souvent traité par ses camarades , et même par ses

maîtres , non-seulement sans affection , mais avec injustice ; il s'en aigrit sans doute , il s'en irrite , il perd des dispositions intéressantes ; mais l'enfant , toujours heureux dans sa famille , toujours traité avec bonté , avec justice , sortira un jour de sa famille ; il entrera dans le monde ; il est à craindre que , dès ses premiers pas , il ne soit jeté dans le découragement , ou même le désespoir , par de fréquentes et cruelles surprises ; le bonheur , pendant son enfance , avait augmenté sa sensibilité naturelle ; et la confiance généreuse est l'un des plus doux résultats de la sensibilité et du bonheur.

Si l'on excepte quelques jeunes gens très-favorisés de la fortune , qui , dès leur entrée dans le monde , jouissent d'une liberté entière , et d'un loisir dangereux , tous les autres ont une carrière à suivre , un état à embrasser , des devoirs à remplir ; ils ont , par conséquent , plus ou moins de contrainte à subir dans leurs goûts , et dans l'emploi de leurs journées. Si , pendant leur enfance , ils ont été libres de tout assujettissement , de toute contrainte , il leur en coûtera beaucoup de soumettre leur temps à une règle , et leurs occupations à une loi. L'habitude heureuse de l'ordre et de la règle dans l'emploi du temps est un des bienfaits de l'éducation publique ; il est très-rare que cette habitude soit contractée dans l'édu-

l'éducation domestique où toute discipline se relâche insensiblement , parce que toute discipline est fatigante pour les grandes personnes comme pour les enfans , et que même , dans les maisons d'éducation publique , elle serait loin de se maintenir , si le repos des instituteurs ne la rendait constamment et rigoureusement nécessaire.

C'est aussi ce soin naturel et légitime , dans les instituteurs , d'assurer leur propre repos et la marche des études communes , qui fait que bien des mouvemens naturels aux enfans sont sévèrement réprimés , et que des actions , par elles-mêmes innocentes , sont sévèrement punies ; leur caractère en souffre ainsi que leur corps et leur intelligence ; d'autant plus que les instituteurs , dans les lois qu'ils imposent et les peines qu'ils infligent , ne prennent que trop souvent conseil de leurs propres passions bien plus que de la nécessité ; c'est là plus forte compensation des avantages de l'éducation publique.

Mais , dans l'éducation particulière , la contrainte indiscrete et la sévérité funeste , qui peuvent être écartées bien plus aisément que dans l'éducation publique , qui même peuvent être si heureusement remplacées par l'affection et la confiance , procèdent néanmoins assez souvent de causes différentes , et finissent par

s'établir d'une manière plus malheureuse encore que dans les maisons d'éducation publique ; c'est lorsque la permanence , et la monotonie dans les relations intimes entre l'instituteur et l'élève , ont amené un dégoût mutuel ; alors sont terminés tous les avantages de l'éducation particulière ; il ne reste , de part et d'autre , qu'un fardeau très-pénible ; et l'enfant , comme le plus faible , est bientôt contraint de tout supporter. Les parens , même les plus sages et les plus tendres , doivent redouter les effets de cette permanence non interrompue dans leurs relations de famille ; car le temps arrive où , importunés de la pétulance , de la gaité , de l'enfantillage de leurs enfans , ils leur reprochent des actions et des mouvemens qui ne sont point des fautes ; ils les grondent ; ils les punissent ; ils affaiblissent le ressort si précieux de la confiance et de l'affection.

Dans les maisons d'éducation publique , l'émulation s'unit aux injonctions de la règle et de la discipline pour donner , à l'esprit des enfans , l'habitude de l'effort et de la contention ; cet effort , lorsqu'il ne dépasse point une certaine mesure , entraîne des résultats avantageux ; l'esprit acquiert la faculté de méditation , de recherche , de travail , faculté souvent nécessaire , toujours précieuse et honorable. Mais , trop souvent , dans les maisons d'édu-

cation publique , l'esprit des enfans s'applique avec effort à des études hérissées de difficultés accablantes , et dont l'objet est inutile , ou doit bientôt le devenir ; les enfans usent alors les forces de leur esprit ainsi que celles de leur corps , et ils prennent de l'aversion pour toute occupation suivie ; de plus , à cet âge même , l'émulation, trop vivement excitée, cesse bientôt d'être une impulsion généreuse ; elle se change en haine et en passion.

L'un des soins les plus importans en éducation , soit publique , soit particulière , est de prévenir le développement prématuré des enfans , en conservant le plus long-temps possible leur innocence. Les enfans qui ont contracté de bonne heure des vices secrets , n'acquièrent jamais de l'étendue , de la force dans les idées , de la consistance dans le caractère ; ceux qui conservent la vie deviennent des hommes très-légers , très-mobiles ; sans la chasteté , l'âme ne s'élève jamais au-dessus d'une composition faible ou médiocre ; la chasteté doit être maintenue dans l'âme des enfans , sans leur être cependant recommandée ; ils doivent , autant qu'il est possible , obéir à ses lois sans les connaître , sans savoir les définir. Il est très-difficile sans doute de les retenir dans cette obéissance heureuse ; il est cependant des moyens d'y parvenir , au moins jusques à un certain

degré. La chasteté est fille de la pudeur et de l'honneur, et ces deux dispositions de l'âme sont très-propres à se secourir mutuellement, à se maintenir ensemble. La pudeur, ainsi que l'honneur, attachent de la honte à certaines actions qui rapprochent l'homme des créatures inférieures. J'ai vu le temps où, dans une grande maison d'éducation, l'une des plus grandes et des meilleures qui existent encore en France, un jeune homme, un enfant, qui étaient connus pour s'abandonner à des vices secrets, étaient déshonorés, réputés infâmes dans l'esprit de leurs camarades.

Sans doute la réunion, et, pour ainsi dire, l'entassement des enfans dans les maisons d'éducation publique, est une des causes prochaines de ces vices funestes; à cet égard, l'éducation particulière conserve de grands avantages; mais, d'un autre côté, les enfans, élevés chez leurs parens, sont, presque tous, trop fortement nourris et trop sédentaires, ce qui presse doublement la fermentation de leurs passions naissantes; il est plus aisé, dans les maisons d'éducation publique, de rendre le système d'éducation conforme aux intentions de la nature; les enfans peuvent être nourris avec abondance de choses simples, et passer la plus grande partie du jour en plein air, livrés à des exer-

cices qui les instruisent , ou à des jeux qui leur plaisent.

Heureux les enfans qui , adressés, le matin de chaque jour , à des maisons où l'on pratiquerait un tel système , reviendraient le soir au sein de leurs familles , confieraient à de tendres parens tout ce qu'ils auraient fait , tout ce qu'ils auraient souffert , tout ce qu'ils auraient appris , en recevraient des consolations , des conseils , et des caresses ! Une telle éducation serait très-rapprochée de la meilleure éducation possible.

Mais disons maintenant , en résumant et en terminant ce chapitre , qu'il en est de l'éducation individuelle , comme du gouvernement des peuples.

Le meilleur absolu ne peut jamais être mis en œuvre ; il ne faut pas y prétendre ; ce serait un moyen assuré de manquer le bien. L'enfant que l'on élève , dépend toujours , par sa position , par ses parens , par sa fortune , d'un certain nombre de circonstances qui font que sa nature ne peut être parfaitement suivie , que plus ou moins de contrainte doit lui être donnée , que plus ou moins de dispositions naturelles doivent être étouffées en lui , ou laissées sans exercice. C'est ainsi qu'un peuple considérable et civilisé ne peut être isolé sur la

terre ; il a des rapports nécessaires avec les autres peuples ; il est lui-même dans un certain état politique et civil , qui ne pourrait être changé sans de violentes secousses , et qui doit être attentivement considéré dans la direction qu'on lui donne. Mais les premiers dépositaires de l'autorité publique , lorsqu'ils sont doués d'un esprit juste , prévoyant , d'une âme forte , généreuse , se font un devoir de bien étudier le caractère primitif de la nature humaine , de respecter ce caractère , de ne point le froisser sans une nécessité que le peuple même aperçoive ; c'est dans le cœur des souverains que doivent être écrits les droits de l'homme ; partout ailleurs , ils sont inutiles ; car les peuples civilisés ont nécessairement des souverains , et les rassemblemens d'hommes non civilisés ne forment point encore des peuples.

C'est de même , dans le cœur des parens ou de l'instituteur , que doivent être écrits les droits de l'enfance ; si le caractère naturel d'un enfant , qui est son droit principal , n'est point respecté jusques à un certain point , dans l'esprit de son éducation , s'il est froissé sans une nécessité que l'enfant même aperçoive , l'enfant deviendra un homme très-imparfait ; il suivra , infructueusement , une direction forcée ; élevé conformément à son caractère , il aurait eu de la force , du bonheur ; élevé contradictoirement

à son caractère , il sera malheureux et faible. Enfin , parvenu à l'âge de l'indépendance , à l'âge où l'on ne peut être sauvé de soi-même que par des sentimens salutaires , son cœur se trouvera dégarni de toute affection , de toute confiance pour ses instituteurs , et pour les auteurs de ses jours. Il ne les aimera point ; il évitera de se trouver sous leur influence ; il les trompera ; révolté d'avance contre leurs commandemens et leurs conseils , il aura un degré de plus dans ses penchans pour les choses qui lui seront défendues ; les liens de famille seront rompus ; il ne restera de part et d'autre que des accusations mutuelles , des regrets et du malheur.

C'est à un sort semblable , et plus funeste encore , que sont exposés et les souverains et les peuples , lorsque les souverains ne respectent pas le caractère de l'homme , et les droits des peuples.

SECTION III.

De la Sagesse.

A R T I C L E P R E M I E R.

Considérations préliminaires.

En traitant de la volonté , nous avons expliqué les mouvemens que l'enfant exécute à l'instigation de ses idées. Ces mouvemens , comme tous ceux des animaux , et comme un grand nombre de ceux de l'homme , sont déterminés par les puissances universelles.

Mais tous les mouvemens de l'homme ne sont pas forcément soumis à cet empire ; l'homme possède une faculté dont la source nous sera sans doute à jamais inconnue , comme celle du mouvement , et comme celle de la faculté de sentir.

Ce ne sont point les puissances universelles qui donnent au fluide nerveux la faculté de sentir. Ces puissances ne font que le mettre en mouvement ; et sans doute ce mouvement est nécessaire à l'exercice de la faculté de sentir ; le fluide nerveux , toujours immobile , serait toujours insensible ; mais il est évident qu'il pourrait se mouvoir sans le sentir. L'homme ,

et tous les êtres organisés qui lui sont inférieurs , pourraient être produits mécaniquement par les puissances universelles , et tous les mouvemens destinés à entretenir dans l'univers l'équilibre et la faculté de produire pourraient s'exécuter , sans qu'il y eût , parmi les résultats de cette impulsion universelle , des êtres informés de leur propre existence et de celle de l'univers.

Ainsi , en considérant les choses sous le rapport le plus général , on peut dire que la sensation existe dans l'univers , comme suite du mouvement , mais non comme effet nécessaire. La sensation est une action qui a besoin du mouvement pour être occasionnée , mais non pour être causée ; elle procède de la cause du mouvement et non du mouvement même ; elle procède immédiatement du Créateur.

Puisque l'action de sentir est différente du mouvement qui l'occasionne , elle a nécessairement des résultats différens de ceux de ce mouvement. Ainsi , la sensation , dans les êtres sensibles , modifie le mouvement imprimé par les puissances universelles ; nous ne savons pas en quoi consiste cette modification.

Peut-être , lorsque cette action de sentir est parfaite , la liberté est-elle cette modification que l'action de sentir porte au mouvement imprimé par les puissances universelles.

Pour éclaircir et appuyer cette conjecture importante , étudions la nature et fixons la mesure de notre liberté.

- Nous sentons que nous sommes libres , c'est notre seul moyen de nous en convaincre ; c'est ainsi que la persuasion de notre existence est uniquement fondée sur le sentiment que nous en avons , fondement inébranlable , sentiment certain.

- Nous sentons notre liberté , lorsque , dans le combat de deux idées , nous nous déterminons pour l'une préférablement à l'autre. Sans doute l'idée , en faveur de laquelle notre choix se détermine , est ordinairement , dans notre âme , la plus forte , la plus étendue , celle qui a les rapports les plus multipliés , les plus intimes , avec les parties les plus essentielles de notre être. Notre volonté ne serait qu'une puissance bizarre , capricieuse , si elle se déterminait le plus fréquemment pour les idées les moins avantageuses à notre être ; il ne s'ensuit point qu'il ne lui fût libre d'être capricieuse ; nous sentons , en nous-mêmes , que nous pourrions , si nous le voulions fortement , nous déterminer contre notre intérêt , faire même des actes de démence à l'instant où nous allons faire des actes raisonnables. Sans doute , nous nous repentirions ensuite d'avoir agi d'une manière insensée ; mais nous n'en aurions

pas été moins libres de nous exposer à ce repentir.

Lorsque , sans le vouloir , nous nous sommes égarés dans nos jugemens , que nous nous sommes déterminés en faveur d'une idée qui nous trompait en se montrant plus avantageuse que les idées qui lui étaient opposées , lorsqu'en un mot , nous avons commis une erreur innocente , nous éprouvons des regrets paisibles ; nous jouissons même de l'acquisition que notre expérience vient de faire. Mais lorsque , avertis , par notre jugement intérieur , qu'une certaine idée est vraie , avantageuse , qu'en dirigeant nos mouvemens d'après cette idée , nous agissons avec justice , nous dirigeons cependant nos mouvemens d'après les idées qui lui sont opposées , l'action commise , nous éprouvons des remords. Le caractère douloureux , rongeur , de ce sentiment , résulte de ce que nous entendons une voix intérieure nous dire : si je l'avais voulu , je n'aurais pas agi d'une manière injuste. Le meurtrier ne se ferait point de reproches , s'il pouvait se dire que son bras a été , malgré lui-même , l'instrument d'une force étrangère ; il ne se reconnaîtrait point intérieurement coupable , s'il ne sentait qu'il aurait pu ne pas le devenir.

Généralement , toutes les fois que nous agissons mal , et que nous le sentons , nous nous

déterminons en faveur d'une idée qui , par ses rapports , intéresse vivement notre personne ; et nous écartons une idée qui , par ses rapports nombreux , étendus , intéresse nos semblables. Celle-ci devrait l'emporter toujours , si chacune de nos déterminations était le résultat nécessaire d'un mouvement irrésistible ; cette idée est réellement la plus intéressante pour nous , puisque nous éprouvons des remords lorsque nous ne l'avons pas suivie ; tandis que si nous soumettons , au contraire , l'idée injuste , nous éprouvons un bien - être qui est la véritable volupté.

Sans doute , notre volonté n'est jamais libre , si on la considère comme formée uniquement des sensations de nos désirs. C'est ainsi qu'elle a été définie par M. Tracy ; il ne dépend point de nous de ne pas sentir tel ou tel désir ; mais l'action de notre consentement est , jusques à un certain point , sous l'influence de cette faculté inexplicable à laquelle nous donnons le nom de liberté.

« Notre volonté ; dit M. Tracy , n'a pas le pouvoir de former tel ou tel désir , sans motif , et par un acte purement émané d'elle ; mais , ayant jusqu'à un certain point , quelle que soit la cause qui la mette en action , le pouvoir d'appliquer notre attention à une perception plutôt qu'à une autre , de nous faire retrouver

un souvenir plutôt qu'un autre , de nous faire examiner tel rapport d'un chose plutôt que tel autre , tous actes qui sont les élémens de ses déterminations , elle influe , non immédiatement , mais médiatement , sur sa direction ultérieure. » (*Idéologie , première partie , p. 268.*)

Toutes les actions de l'homme ne sont pas libres. Lorsque les êtres d'une nature quelconque obéissent irrésistiblement aux puissances universelles , ils remplissent le plan de création qui fut tracé par l'Être souverain , antérieurement à la création même. Ainsi , toute action nécessaire est une action ordonnée par la providence , remplissant un but utile. Un grand nombre de nos actions sont nécessaires ; ce sont d'abord toutes celles qui sont dirigées par l'instinct ; ce sont , en second lieu , toutes celles que nous faisons à l'instigation d'une seule de nos idées , lorsque le mouvement de cette idée n'est point balancé par le mouvement d'une seconde idée opposée à la première. Il y a fatalité en nous , toutes les fois que nous sommes dans l'ignorance.

L'Être souverain s'est ainsi réservé le droit de contraindre et de régler un grand nombre de nos actions , afin de maintenir , malgré nous , et pour nous , la marche du monde. Il a fait davantage. Il a fait que la liberté de l'homme

ne dérange pas la marche générale des événemens et du monde, parce que, d'une part, les bonnes actions de l'homme sont dans l'ordre de la nature, parce que, d'un autre côté, les mauvaises actions entraînent, dans un temps ou dans un autre, dans un lieu ou dans un autre, une réaction proportionnée qui rétablit l'ordre. C'est ainsi que la Providence embrasse tous les lieux, tous les temps. C'est ainsi que l'Être souverain, en accordant la liberté à l'homme, ce qui était le plus magnifique don qu'il pût lui faire, a concilié sa bonté avec sa prescience, sa générosité avec sa justice, a demeuré le Maître suprême de l'homme et de l'univers.

Mais comment existe la liberté de l'homme ? Comment s'exerce dans son sein ce pouvoir qui l'affranchit, jusques à un certain point, de l'empire des deux puissances universelles ? C'est ce que nous ne pouvons concevoir. Mais pouvons-nous concevoir comment s'est établi ce mouvement primordial, ce mouvement des grands corps, qui fonde et qui maintient les deux puissances universelles ? Pouvons-nous concevoir comment le mouvement se communique, se partage, s'arrête ? Le mouvement n'est point un être, et cependant il met en action les êtres matériels. Qu'est-ce donc que

le mouvement ? et qu'est-ce que la faculté de sentir qui ne se montre que dans certains êtres matériels ?

La mobilité est une concession faite généralement à la matière ; elle a , pour objet , d'amener l'état organique. Celui-ci a pour objet d'amener l'état où la matière peut recevoir , à titre de seconde concession , la faculté de sentir. Enfin , la sensibilité a , pour objet , d'amener l'état où la matière peut recevoir , à titre de troisième concession , la liberté ou le mouvement volontaire. Le Créateur s'est plu à donner graduellement , à son ouvrage , tout ce que celui-ci pouvait recevoir ; il a fait passer la matière , de l'existence au mouvement , de celui-ci à l'organisation , de l'organisation à la sensibilité , et de la sensibilité à un certain degré de liberté ; il ne pouvait aller au delà. Des êtres créés , qui auraient été pourvus d'une liberté absolue , auraient égalé , chacun , le Créateur en action et en puissance.

Si maintenant , nous nous demandons comment le Créateur a agi lorsqu'il a mis les grands corps en mouvement , nous reconnaitrons que ce n'est point d'une manière semblable à celle d'un moteur matériel lorsqu'il frappe et met en mouvement un mobile ; il a voulu ; et les grands corps ont tourné sur eux-mêmes ; il a , en même temps , donné des lois générales au

mouvement ; et comme , par l'effet de ces lois même , le mouvement des grands corps devait s'affaiblir sans cesse , la Volonté suprême , toujours active , a maintenu , et maintient sans cesse le même degré de mouvement dans les grands corps.

Le mouvement des grands corps ayant amené peu à peu , à l'état organique , un certain nombre d'éléments , et l'état organique s'étant lui-même perfectionné à la faveur de ces mêmes puissances qui l'avaient fait naître , l'état sensible a été constitué. Faisons-nous encore de nouvelles questions sur la nature de cet état. Nous ne pourrions nous livrer à des considérations plus importantes.

La faculté de sentir n'a-t-elle été donnée qu'à un certain ordre d'éléments , et seulement lorsqu'ils ont été réunis selon les conditions prescrites ; ou bien tous les éléments ont-ils été admis à la possibilité de recevoir cet avantage ? lorsque d'ailleurs ils seraient réduits d'abord à l'état simple , et ensuite réunis selon certaines conditions ? Cette dernière pensée est plus vraisemblable. Pourquoi certains éléments auraient-ils été inhabiles à recevoir la faculté de sentir ? Qui pourrait affirmer d'ailleurs que tous les principes des corps ne sont pas originellement formés d'un seul élément , de lumière ,

par exemple , diversément agrégée à elle-même ?

Mais quelles sont les conditions nécessaires pour qu'un composé matériel jouisse de la sensibilité ? Nous voyons , en premier lieu , que , sans le mouvement , la sensibilité ne peut être exercée ; c'est ce que nous avons déjà remarqué ; mais nous avons remarqué également que le mouvement n'est point encore la sensibilité. Certainement , le globe terrestre , en suivant sa révolution dans l'espace , ne sent point cette révolution ; une révolution sentie serait nécessairement modifiée dans sa durée et sa période ; elle ne serait point d'une régularité exacte. Cette régularité exacte est le fruit unique de la mobilité du globe , puisque , pour s'établir , elle n'a eu besoin que de cette mobilité.

Ce n'est donc point assez qu'un corps soit en mouvement pour qu'il soit sensible ; ce n'est pas même assez qu'un corps sensible se meuve pour que sa sensibilité s'exerce ; il faut encore qu'il touche , qu'il rencontre un autre corps ; et il faut de plus qu'il se combine avec ce second corps selon certaines conditions. Car il est bien des corps inorganisés , surtout dans l'état liquide , qui se rencontrent , se touchent , se combinent , sans qu'ils aient le sentiment de cette combinaison ; s'ils jouissaient de ce sentiment , une telle propriété se manifesterait par

des effets particuliers qui ne pourraient être rapportés aux deux puissances universelles.

Ainsi , la sensibilité ne procède immédiatement ni du mouvement , ni du contact , ni de la combinaison. Procède-t-elle immédiatement de l'organisation ? Les plantes , qui sont organisées et qui ne sont point sensibles , démontrent que l'organisation , du moins au degré le plus simple , ne suffit point pour permettre l'exercice de la sensibilité.

L'organisation très-simple , l'organisation des plantes , est facile à distinguer de l'organisation compliquée. Dans les canaux des plantes , des liquides se meuvent avec lenteur , et ils ne circulent point ; ils entrent par une extrémité ; ils sortent par l'extrémité opposée. Dans les canaux des êtres sensibles , des fluides subtils circulent avec rapidité , se concentrent en un foyer , et là des idées sont formées. Ces êtres , ainsi organisés , sont d'autant plus sensibles , et ils possèdent d'autant plus d'idées , que leurs fluides subtils se meuvent plus rapidement , et se concentrent avec plus de force ; lorsque les foyers d'expansion et de circulation intérieure se multiplient dans les êtres sensibles , la diffusion se met entre les effets de la sensibilité ; plus cette diffusion augmente , plus les êtres en qui elle se montre , se rapprochent des êtres qui sont insensibles , quoiqu'ils soient organisés.

Observons encore que , dans les êtres organisés les plus sensibles , dans l'homme par exemple , il est des parties qui ne jouissent point de la sensibilité. Ces parties ne sont point traversées , comme les parties sensibles , par des canaux qui les mettent en communication rapide et immédiate avec le centre ou foyer de la sensibilité.

Ainsi , l'être le plus sensible , parmi les êtres organisés , est celui dans le sein duquel il existe , avec le plus d'unité et d'étendue , un système de canaux circulatoires , aboutissant à un même centre , et , à ce centre , un foyer d'expansion d'où s'élance un fluide très-subtil , très-rapide , qui , par sa rapidité même , est comme présent à la fois à toutes les parties des canaux qu'il traverse , et au foyer même vers lequel s'effectue son retour. De cette disposition circulatoire , et de cette action prompte , il résulte , au foyer du système , une concentration énergique de toute la sensibilité exercée en même temps dans toutes les parties de ce système. Toute la connaissance de l'être , tout le sentiment du *moi* se réunissent ainsi en un seul point , et avec tant d'ensemble et de promptitude , que cet être , qui réellement sent l'existence de toutes les parties dont il est composé , croit cependant n'exister qu'en un seul point.

Nous ne saurions en dire davantage sur l'action de sensibilité ; c'est tout ce que l'examen des êtres sensibles peut nous en apprendre ; et cependant cette action n'est que décrite par ce que nous venons de dire ; elle n'est point expliquée ; nous savons seulement que pour que la sensibilité puisse être exercée , il faut toutes les conditions , toutes les circonstances que nous venons de définir. Mais , des conditions , des circonstances qui permettent une action ne sont point les causes qui la produisent. Sentir , c'est *connaître* , c'est *savoir* que l'on existe et que d'autres corps existent. Il est évident que ni le mouvement , ni le contact , ni la concentration , ni l'organisation ne suffisent pour donner ce savoir ; car l'organisation n'est autre chose qu'un mode particulier de composition matérielle , et il est évident que , dans le sein du corps le mieux composé selon ce mode organique , des fluides subtils pourraient se mouvoir , circuler , toucher , se combiner , se concentrer , sans que l'être possesseur de tels fluides en fût informé.

Maintenant répétons que sentir , savoir , ou connaître , c'est nécessairement agir ; c'est exercer une action différente de celles qui procèdent immédiatement des deux puissances universelles ; mais cette action peut être opprimée par les puissances universelles ; et elle l'est

dans tous les êtres inorganisés. Lorsque ensuite les puissances universelles amènent graduellement , en faveur de certains êtres , l'organisation compliquée elles ne font qu'amener les circonstances ou les conditions qui permettent l'exercice de la sensibilité ; et alors encore , la sensibilité de chacun des points de ces êtres sensibles est singulièrement faible ; il faut la réunion, la concentration de toute la sensibilité éprouvée en un grand nombre de points pour produire une somme que l'individu lui-même puisse apercevoir et qui se manifeste au dehors par des effets apercevables.

Comme l'être sensible n'est que placé au sommet de l'échelle des corps composés, comme il ne se forme et ne s'entretient que de principes puisés dans la masse générale des corps insensibles , on ne peut penser qu'il y ait dans l'univers un ordre spécial d'éléments susceptibles de sensibilité ; tous les éléments en sont susceptibles. Et comme la sensibilité n'est point donnée par l'organisation aux principes matériels qui , jusques là , avaient formé des êtres inorganisés ou insensibles , comme l'organisation ne fait , pour ainsi dire , que dégager la puissance de sensibilité de ses entraves inorganiques , on doit reconnaître que la sensibilité est une propriété générale de la matière ; mais , cette propriété est non-seulement concédée à

la matière , et ne lui est point essentielle , elle est encore subordonnée à l'action bien plus énergique des deux puissances universelles. Celles-ci , par leur force , leur universalité , leur constance , règnent souverainement sur tous les principes matériels ; elles les soumettent d'abord à cette dépendance rigoureuse qui constitue leur indifférence à toutes sortes d'impulsions , ou , ce qui est la même chose , leur inertie. Ensuite , elles profitent de cette dépendance pour les amener graduellement à l'état de composition organique ; elles perfectionnent insensiblement cet état. A un certain terme de perfection , le composé organique est devenu une sorte de vase ou plutôt de labyrinthe à canaux très-déliés , parfaitement enchainés , dans l'intérieur desquels les principes les plus subtils , délivrés jusques à un certain point de la domination des puissances universelles , entrent en jouissance et en exercice de leur sensibilité , jouissance qui est très-légère pour chacun de ces principes , qui , de plus , est très-fugitive ; elle se termine subitement aussitôt que le principe qui était parvenu à la saisir , s'évade hors de l'être organisé , ou bien se combine dans l'intérieur de cet être , et s'y repose.

C'est ainsi que l'Être qui possède le pouvoir absolu a posé des limites à la faculté de con-

naître qu'il a accordée à la matière. Cette faculté ne peut point déranger l'univers, parce qu'elle ne s'exerce jamais que sous l'autorisation des puissances universelles, et que celles-ci s'emparent de tous les effets produits par les êtres sensibles pour les compenser les uns par les autres, pour les faire rentrer dans ce balancement réciproque qui assure l'équilibre de l'univers.

Maintenant, permettons-nous encore une réflexion. Cette action de sentir qui fonde la faculté de savoir, de juger, et de connaître, n'est point immédiatement le fruit d'une impulsion étrangère, puisqu'elle ne procède point immédiatement des puissances universelles. Son principe est donc inhérent aux êtres qui l'exercent. Or, un principe d'action qui réside dans le sein d'un être, qui est inhérent à sa substance, ne peut être, en lui, que la faculté de se mouvoir par lui-même, en un mot, ne peut être que la liberté.

Ainsi, l'action de sensibilité, dans les êtres sensibles, est un signe d'indépendance, et puisque nous avons reconnu que tous les élémens dans l'univers sont susceptibles de sensibilité, nous devons reconnaître que tous possèdent la faculté d'action indépendante, mais, à un tel degré de faiblesse qu'elle doit être considérée comme nulle dans les élémens qui

sont isolés , ainsi que dans les élémens qui , engagés par des combinaisons inorganiques , ont toutes leurs facultés opprimées par la puissance de compression.

Comme, dans le sein de l'être le plus sensible, l'action de sensibilité se termine souvent avec une promptitude extrême, l'indépendance n'a pas toujours le temps de s'effectuer. Mais , quelquefois aussi , il y a , en faveur de l'action de sensibilité , occasion forte et étendue ; c'est lorsque des idées fortes et étendues entrent mutuellement en concurrence ; alors ; l'action de sensibilité se prolonge assez pour que l'indépendance puisse être saisie , et pour que l'être qui , en ce moment , la possède , puisse sentir et exercer sa liberté.

Mais ce droit n'est jamais que de peu d'instans ; les puissances universelles pressent les déterminations de cette liberté qu'elles ont permise ; et bientôt , elles en confirment ou elles en détruisent les résultats.

La liberté ne peut résider , d'une manière effective , que dans le fluide sensible , puisque , dans ce fluide seul , peut résider , d'une manière effective , la faculté de savoir , de juger , de connaître , de puiser au même instant , dans toutes les parties du corps , ce sentiment du *moi* qui donne , à l'individu , la propriété de son être , et la notion générale de son existence.

Mais, c'est dans le sein de l'âme que le fluide sensible réunit ainsi tout le sentiment de l'existence ; c'est là que , par sa concentration , il est spécialement sensible ; et c'est là aussi que son indépendance s'effectue selon le degré de sensibilité qu'il a l'occasion d'exercer. Nous venons de le dire , lorsqu'il n'est adressé qu'à une seule idée , ou du moins à un petit nombre d'idées dont le mouvement est faible et la constitution peu étendue , son action de sensibilité est faible et bientôt terminée ; faute de temps et d'énergie , elle ne s'élève point jusques à l'indépendance. Mais, lorsque le fluide sensible est appelé à sentir et à juger un certain nombre d'idées très-composées , dont les rapports sont nombreux, qui se sont mutuellement analysées, et qui , pour cette raison , se sont disposées , les unes à l'égard des autres , par groupes antagonistes , alors l'action de sensibilité , puissamment exercée , devient , dans le fluide sensible, puissance de liberté. C'est par lui que tout l'être , tout le *moi* , se détermine en faveur de l'une des idées qui comparaissent ensemble ; le fluide sensible se porte vers cette idée qu'il a choisie ; aussitôt l'expression de l'idée commence ; la liberté finit.

Nous pouvons maintenant définir , d'une manière générale, les momens de servitude ou

de fatalité pour l'homme ; ils sont nécessairement plus nombreux que les momens de liberté.

Pendant le sommeil de l'homme , son fluide sensible n'est point en communication avec toutes les parties de son être ; toutes ces parties ne sont point présentes les unes aux autres , faute de l'intermédiaire destiné à les unir. Le sentiment de l'être , le *moi* est suspendu. La domination des puissances universelles est alors pleine et entière ; dans le sein de l'âme , les idées contiguës se combinent tacitement entre elles au gré de leurs mutuelles affinités. Et lorsque les rêves se montrent , ou que le réveil commence , le fluide sensible , qui commence à rentrer dans le sein de l'âme , ne peut encore , faute d'activité et d'abondance , exercer la faculté de juger ; ainsi , il ne peut exercer encore l'action d'indépendance. Le sentiment du *moi* n'est pas encore rendu.

L'enfant ne peut jouir que d'une liberté bien faible ; ses idées ne sont qu'en petit nombre ; et elles ne s'analysent qu'imparfaitement ; elles ne se disposent point encore par groupes antagonistes. L'extrême activité de l'expansion vitale dérange sans cesse , dans le sein de l'âme , les compositions qui tendent à se former.

Chaque jour , dans l'âme du vieillard , un

certain nombre d'idées cède au besoin du repos , et ne devient plus susceptible que de mouvemens rares et paisibles. Le vieillard perd , chaque jour , une partie de sa liberté. Nous dirons bientôt quels sont les vieillards qui la conservent , du moins , à un degré suffisant , jusques aux derniers jours de leur vie.

L'homme qui serait susceptible de raison , s'il était éclairé , mais qui manque de lumières , ne possède qu'une âme imparfaite , des idées confuses ; il manque souvent de liberté.

Les insensés ne sont pas libres. Chez les uns , presque toutes les idées sont agitées d'un mouvement excessif qui sans cesse les décompose ; chez les autres un petit nombre d'idées peuvent seules se mouvoir , et elles ne s'analysent pas. Ces hommes , d'une organisation si incomplète , sont , comme nous l'avons vu , très-rapprochés des animaux , dont les idées ne se prêtent jamais à des analyses mutuelles et qui manquent entièrement de liberté.

Les hommes qui se livrent à l'intempérance , qui cèdent aux passions violentes , qui perdent alors toute dignité , toute raison , perdent aussi leur liberté.

La liberté ne se conserve que dans l'homme sage.

C'est ce que nous allons montrer dans l'article suivant. Terminons celui-ci par l'examen d'une

question très-importante , qui découle de l'une des pensées principales que nous venons d'établir.

Chaque élément , avons-nous dit , est un être revêtu du pouvoir d'agir et de celui de connaître. Est-ce donc la matière qui , par sa volonté et son pouvoir , a fait le monde ?

Cela ne peut être. Le monde est un ouvrage dans lequel se manifestent un ordre de composition et des lois souveraines. Pour que des êtres doués , chacun , d'une mesure quelconque de pouvoir , soient soumis à un pouvoir supérieur , il faut qu'ils y consentent , ou qu'ils y soient forcés. S'ils y sont forcés , ce ne peut être que par un pouvoir plus grand que celui qu'ils possèdent ; et ce pouvoir alors est possédé par un être différent d'eux-mêmes. D'un autre côté , pour que des êtres , revêtus chacun d'un pouvoir quelconque , consentent à se soumettre à une autorité supérieure , il faut qu'ils s'entendent , qu'ils concertent ensemble leurs motifs de soumission ; et nous voyons qu'il n'est que des hommes , c'est-à-dire , des êtres d'une organisation très-composée , très-avancée , des êtres ayant un grand nombre d'idées , et ayant la faculté de se communiquer leurs idées , qui puissent concerter ensemble leurs motifs d'agir d'une manière uniforme. Chaque élément isolé

est sans moyens d'acquérir des idées , d'accumuler en lui-même sa faculté de pouvoir et de connaître , d'étendre son existence hors de lui-même , d'étendre sa volonté et son intelligence.

Et enfin , les hommes eux-mêmes qui possèdent , chacun , un pouvoir individuel , ne s'accordent point réellement pour consentir à l'établissement d'un pouvoir social qui domine sur la volonté de chaque individu ; ils ne se soumettent qu'à la force. C'est la force seule qui établit les empires ; c'est elle seule qui les maintient. Supposons que tous les hommes répandus sur une certaine étendue de territoire deviennent égaux en force , dès-lors , au lieu d'une société , d'un chef , de sujets , d'un état florissant et paisible , il n'y a plus que discorde et anarchie.

C'est parce qu'il n'y a pas naturellement une inégalité bien marquée , et constante , entre les forces des hommes qui commandent , et les forces des hommes qui obéissent ; c'est parce que le mouvement imprimé par la nature , à l'espèce humaine , tend sans cesse à rapprocher les forces humaines , ou du moins à déplacer le siège de la supériorité , enfin , c'est parce que les chefs des états sont des hommes , ainsi que leurs sujets , que les révolutions agitent si fréquemment , et avec tant de violence , les sociétés humaines.

Puisque l'univers est toujours en paix , puisque sa constitution est arrêtée , et que ses mouvemens sont invariables , un Être supérieur le maîtrise sans cesse ; et la nature de cet Être n'est point la même que celle de ses sujets.

Livrons - nous à d'autres considérations. L'état actuel de la terre , son état successif dont les monumens existent encore , la formation évidemment successive de toutes les espèces d'êtres organisés qui habitent sa surface , l'existence de l'homme qui est l'ouvrage de tous les êtres ; et , au delà du globe de la terre , l'existence et la disposition de toutes les planètes , dont les plus petites sont subordonnées aux plus grandes , dont les plus grandes sont subordonnées à l'astre qui les éclaire ; enfin , au delà du soleil , toutes les étoiles qui peuplent l'infini , qui agissent chacune sur l'univers , qui reçoivent chacune l'action de l'univers ; tous ces êtres témoignent hautement , et par l'état de chacun , et par les rapports qui les enchainent , que l'univers est le fruit d'une composition , le dernier terme d'une gradation d'effets successivement amenés par une Cause unique , première et constante , en un mot , qu'une Cause étrangère à l'univers même a produit l'univers.

Cette Cause suprême a voulu faire un ouvrage digne de l'intéresser. Elle a voulu que l'être perfectionné , objet et résultat de cet im-

mense ouvrage , fût en état d'aimer son Créateur et de le connaître , qu'il fût constamment soumis aux lois universelles , autant qu'il le faudrait pour que la paix régnât sans cesse dans le monde , et qu'il eût , cependant , assez de liberté pour pouvoir mériter l'affection , et même l'estime du Maître de l'univers.

C'est dans cette vue généreuse que le Souverain des êtres , après avoir donné l'existence à la matière , donna encore , à chacun de ses élémens , la faculté d'agir et celle de connaître , les rassembla par masses distinctes , composa ainsi les grands corps , les fit tourner sur eux-mêmes , jeta , par ce mouvement , dans l'espace , les corps secondaires , institua , par un seul principe , les deux puissances universelles , fit découler , de leur action et de leur opposition constantes , les variétés infinies des combinaisons élémentaires , amena , par elles , la production des êtres organisés , celle des êtres sensibles , enfin celle de l'être perfectionné , de l'homme , et constitua , en lui seul , un foyer merveilleux de volonté et d'intelligence.

Tous les présens faits à la matière eurent pour objet l'existence de l'homme , libre d'agir , avide de connaître. Toutes les lois imposées à la matière , au mouvement , et à l'homme , eurent pour objet la conservation et la paix de l'univers.

A R T I C L E I I .

Influence de la Sagesse sur la composition de l'Ame.

Nous avons vu que l'homme peut être amélioré par les soins de l'homme ; c'est en cela que consiste le pouvoir de l'éducation. Mais chaque individu lui-même peut améliorer son être , et c'est en cela que consiste le pouvoir de la *sagesse*.

Pour diriger l'homme dans l'acquisition des biens de la sagesse , la conscience lui a été donnée ; la conscience n'est autre chose que le sentiment des idées qui portent l'homme à respecter les droits des autres hommes.

La conscience renfermée dans ces termes , commande l'observation des lois de la justice. La générosité est la perfection de la justice , la perfection de la conscience. L'homme généreux fait encore plus de bien à ses semblables que l'homme juste , et lui-même améliore son être , plus qu'il ne le fait lorsqu'il se contente de suivre les lois de la justice.

Ainsi la plus grande amélioration dont chaque individu soit susceptible est essentiellement liée à la plus grande somme de biens qu'il puisse verser sur ses semblables.

Par une conséquence nécessaire , l'homme qui fait le plus de mal à ses semblables , qui agit le plus manifestement , à leur égard , d'une manière opposée à celle dont il voudrait que l'on agit à l'égard de lui-même , cet homme est celui qui porte lui-même à son être le plus de détriment.

Si nous nous rappelons maintenant que l'univers entier concourt à la composition de l'homme , et que l'homme le plus avantageusement organisé est celui à la composition duquel l'univers a le plus avantageusement concouru , nous trouverons que la sagesse a pour but d'établir le rapport le plus étendu , le plus avantageux , le plus parfait , entre l'univers et l'homme.

Essayons maintenant de concevoir et de décrire ce qui se passe en nous lorsque nous observons les lois de la sagesse , ou lorsque nous désobéissons à ces lois.

Prenons un homme dans l'âge de la force , ayant reçu une organisation heureuse , et ayant mis à profit , à l'aide de sa position et de son éducation , les faveurs qu'il a primitivement reçues. Cet homme possède dans son âme les idées de justice , parce qu'il y possède ses semblables avec leurs droits et leurs intérêts. Il possède aussi les idées relatives à lui-même , et il est susceptible d'être vivement affecté par la

mouvement des unes , ainsi que par le mouvement des autres.

Supposons qu'un objet séducteur se présente devant lui , que cet objet , par sa présence même , excite vivement les idées dont le mouvement conduit à des satisfactions personnelles , mais que , néanmoins , ces satisfactions ne puissent être obtenues qu'aux dépens de la justice ; en ce moment les idées de ce dernier genre , fortement agitées , communiquent leur agitation aux idées qui représentent les intérêts d'autrui. La conscience parle , sa puissance se fait sentir ; le balancement s'opère ; l'homme est libre.

S'il se détermine en faveur des idées relatives à lui-même , il donne à ces idées une vivacité excessive ; il transporte , sur elles , tous les principes dont il dispose ; la satisfaction de ces idées est ardemment invoquée ; les substances expansives sont précipitées vers les organes dont l'action peut seule procurer ces satisfactions ardentes ; ces organes , dilatés par l'expansion , reçoivent avec abondance les principes qui s'échappent de l'objet séducteur ; la fermentation s'augmente ; l'attouchement y met le comble ; un mouvement rapide , universel , trouve son terme dans une jouissance très-vive , universelle , et dans une dissipation immense.

Tout finit et tout change. Au premier instant , un état de faiblesse , de langueur , de tristesse ,

succède à cette agitation impétueuse. L'action compressive , délivrée d'une grande partie des principes chargés de réagir contre elle , exerce partout sa puissance d'affaissement ; elle l'exerce principalement sur l'âme , qui demeure , quelques momens , comme frappée de stupeur. Bientôt , l'expansion commence à lui être rendue. Quels sont alors les sentimens qu'elle éprouve ? L'idée relative à l'individu vient d'être vivement satisfaite ; ce n'est plus vers cette idée que peuvent se porter ni le fluide sensible , ni les autres principes de mouvement ; les idées qui représentent les intérêts d'autrui , ces idées , qui composent le domaine de la justice et de la conscience , sont seules agitées ; mais elles sont agitées , sans pouvoir être satisfaites à leur tour, Que font-elles désirer par leurs mouvemens ? des plaisirs que l'on vient de rendre impossibles ; elles ne représentent donc plus maintenant que des privations douloureuses ; et ce sont elles qui ont fait de grandes pertes ; ce sont elles surtout qui , lorsque l'idée coupable a triomphé , ont été obligées de se dépouiller , en sa faveur , des principes qui les animaient , qui tendaient à se combiner avec elles. Ces principes , arrachés alors aux combinaisons dont ils étaient avides , ont quitté avec violence ces idées ; par cette violence , ils les ont froissées , tourmentées , désorganisées même jusques à un

certain point ; c'est ce qui a fait le sentiment de souffrance éprouvé à l'instant même où l'on s'est déterminé à être coupable ; c'est ce qui a fait les dernières réclamations de la justice , les derniers cris de la conscience.

Et maintenant , ces mêmes idées , forcées de demeurer incomplètes , dégradées , jettent l'âme dans l'état de remords.

Le remords est une souffrance ; c'est le témoignage d'un désir honorable que , par sa faute , on s'est mis dans l'impossibilité de remplir.

Pour l'homme en état habituel de sagesse et de puissance intérieures , il y a peu de séductions violentes dans leur principe ; il a soin , dès l'instant même où la séduction commence , de porter ses forces vers les idées de justice. Mais l'homme le plus sage a des instans de négligence , et avant de parvenir à l'état de sagesse , ses instans de négligence ont été nombreux. Je suppose maintenant un homme habituellement juste et sage , qui , en présence d'un objet très-séducteur , a oublié , ou du moins a retardé l'emploi de ses précautions ordinaires ; plus il a retardé , plus il a prêté de forces à l'objet extérieur , plus il a appelé le mouvement sur l'idée relative à ses jouissances personnelles ; mais , pendant quelques momens , la vivacité même

de ce mouvement a occasionné une plus grande vivacité dans le mouvement des idées antagonistes et contiguës ; momens critiques ; les idées de sagesse et de justice peuvent vaincre encore ; mais leurs dangers sont extrêmes , et augmentent avec une rapidité extrême. Nous venons de voir quelles sont les suites de leur défaite.

Mais si , au contraire , l'homme séduit , et entraîné jusques au bord de sa chute , se retient , et , par une action énergique , ramène vers les idées justes toutes ses forces prêtes à lui échapper , il rend à ces idées ce qu'il était sur le point de leur arracher pour le porter à l'objet extérieur ; il leur rend même davantage ; car , fixant toute son attention sur ces idées , il entraîne , vers elles , et tous les principes qui lui appartiennent , et tout ce que l'objet extérieur avait déjà fourni au mélange inaperçu , à la fermentation dangereuse ; il revient , pour ainsi dire , enrichi par la victoire , honorablement chargé des dépouilles de l'objet vaincu ; dépouilles précieuses , qui , par leur nature vivement organisée , sont réellement une fortune pour les idées victorieuses. Tout reprend sa place , se raffermir , se fortifie , s'embellit. Aussi , bien au-dessus de la volupté même qui précède une coupable défaite , se place , au sentiment de

L'homme sage , la volupté d'un triomphe qui a été précédé de tant de dangers.

Mais il est trop difficile de remporter de tels avantages. Celui qui connaît tout le prix de la sagesse , et qui sait à combien de dangers les combats l'exposent , s'arme constamment de courage , non pour vaincre , mais pour éviter les combats.

Faisons maintenant une supposition trop souvent justifiée par l'expérience de la faiblesse humaine ; supposons que l'homme habituellement sage , se laisse entraîner d'abord à une première faute , et qu'affaibli dans ses moyens de défense , par cette faute même , il s'abandonne à la même pente , chaque jour avec un peu moins de résistance ; supposons que cette route , dont l'inclinaison se précipite sans cesse , est suivie par cet homme jusqu'à son terme ; quel est ce terme , et qu'est-il arrivé à cet homme , pendant cette marche funeste ?

Les idées formant le domaine de la justice et de la conscience , se sont graduellement affaiblies ; elles ont peu à peu cédé , aux idées coupables , tous les principes dont elles pouvaient se dépouiller , principes qui leur donnaient la nature éminemment expansive. Privées de cette propriété , elles ont été d'autant plus aisément condensées par la puissance compressive que

l'action imprimée par les idées coupables a porté principalement le fluide sensible vers les organes extérieurs, et en a dégarni proportionnellement le centre sensible.

Ainsi les idées justes, sages, et les idées généreuses, étant devenues peu à peu incapables de se mouvoir séparément, et avec vivacité, de se combiner avec le fluide sensible, en un mot, d'être senties, ont cessé peu à peu d'exciter le désir d'actions semblables à elles-mêmes.

C'est à ce désir que tenait le tourment salutaire du remords; l'homme qui a abandonné entièrement la sagesse, s'est malheureusement délivré de ce tourment salutaire.

Il a perdu ce sentiment de générosité, qui est la volupté de la sagesse; il n'a plus aimé les hommes jusques au point d'être disposé à faire des sacrifices personnels en leur faveur; il a cessé de trouver plus de douceur à faire ces sacrifices qu'à garder pour lui-même les objets qu'il allait sacrifier. Après avoir cessé d'être généreux, il a cessé d'être juste; pour être seulement juste, il faut posséder, en mesure égale, les intérêts des autres, et ceux de soi-même.

L'habitude qu'il a donnée aux substances expansives de se porter principalement vers les organes extérieurs, a multiplié et fortifié ces besoins d'instinct, dont le sentiment de la personnalité s'enrichit sans cesse, parce que les

actions provoquées par ces besoins, ne donnent que des idées relatives à l'individu. Ainsi, tandis que le sentiment de la justice s'est affaibli, le sentiment de la personnalité s'est non-seulement soutenu, il s'est même augmenté, et cependant, ces idées relatives à son individu étant devenues les seules qu'il ait été porté à satisfaire, ayant seules fourni de l'emploi au fluide sensible, sont passées bientôt à l'état d'idées habituelles; il a fallu sans cesse substituer à chacune des idées nouvelles, intéressant toujours la personnalité.

C'est alors que si des actions injustes, ou seulement méprisables, ont été nécessaires pour procurer des moyens de satisfactions nouvelles, ces actions ont été commises. L'homme vicieux s'est soumis à la domination presque absolue de ses besoins nombreux et funestes; il n'est presque plus libre; du moins ce n'est presque plus en lui-même qu'il peut puiser les forces nécessaires pour le redevenir; ces forces étrangères lui sont fréquemment offertes, comme nous le dirons bientôt; mais lors même que ce secours ne se présenterait pas, ses actions funestes n'en seraient pas moins coupables, puisque, dès le principe, et lorsque par lui-même il était libre, il a choisi volontairement cette route qui l'a conduit à perdre sa liberté.

L'homme qui a contracté ainsi un grand nom-

bre de besoins impérieux, et qui, pour les satisfaire, est entraîné à commettre souvent des actions injustes, rencontre nécessairement, à chacun de ses pas, la résistance des choses, ou celle des hommes, souvent aussi, les vengeances des hommes; de là naissent, et s'élèvent, en lui, le ressentiment, le dépit, la colère, toutes les passions dévorantes, qui jettent le désordre dans son âme, qui en bouleversent tous les élémens.

L'effet immédiat de ces passions malheureuses, de ces actions injustes, est d'augmenter, d'affermir encore la puissance de la personnalité; le terme vient où cet homme, dont l'âme est desséchée, ne sent plus absolument que lui-même. Il ne peut plus s'intéresser qu'à lui-même; tout ce qui ne se rapporte pas directement à lui-même, ne le touche plus, n'est plus aimé de lui, n'est plus en lui, lui est indifférent, lui est étranger. Il ne songe plus à acquitter sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs; il ne sent plus la reconnaissance; il ne trouve plus de plaisir à obliger ses amis; il n'a plus d'amis; il ne sent plus l'amitié; dans cette classe, chaque jour plus nombreuse, des objets qui lui sont devenus étrangers, se sont trouvées comprises, à la fin, les personnes même que les liens du sang lui rendaient chères. Les idées qu'il portait en lui-même des auteurs de ses jours, et des enfans auxquels il a donné lui-même le

jour, ces idées qui faisaient la plus douce partie de sa félicité intérieure , parce qu'elles étaient organisées, plus que toutes les autres, selon des rapports intimes avec son être, ces idées , fondement de l'affection de famille, ont résisté plus vivement et plus long-temps que toutes les autres à la dissolution que le vice portait en elles ; mais enfin , pressées par la répétition des actes du vice , et par l'exigence sans cesse croissante de ce funeste dévorateur , elles lui ont cédé , par l'autorité et la contrainte de l'action compressive, les substances expansives , qui les rendaient expansives elles-mêmes , qui les mettaient au premier rang parmi les idées que nous avons nommées organisées. Ainsi les idées , mêmes les plus chères , les plus douces à sentir, sont devenues de simples idées , froides , inorganiques , semblables à celles qui ont été adressées par les pierres et les métaux.

Rappelons maintenant qu'en établissant la théorie de nos sensations sur l'observation de nous-mêmes, de nos plaisirs et de nos penchans , nous avons cru pouvoir reconnaître que nos semblables n'étaient point les seuls êtres de la nature qui nous donnassent des idées organisées ; les animaux d'un grand nombre d'espèces , les plantes même , nous ont paru avoir avec nous le même genre de rapports , seulement à divers degrés, et selon la mesure de

Ressemblance établie entre leur organisation et la nôtre. Toutes ces idées qui précédemment contribuaient à la félicité intérieure de l'homme sage, qui faisaient, à ses yeux, l'enchantement et la vie de la nature, toutes ces idées ont de même éprouvé, par les effets du vice, la soustraction fatale de cette portion expansive et organisatrice qui leur donnaient les plus doux rapports avec le fluide sensible. La terre a perdu sa parure; la nature n'a plus eu de charmes, elle s'est flétrie, desséchée, elle est morte!... Mais non, non; ce n'est pas elle qui a péri; elle n'a point même changé; elle vit encore; elle est toujours animée, toujours ravissante; c'est le sentiment de l'homme qui a péri; c'est son âme qui a changé.

Achevons le tableau des pertes immenses auxquelles le vice nous expose, et frémissons à la vue de nos dangers.

L'homme sage avait cultivé son esprit, il l'avait étendu; il avait fixé, en lui-même, des idées utiles, intéressantes et précises; toutes ces idées s'étaient bien liées entre elles, parce que la sagesse, cette puissance conservatrice de l'ordre, et des principes qui unissent les idées, avait assisté à leur combinaison. L'homme sage était instruit, et il se sentait heureux de l'être; il jouissait intérieurement de ses richesses; ses idées lui représentaient l'ordre de la nature,

lui démontraient la puissance et la bonté de son auteur ; elles lui tenaient douce et glorieuse compagnie ; dans la solitude , il conversait avec elles ; il s'entretenait , avec elles , des détails et de l'ensemble de l'univers.

Mais cet homme a perdu sa sagesse ; les liens de ses idées ont été rompus ; leurs rapports entre elles ont été détruits ; isolées , stériles , sans valeur ; elles sont devenues inutiles au propriétaire ; elles l'ont laissé tristement languir dans l'indifférence et dans l'ennui ; il n'a plus désiré augmenter leur nombre , ni rentrer en société avec elles , parce qu'il ne se plaisait plus dans leur société ; les besoins de l'amour-propre , ou les désirs de la fortune , l'ont seuls excité , quelquefois encore , à acquérir des connaissances pour lesquelles il n'a plus eu d'inclination.

C'est vers un état semblable qu'est descendu l'homme qui précédemment , lorsque ses mœurs étaient fortes et pures , parcourait avec succès et plaisir la carrière des beaux-arts ; il a pu être échauffé encore par l'ambition , par l'amour-propre ; il ne l'a plus été par le génie.

Et l'homme qui remplissait des fonctions honorables pour lui-même , et utiles à ses semblables , l'homme qui , dans les temps de sa sagesse , se plaisait à des occupations pour lesquelles il faut de la constance et de la force ,

cet homme , délaissé par la sagesse , n'a plus considéré que comme une gêne insupportable les plus légers devoirs. La frivolité , l'incohérence ont pris , en lui , la place de la solidité , de la capacité même ; la société humaine qu'il servait , qu'il honorait , n'a plus été que chargée , fatiguée de son existence.

Enfin , si l'homme qui autrefois cultiva la sagesse , et qui maintenant est tombé dans le vice , demeure dans cet état malheureux , s'il s'y abandonne sans retour et sans mesure , si chaque jour rassasié de plaisirs , ou plutôt rassasié , pour ainsi dire , d'ennui et de tristesse , il perd jusqu'au sentiment des plaisirs qu'il appelle , si , pour ranimer en lui-même ce sentiment qui s'éteint , il excite ses propres efforts , il invente de nouveaux plaisirs , il les multiplie , et ne fait ainsi que hâter l'extinction absolue de ce sentiment qui s'amortit ; s'il s'est réduit à chercher , jusques dans la cruauté même , des sensations et des jouissances ; si enfin , devenu étranger à la nature , à la société , à sa famille , à sa vie même , dont l'avenir est odieux , et dont le présent l'accable , si cet homme quitte la vie.... que peut-il conserver ?... Il n'avait plus rien long-temps avant de mourir !

O pressons-nous de contempler le sort de l'homme sage ; c'est l'opposé d'un tableau dé-

solant ; qu'il va nous présenter de douceurs !

Tout ce que l'homme vicieux dissipe de biens pendant sa vie , l'homme sage le conserve et l'augmente. L'habitude qu'il a prise de diriger constamment , vers ses idées généreuses , toute la sensibilité de son être , fait que cette substance expansive et organisatrice , ce principe d'union , de plaisir et de force , au lieu de se dissiper au dehors , est tout ramené vers un lieu où tout ce qui est bon demeure , et où tout ce qui est bon se manifeste par l'union , la force et le plaisir. Aussi ; la félicité , la force et la bonté de l'homme sage augmentent-elles sans cesse ; chaque jour il s'intéresse davantage à ses semblables , à sa famille , à ses amis , à la nature , parce que chaque jour il s'intéresse davantage à ce qu'il porte en lui-même , et qu'il trouve de plus en plus , en lui-même , ses semblables , sa famille , la nature et ses amis. Chaque jour on l'aime davantage , parce qu'il aime davantage , parce qu'il a en lui-même plus d'objets d'amour , parce qu'il goûte , avec plus de profondeur et de constance , les douceurs de l'amour.

La sagesse prévient ou du moins affaiblit les effets désavantageux de l'habitude , et elle en assure tous les avantages ; elle soutient les affections honorables , salutaires , que l'habitude émousserait si les plaisirs des sens étaient les

seuls fondemens des affections salutaires. La sagesse attache les idées de devoir à ces affections. Les idées qui nous représentent nos devoirs se composent des rapports les plus étendus ; ainsi , lorsqu'un mouvement sage , modéré , est entretenu dans le centre sensible , lorsque l'âme est habituellement livrée dans toutes ses parties à une expansion douce , et parfaitement balancée , lorsque , par ce moyen , les idées se combinent , s'analysent sans cesse , que la constitution de chacune se modifie , que toutes demeurent susceptibles de nouvelles affinités pour le fluide sensible , les idées qui nous représentent nos devoirs étant les plus étendues , les plus composées , sont celles qui sont le plus susceptibles de recevoir , dans leur constitution , des modifications nouvelles , ce sont par conséquent celles qui sont les moins exposées à devenir habituelles ; elles demeurent , plus constamment que toutes les autres , sources de sensations et de plaisir.

Ne craignons pas d'insister sur cette pensée. L'homme ne peut vivre en paix avec lui-même et avec ses semblables , il ne peut prévenir , en lui-même , la naissance de désirs funestes , il ne peut gagner , dès le présent même , toutes les faveurs de l'avenir , il ne peut attacher à son sort des conditions douces , consolantes , qui jamais ne l'abandonnent ; en un mot , il ne peut

être heureux, qu'en accomplissant les devoirs que sa situation lui impose ; mais il a besoin d'aimer ses devoirs pour les accomplir ; et pour aimer ses devoirs, il a besoin d'être sage.

La même puissance qui fait, dans l'âme du sage, que les idées de ses devoirs s'étendent sans cesse, contractent sans cesse de nouveaux rapports, demeurent constamment douces à sentir, cette puissance de la sagesse fait encore que la faculté d'expansion et de combinaison se maintient dans toutes les idées d'un genre quelconque ; ainsi, les idées qui se rapportent aux arts, celles qui se rapportent aux sciences, acquièrent tous les jours de nouveaux éléments ; de cette manière, la sagesse perpétue et augmente les rapports de l'âme avec l'univers. Sans doute, le sentiment des idées perd chaque jour un peu de sa vivacité ; mais chaque jour il s'applique à des idées mieux faites, d'une plus grande étendue, qui procurent des jouissances durables et profondes.

L'homme sage est bien plus animé que l'homme vicieux, plus réellement sensible, plus susceptible de recevoir toutes les impressions, même celles qui le mettent en danger de perdre la sagesse ; et c'est dans cette sensibilité surabondante qu'il faut chercher la cause du tourment confus que souvent il éprouve, tour-

ment qui n'est point une peine , que la mélancolie soulage , qui n'est que le trop plein de la vie , doucement dissipé par le plaisir de s'attendrir. S'il se trouve alors en présence d'objets intéressans , par leur beauté , par leur bonté , leur jeunesse , leur innocence , s'il ne peut convenablement les fuir , si cependant il ne peut leur adresser ses vœux , il sent une fermentation inquiète dont il ne cherche point à se défendre ; il se livre à une douce tristesse ; il goûte jusques aux regrets qu'il éprouve. Hélas , dit-il , ces plaisirs que j'évite sont le prix de ceux que je possède ; je les délaisse pour avoir mes plaisirs. Ah , tous mes biens m'appartiennent ; j'ai le droit de le dire , j'en ai presque donné la valeur.

Ces mouvemens de la sensibilité surabondante sont tous mis à profit , dans l'homme sage , pour l'embellissement de sa propriété intérieure. Il en retire d'abord , comme je viens de le dire , le sentiment de son propre mérite , et ce sentiment est bien doux à goûter. En second lieu , cette substance expansive qui est , pour ainsi dire , l'élément de ses plaisirs , est doucement remuée par cette fermentation confuse ; elle est rafraîchie , ainsi que l'air est rafraîchi par le mouvement que lui donne un léger zéphyr ; et comme sa direction habituelle est vers le centre sensible , elle revient aug-

menter la vie et la fraîcheur de l'âme qui y repose.

Mais il fallait , à l'homme sage , des jouissances ardentes , en remplacement de celles qu'il sacrifie ; la bonté , la douceur , la paix ne suffisent pas à son âme vive ; et c'est même parce que la sagesse conserve et augmente la vivacité de son âme , qu'il a besoin de sortir quelquefois de cet état paisible où il est mis par la bonté et la douceur. Il en sort par la chaleur des pensées sublimes , par l'enthousiasme des grandes choses , par l'ardeur soutenue avec laquelle il remplit tous ses devoirs. S'il expose hautement ses pensées , voyez , dans ses regards enflammés , dans ses gestes pathétiques , dans l'accent de sa voix , dans ses expressions fortes et simples , les signes des beaux mouvemens qui l'agitent ! C'est une manière aussi de répandre le trop plein de son âme ; et quel homme posséda jamais la véritable éloquence , si ce n'est l'homme sage ? Je ne donne point le nom d'éloquence à l'art d'irriter , dans les hommes , leurs passions funestes. Quel mérite , quels talens sont nécessaires à l'orateur , lorsque , dans le sein même de ceux qui l'écoutent , des orateurs plus éloquens que lui , tous les penchans de la personnalité , préparent d'avance le succès de ses paroles ? La véritable éloquence

consiste, au contraire, dans le talent de déterminer les hommes au sacrifice de leurs penchans funestes, dans le talent de réprimer, en eux, les sentimens de la personnalité, et de les soumettre à la domination d'idées nobles, élevées, généreuses, dans le talent, en un mot, de les exciter à se rendre meilleurs, à se rendre plus heureux, à se rendre sages ; et je le dis encore, quel autre que l'homme sage posséda jamais ce céleste talent ?

Tels sont les rapports sublimes que le Créateur a établis entre l'homme sage et les hommes ; telle est la place singulièrement glorieuse qu'il lui a destinée ; il lui a dit : Puisque, dans ton âme, tu as développé, tu as perfectionné, les moyens que je t'avais donnés pour acquérir le sentiment de la justice, puisque, par un bon emploi de ta liberté et de ta vie, tu as attiré, en toi-même, toutes les idées grandes et généreuses ; puisque tu les as fixées, en toi-même, jusques à cette accumulation qui t'importune, va parmi les hommes, va partager, avec eux, le fardeau qui te presse ; ils n'ont point assez, pour la plupart, de ces nobles et touchantes idées dont le nombre t'accable ; je t'ai nommé pour rétablir l'équilibre ; va rendre ce service aux hommes.... et à moi-même ; car j'ai besoin d'aimer tes semblables autant que je t'aime, ils sont tous mes enfans ; rends-les dignes de mon amour !

O magnifique avantage ! être nommé , sur la terre , ministre de l'équité et de la bienfaisance divine , et tenir , de soi-même , ses droits à un tel ministère ! les devoir à la sagesse que l'on était libre de ne pas suivre , qui a coûté tant d'efforts , qui a porté tant de jouissances , qui a laissé tant de mérite !... Après le sort de Dieu même , est-il un sort plus beau dans l'univers !

Et ce sort n'est pas seulement réservé aux hommes d'une intelligence supérieure. Une instruction profonde , un esprit étendu ne sont point nécessaires pour posséder la véritable éloquence ; ce qu'il faut par-dessus tout , c'est la vivacité , c'est l'abondance des sentimens généreux ; on voit des hommes simples s'exprimer avec cette vivacité , cette abondance , mais ces hommes ont vécu pour l'honneur et pour la sagesse ; on les voit se passionner pour les hommes de bien , peindre , à grands traits , la beauté de la vertu , tonner , à forts éclats , contre la bassesse , la perfidie et le vice ; on les voit s'attendrir à la vue de l'infortune , invoquer , d'une manière touchante , la commiseration de ceux qui peuvent la soulager , se dévouer eux-mêmes à la consolation du pauvre ; ces hommes que l'on trouve surtout parmi les vrais chrétiens , ces hommes que l'on écoute , que l'on estime , que l'on chérit pour leurs vertus , pour leur simplicité même , possèdent

tout ce qui fait essentiellement la beauté de la nature humaine ; l'esprit et le savoir n'en sont que la décoration.

ARTICLE III.

Continuation du même sujet.

Suivons maintenant l'homme sage dans l'adversité, dans la souffrance ; comparons son état à celui de l'homme vicieux dans des circonstances semblables ; l'un et l'autre, pendant la durée de leur séjour sur la terre, sont nécessairement exposés à souffrir.

Qu'est-ce que la souffrance ? C'est un mal véritable. Quel en est le siège ? C'est le système sensible. Que se passe-t-il à l'égard du système sensible, lorsqu'il est dans la souffrance ? La substance expansive et organisatrice qui le pénètre est dérégulée dans sa nature ou dans son cours. Mais ce dérèglement vient de deux causes, ou d'un accident subit que l'on ne pouvait prévenir, ou de l'effet plus ou moins continué d'une manière de vivre qui n'est pas convenable aux principes organisateurs. Cette dernière cause peut encore être subdivisée ; un homme peut être soumis à un régime funeste par la nécessité de sa position même ; ou bien un régime encore plus funeste peut lui être imposé par une tyrannie qu'il ne veut point secouer, par celle

de ses passions , et de son intempérance.

Cette dernière cause de souffrance est commune et cruelle ; elle n'est point inconnue de l'homme sage ; il n'est point d'homme sur la terre que ses passions n'aient plus d'une fois égaré ; mais l'homme le plus sage étant celui qui a le mieux commandé à ses passions , est aussi celui qui éprouve le moins cette souffrance que les passions entraînent. Tel est un des justes profits que mérite la sagesse.

Quant à l'autre cause des souffrances , elle présente une définition véritable du malheur. On est réellement malheureux lorsque , par sa position , on est soumis à un régime funeste. Mais la nature humaine est constituée de manière à pouvoir surmonter , par l'habitude , et par l'exercice du corps , les inconvéniens de presque toutes les positions pénibles ; et lorsqu'il y a tant de peines dans une position qu'elle ne peut être surmontée , soit par l'habitude , soit par les forces que donne le travail , cette position ne dure pas , c'est une des épreuves passagères ménagées par le Créateur dans la composition des destinées humaines. S'il est des positions très-pénibles qui ont de la durée , celles-là sont le châtiment de la conduite précédente , et ici nous avons encore à désigner l'un des grands avantages qui sont attachés à la pratique de la sagesse ; il n'est que l'homme

vicieux qui puisse tomber dans un malheur à la fois durable et cruel.

Il nous reste à considérer la première cause de souffrances dont nous avons parlé, les accidens subits. L'homme sage possède, contre ces accidens, bien des ressources qui manquent à l'homme vicieux. Premièrement, la douceur, la résignation, la patience, sont au nombre de ses habitudes; et ces vertus affaiblissent considérablement les impressions du mal. Au contraire, le dépit, la violence les augmentent; ce sont des coups de marteau donnés sur le fer qui s'enfoncé; ces coups l'enfoncent davantage. L'homme qui est juste, et qui applique impartialement à lui-même les lois de la justice, sait que les accidens qui font souffrir, ainsi que toutes les peines, toutes les privations que l'on n'a point méritées, sont une des distributions faites par la Providence pour produire un balancement équitable dans le sort des hommes. Ainsi, il ne murmure point de la peine qu'il éprouve. Au sein de la souffrance, et au moment où, par sa force, elle lui arrache des gémissemens, il pense aux avantages qu'il a reçus, aux biens qu'il a possédés, et qu'il possède encore; il dit au fond de son cœur: il est un grand nombre de mes semblables qui n'ont pas reçu les biens dont j'ai la jouissance; s'ils souffraient encore le mal

qui m'est survenu , la Providence aurait oublié , à leur égard , sa bonté et sa justice.

En second lieu , l'un des bienfaits de la sagesse est de rassembler dans le corps de l'homme , aux temps de son bien-être , des provisions contre les souffrances des temps à venir. La nature humaine est constituée , dans ses rapports avec la nature universelle , de manière à ce que les substances expansives et organisatrices se composent , dans le corps humain , en quantité plus considérable qu'il ne le faut à la dépense journalière ; de là vient la force singulière que manifeste , non-seulement dans les travaux de la pensée , mais dans les travaux du corps , l'homme qui vit avec sagesse ; il a besoin même de se livrer , de temps en temps , à des exercices longs et pénibles ; il distribue alors avec égalité dans toutes les parties de son corps ce qu'il y avait de trop accumulé dans certaines parties ; et lorsqu'il vient à souffrir subitement dans une de ses parties , celle-ci a non-seulement plus de vigueur pour résister à la cause de souffrance , mais toutes les autres parties lui adressent leurs secours. Ce concert est , comme nous l'avons montré , un effet des puissances universelles. Un accident , tel qu'une blessure , avons-nous dit , n'est une cause de danger et de souffrance , que parce qu'elle rompt le tissu organique , au lieu où elle ar-

rive, et fait ainsi que l'action expansive dissipe trop promptement les fluides par cette voie d'écoulement ; des combinaisons utiles, et qui commençaient à se faire, sont brusquement arrêtées ; d'autres combinaisons, peu convenables à la nature du fluide sensible, sont forcées brusquement de se faire ; la souffrance résulte de toutes ces violentes contrariétés éprouvées par le fluide sensible. Mais la direction contrainte de ce fluide fait aussi que le tissu organique reçoit avec surabondance, aux parties lésées, la substance même qui seule peut réparer ce tissu. Ainsi la guérison d'une blessure, d'une lésion quelconque, est d'autant plus prompte, d'autant plus assurée, qu'il y a eu plus de souffrance éprouvée, par le système sensible, à l'instant de la blessure ; je veux dire que de deux hommes qui éprouveront à la fois le même accident, celui qui contiendra en lui-même plus de substance organisatrice, et une substance mieux répandue, souffrira davantage que celui dont la provision sera moins considérable ; si celui-ci était presque dépourvu, s'il ne possédait qu'autant de principes organisateurs qu'il en faut pour ne pas être entièrement privé de la vie, il ne souffrirait presque point ; mais aussi sa blessure serait incurable, et fournirait, en peu de temps, une voie à la dissipation entière de la vie ; tandis que le premier dont

la souffrance , au premier instant , serait extrêmement vive , manifesterait , par-là , une grande puissance de sensibilité , conséquemment une grande abondance et une grande activité de substance organisatrice , conséquemment enfin des moyens très-abondans et très-actifs de guérison . Or c'est une vérité que le raisonnement indique , et que l'expérience démontre ; de deux hommes d'une constitution parfaitement égale , celui qui conserve , en lui-même , des principes organisateurs plus actifs et plus abondans est celui qui vit avec sagesse.

Il est des circonstances très-critiques où l'homme , qui a pour fonctions de soulager les maux de ses semblables , ne peut être porté à les remplir que par les mouvemens d'une générosité sublime ; et non-seulement la sagesse fournit seule les moyens d'éprouver ces sentimens de générosité , mais elle donne souvent les moyens de repousser les dangers auxquels le plus beau dévouement expose. Il est vraisemblable que M. de Belzunce fut défendu , par sa piété , contre la peste de Marseille.

Ainsi , dans l'état de danger , comme dans l'état de souffrance , toutes les faveurs sont pour l'homme sage.

Quelquefois même , les accidens qui viennent le faire souffrir sont un bien pour lui ; il arrive souvent que par l'effet , ou d'une vic

trop sédentaire , ou d'un travail de la pensée trop soutenu , ou d'un peu de négligence dans l'observation des lois de la tempérance , l'homme qui vit habituellement avec sagesse retient en lui-même une trop grande abondance de principes organisateurs, les accumule en trop grande quantité dans certaines parties , ou les y condamne trop long-temps au repos. De là résulte une stagnation qui, trop prolongée, deviendrait funeste, et qui occasionne toujours un mal-être dont il est désirable d'être délivré. On ne fait pas toujours ce qui pourrait procurer ce soulagement. On n'a pas le temps de se livrer à un long exercice, on n'a point l'occasion de goûter des distractions intéressantes ; on se laisse entraîner , quelquefois par le zèle de l'amour-propre , à redoubler d'ardeur en faveur de l'occupation même dont on est fatigué ; il faut alors que le soulagement soit donné sans le concours ni le choix de la volonté ; les accidens , les maladies accidentelles viennent dissiper cette réplétion de principes organisateurs ; elles viennent ouvrir des voies d'expansion à la surabondance gênante. Aussi, quand elles sont près de leur terme , elles laissent le système sensible dans un état de liberté , de fraîcheur , qui se manifeste par une disposition ravissante à l'attendrissement , et par la douce volupté d'un paisible bien-être.

Les partisans d'une conduite déréglée , s'il en existait , pourraient dire que bien des actions , nommés coupables par le sage , peuvent aussi produire ce soulagement , et que puisque leurs effets sont avantageux , désirables , ils doivent être préférés aux moyens que je viens de décrire.

Sans doute tout plaisir , lorsqu'il est contenu dans une certaine mesure , est favorable à la santé du corps , parce que tout plaisir modéré résulte d'un mouvement qui se fait dans le sens de l'organisation du corps même. Aussi la sagesse est loin d'interdire les plaisirs modérés , qui ne sont point incompatibles avec le sentiment de la justice. Les plaisirs très-vifs même , lorsque le sentiment de la justice ne les reprouve pas , ne sont interdits par la sagesse que parce qu'ils dissipent les principes organisateurs avec un excès de rapidité , et soumettent ainsi , en peu de temps , le système sensible à la puissance d'affaissement et d'immobilité.

Mais la sagesse , qui ne blâme que comme imprudens les plaisirs très-vifs lorsqu'ils ne sont point injustes , condamne les plaisirs , même modérés , lorsqu'on ne peut les goûter sans injustice , parce que la sagesse veille principalement à la conservation et à l'amélioration de l'âme ; or on ne peut se livrer aux plaisirs qui

ont un caractère d'injustice , sans altérer , sans gâter les idées justes , généreuses , qui font la plus belle , la meilleure partie de l'âme. Celui qui a recours à des plaisirs injustes pour conserver la santé de son corps , commence par se rendre incapable de concevoir , de suivre , d'exprimer des pensées nobles , fortes , étendues ; il n'est jamais content de lui-même. Ensuite , comme les plaisirs injustes affaiblissent l'âme , les passions funestes s'élèvent en elle , l'asservissent , et , parmi leurs effets , entraînent , plutôt ou plus tard , le dérangement même de la santé du corps ; nous avons vu qu'elles pouvaient produire jusqu'à l'aliénation mentale.

Nous venons de considérer les moyens de défense que la sagesse fournit à l'homme contre les maladies , et les accidens. Reconnaissons maintenant que le malheur ou l'adversité ne se composent pas seulement des souffrances causées par les accidens et les maladies. L'adversité est une situation *adversaire* au bien-être , aux besoins , et aux intérêts de notre personne , mais seulement au bien-être dont nous avons eu déjà la jouissance , aux besoins semblables à ceux que nous avons déjà satisfaits , aux intérêts que les diverses conditions de notre sort nous ont fait contracter ; la pau-

vreté n'est point adversité pour celui qui est né , et qui a vécu , dans une condition pauvre. Mais celui qui fut opulent , qui occupa un rang élevé parmi les hommes , et qui , tout d'un coup , tombe dans l'humiliation et l'indigence , nomme justement cette chute malheur et adversité.

Celui encore qui fut lié , pendant un long intervalle de sa vie , à des personnes qu'il aimait , à des parens , à des bienfaiteurs qui le rendaient heureux , à des enfans , à des amis , dont il faisait lui-même le bonheur , dont il assurait le bien-être , et qui est séparé de ces objets d'affection par la mort , ou par des événemens pénibles , cet homme , ainsi abandonné , nomme justement une telle séparation malheur , adversité.

Ce qui distingue l'homme sage , dans de telles situations , n'est pas d'y demeurer insensible , c'est au contraire de sentir bien vivement , bien profondément , les peines qui lui sont envoyées , mais de n'en point murmurer , et de sentir profondément les consolations qui lui restent.

La vertu des Stoïciens était vertu ; elle n'était point sagesse ; elle était un extrême , et la sagesse évite les extrêmes. La sagesse est un tempérament entre tous les besoins , et tous les penchans de la nature humaine , qui conserve

tout ce qu'il y a de bon , d'utile , dans ces besoins et ces penchans. La vertu des Stoïciens sacrifiait bien des choses bonnes et utiles ; elle sacrifiait la douceur , elle ne gardait que la force ; elle sacrifiait la tristesse et la plainte , qui sont des soulagemens nécessaires , et souvent de bien tendres plaisirs. Aussi , les Stoïciens qui , plus d'une fois , devaient souffrir de leur vertu , avaient besoin , pour se soutenir , du regard des hommes. Il fallait que leur secte fût peu nombreuse , afin que les sectateurs fussent plus distingués ; il leur fallait de l'honneur , ce qui est beaucoup , au défaut du bonheur , ce qui est bien davantage.

L'homme sage qui connut la fortune , et qui tombe dans l'indigence , est affecté de cette révolution. Il souffre , parce que , sans prodiguer sa fortune , il en avait usé ; que , par cet usage modéré , il avait eu un grand nombre de vrais plaisirs , et que l'habitude de ces plaisirs avait donné , à son âme , le besoin d'en conserver la jouissance. Mais s'il est affecté de ses pertes , il n'en est point abattu , parce que son bonheur ne résidait pas uniquement dans la possession des objets qu'il a perdus. Son bonheur essentiel était dans les dispositions de son âme ; c'est par la nature , l'abondance , et la combinaison de ses idées , qu'il était heureux ; tous ces biens lui restent. Parmi les

idées qu'il possède , il choisit , en ce moment , pour leur donner une attention particulière , celles qui composent en lui le sentiment de la générosité , et celui de la justice. J'avais reçu , dit-il , les faveurs de la fortune , et je les avais reçues gratuitement ; je ne les avais point méritées à l'instant de ma naissance ; la fortune ne peut pas être l'apanage universel des hommes ; il faut par conséquent qu'elle parcoure la société humaine ; celui qui me dépouille n'est point heureux sans doute ; il commet une injustice qui le dépouille lui-même du sentiment de la justice , et de toutes les idées qui se rapportent à ce sentiment ; il perd une fortune bien supérieure à celle qu'il m'enlève ; il perd ce qui faisait la force , la beauté de son âme , ce qui la rendait digne d'être conservée ; il n'en est pas moins l'instrument de l'équité universelle , et je ne dois point le haïr. Son injustice aura beaucoup de résultats , étrangers à lui-même , qui serviront au balancement des fortunes humaines ; il dépendait de lui de se faire du mal ; il ne dépendait pas de lui de renverser l'ordre du monde ; laissons-le répandre mes biens sur des personnes que je ne connais pas , et que je n'aurais pu soulager ; il ne m'a pas tout enlevé ; il m'a laissé les ressources du travail , mes amis , et la Providence.

La privation des biens de la fortune entraîne souvent la dissipation heurieuse de bien des dangers dont l'âme était environnée. Les plaisirs que la fortune procure sont principalement adressés aux organes extérieurs de la sensibilité ; c'est surtout par ces organes que l'on jouit des commodités et des agrémens de la vie ; l'âme n'en tire pas autant de profits ; c'est conséquemment à fixer un peu plus les principes organisateurs dans les parties extérieures du système sensible que les agrémens de la vie tendent sans cesse ; et à la longue , malgré toutes les précautions de la sagesse , l'âme peut s'appauvrir. Aussi , l'homme sage éprouve , lorsqu'il a perdu les biens de la fortune , et qu'il a déjà passé quelque temps dans cette privation , une disposition plus tendre , plus vive , à aimer ses parens , sa famille , ses amis , ses semblables ; il se sent plus capable de commisération pour l'infortune et la souffrance ; il se fait aimer davantage par les amis qui lui restent ; il acquiert des amis véritables qu'il n'aurait pas eus. Cette augmentation de sensibilité , de bonté , de douceur , attestées par de nombreuses et intéressantes expériences , prouve que celui qui a su conserver son âme pendant la prospérité , gagne souvent , à l'infortune , de pouvoir en jouir davantage ; et c'est une des compensations heureuses que la sagesse donne à l'adversité.

Ce qui prouve le bien que l'adversité peut faire à l'homme sage , c'est le bien qu'elle fait quelquefois à l'homme qui , dans le temps de sa prospérité , ne pratiquait point la sagesse. Si cet homme n'avait point entièrement dissipé par le vice les forces de son âme , et si , jeune encore , son action vitale est assez animée pour produire de nombreux résultats , il est très-possible que les forces de son âme se recomposent à la faveur de la distance que l'adversité met entre lui et les objets de séduction. Ceux-ci avaient commencé d'attirer et de fixer , dans les parties extérieures du système sensible , jusques à la substance organisatrice de l'âme ; ils sont éloignés , ils sont perdus ; cette perte occasionne , au premier instant , un vide insupportable ; on ne peut plus connaître les seuls plaisirs que l'on fût en état de désirer encore ; l'âme , tenue jusques là dans la privation de sentimens consolateurs , ne peut donner ce qu'elle n'a point , elle ne peut fournir au principe sensible des idées justes , intéressantes , qui puissent le dédommager de ses pertes ; ainsi l'indigence est absolue , c'est un état affreux. Mais peu à peu , une tempérance contrainte favorise l'action de la vie ; semblable à un bienfaiteur généreux , qui redouble ses soins en raison de l'ingratitude même de celui qu'il oblige , l'adversité , dont on se plaint d'abord

Avec tant d'amertume , occasione doucement , et en silence , le retour des principes organisateurs vers le centre sensible , et vers l'âme qui y est déposée. En même temps , des idées intéressantes viennent de l'extérieur ; on voit des hommes estimables , des familles heureuses par les bonnes mœurs , des infortunés qui souffrent sans se plaindre ; on entend les discours de la simplicité et de la sagesse ; on voit des enfans , on voit la nature ; toutes ces idées que l'on reçoit , toutes ces idées douces , salutaires , se combinent , et forment , par leur union , des pensées douces , salutaires ; peu à peu , l'âme redevient bien ordonnée , expansive , abondante en idées heureuses ; plus de dépit , d'ennui , de découragement , de murmure , de plaintes ; on a reçu une nouvelle existence , on est étonné de ses douceurs ; on est étonné de s'être accommodé à l'infortune ; on se rappelle le temps de prospérité ; on reconnaît que l'on n'était pas toujours heureux par elle ; on se reconnaît meilleur et plus heureux.

Cette influence salutaire de l'adversité est manifestée , dans tous les temps et tous les pays , par bien des exemples. Mais nous avons supposé que l'homme qu'elle éprouvait , n'était pas encore vicieux au dernier terme , et qu'il était encore jeune ; le retour à la sensibilité intérieure est malheureusement presque impossi-

ble , lorsque le progrès des ans a affermi les résultats funestes d'une conduite déréglée ; c'est vainement que l'adversité éloigne les objets réclamés par le vice ; ces objets même ne plaisent plus au vicieux consommé , et , dans sa position nouvelle , il ne peut même éprouver la vivacité du désespoir ; tout lui manque , tout jusqu'à la honte ; réduit à trainer sur la terre un poids inutile , il ne sent que l'accablement de ce triste fardeau , et personne ne l'aide à le porter.

Il nous reste à considérer l'homme sage dans ces circonstances affligeantes que nous avons indiquées , lorsqu'il perd les auteurs de ses jours , ses amis , ses enfans , ses bienfaiteurs , lorsqu'il est séparé des objets de son affection par la mort , ou par des événemens pénibles ; en ces momens de douleur , il ne cherche point à étouffer les sentimens qu'il éprouve ; il s'y abandonne ; il souffrirait bien davantage s'il entreprenait de les étouffer. O douleur de l'affection , tendre prérogative ! tu n'appartiens qu'aux âmes profondément sensibles , et la sensibilité profonde n'appartient qu'aux âmes conservées , fortifiées , animées par la sagesse. Si un homme ayant le bonheur de posséder une telle âme vient à perdre , ou une mère vertueuse , ou une épouse chérie , ou un enfant

qui faisait ses plus douces espérances , aussitôt les idées de ces précieux objets ne le quittent plus. A l'instant où la mort lui enlève les personnes qu'il aimait , il sent mieux encore combien il les aimait , parce qu'il ne trouve plus à sa portée toutes les douceurs qu'il en retirait pendant leur vie ; il connaît mieux le prix de ces douceurs depuis qu'il en est privé ; il chérit conséquemment avec plus de vivacité les images intérieures qui lui restent des objets de son amour ; il s'entretient avec elles ; il les appelle sans cesse ; elles viennent sans cesse , et elles viennent avec un long cortège de souvenirs. Tout ce que fut cette mère par sa tendresse , cette épouse par sa bonté , cet enfant par son innocence et par ses grâces , tout se présente à la fois , tout revient ensemble. Comment alors tout ce qu'il y a de sensible dans tous les organes de la sensibilité , ne serait-il point excité , mis en mouvement ? Comment le système sensible pourrait-il contenir et l'abondance des élémens qui le remplissent , et la vivacité des mouvemens qui le pressent ? Aussi il ne peut suffire ni à cette vivacité , ni à cette abondance ; le fluide sensible s'émeut , s'échappe ; il agit , par son émotion , sur tous les organes qu'il rencontre , sur tous les fluides qui le touchent , qui l'environnent ; il comprime ceux-ci dans les canaux qui les contiennent ; il les contraint

d'en sortir. Ces résultats de l'émotion qu'une douleur honorable et profonde donne au sentiment , sont manifestés par des effets aussi intéressans que leur cause ; on sent , dans tous les points de son être , une expansion qui semble porter hors de soi-même toute la substance de la vie ; le cœur se gonfle ; on exhale de longs soupirs ; tous ces mouvemens sont les préludes d'une action plus tendre ; bientôt les larmes coulent ; à peine ce doux épanchement a-t-il commencé que le fluide sensible se trouvant moins gêné , est plus libre d'obéir aux mouvemens qui l'agitent ; aussi , l'on sent encore augmenter en soi-même , et la sensibilité , et la volupté qui l'accompagne ; il est un moment où il semble que toute la substance de la vie soit prête à se fondre , et qu'elle aille se répandre en entier hors des limites qui la contiennent ; en ce moment , les pleurs redoublent ; les soupirs augmentent ; on exprime sa douleur par des mots pleins de force ; on les prononce avec un accent pathétique ; on les accompagne de gestes animés ; on invoque l'ombre chérie de ceux que l'on regrette ; on invoque la mort , afin d'être rendu soi-même aux objets qu'elle enlève !... Hélas , on invoque la mort ! et c'est au moment où l'on sent le mieux la vie , où elle déborde , où on n'en peut plus du sentiment de la vie , et de ses douceurs !

Peu à peu , un mouvement si animé et si tendre dissipe le poids dont on était oppressé ; la douleur perd sa violence ; elle s'apaise ; elle est remplacée par une tristesse pleine de charmes ; on sent , dans tout son être , un affaïssissement paisible ; l'âme soulagée est rétablie elle-même dans l'ordre et la paix des idées qui la composent ; les idées consolantes succèdent aux idées douloureuses ; elles montrent au sentiment que les objets qu'il regrette sont loin d'être perdus sans retour. Les grandes pensées , qui sont des compositions de belles idées , d'idées vraies , se manifestent dans l'âme ; elles apprennent au sentiment que l'âme du sage est immortelle , que l'univers , à l'instant de sa formation , fut dirigé sur cette généreuse intention de rendre immortelle l'âme du sage ; qu'ainsi , le sage retrouvera un jour les objets qu'il a aimés , car il n'a aimé que des objets dignes d'affection par leur bonté et leur sagesse.

C'est ainsi que , dans cette admirable composition de l'homme et de la nature , tout est profitable à l'homme sage , tout , jusqu'à la douleur. En premier lieu , ce mouvement intérieur qu'elle occasionne , et dont nous venons de peindre les effets , amène à sa suite un dégagement salutaire ; il n'est pas d'exercice plus doux , il n'en est peut-être pas de plus favorable à la santé même , que l'exercice de l'attendrisse-

ment ; bien des maladies sont prévenues par cet exercice ; et , toutes choses égales d'ailleurs , l'homme sage est celui qui en conserve le plus la faculté heureuse. En second lieu , l'homme sage qui est délaissé sur la terre , par les objets de son amour , se détache plus aisément de cette habitation passagère ; il tourne ses desirs avec plus de vivacité vers le séjour où il est déjà attendu par ceux qu'il aime ; il s'anime de motifs plus pressans et plus tendres , en faveur de cette bienfaisante sagesse , qui doit lui assurer une place dans ce fortuné séjour.

Chaque instant amène celui où doit commencer , en faveur de l'homme sage , une carrière éternelle de félicité et de récompenses ; il ne néglige aucun des instans qui lui sont laissés ; il les emploie à affermir la composition heureuse de son âme ; il entretient généralement , en elle , cette faculté expansive qui lui procure à lui-même la faculté d'être constamment sensible , juste , généreux , occupé de saines et intéressantes pensées , disposé à trouver sans cesse des charmes dans l'exercice de ses devoirs.

C'est en remplissant ses jours de cette manière utile et satisfaisante que l'homme sage parcourt noblement , et avec douceur , cette période même de la vieillesse , dont l'attente certaine afflige , importune , épouvante l'homme dé-

pravé. Le vieillard , dont la vie a été honorable et sage , est chéri , respecté de tout ce qui l'environne. Sa famille , ses amis , l'accompagnent , en le bénissant , jusques aux limites de sa première existence ; et lorsque enfin l'instant de les franchir est venu , il se sépare de ses amis , de sa famille , non sans regrets , mais encore moins sans espoir de les retrouver un jour ; il leur laisse , en attendant , l'exemple de ses vertus , et leur communique ses espérances.

ARTICLE IV.

Continuation du même sujet.

La sagesse consiste essentiellement dans la pratique des vertus , et l'on peut distinguer les vertus en deux classes : celle des vertus qui , portent l'homme à respecter les droits des autres hommes , à écouter toujours en leur faveur la voix de la justice , et celle des vertus qui , plus particulièrement exercées dans le sein de l'homme , lui procurent la force de pratiquer la justice , lors même que son intérêt présent le porterait vivement à s'en éloigner. Ces dernières vertus , parmi lesquelles il faut comprendre principalement la chasteté et la tempérance , sont ainsi des vertus préparatoires ; leur obligation est cependant pressante , parce que , en

premier lieu, il est un grand nombre de circonstances, où l'homme ne peut violer les lois de la chasteté et de la tempérance sans porter atteinte aux droits, aux propriétés, au bonheur de quelques-uns de ses semblables. En second lieu, l'homme qui n'est ni tempérant, ni chaste, pourra être juste, généreux même, tant qu'il vivra dans le bien-être, et que ses désirs seront satisfaits; mais il s'écartera des lois de la justice, lorsqu'il sera vivement pressé par ses intérêts personnels.

Au contraire, la pratique soutenue de la chasteté et de la tempérance, en donnant à l'âme humaine, les moyens de demeurer à la fois sensible et forte, établira en elle la puissance des idées justes et généreuses; parce que, telle est la loi admirable de composition dans les idées de l'homme; plus les principes organisateurs se perfectionnent et se dirigent vers le centre sensible, plus les idées justes, généreuses, acquièrent elles-même de force, de perfection et d'étendue; c'est-là le terme auquel aboutissent les lois d'analyse et de combinaison entre les substances expansives et organisatrices. L'homme n'est le premier des êtres créés que parce que c'est en lui seul que peut se faire cette analyse; cette combinaison d'idées; et l'homme sage n'est le premier des hommes que parce que c'est en lui que se fait avec le plus

d'ordre , de perfection , l'analyse mutuelle des idées , et la composition des idées générales. Plus l'homme rapproche sa conduite , ses mœurs , de la conduite , des mœurs des animaux , pour qui il n'existe aucune loi de chasteté , de tempérance , plus la nature même de l'homme se rapproche de celle des animaux. Par de tels procédés, l'homme en vient , peu à peu , à ne connaître , comme les animaux , que les impulsions de l'instinct , à ne vivre , comme eux , que dans le sentiment habituel de la personnalité la plus déterminée. Les animaux , comme nous l'avons dit , ne possèdent que des idées relatives à eux-mêmes ; leurs principes organisateurs , indépendamment de ce qu'ils ont bien moins de perfection que ceux de l'homme , sont habituellement déterminés , à cause de leur imperfection même , à se porter principalement vers les organes reproducteurs ; c'est pour cela que tous les animaux ont , en comparaison de l'homme , beaucoup plus d'ardeur , de penchans , et de moyens pour la conservation de leur espèce , et que même , ils possèdent d'autant plus cette faculté que , par leur organisation , ils s'éloignent davantage de l'organisation de l'homme.

Et c'est à envier cette fortune des animaux que l'homme vicieux s'abaisse ! il descend jusques à leur nature ! il s'efforce du moins d'y descendre ! mais ne pouvant y parvenir , n'ob-

tenant point cette énergique brutalité de la bête , et perdant les hautes prérogatives de l'homme , destiné à périr comme la bête , sans avoir été utile comme elle , sans avoir eu ses plaisirs , il est déplacé dans la nature ; il est malheureux ; il n'occupe ni le rang honteux qu'il ambitionne , ni le rang glorieux auquel il était destiné.

La chasteté et la tempérance ont été singulièrement recommandées par le christianisme ; c'est ce qui explique comment le christianisme a produit les hommes les plus sages , les plus généreux. C'est parmi les vrais chrétiens , parmi ces hommes à qui toutes les vertus étaient chères , et qui , par leur chasteté et leur tempérance , entretenaient , en eux-mêmes , l'amour de toutes les vertus , c'est parmi eux que l'on a vu Bossuet , le plus grand des orateurs , Corneille , le plus grand des poètes , Newton , le premier des hommes de génie , Fénelon , le premier des écrivains , Vincent de Paule , le plus généreux des hommes. Sans la chasteté et la tempérance , ces hommes admirables auraient vainement reçu une organisation heureuse ; ils en auraient perdu les avantages ; au lieu d'être les plus beaux ornemens de l'humanité , les premiers de nos modèles , ils n'eussent été que des hommes ordinaires ; peut-être même , semblables à d'autres hommes qui avaient reçu de grands présens na-

turels, mais dont les mœurs furent dérégées, ils auraient déshonoré le monde, au lieu de l'embellir.

La chasteté est un devoir pour l'homme qui passe ses jours dans le célibat; et il ne faut point dire que la nature reprouve le célibat de l'homme. Celui qui vit avec chasteté dans le célibat retire de sa conduite beaucoup de force, d'étendue dans ses idées; son âme y gagne beaucoup de chaleur et de sensibilité; de si grands avantages, ne sauraient être produits par une conduite qui serait reprouvée par la nature. Il faut observer que l'homme qui s'impose les lois d'une continence sévère, ne le fait point certainement sans motifs; et ces motifs, qui ne peuvent être fournis que par l'honneur ou la piété, sont nécessairement liés à tous les motifs qui engagent à pratiquer les vertus essentielles. Ajoutons maintenant que les lois naturelles même commandent le célibat à une portion de l'espèce humaine chez les nations civilisées; car il y a un terme nécessaire à la population, dans les limites des productions de la terre. Admirons ainsi la composition des lois naturelles; elles nous commandent souvent de résister aux douceurs même auxquelles elles nous invitent; mais elles nous récompensent, par de très-grands avantages, de nous être soumis à cette contradiction apparente.

La chasteté , comme nous l'avons dit , est fille de l'honneur et de la pudeur ; elle résulte ainsi , à la fois dans notre âme , de dispositions fortes , et de sentimens tendres ; c'est ce qui fait que l'amour ne s'élève à toute sa douceur , à toute sa puissance , que dans les âmes chastes ; c'est ce qui fait encore que les vertus conjugales , dans les âmes chastes , entretiennent la douceur de l'amour. C'est par-dessus tout , le besoin , le plaisir d'aimer , qui est conservé , échauffé par la sagesse.

De toutes les idées grandes et belles , qui se composent dans les âmes fortes et sages , la plus belle , la plus grande , est celle qui représente un premier Être , revêtu de toutes les perfections , Souverain et Créateur de l'univers. Il n'est pas d'idée plus étendue ; elle est le résultat des combinaisons les plus avantageuses qui aient pu se faire dans le sein de l'âme ; toutes les idées intéressantes , justes , généreuses , ont concouru à la former ; elle est donc la plus intéressante , la plus juste , la plus généreuse des idées ; dans tous les pays , dans tous les siècles , elle fonde la piété des hommes qui servent de modèle à leurs contemporains , et , par ce moyen , acquièrent sur eux une grande influence.

Les religions sont , partout , l'ouvrage des hommes supérieurs , ouvrage qui , en exécution

du plan de l'univers, s'est fait d'abord dans leur âme, qu'ils ont communiqué ensuite aux hommes disposés à le recevoir.

Cette pensée d'un Être, souverain en perfections et en puissance, à été essentiellement la même chez tous les peuples civilisés, parce que la nature de l'homme a été essentiellement la même chez tous ces peuples; seulement, dans chaque nation, dans chaque siècle, elle s'est modifiée selon le caractère particulier, le degré d'instruction, de civilisation, des hommes supérieurs, et du peuple. Mais partout, l'idée de la Divinité a représenté la réunion de la suprême justice, de la suprême puissance, de la suprême générosité.

Aussitôt que les hommes supérieurs, et un certain nombre d'hommes parmi ceux qui les environnaient, ont été possesseurs de cette idée, les uns et les autres ont été portés à satisfaire cette idée même, en l'imitant, en l'exprimant, autant qu'il leur était possible, par leurs discours et leur conduite; de là est né partout le culte religieux. Ce culte s'est composé de ce que tous les arts ont pu produire de plus parfait, chacun dans leur genre; et tous ces témoignages extérieurs devenant, à leur tour, sources d'idées publiques et religieuses, la pensée de la Divinité s'est étendue, dans chaque

nation civilisée , jusques aux moins intelligens des hommes.

Comme l'idée de la Puissance suprême entrainait surtout dans la composition de cette pensée de la Divinité , et comme , dans l'enfance des sociétés , tout est merveilleux , parce que tout est inconnu , on a fait d'abord intervenir immédiatement la Divinité dans tous les effets dont on n'a pu voir manifestement la cause ; peu à peu , l'esprit humain a acquis des connaissances , des idées précises ; il a découvert chaque jour les causes immédiates d'un plus grand nombre d'effets. La pensée de la Divinité n'en est devenue graduellement que plus belle , plus majestueuse. Les connaissances humaines , à mesure qu'elles se sont étendues , ont révélé aux hommes qui , en s'éclairant , ont demeuré sages , que tout s'enchaîne dans l'univers , de la même manière que toutes les pièces d'un grand et parfait ouvrage de mécanique , s'enchaînent au moteur principal , et , antérieurement , se sont enchaînées dans la pensée de l'auteur de cet ouvrage. C'est ainsi que Newton considérait l'univers. Il n'est point d'homme , en qui la pensée de la Divinité ait été plus grande , plus majestueuse , et accompagnée d'une vénération plus profonde.

Chez tous les peuples civilisés , les hommes

qui composent les classes inférieures sont presque tous organisés d'une manière moins avantageuse que les hommes qui composent les classes supérieures ; leurs idées s'analysent moins par elles-mêmes ; les besoins de l'instinct entrent pour une portion plus considérable dans la formation de leurs idées ; ils éprouvent conséquemment , à un degré plus pressant , le sentiment de la personnalité. Pour que ces hommes soient justes dans leur conduite , il faut donc qu'ils reçoivent un grand nombre de secours étrangers. Les religions ont été instituées , dans le plan du Créateur , pour leur donner ces secours. Les idées religieuses qu'ils reçoivent , s'adressent principalement , en eux , au sentiment de la personnalité. Des récompenses ou des punitions leur sont annoncées , récompenses et punitions dont l'attrait , ou la crainte , entrent en concurrence avec le désir qui les porte à mal faire , et leur procurent ainsi la liberté d'agir.

Dans les classes supérieures , les hommes religieux ne sont secourus que secondairement par la crainte des punitions , ou par l'espoir des récompenses. La Divinité , généreuse , puissante , ornée de perfections , est leur pensée principale ; ils veulent , autant qu'il leur est possible , devenir semblables à leur pensée principale , être aussi parfaits , aussi généreux

qu'elle. C'est ce désir d'une noble imitation , qui , habituellement présent à leur âme , donne habituellement à leur conduite de la générosité , de la sagesse. Lorsque cette pensée aussi belle que salutaire s'est fortement composée dans leur âme , ils souffriraient vivement , s'ils se permettaient de l'altérer , encore plus de la dissoudre. C'est pour cela que l'homme profondément religieux est déchiré de remords , lors même qu'il ne commet qu'une faute légère.

Reconnaissons maintenant que les forces de l'homme , de celui même qui a le plus de générosité et de force , sont loin d'être constamment soutenues. Cet homme est aussi celui que les impressions de toute nature , même celles qui s'adressent aux penchans de l'instinct et de la personnalité , affectent le plus vivement. Ordinairement encore , cet homme , par son éducation , par le rang qu'il tient dans la société , est plus exposé que beaucoup d'autres aux séductions pressantes ; le sentiment de la justice et de la générosité , tel qu'il l'éprouve dans les circonstances ordinaires , ne saurait donc toujours lui suffire ; le sentiment religieux , le sentiment de la divinité , et de toutes les idées , de toutes les affections qui le composent , lui est souvent nécessaire ; disons même davantage ; l'idée du Souverain des êtres qui voit sans cesse les actions des hommes , les juge , les blâme ,

ou les approuve , cette idée , fondement de toute pensée religieuse , que l'on ne peut sentir sans être pénétré , à la fois , d'amour et de respect , peut cependant être écartée , par le sage même , dans des momens critiques. Le sentiment de la personnalité est vivement excité dans son âme ; il faut que ce sentiment soit vivement balancé par lui-même ; c'est l'effet salutaire que viennent produire les idées de récompenses et de punitions , idées qui sont dans la dépendance de toute pensée religieuse.

Celui qui est certain qu'un Dieu existe , à qui l'univers l'a dit , l'a démontré , celui à qui l'univers a démontré que son Auteur possède une puissance infinie , celui qui sent en lui-même , et à qui l'expérience démontre , que la bonté est toujours égale à la véritable force , à la vraie puissance , cet homme ne peut penser que l'âme du sage doive un jour s'anéantir. Quoi ! cette puissance , cette bonté infinie du Créateur auraient été vivement senties ,.... et cela par un être , qui , dans quelques instans , sera lui-même sans pouvoir , et sans bonté , puisqu'il sera sans existence !.... Non , non , s'écrie l'âme du sage , non je ne mourrai pas , je ne dois pas mourir ; mes sentimens sont trop élevés , mes affections trop ravissantes , pour que je veuille les abandonner à la dissolution et à la mort ; et que peut la mort sur les sentimens que j'éprouve !

Qu'est-ce que la mort?... c'est l'un des effets des puissances du mouvement. Ce ne sont point les puissances du mouvement qui agissent en moi , lorsque je sens ma vie , mon âme , ma liberté , et lorsque je fais de ma liberté un noble usage ; c'est le Possesseur suprême du sentiment , de la vie , de la liberté , c'est Dieu qui me prête ses facultés divines ; et pourquoi ne me prêterait-il pas son éternité?... Il a ordonné aux puissances universelles de me laisser libre , dans tous les momens où j'aurais un mérite à acquérir ; serait-ce pour me rendre à jamais inutile ce mérite que j'aurais acquis !... Où serait sa justice?... Le sage mourir , se dissoudre !... je crois prononcer un blasphème ! Non , non , qu'il ne soit point de mort pour moi ; que le vice s'éloigne de ma pensée ; par lui seul me viendrait la mort.

Jeune homme que les passions égarent , et vous tous qui vous êtes souvent écartés de la sagesse , celui qui vient d'écrire ces paroles est bien loin de l'avoir toujours pratiquée ; et cependant il espère ne pas mourir. Reprenez , comme lui , l'espoir et le courage ; si , lorsque vous venez de commettre une faute , vous sentez des remords , toutes les ressources vous restent encore ;... et si vous n'en sentez pas !... Qu'il est admirable et bienfaisant l'ordre que

Dieu a imprimé à la composition et à la marche des sociétés humaines !... Jeune homme , partout où vous êtes , des secours vous sont donnés , quoique vous n'en demandiez pas ; partout , une force étrangère , et proportionnée à vos besoins , vient suppléer à celle que vous ne songez pas même à reprendre. Lorsque , par une conduite trop souvent , trop long-temps coupable , vous avez éteint dans votre âme , le sentiment des idées justes , généreuses , salutaires , lorsque , par le mauvais usage de votre liberté , vous avez perdu votre liberté même , auprès de vous d'heureux exemples se montrent , d'heureux discours se font entendre , des idées justes , généreuses vous sont rendues ; elles vous touchent , vous éclairent , vous intéressent ; elles réveillent en vous la honte , le regret , le remords ; elles vous offrent la liberté ; ... saisissez-la , retenez-la , n'en faites plus le sacrifice ; hélas , vous feriez le sacrifice du bonheur et de l'immortalité !

C H A P I T R E X X.

De la seconde Existence de l'homme.

L'EXISTENCE de l'univers , et tous les mouvemens , tous les changemens , tous les corps qui se produisent dans son sein , ont pour objet la formation du corps de l'homme , et la conservation de l'espèce humaine.

L'existence du corps de l'homme , tant qu'il possède la vie , tous les mouvemens , tous les changemens qui se produisent dans le corps vivant de l'homme , ont , pour objet essentiel et principal , la formation de son âme.

La naissance de l'âme humaine commence à la naissance du corps humain. Les idées sont les élémens de l'âme ; tous les principes dont l'univers se compose , sont les élémens des idées.

L'âme de l'homme , faite aux dépens de l'univers , représente cet immense ouvrage.

L'univers est immuable ; il est rendu éternel par le balancement des forces qui maintiennent , en lui , le mouvement et la faculté de produire. L'action générale imprimée à l'univers en conserve l'équilibre parfait ; la perpé-

tuité est le fruit nécessaire d'un parfait équilibre.

L'âme de l'homme représente l'univers ; elle doit être immuable, éternelle. Mais il n'est que l'âme du sage qui se soit composée selon un balancement parfait , dont toutes les parties soient en équilibre ; il n'est que l'âme du sage parfait qui représente l'univers.

Le sage parfait ! Existe-t-il , a-t-il existé un sage parfait sur la terre ? Non sans doute , si l'on donne exclusivement le nom de sagesse à une perfection sans négligence. Cependant , au terme de la vie , l'homme qui ne pratiqua point toujours la sagesse , l'homme qui fut même souvent et profondément coupable , peut être devenu un sage parfait ; son âme peut être parfaitement composée , parce qu'il peut avoir compensé les effets funestes des fautes qu'il a commises , par les effets salutaires des actions vertueuses qui n'étaient point comprises dans ses devoirs. Il peut , dans les temps de son repentir , avoir fait plus de bien qu'il n'était obligé d'en faire. L'état de justice continue eût été l'état de perfection continue dans la composition de son âme ; s'il a gâté son âme , s'il en a dérangé la composition toutes les fois qu'il s'est éloigné de la justice , il a réparé ce dommage toutes les fois que , par ses actions , il s'est élevé au-dessus de la justice même. Si cette

compensation a été entière, l'homme, autrefois coupable, a reporté son âme au degré même où elle aurait été placée par une sagesse continue; il lui a rendu l'état de composition parfaite.

Cet heureux état ne peut être qu'affermi par la mort. En effet, la vie cesse dans l'homme, lorsque l'expansion cesse. Mais cette force vitale ne peut abandonner l'homme tout à coup; il ne peut y avoir de mort exactement subite. L'accident le plus violent et le plus fatal ne peut que précipiter très-promptement, mais non à l'instant même, la dissipation des instrumens de la vie. Ces instrumens sont principalement le fluide sensible. Dans les maladies, lorsqu'elles deviennent mortelles, l'expansion se soutient dans le cerveau, lorsque déjà elle est presque éteinte dans le reste du corps; cette expansion du cerveau dirige encore un peu de fluide sensible vers les parties inférieures; c'est ce qui retarde la mort, et fait l'état d'agonie. Le fluide sensible, et généralement toutes les substances expansives qui étaient interposées dans le tissu du centre sensible, une partie même de celles qui, jusques là, avaient servi à mettre l'âme en état de dilatation, et à lui faire occuper un espace plus ou moins considérable, toutes ces substances sont jetées dans le sens inférieur. Alors l'âme se resserre, toutes ses parties se

pressent les unes contre les autres, en gardant l'ordre de leur distribution mutuelle; cet ordre s'achève, se consolide à l'instant même où l'expansion cesse; tous les liens de l'âme se rompent ou se retirent; libre, isolée, elle ne tient plus au lieu où elle s'est composée que comme un corps quelconque repose sur un appui, ou, plus réellement, comme une semence, entièrement formée, repose au sein des enveloppes qui avaient protégé sa naissance.

Tout homme qui, par l'effet d'une maladie violente et passagère, a fait, pour ainsi dire, un essai de la mort, a éprouvé que son âme, lorsqu'il était au bord du tombeau, n'était que comprimée, et non décomposée. De retour à la vie, il a senti qu'il n'avait rien perdu de ce qu'il possédait avant d'être exposé au danger de mourir; il est rentré en possession de toute son intelligence; toutes ses idées lui ont été rendues; elles n'avaient donc subi qu'une suspension de mouvement; s'il en eût été autrement, l'instant de la convalescence serait devenu, pour son âme, celui d'une naissance nouvelle; il aurait eu tout à apprendre, comme un enfant naissant.

Et l'homme qui succombe à une maladie graduelle, l'homme que la mort va réellement saisir, peut encore indiquer, par des témoignages manifestes, quel est, en ce moment,

l'état de son âme. Si, à l'instant où ses forces intellectuelles semblent pour toujours anéanties, on lui fait prendre quelques substances très-actives, très-vivifiantes, presque aussitôt une demi-résurrection se montre dans son intelligence; quelques instans encore, il connaît, il parle, il fait des actes touchans de sensibilité et de raison.

N'en doutons pas, c'est d'une manière réelle et non figurée que l'on peut dire : le sommeil profond est l'image de la mort. Dans l'âge de la vigueur, le sommeil profond suspend entièrement la vie de l'âme; elle existe, mais l'homme ne la sent pas; au réveil, il la retrouve, et ordinairement plus forte, mieux composée, plus riche en idées saines et positives; mais il la retrouve dans le sein de son corps; celui-ci est, sur la terre, le vase de l'âme; c'est là qu'elle naît et se développe.

Après la mort, ce n'est plus dans le sein du corps que l'âme se réveille; un autre vase lui est nécessaire; nous l'avons comparée à une semence bien faite que ses enveloppes abandonnent. Toute semence bien faite fructifie lorsqu'elle tombe en un lieu où elle trouve la température et les élémens qui lui conviennent; si elle est mal composée, c'est inutilement qu'elle tombe sur le sol le plus fertile.

C'est par la sagesse que l'âme reçoit une

composition heureuse ; c'est par les puissances universelles qu'elle doit être portée et déposée sur les lieux destinés à renouveler son existence.

Où est cette région fortunée ? et comment agissent les puissances universelles pour y conduire l'âme du sage ?

... Ici, je m'arrête. Sans doute, le système donné, par le Créateur, à l'univers, embrasse les récompenses dues à la sagesse de l'homme. Mais, sur la terre, la pensée de l'homme ne peut embrasser, du Système universel, que ce qu'elle peut vérifier par des observations positives.

J'ai osé poursuivre la question intéressante qui restera toujours indécise ; je dirai un jour ce que mon imagination a osé concevoir ; je le soumettrai au jugement des hommes ; ce sera lorsque, éclairé moi-même par l'examen qu'ils auront fait du Système que je leur présente, j'aurai eu l'avantage de donner, jusques aux moindres détails de ce Système, ce qui caractérise ses principes, ses distributions et son ensemble ; je veux dire, liaison, force, et vérité.

FIN.

611209



TABLE.



QUATRIÈME PARTIE.

TOME PREMIER.

APPLICATION de la Cause universelle à la formation et aux mouvemens des Idées.

CONSIDÉRATIONS préliminaires. *page 1*

CHAPITRE PREMIER.

Nature de l'Ame. 3

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet. 9

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet. 24

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet. Faculté de sentir, de penser. 28

CHAPITRE V.

Nature de l'idée simple, et de l'idée composée, ou de la Pensée. 40

CHAPITRE VI.

Nouvelles considérations sur le mode d'action du système sensible. page 50

CHAPITRE VII.

Formation des Idées simples.

ART. I. ^{er} Idées visibles.	65
ART. II. Idées sonores.	86
ART. III. Idées odorantes , et Idées sapides.	103
ART. IV. Idées tactiles.	118

CHAPITRE VIII.

Nouvelles considérations sur les Idées simples. Division de ces Idées , en Idées organisées , et en Idées inorganiques. 138

CHAPITRE IX.

Histoire de la composition de l'Ame. 187

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet. 203

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.	214
ART. I. ^{er} Mémoire ou Souvenir.	215
ART. II. De la faculté de juger.	229
ART. III. De l'Imagination.	245
ART. IV. De la Volonté.	258

CHAPITRE XII.

Des Signes ou Expressions de nos idées. Considérations générales sur la formation des Langues. page 273

CHAPITRE XIII.

Formation d'une Langue particulière.	292
ART. I. ^{er} Des Interjections.	297
ART. II. Des Noms.	303
ART. III. Des Pronoms.	315
ART. IV. Des Verbes, et des Adjectifs.	324
ART. V. Des Articles.	363
ART. VI. Des Prépositions.	366
ART. VII. Des Adverbes.	374
ART. VIII. Des Conjonctions et des Pronoms conjonctifs.	380
ART. IX. Des Noms de nombre.	390
ART. X. De la Syntaxe.	397

CHAPITRE XIV.

Des Signes permanens de nos Idées.

ART. I. ^{er} Théorie générale de l'Écriture.	403
ART. II. De l'Écriture numérique.	434
ART. III. De l'Écriture musicale.	445
Résumé des deux Chapitres précédens et Considérations ultérieures sur les Signes de nos idées.	473

CHAPITRE XV.

Comment nous acquérons les idées de nos sensations internes, de nos mouvemens, les idées plus générales, de l'infini, de l'espace, du temps, et les notions des distances. 525

TOME SECOND.

CHAPITRE XVI.

De l'Instinct, et, à ce sujet, de l'Âme des Animaux. page 1

CHAPITRE XVII.

De l'Habitude et de ses effets. 47.

CHAPITRE XVIII.

*Des diverses causes qui peuvent suspendre la vie de l'âme, ou la rendre incomplète.*ART. I.^{er} Du Sommeil. 137

ART. II. De l'Aliénation mentale. 158

CHAPITRE XIX.

Tableau général des actions et des sentimens de l'âme. 208

SECTION I.

Distribution générale des divers caractères. 213

SECTION II.

Caractère particulier de chacune des affections humaines. 269

SECTION III.

*De la Sagesse.*ART. I.^{er} Considérations préliminaires. 386

ART. II. Influence de la Sagesse sur la composition de l'Âme. 410

ART. III. Continuation du même sujet. 431

ART. IV. Continuation du même sujet. 451

CHAPITRE XX.

De la seconde Existence de l'Homme. 464

Fin de la Table de la quatrième Partie.

AVANT de présenter mon Ouvrage au Public, j'ai cru devoir en faire une dernière lecture ; j'y ai découvert quelques fautes d'impression peu importantes. Je prie cependant le Lecteur de les corriger d'après l'indication que je vais lui en donner.

J'ai trouvé aussi , dans la rédaction , quelques inexactitudes , quelques traits plus ou moins essentiels , qui m'ont paru devoir être modifiés ou éclaircis. Je vais placer ces modifications à la suite de l'Errata. Si d'autres inexactitudes me sont désignées par mes Lecteurs , je les releverai avec empressement , et je témoignerai publiquement ma reconnaissance aux personnes éclairées qui auront bien voulu m'aider à perfectionner mon Ouvrage.

ERRATA.

Bases.

Page 3, ligne 8, la reconnaître, lisez le reconnaître.

Page 39, ligne 2, effacez les mots : depuis les pôles jusqu'à l'équateur.

Page 44, ligne 15, affets, lisez effets.

Page 49, ligne 13, invariable, lisez inévitable.

Page 59, ligne 11, la puissance, lisez cette puissance.

Page 82, ligne 17, après les mots, sur elle-même, ajoutez : et autour du soleil.

Page 131, ligne 6, refrangible, lisez réfringent.

Page 133, ligne 1, dans tous les, lisez dans tous ses.

Page 135, ligne 23, actuellement traversé, après ces mots, ajoutez : et qui déborde hors de sa substance.

Première Partie.

Page 7, ligne 9, l'intérieur de la flamme, lisez l'intérieur de la chambre.

Même page, ligne 18, par le mouvement de la terre, lisez par l'expansion terrestre.

Page 15, ligne 19, pendant la journée, lisez pendant la nuit.

Page 63, ligne 5, intérieurs, lisez intérieures.

Page 67, ligne 22, du corps solide, lisez des corps solides.

Page 81, ligne 26, qu'ils ont éprouvées, lisez qu'il a éprouvée.

Page 140, ligne 7, isolé, lisez isolée.

Page 153, ligne 12, pénétrées, lisez pénétrés.

Page 167, ligne 20, les mouvemens des fluides, lisez les mouvemens de fluides.

Page 171, ligne 21, les globules de ces liquides, lisez les globules de ce liquide.

Page 176, ligne 22, l'action de l'électromètre, lisez de l'électromoteur.

Page 189, ligne 5, hors de deux gaz, lisez hors des deux gaz.

Page 192, ligne 1, propositions, lisez proportions

Page 213, ligne 15, ne peut s'étendre jusqu'à l'instant, lisez ne peut s'étendre que jusqu'à l'instant.

Page 262, ligne 2, l'intérieur de la masse du soleil, lisez l'intérieur du soleil.

Page 292, ligne 21, sa chaleur, lisez son augmentation de chaleur.

Page 413, ligne 22, l'impulsion dissolvante, lisez l'impulsion de rotation, ou essentiellement dissolvante.

Page 415, ligne 2, pourrait, lisez pouvait.

Seconde Partie.

Page 32, ligne avant-dernière, la sphéroïde, lisez le sphéroïde.

Page 42, ligne 2, par le soleil, lisez vers le soleil.

Page 57, ligne 13, très-peu d'éminence, lisez très-peu d'éminences.

Page 75, ligne 10, sa masse fondamentale, lisez la masse.

Page 101, ligne 5, les uns, lisez les unes.

Page 156, dernières lignes, Nous avons vérifié la belle observation de Dolomieu sur l'origine des matières volcaniques placées au-dessous des couches du globe qui appartiennent à la plus ancienne formation, au-dessous des granits. Les forces volcaniques ne doivent leur origine, etc. lisez cette phrase

ponctué de la manière suivante : Nous avons vérifié la belle observation de Dolomieu sur l'origine des matières volcaniques. Placées au-dessous des couches du globe qui appartiennent à la plus ancienne formation, au-dessous des granits, les forces volcaniques ne doivent leur origine, etc.

Troisième Partie.

Première Section.

Page 8, ligne 5, auguleuses ; lisez anguleuses.

Seconde Section.

Page 15, ligne 14, défendu, lisez défendue.

Page 97, ligne 1, dans la cloison, ajoutez qui sépare les oreillettes.

Page 136, ligne 9, dans la masse alimentaire, vers l'extrémité des intestins grêles; cette masse, etc. lisez dans la masse alimentaire; vers l'extrémité des intestins grêles, cette masse, etc.

Page 143, ligne 14, dont il est rempli, lisez dont elle est remplie.

Page 300, ligne 7, peu durables, lisez plus durables.

Troisième Section.

Page 108, ligne 23, ei le plus dégoûtant, lisez et le plus dégoûtant.

Page 164, ligne 1, ressemblantes, lisez ressemblans.

Page 170, ligne 23, des fibres, lisez de fibres.

Page 252, ligne avant-dernière, telles sont la goutte et l'apoplexie, lisez telles sont la goutte, la pierre, et l'apoplexie.

Page 262, ligne 20, d'une nature très-perméable de telles aggregations, lisez d'une nature très-perméable; de telles aggregations.

*Quatrième Partie.**Tome premier.*

Page 41, ligne dernière, effacez le mot trois.

Page 77, ligne 24, profondes, lisez profonde.

Page 100, ligne 1, du zinc, lisez de zinc.

Page 110, ligne 6, l'électricité, lisez l'électricité.

Page 119, ligne 8, enfin de réparer, lisez afin.

Page 164, ligne 24, pardonne, lisez pardonnez.

Page 175, ligne 13, leur production, lisez leurs couleurs.

Page 311, ligne 3, le grand, le petit, de tels noms, lisez le grand, le petit ; de tels noms.

Page 444, ligne 20, supprimez des points étendus.

Tome second.

Page 231, ligne 5, du patriotisme, lisez de patriotisme.

Page 243, ligne 10, sensible, lisez sensible.

Page 348, ligne 18, de la faculté sensible, lisez de faculté sensible.

Page 403, ligne 7, nous venons de le dire, lorsqu'il, etc. lisez nous venons de le dire ; lorsqu'il, etc.

NOTES ET MODIFICATIONS.

Bases.

Page 40, ligne 25. L'ouvrage où toutes les questions sont discutées, est fait depuis assez long-temps. Il paraîtra bientôt.

Ces mots se rapportent au Système universel, dont je ne publiais, en 1809, que les Bases, afin de les soumettre séparément à la discussion des hommes éclairés, et afin de pouvoir, à l'aide des lumières qui naîtraient, pour moi, de cette discussion, donner plus de perfection aux quatre Parties du Système. Un an après, je publiai les deux premières Parties, et je viens de passer encore deux ans à améliorer les deux dernières avant de les faire paraître. Mais, dès le moment où je rédigeai définitivement la Physique, je sentis que je ne devais comprendre, dans le Système universel, que les êtres, les faits, et les principes compris dans la composition de l'univers, et que je devais réserver pour un Ouvrage particulier toutes les questions extérieures, pour ainsi dire, à la mécanique universelle, dont l'objet ne pourrait jamais entrer dans le domaine de l'expérience répétée, de l'observation directe, qui, pour cette raison, ne pourraient jamais recevoir une solution précise. De ce nombre, et, au premier rang, est la question que j'indique, dans les Bases, à la page que je viens de citer.

Page 59, ligne 11. Si tous les élémens terrestres étaient parfaitement égaux de grosseur et de figure, il n'y aurait, à la surface de la terre, qu'une seule espèce de corps.

Cette proposition est inexacte. Des élémens parfaitement égaux entre eux, mais en nombre indéfini, et d'une ténuité extrême, pourraient s'unir de manière à former un nombre indéfini de corpuscules dont toutes les dimensions seraient

différentes; et, à leur tour, ces corpuscules, en s'unissant entre eux sous divers modes et en nombre plus ou moins considérable, pourraient composer, avec une très-grande diversité, un très-grand nombre de corps. Ainsi, il est possible que la lumière soit, non-seulement l'agent universel, mais encore l'élément universel, en sorte que, dans la succession éternelle des temps, chaque élément de l'univers soit destiné à passer alternativement par l'état de lumière simple ou substance compressive, et par l'état de combinaison qui doit le rendre successivement partie du calorique ou fluide électrique, de la lumière apercevable, et enfin, de corps gazeux, liquides, solides, de toutes les formes, de toutes les grandeurs.

Cette pensée a, pour elle, la simplicité, par conséquent la vraisemblance. Elle peut jeter du jour sur quelques points très-intéressans de la géologie. Il est possible que le sein du globe soit l'atelier où se composent les minéraux que l'on pourrait nommer primaires, tels que les terres et les métaux. Les matériaux de ces compositions pourraient être immédiatement fournis par la lumière stellaire, profondément introduite, pressée par surabondance, et agrégée très-diversement au gré de mille circonstances de position. La force de condensation ne pourrait en effet s'appliquer que d'une manière singulièrement variée dans le sein d'un globe d'une grande étendue, et dont chaque point serait soumis à un degré particulier d'expansion. Les minéraux primaires, transmis ensuite à la surface du globe par cette force explosive à laquelle doivent être attribués les tremblemens de terre et les volcans, y deviendraient les matériaux de toutes les compositions secondaires.

Une telle conjecture qui, malgré sa simplicité, ne pourra jamais être vérifiée directement, et par conséquent ne doit être présentée qu'avec défiance, est d'ailleurs susceptible d'une objection assez forte. Elle montre la terre, et généralement toutes les planètes, comme acquérant sans cesse une augmen-

tation de masse. Les phénomènes astronomiques démontrent cependant que la masse de chaque planète demeure constamment la même. Mais quelle est l'origine de ces corps fugitifs, de ces *bolides*, qui, sous forme d'étoiles subitement formées et presque aussitôt évanouies, traversent si fréquemment, si rapidement, les hautes régions de l'air? Il est permis de penser qu'ils procèdent des mêmes sources que les pierres météoriques, qu'ils sont seulement la partie la plus divisée, la plus expansive de chaque premier jet volcanique, qu'ils sont formés de matériaux d'origine lumineuse, et qui, en ce moment, vont de nouveau se résoudre en lumière, qu'ils sont enfin rejetés par l'expansion hors de la sphère de gravitation planétaire, et qu'ils entretiennent ainsi l'équilibre entre chaque planète et l'univers.

Page 59, ligne 20. Entre des corps élémentaires, la diversité de figure doit varier les distances, même au point de contact.

Cette idée de Buffon a long-temps séduit les physiciens. Ingénieuse et simple, elle m'a entraîné à lui donner une extension qui me paraît aujourd'hui devoir être restreinte. Et d'abord, si, comme je viens de le dire, la lumière est l'élément universel, il n'y a point de corps élémentaires dont la grandeur et la figure soient différentes; il n'y a que des corpuscules, ou composés primaires, formés de l'élément universel. Sans doute, la grandeur et la figure de ces composés primaires étant singulièrement variées, leur gravitation mutuelle, lorsqu'ils sont rapprochés les uns des autres, est modifiée par leurs rapports de figure et de grandeur. Mais ce n'est point de ces rapports que résulte la modification importante à laquelle on donne spécialement le nom d'*affinité*; c'est uniquement de la différence d'état électrique, parce que cette différence entre des corps qui se touchent provoque leur décomposition et leur infusion mutuelles. Ainsi, lorsque des corps

très-atténués, que l'on rapproche les uns des autres, sont dans le même état électrique, ils obéissent simplement, avant le contact, à la puissance de gravitation, qui ensuite les unit avec une force proportionnelle à la grandeur des surfaces par lesquelles ils se touchent; telle est réellement l'influence de la figure et de la grandeur. Mais si les corps que l'on mêle, ou que l'on rapproche les uns des autres, sont dans un état électrique différent, leur décomposition mutuelle prépare et favorise leur gravitation mutuelle; et leur décomposition ne s'arrête, ou leur union ne commence, que lorsque l'électricité est uniforme dans toutes les parties du mélange. Alors il y a saturation mutuelle de toutes les substances que l'on a mêlées. Le composé que l'on a obtenu n'est plus susceptible que de gravitation moléculaire, mais non d'affinité pour une nouvelle quantité de l'une quelconque des substances composantes; mais il est encore susceptible d'affinité pour une autre substance avec laquelle il n'est point en équilibre d'électricité.

Page 61, ligne 16. Telle est généralement la théorie de la saturation et des effets qui la caractérisent.

Je demande que l'on substitue à cette théorie, qui est inexacte, celle que je viens d'indiquer.

Page 72, ligne 1. TROISIÈME QUESTION. L'impulsion stellaire ne peut s'exercer qu'en raison des surfaces. Pourquoi tous les corps tombent-ils avec la même vitesse dans le vide? Cette égalité de vitesse prouve que la gravitation s'exerce en raison des masses, et non des surfaces.

La réponse que j'ai placée à la suite de cette question n'est point satisfaisante; c'est ce que j'ai déjà reconnu (*I. Partie, page 430*). La véritable réponse se trouve dans les Bases (*page 140*). Je l'ai encore indiquée dans le Précis (*p. xvj*), et je crois devoir la rappeler ici, afin de prévenir, autant qu'il m'est possible, une objection importante.

Il ne faut point confondre une impulsion donnée par un fluide qui se renouvelle sans cesse, avec une impulsion donnée par un fluide qui s'applique une fois sur la surface du mobile, et ensuite ne se renouvelle plus. Celle-ci ne peut évidemment agir qu'en raison directe de la masse du mobile, et, par conséquent, en raison inverse de sa surface, puisque la surface d'un solide augmente comme sa masse diminue. Mais, la première impulsion, en se répétant sans cesse sur deux mobiles inégaux de masse, se distribue bientôt avec une égalité parfaite dans l'un et dans l'autre. Parce que si, au premier instant, le mobile de masse plus considérable a pris moins de vitesse, et si cette infériorité de vitesse a été exactement proportionnelle à sa supériorité de masse, au second instant, il a été rencontré plutôt par le moteur, il a été frappé plus fortement; et c'est encore l'infériorité de sa première vitesse qui a déterminé la supériorité de la seconde, parce que c'est elle qui a déterminé la supériorité de la seconde impulsion donnée par le moteur. (*Voyez les Bases, p. 140.*)

Page 130, ligne 13. Quatrième moyen. LA COMBUSTION.

A cette explication de la combustion, il faut substituer celle que j'ai donnée (*I. Partie, p. 192*), et que j'ai résumée dans le Précis (*p. xlj*). La combustion est une opération galvanique; elle résulte immédiatement de la double communication électrique entre les corps combustibles, c'est-à-dire prêts à céder du fluide majeur, et le gaz oxygène, qui, de tous les corps de la nature, est celui qui est prêt à céder le plus de fluide mineur.

Page 138, ligne 9. Nous verrons dans la suite, etc.

Je désignais, dans ce paragraphe, la conversion de l'eau, par les progrès de l'expansion, en fluides électriques. La supposition que je faisais alors était inexacte; je l'ai reconnu, (*I. Partie, p. 415*). L'eau est une substance simple; elle se

divise; mais elle ne se décompose pas; l'oxygène et l'hydrogène ne sont point les principes de l'eau, mais des parties de l'eau, ou, plus exactement, des combinaisons à deux degrés différens du principe dont l'eau se compose. C'est ainsi que les sept couleurs données par le prisme, ne sont que des combinaisons à sept degrés différens du principe dont la lumière est formée.

Première Partie.

Page 42, dernières lignes. Les formes de ces noyaux primitifs (Théorie de la Cristallisation), sont les plus simples possibles, et en très-petit nombre, au nombre de trois seulement; peut-être même ne sont-elles qu'au nombre de deux: c'est ce qui m'a été dit par M. Haüy lui-même.

Lorsque M. Haüy me parlait ainsi (juin 1806), j'étais déjà porté à croire que la simplicité au dernier terme était exclusivement la forme du noyau primitif, et je l'annonçais à ce savant, ainsi qu'aux personnes avec qui je discutais ces matières aussi obscures qu'intéressantes. Cependant, lorsque je rédigeai la Théorie de la Cristallisation, je m'abstins de présenter mes conjectures, craignant de paraître avoir trop cédé à la séduction de la simplicité. Mais des physiciens distingués, MM. Bournon et Delaméthérie, ayant manifesté postérieurement des pensées favorables à cette simplicité absolue, mon opinion en a été confirmée. C'est maintenant avec une confiance presque égale à celle de la certitude que je crois pouvoir réduire à une seule la forme de toutes les molécules intégrantes dont se composent les cristaux; cette forme, celle du tétraèdre, est la plus simple de toutes celles que peuvent recevoir les solides terminés par des surfaces planes; de même que la forme sphérique, affectée par la molécule intégrante lorsque le corps qui va cristalliser est encore liquide, est la forme la plus simple de la convexité.

Voici ce que l'on trouve dans le *Traité de Minéralogie* publié récemment par M. Bournon, et analysé par M. Delaméthérie (*Journal de Physique*, septembre 1810).

« J'ai beaucoup de raison de penser que la forme des molécules intégrantes bornées par le moins de lignes possibles, appartient, soit au prisme, soit à la pyramide trièdre, et que cette forme ne varie que par le nombre immense des rapports différens qui peuvent exister entre les angles et les côtés de ce prisme. Peut-être même une observation plus directement dirigée vers cet objet, viendra-t-elle nous apprendre un jour que cette forme n'est qu'une, celle de la pyramide trièdre; je le soupçonne fortement. »

Et M. Delaméthérie s'exprime ainsi : « Je pense que les cristaux des minéraux sont composés de lames, c'est-à-dire de solides dont l'épaisseur est peu considérable, relativement à leur longueur et à leur largeur. Ces lames me paraissent pouvoir se réduire à trois formes principales qui donnent tous les solides possibles : la lame triangulaire, la lame rectangulaire, la lame rhomboïdale ou obliquangulaire. Mais chaque lame rectangulaire, ou obliquangulaire, peut être composée de deux ou quatre lames triangulaires, en les divisant suivant une ou suivant les deux diagonales, en sorte qu'en dernière analyse, toutes les lames pourraient se rapporter à la triangulaire. Ces lames triangulaires superposées formeront un prisme trièdre, si elles sont toutes les mêmes en longueur et largeur; mais si cette longueur et largeur diminuent et font une retraite, ces molécules triangulaires forment une pyramide trièdre. »

Page 113, ligne 17. Mais d'autres corps, tels que le verre, n'acquiescent que difficilement une augmentation de volume.

L'expérience suivante démontre que la propriété nommée diélectrique tient, dans les corps qui la manifestent, à la dif-

Sécheresse où ils sont de se dilater, ou, ce qui est la même chose, à leur état de constriction et de sécheresse.

« J'ai pris une plume hollandée, et bien sèche naturellement, que j'ai d'abord frottée sur la manche de mon habit; elle a fait mouvoir d'une manière très-sensible l'aiguille électrométrique. Cet effet n'a plus eu lieu lorsqu'elle a été frottée fortement au point de l'échauffer; mais sa faculté électrique a reparu quelques minutes après, et toujours sous une nouvelle friction; car je la faisais disparaître à volonté en activant le frottement. Je l'ai passée sous la cendre, et lorsqu'elle a été ramollie, elle n'a plus été électrique, même sous un léger frottement. Je l'ai chauffée ensuite jusqu'au point de lui faire éprouver un commencement de torréfaction et de devenir cassante; elle s'est trouvée alors constamment électrique sous tous les frottemens. » (*Expériences de M. Dessaignes, Journal de Physique, novembre 1810.*)

Page 178, ligne 12. Depuis les célèbres expériences de Cavendish et de Lavoisier, on a établi en principe que l'eau n'était point une substance simple, qu'elle était formée de deux élémens, l'oxigène et l'hydrogène. Il est possible que cela soit ainsi.

Prêt à substituer la simple division de l'eau à la décomposition de l'eau, je prenais encore le ton du doute, parce que, lorsque j'écrivais cette page, ma pensée était encore nouvelle pour moi-même. L'examen de tous les faits qui s'y rapportent me l'ayant ensuite parfaitement démontrée, je n'hésite plus à la présenter comme certaine. Il est, à mes yeux, absolument incontestable que l'eau est une substance simple, que, par l'action du calorique ou de l'électricité, elle se divise, mais ne se décompose pas, et que les gaz oxigène, hydrogène, et azote, sont les produits immédiats des diverses divisions qu'elle éprouve.

Page 412. SUPPLÉMENT. Ligne 1. *L'impression de ce premier volume, etc.*

Ces mots, *premier volume*, se rapportent à l'intention où j'étais d'unir ensemble, sous le titre de *premier volume*, les *Bases* et la *première Partie* du *Système*.

Troisième Partie.

Troisième Section.

Page 253. *Origine des êtres organisés.*

D'après l'origine que nous avons donnée au globe terrestre, et que tous les monumens démontrent, son existence est parfaitement ressemblante à celle de toutes les planètes qui circulent autour du soleil; elles sont toutes nées ensemble, par un même acte d'expansion violente; elles ont été formées des mêmes élémens; elles ont été soumises aux mêmes lois. Ainsi, l'histoire de la terre indique à notre imagination celle de toutes les autres planètes. Ce que les circonstances particulières à chacune ont établi de modifications et de différences est bien moins considérable, bien moins important, que les ressemblances qui ont résulté, entre toutes, de leurs conditions communes. Les mêmes effets principaux se sont montrés à la surface de chacune. La naissance, le développement, l'enchaînement des êtres organisés sont les premiers de ces effets principaux. Toutes les planètes ont, à leur surface, des êtres organisés d'un grand nombre de classes; les unes supérieures, les autres inférieures, et l'organisation de ces êtres successivement améliorée s'est enfin terminée par la formation de l'homme, c'est-à-dire, de l'être perfectionné.

Disons maintenant davantage. Toutes les étoiles sont ressemblantes entre elles, leur constitution est la même; l'histoire de chacune est nécessairement, par ses traits essentiels, l'his-

toire de toutes les autres. Chacune, comme le soleil, s'est environnée, ou s'environnera de planètes; et ces planètes se sont prêtées, ou se prêteront à la formation d'êtres organisés, semblables, dans leurs rapports et leur succession, à ceux qui couvrent la Terre.

C'est donc sur la Terre même que nous pouvons voir et étudier la composition universelle. La Terre nous montre ce que tous les globes montrent à leur Auteur : liaison de tous les faits à la puissance qu'il a instituée, enchaînement de tous les ouvrages préliminaires à la production de l'ouvrage parfait.

Ainsi, lorsque, dans la troisième et la quatrième Parties du Système, nous avons parlé de l'homme et de tous les êtres qui le préparent, nous avons parlé généralement de l'être perfectionné qui, à la surface de tous les globes, est le terme de l'action universelle, le produit de toutes les combinaisons, l'objet de l'univers.

Quatrième Partie.

Tome second.

Page 246. *Coup-d'œil général sur l'histoire de l'Europe, depuis la chute de l'Empire Romain.*

Le fonds historique de la première partie de ce tableau m'a été fourni par Robertson dans son admirable Introduction à l'Histoire de Charles-Quint. Je n'ai fait qu'étendre les vues de ce grand écrivain, en les portant au delà des époques dans lesquelles il s'est renfermé, et en rattachant les événemens humains aux causes universelles.

**Ouvrages de M. Azaïs , qui se trouvent chez
les mêmes Libraires.**

Des Compensations dans les destinées humaines, seconde édition , augmentée de six Nouvelles , par Madame Azaïs , et d'un Dialogue , par M. Azaïs ; 3 vol. in-8°. 12 fr.

Les six Nouvelles présentent l'application du principe des Compensations à plusieurs situations intéressantes. Le Dialogue se rapporte principalement au Système universel.

Un mois de séjour dans les Pyrénées ; in-8°. 3

Cet Ouvrage pourrait être intitulé : Un mois de bonheur.

Trois Discours sur la Vérité universelle ; in-8°. 2 50

SYSTÈME UNIVERSEL ; 8 vol. in-8°. 30

Chaque Volume se vend séparément :

Bases , 1 vol. ;	2
Première Partie. <i>Physique</i> , 1 vol.	5
Seconde Partie. <i>Cosmogonie , Astronomie et Géologie</i> , 1 vol.	3
Troisième Partie. { <i>Physiologie des Végétaux</i> , 1 vol.	2 50
{ <i>Physiologie de l'Homme</i> , 1 vol.	4
{ <i>Physiologie des Animaux</i> , 1 vol.	3 50
Quatrième Partie. { <i>Idéologie</i> , { tome I.	2 vol. 10
{ tome II.	



